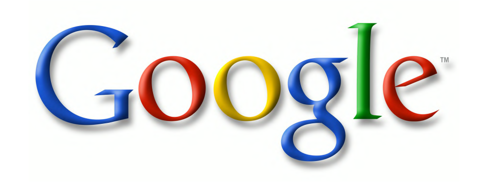
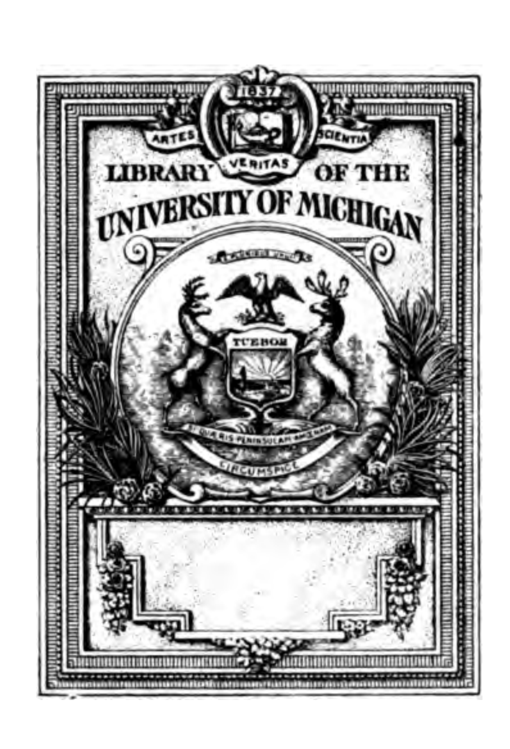





1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

LES

CONFESSIONS

VI

ARSÈNE HOUSSAYE

GALERIE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE
La Régence. — Louis XV. — Louis XVI. — La Révolution.
Édition de bibliothèque en 4 vol. in-18 à 3 fr. 50.

MADEMOISELLE CLÉOPATRE
Nouvelle édition. — 1 vol. in-8° et 1 vol. in-18.

LES DOUZE NOUVELLES NOUVELLES
24° édition. — 1 vol. illustré, 3 fr. 50.

HISTOIRE DE LÉONARD DE VINCI
4° édition. — 1 vol. in-18, eau-forte, 3 fr. 50.

POÉSIES
1 vol. elzévirien à deux couleurs, 5 fr.

HISTOIRE DU 41° FAUTEUIL DE L'ACADÉMIE
21° édition. — 1 vol. in-18, 3 fr. 50. 1 vol. in-8, 20 portraits, 20 fr.

LES GRANDES DAMES
37° édition. — 1 beau vol. in-18, 3 fr. 50.

HISTOIRE D'UNE FILLE PERDUE
Avec la critique de Saint-Victor. 1 vol. in-18, 3 fr. 50.

LA COMÉDIE AU COIN DU FEU
2 vol., portraits, 7 fr.

LE ROI VOLTAIRE
1 vol. elzévirien à deux couleurs, 3 portraits, 5 fr.

LA COURONNE DE BLEUETS
1 volume, eau-forte de Théophile Gautier, 3 fr. 50.

LES TROIS DUCHESSES
12° édition. — 1 vol. in-18, portraits, 3 fr. 50.

MADAME LUCRÈCE
1 vol. in-18, portraits, 3 fr. 50.

LES ONZE MILLE VIERGES
1 volume in-18, 20 gravures, 3 fr. 50.

DE L'IMPRIMERIE PAUL DUPONT.

ARSÈNE HOUSSAYE

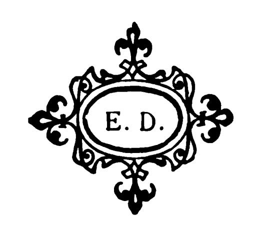
LES

CONFESSIONS

SOUVENIRS D'UN DEMI-SIECLE

1830-1890

TOME SIXIÈME



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
3, Place de Valois (Palais-Royal).

1891

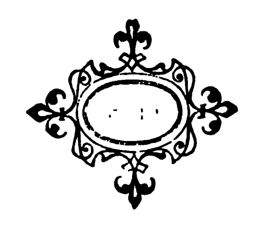
ARSÈNE HOUSSAYE

LES CONFESSIONS

SOUVENIRS D'UN DEMI-SIÈCLE

1830-1890

TOME SIXIÈME



PARIS

[illegible]

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

3, PLACE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

—





Edmond Got



Madeleine Brohan

LIVRE XLIII

COMÉDIENS ET COMÉDIENNES

I

Comédie, comédie, tout n'est que comédie

Dieu n'a créé le monde que pour se donner la comédie à lui-même.

Il est l'auteur de la pièce, nous sommes ses comédiens à tour de rôle, tantôt acteurs, tantôt spectateurs. Si Dieu a donné le droit de siffler la pièce à la porte du théâtre, on ne s'en prive pas. On applaudit à outrance un mélodrame à l'Ambigu, mais cette pièce inouïe de Dieu sur le théâtre de la nature, on la siffle plus souvent qu'on ne l'admire.

Toutefois, les esprits supérieurs font un silence respectueux devant l'œuvre de Dieu, tout en cherchant à deviner le mot de la fin.

Le monde est donc un théâtre, de quelque côté qu'on

se tourne. Quel est celui d'entre nous qui n'a jamais joué un rôle ou qui n'a jamais voulu être en scène? Demandez aux grands citoyens qui croient gouverner la France, mais qui sont gouvernés par la comédie de l'Opinion.

Les théâtres sont peut-être l'endroit où l'on joue le moins la comédie, parce que c'est une comédie connue et apprise par cœur.

J'ai vu la comédie du palais, juges et assassins : le procureur du roi qui veut un criminel, l'avocat qui défend la veuve et qui fait l'orphelin. N'étais-je pas en plein théâtre? Tout le monde jouait son rôle, ceux qui parlaient se disputaient les fleurs fanées de l'éloquence ; l'accusé se sentait devant la rampe, quelquefois devant la guillotine; les témoins, à la manière de Shakspeare, venaient jeter une note gaie dans la tragédie; les spectateurs prenaient des figures de circonstance et passaient par toutes les péripéties, depuis l'acte d'accusation jusqu'au verdict.

Comédiens, comédiens, comédiens! J'ai vu la cour sous tous les régimes. Louis XIV dansant dans les ballets, Napoléon prenant des leçons de Talma. Aujourd'hui, vainement les chefs de l'État ont voulu briser avec les façons royales ou impériales, mais leur bonhomie fut toujours un jeu. On pose pour la simplicité, on n'oublie pas un instant qu'on est le premier citoyen de l'État, pour dire le contraire de ce qu'on pense. C'est la comédie bourgeoise, mais avec ses coups de théâtre imprévus. Il faut souvent, pour ne pas trouver de fausses trappes, toutes les malices de Dumas et de Sardou, qui créent les situations impossibles pour avoir l'honneur d'en sortir.

A la cour d'un roi ou d'un empereur, c'est la pièce à

grand spectacle : les princes et les princesses, avec les chambellans, les grands officiers de la couronne, les pages, les cent-gardes ou les gardes du corps. Et quel drame à la Shakspeare! Les éclats de rire traversent les scènes désespérées pour montrer que c'est bien l'humanité qui est faite d'ombre et de lumière, de larmes et de gaietés.

Quand les Tuileries vivaient d'une vie visible et d'une vie intime, il ne se passait pas un jour qu'on n'y représentât sans le savoir toutes les comédies de la politique, de la diplomatie, de l'orgueil, de l'esprit, de l'ambition, de la bêtise et de l'amour !

Que si vous allez au Sénat et à la Chambre des députés, vous serez encore au théâtre. Je ne vous donne pas ce théâtre-là comme un théâtre amusant; on y voit pourtant quelques acteurs de race, quelques comédiens d'aventures, des premiers rôles tenus haut la main ; mais ces deux troupes-là manquent de public.

En France surtout, où tout est comédie, on est affolé de spectacle, à ce point, que ceux qui ne vont pas au théâtre veulent ne rien perdre de la chronique des coulisses. On ne trouvera donc peut-être pas hors de propos que je peigne encore ici quelques physionomies de comédiens et de comédiennes, plusieurs tableautins de la vie intime du Théâtre-Français vers le milieu du siècle. Les choses de ce tems-là sont encore toutes vivantes dans les esprits, parce que la maison de Molière irradiait alors comme dans ses meilleures périodes.

II

Une élection de Sociétaires en 1850

Le sacré conclave est au Théâtre-Français comme à l'Académie française. C'est aussi solennel de passer sociétaire que académicien ou pape; voilà pourquoi les comédiens du Théâtre-Français ont toujours un peu de superlatif dans leur jeu. A Rome on discute les titres des candidats; à l'Académie, on vote silencieusement, au Théâtre-Français on met en balance les qualités et les défauts, je ne dirai pas les vertus, car il est convenu que là toutes les femmes sont vertueuses. Cette discussion est bien vaine, puisque tout le monde à la comédie se connaît comme dans une famille. Il y a les frères ennemis, mais ceux-là se connaissent comme les autres. Le meilleur juge, il faut le dire, c'est le public; aussi le public ne se tromperait pas si la veille de l'élection au sociétariat on jouait une comédie et une tragédie où seraient en scène tous les aspirans. J'y avais pensé, mais les choses qu'on remet au lendemain ne se font jamais. J'ai présidé à l'élection de beaucoup de sociétaires de marque et de première marque, Bressant, Got, Delaunay, Monrose, Madeleine Brohan, Favart, Judith, Nathalie, d'autres encore parmi les renommés.

Bressant entrait par la grande porte, l'opinion publique la lui ouvrait à deux battants. Il avait joué au Gymnase *Lovelace*, avec une impertinence, un satanisme, une désinvolture, une rouerie, une cruauté qui affolaient le spectateur. On ne trouvait, pour un pareil rôle et pour quelques autres moins accusés, aucun comédien qui lui fût comparable. On se promettait un vrai spec-

tacle en lui voyant jouer Don Juan sur la scène de Molière. Depuis que Firmin et Menjaud avaient quitté la scène, qui donc pirouettait ainsi sur le talon rouge? Leroux. Mais Leroux s'arrêtait quelquefois à mi-chemin. Maillard jouait avec plus de sentiment; mais il n'avait pas toujours la suprême distinction. Brindeau avait plus de gaieté; mais il n'était pas né marquis comme Bressant; aussi Bressant passa sociétaire tout d'une voix. Il faut dire ici cette histoire touchante. Brindeau lui donna sa voix tout en donnant sa démission. Il sortit du comité d'un air souriant et passa dans mon cabinet, où m'attendait Bressant. Je les trouvai tous les deux avec des larmes dans les yeux, Bressant était touché de la cordiale poignée de mains de Brindeau son rival. Quand j'eus moi-même donné ma poignée de mains affirmative à Bressant, et que Bressant fut allé remercier ses nouveaux camarades, Brindeau me dit: « Je vous donne ma démission. — Je ne l'accepte pas. — Que voulez-vous que je fasse ici? — Bressant ne va pas vous prendre votre répertoire, vous jouerez Molière et Musset comme toujours. — Non, il n'y a pas de place pour tout le monde, un clou chasse l'autre. Bressant me démode. Adieu! » Il m'embrassa, car nous nous aimions bien.

J'étais désolé du contre-tems, mais j'espérais ramener Brindeau. Par malheur pour le théâtre, mais surtout par malheur pour lui, il maintint sa démission par une fierté mal plantée, mais robuste. Il croyait faire fortune à l'étranger; mais c'était un talent tout parisien, qui avait eu sa vraie fête et son vrai bouquet dans les comédies d'Alfred de Musset; ce répertoire n'était pas plus compris hors de Paris que le répertoire de Marivaux.

Il lui fallut donc en rabattre, il joua la comédie de

Scribe et le drame de d'Ennery. Quand on donne dans l'article Paris, il faut donner dans la nouveauté. On vit le pauvre Brindeau à la remorque de tout ce qui se jouait depuis le Théâtre-Français jusqu'à l'Odéon en passant par les petits théâtres. O grandeur et décadence de Don Juan, de Brummel, de d'Orsay! En 1873, quand je lui fis un rôle dans *Mlle Trente-six vertus*, il éclata en sanglots dans mes bras. « C'est ma faute, c'est ma faute, c'est très ma grande faute! » Il n'a confié cela à personne, mais il est mort de chagrin après avoir vidé la coupe des désespérances.

Got et Delaunay emportèrent tous les suffrages. On comparait Got aux petits maîtres flamands les plus accomplis, Delaunay à tous les amoureux qui depuis Lagrange jusqu'à Menjaud, avaient pris le cœur des filles sur le théâtre et des femmes dans la salle.

Delaunay est de ceux qui jouent en maîtres les premiers grands rôles amoureux, mais il est aussi de ceux qui font un premier rôle d'un second rôle par la force de la création. Et avec quelle variété de tons, de chaleur de raillerie, de passion, de fantaisie, il sculpte et peint ses figures, celles du vieux répertoire, comme celles d'aujourd'hui! Ces grands comédiens ont beau faire, on les voit toujours sous le masque de leurs personnages; mais sans s'effacer ils donnent l'illusion.

En comparant Got aux petits maîtres flamands les plus parfaits, il faudrait dire aussi qu'il est comparable aux maîtres français de l'école de Chardin, qui exprime la vérité dans toute sa force et toute sa couleur. Comme les grands artistes, il crée un rôle de toutes pièces.

Madeleine Brohan, souveraine beauté, timbre d'or,

séduction railleuse, fut acclamée pour les amoureuses et pour les Célimènes, vraie comédienne de race, qui avait en débutant déjà un nom tout fait par sa mère et par sa sœur.

Mlle Favart, qui avait aussi la célébrité de la veille, fut prise tout d'une voix pour sa figure, son sentiment élégiaque, son art de bien dire, sa passion déjà révélée.

On ne fit pas non plus de façons pour accueillir Nathalie, non pas seulement parce qu'elle avait pour elle un auteur dramatique de haute lignée, j'ai nommé Augier, mais parce qu'elle jouait avec beaucoup de vérité les femmes qui trompent et les femmes qui sont trompées, un grand rôle, aujourd'hui que cet emploi est tenu par tant de femmes du monde !

III

Que l'élection de Judith fut un petit coup d'État

Mlle Judith joua avec beaucoup de talent, beaucoup de charme, beaucoup de beauté, la *Charlotte Corday* et la *Pénélope* de Ponsard. Geffroy lui avait donné les grandes leçons de l'histoire. Quand Rachel n'était pas là, Judith était l'héroïne du drame et de la tragédie ; mais elle avait débuté par les petits théâtres, mais elle avait eu des aventures, mais on l'avait rencontrée à l'Élysée et au Palais-Royal, mais elle déplaisait aux femmes par sa beauté. Or il faut compter avec les femmes de la comédie, quoiqu'elles ne votent pas, parce qu'il n'est pas une comédienne qui n'ait l'oreille d'un comédien, je ne veux pas dire que ce soit sur son

oreiller. Les comédiens lui en voulaient d'être toujours trop bien avec le ministre. Elle avait des railleries à l'eau-forte contre beaucoup de ces messieurs; si bien qu'à sa première candidature, elle fut blaqueboulée. On peindrait mal ses premières colères, le soir, au foyer, dans les coulisses, sur la scène, ses beaux yeux lançaient des flèches. J'avais voté pour elle : il me fut aisé de la désarmer. Elle parla de s'expatrier, mais elle aimait trop la maison de Molière. Elle se résigna avec l'arrière-pensée de prendre bientôt sa revanche. Une fille plus docile eût cherché à conquérir des voix par sa douceur, mais elle avait trop de fierté, se croyant un peu princesse — de la main gauche.

Voilà qu'un beau jour M. Baroche me dit : « Il faut réunir le comité pour Mlle Judith. » Je représentai au ministre que sa protégée, qui était la mienne, aurait six boules noires et une boule blanche. — Pourquoi ? — Parce qu'on la croit trop bien avec les grands de ce monde. On a peur qu'elle devienne dominatrice. — Je suppose que vous n'avez pas peur de cela ? — Pas du tout. Judith fait beaucoup de bruit pour rien. — Eh bien, si les sociétaires donnent six boules noires, elle n'en sera pas moins sociétaire; car j'en ai causé hier avec l'empereur, qui n'est pas un tyran, mais qui juge que Mlle Judith vaut mieux que la plupart des autres sociétaires, aujourd'hui que Mlle Rachel, Mme Allan et Mlle Plessy ne veulent pas le titre de sociétaire. »

Le devoir d'un directeur de théâtre est de jouer cartes sur table avec les membres du comité d'administration. Quand je réunis le comité : « Pourquoi cette urne ? demanda Samson d'un air irrité. — Je vais vous le dire. » Je racontai à ces messieurs mon entrevue avec le

ministre. « Eh bien, reprit M. Samson, nous voterons tous noir. — Pardonnez-moi, dit Geffroy, ce que vous dites là est trop absolu; non pas seulement parce que c'est un défi au ministre et à l'empereur, mais parce que Mlle Judith a du talent. — Oui, mais il y a des histoires sur son compte. — N'y a-t-il pas des histoires sur le compte de Mlle Rachel? Si on voulait faire la comédie des comédiens, croyez-vous que le public ne s'y amuserait pas? » Provost prit la parole, puis Beauvallet, puis Regnier, puis Brindeau. Ce fut une vive mousqueterie, les plus obstinés voulaient partir en guerre contre les Tuileries. Quand toutes les munitions furent épuisées, je repris la parole et j'essayai de prouver que si Judith était nommée par dessus l'autorité du comité, les comédiens abdiquaient. Le conseil d'administration ne resterait plus qu'à l'état de fantôme. C'était la porte ouverte pour l'avenir à toutes nominations de sociétaires. Cette fois je sentis que j'avais deux voix pour Judith. Je tentai de gagner la troisième; mais je n'y parvins pas, tant la sagesse est absente des comités. A la fin, je donnai un dernier coup d'épée en prenant mon chapeau. « Messieurs, il ne me reste qu'à aller offrir ma démission au ministre. » Je dois dire que je fus retenu très cordialement, même par Samson, qui était un ami et un ennemi intermittens. « Eh bien, repris-je, donnez-moi sans voter trois voix *pour* et quatre voix *contre*, je donnerai ma voix à Judith, et comme j'ai une double voix en cas d'égalité entre les noires et les blanches, Judith sera nommée, et vous ne l'aurez pas nommée. »

Tout le monde se rallia et tout le monde fut content, les sociétaires, d'avoir voté contre le ministre et contre l'empereur, et Judith d'être nommée par la volonté de

l'empereur, du ministre et du directeur. Ce fut un grand événement dans le Paris littéraire et dramatique. Les journaux votèrent blanc et votèrent noir, mais on finit par admettre que le pouvoir avait raison, quand Judith reparut dans un de ses beaux rôles.

A quelque temps de là j'offrais un souper, où tous ceux qui avaient donné des boules noires, embrassaient Judith pour lui prouver qu'ils ne lui en voulaient pas d'avoir eu tort envers elle.

Qu'est-elle devenue cette Judith saluée de tant d'adorations, dans sa jeunesse, dans sa beauté, dans son jeu magnétique, accentué par un charme pénétrant? On eût dit Mlle Gaussin, cette douce et voluptueuse abandonnée qui prenait tous les cœurs. Si elle se fût contentée de jouer les ingénues, elle les jouerait peut-être encore, comme Mlle de Brie et Mlle Anaïs, qui représentèrent Agnès depuis leur aurore jusqu'à leur couchant.

IV

Les trois Brohan

On fera un jour une comédie sous ce titre-là, et la comédie sera acclamée — si l'auteur a autant d'esprit que les trois Brohan.

Jules Janin, qui n'était pas un poëte, a pourtant fait un rondeau sur les trois Brohan, Suzanne, Augustine et Madeleine, trois femmes d'esprit s'il en fut. Qui leur

avait donné tant d'esprit ? La nature, rien que la nature, quoique ces dames ne fussent pas sans manières.

La première, la mère des deux autres, la jolie Suzanne de 1830, vient de mourir à Fontenay-aux-Roses, portant galamment ses quatre-vingt-un ans. Je l'ai bien connue au Vaudeville en spectateur du balcon et des coulisses. Elle était la pensionnaire d'Étienne Arago, directeur du Vaudeville, aujourd'hui directeur du musée du Luxembourg. C'est le seul de ses amis contemporains qui ait pu aller à son enterrement. Et encore un peu plus il restait sur la tombe.

Suzanne Brohan a mis au monde Augustine, la forte en gueule de Molière, et Madeleine, la Célimène de Molière; je ne parle pas de ses autres filles que n'a point connues le théâtre, quoique l'une, Mme Samary, nous ait donné une comédienne et un comédien de race.

On peut dire aussi que Suzanne Brohan nous donna Mlle Reichemberg, l'adorable ingénue du Théâtre-Français.

Suzanne Brohan quitta le théâtre jeune encore, parce qu'elle y perdit sa voix, si bien que depuis un demi-siècle elle vivait retirée du monde, vouée tout entière à ses enfans.

Quand j'étais directeur du Théâtre-Français, et même depuis, j'allais dîner chez elle avec ses filles au milieu des roses de Fontenay. C'était un enchantement, tout le monde était jeune, même la mère. On revenait à Paris à deux heures du matin, dans tout le radieux cortège de l'esprit.

De l'esprit Suzanne en avait à revendre, Augustine en tenait boutique, perles et diamants. Madeleine n'était pas la moins spirituelle, tout en cachant son esprit.

C'est moi qui ai eu la bonne fortune de la faire débuter quand déjà sa sœur Augustine était au premier rang *. Sa beauté éclatante fut un éblouissement. Mlle Rachel voulut ma mort, tant elle eut peur que Madeleine ne lui fît ombre. Elle débuta dans *Les contes de la Reine de Navarre*. Je doublai ses appointemens.

Je remarquai la force de l'illusion du théâtre aux débuts de Madeleine. Sa mère, Suzanne, qui ne la perdait pas des yeux, lui rajustait ses jupes impertinentes dans la coulisse et la regardait jouer. Or, dès que Madeleine était sur la scène, la mère se laissait prendre par l'actrice, par son jeu, par ses reparties, par ses larmes. Madeleine entrait si bien d'un seul coup dans son rôle, que Suzanne, oubliant sa fille, se mettait à pleurer comme la première spectatrice venue. Elle, femme de théâtre! Elle qui avait joué tous les rôles! Elle qui était une railleuse! J'ai d'ailleurs toujours remarqué que les meilleurs spectateurs sont les acteurs et les actrices. Ils ont beau bien connaître les comédiens en particulier, dès qu'ils entrent en scène, ce sont les personnages de la comédie ou du drame.

* « Comme elle comprend Molière! » C'était le mot de Louis-Philippe sur Augustine Brohan. Un jour qu'elle avait joué aux Tuileries, M. Guizot s'approcha du souverain et lui parla d'une grosse affaire diplomatique. « Comme elle comprend Molière! » s'écria le roi. M. Guizot, qui ne comprenait rien à Molière ni à Augustine Brohan, continua à parler d'un air très convaincu du nuage qui brouillait l'horizon; mais Louis-Philippe continua le dialogue par ces mots : « Comme elle comprend Molière! »

V

Une reprise du « Bourgeois Gentilhomme »

On croit toujours faire mieux que ses devanciers, voilà pourquoi, à la dernière reprise du *Bourgeois gentilhomme*, la critique a semblé croire que nous ne connaissions pas, en 1850, les splendeurs d'une représentation du *Bourgeois gentilhomme*, rappelant les merveilles de la mise en scène de cette comédie jouée à Chambord devant Louis XIV. Voyez comment j'ai repris ce chef d'œuvre avec Roqueplan, à l'Opéra et à la Comédie-Française.

Les journaux ont célébré cette reprise. L'Opéra et les Français se mettent en campagne pour fêter Molière. Le *Bourgeois gentilhomme* s'est donné en spectacle pour nous rappeler les splendeurs du grand siècle. M. Jourdain nous est revenu de Chambord plus prosateur qu'il ne s'y est jamais montré; la vieille cour, endormie du sommeil d'Épiménide, s'est réveillée, après beaucoup d'années, plus jeune, pour étaler devant nous ses folies et ses magnificences. Belle au bois dormant d'un autre âge, elle nous montre, après son sommeil, ses richesses et ses ridicules, par la baguette magique de sa fée légendaire. Elle a même un charme de plus qu'au tems de sa première vie : c'est qu'elle amuse tout le monde sans irriter personne. Le bourgeois d'aujourd'hui, qui se croit tout autre que son grand-père, rit beaucoup en voyant cette passion de son trisaïcul, pour laquelle il a le tort de ne plus se croire fait; et le gentilhomme bourgeois d'à présent, tout heureux de voir

bafouer les bourgeois, se réjouit d'avoir des ancêtres qui l'aient empêché d'être bourgeois.

Quant à la musique de Lulli — continuent tous les feuilletons, — elle aurait aussi bien fait de ne pas conserver d'écho. Ce qu'il nous est resté de mieux du Florentin, c'est *Au clair de la lune...*

Tous ces feuilletonistes sont bien impertinens, j'en conviens ; mais je les attends dans deux cents ans. Nous verrons bien si on aura l'audace de nous chanter seulement deux strophes de leurs poésies « aux étoiles. »

Ce qui est certain, c'est que la musique de Lulli est la musique d'un maître. Delaunay disait au foyer ce mot juste, quoique spirituel : « La musique de Lulli c'est toujours au *Clair de la lune.* » Et, en effet, la musique de Lulli est une musique nocturne et silencieuse, que symbolise à merveille *le Clair de la lune.*



DELAUNAY



VI

La Chimère

Une grande comédienne : l'Art épanoui dans la Nature. De la figure, de l'esprit, du diable au corps et au cœur, une voix d'or, des dents de loup. Fille de race, elle a passé par le Conservatoire — pour donner des leçons au Conservatoire. — Elle est surtout fille de Molière, qui a été par la tradition son véritable professeur, aussi a-t-elle été l'orgueil de la maison de Molière.

Elle fut de tous les mondes, comédienne au théâtre, grande dame au salon, mais se jouant à elle-même les vraies comédies.

C'est une des plus singulières créatures qui aient marqué leur physionomie dans la galerie parisienne. Elle a l'esprit le plus rapide et le plus mobile qui soit. Aussi a-t-elle eu trois mille amoureux. Cela mérite une explication. Dès qu'un homme vient à elle et s'annonce avec je ne sais quoi de nouveau, d'original, d'imprévu, elle se passionne et lui dit le mot qui brûle : — Je t'aime. — Et elle l'aime en effet, de toutes les forces de son cœur, qui est tout esprit.

Mais cette passion dure cinq minutes.

Si cela se passait entre quatre yeux, sous le grand marronnier ou sur le sopha de Crébillon, on ne peut pas dire les limites périlleuses de cette passion soudaine. Mais avant que l'homme ait eu le tems de comprendre, elle l'a déjà mesuré de la tête aux pieds. Elle a voyagé à toute vapeur sur cette nouvelle carte géographique

comme pour bien s'assurer si elle pose son point d'interrogation devant le front et devant le cœur.

Elle regarde de très près si l'homme a des cheveux rebelles ou lâches, s'il a des yeux profonds, s'il a ses trente-deux dents, s'il a des pieds à ne pas dormir debout et s'il a des mains capricieuses, s'il est son idéal.

Une dent de moins, elle se désagrège; un œil qui dit tout, elle se désillusionne; une main bête, elle retire sa main; un pied à faire le pied de grue, elle ferme sa porte.

Mais si elle a trouvé presque son idéal, elle tient bon un jour de plus, son cœur déborde, son esprit est une source jaillissante: cette femme si gaie tout à l'heure, n'est plus qu'une élégie en larmes. Elle tombe dans toutes les mélancolies de Werther, elle s'enferme et s'enivre du doux mal d'aimer. Elle a une confidente, non pas la confidente des tragédies: elle prend sa plume et elle lui dit de tout dire.

Vous n'imagineriez jamais que ces lettres brûlantes, ces expansions à la sainte Thérèse et à la Sapho soient tombées de son cœur sur sa plume. C'est elle pourtant qui parle ainsi. Elle brouille la poésie à nuages avec l'esprit de Mme de Sévigné. On dirait une légende écrite par Voltaire. On voit qu'elle veut rire, mais au fond elle est sérieuse. Ce n'est pas un jeu d'imagination, c'est la force du sentiment. Elle y attache çà et là une raillerie comme pour se prouver à elle-même que cette passion d'aujourd'hui, comme celle d'hier, comme toutes les autres, s'évanouira sous un éclat de rire.

Cet éclat de rire, il a été horrible pour tous ceux qui l'ont aimée. Car, si elle s'allumait comme un feu de paille, les amoureux, qui n'y songeaient pas d'abord,

s'allumaient bientôt eux-mêmes. Ils se mettaient en route pour une grande passion, et elle en valait bien la peine. Ne promettait-elle pas par ses beaux yeux rêveurs, foudroyans ou par son esprit toujours imprévu, par sa bouche adorable, par son sein savoureux, toutes les stations de la volupté ?

Et le réveil s'annonçait par une moquerie qui eût fait tressaillir la Joconde et Célimène dans leur tombeau. Ainsi l'amoureux était au premier degré de l'échelle quand déjà elle avait escaladé le ciel et en redescendait. Son amour finissait quand celui de son illusionnaire commençait.

On croyait que c'était chez elle une abominable coquetterie, mais elle obéissait à son cœur. Elle avait eu ses cinq minutes : que lui importait qu'on l'aimât cinq jours ou cinq siècles ? Elle n'avait plus rien à voir dans cet amour.

Elle traînait à ses trousses une foule de victimes, mais elle n'avait nulle compassion. Elle ne se retournait jamais vers le passé, sinon pour se dire : « Combien de revenans là-bas ? Mais moi je n'aime pas les morts. »

J'en ai vu plus d'un qui la suppliaient de retourner la tête, mais elle disait invariablement : « Je ne puis rien pour vous ! » Elle avait au moins cette vertu : si elle trahissait les hommes, elle ne trahissait pas l'amour.

Quand elle échouait, sa passion, qui commençait par un lever de rideau, finissait par une tragédie. On l'a vu tenter le poison des Borgia, le poignard de Tolède, le couvent des filles repenties, jusqu'au charbon des couturières en chambre — elle — cette femme tout esprit ! Il faut l'en croire : elle n'a eu qu'un amant — le public.



VII

Geffroy

Sévère et charmante figure celle de Geffroy, ce grand comédien qui était aussi un peintre, un des meilleurs élèves de M. Ingres, mais il avait quitté le tableau de l'atelier pour le tableau vivant du théâtre.

Il a créé, dans une carrière rapide, beaucoup de rôles qui tous garderont sa physionomie accentuée. Ce qui le caractérisait surtout, c'était la dignité chevaleresque, l'âpre raillerie et l'amertume philosophique. Il donnait aux figures historiques une vérité saisissante. On eût dit un de ces portraits du tems qui se détachait du cadre. Il jouait le *Misanthrope* avec ce cœur hautain blessé, ces cris d'indignation, ces larmes dévorées, qui devaient faire tressaillir le grand Molière dans son tombeau.



Geffroy a un double titre à notre souvenir. Il est peintre. Tous ses tableaux témoignent d'un véritable artiste par la composition savante, par le dessin ferme et fin, par le style étudié et cherché, qui rappelle les affinités du peintre avec les maîtres florentins.

Il a étudié la peinture dans l'atelier d'Amaury Duval, son ami ; c'est la même palette, sinon le même tableau. Il débuta par un sujet religieux, *la Vierge et l'Enfant Jésus;* mais en même temps il peignit *Pierre Corneille* dans toute la gravité et avec la pénétration d'un portraitiste qui a cherché une âme dans un homme. Et quel homme ! et quelle âme ! Ce fut peu de tems après que Geffroy peignit cette toile à jamais célèbre, représentant les sociétaires de la Comédie-Française. Voilà un tableau d'histoire, l'histoire intime et familière, page charmante et vraie devant laquelle s'arrêteront, tout charmés, nos arrière-neveux. Elles sont toutes là, celles qui rient et celles qui pleurent; les hardies servantes de Molière et les infortunées princesses de Racine; les Célimènes et les Éliantes, les ingénues perverties d'il y a quarante ans. C'est Mlle Mars et Mlle Rachel, celle qui arrivait et celle qui s'en allait, qui dominent toutes ces charmantes figures.

Geffroy a répété, pour M. le docteur Véron, ce tableau où il s'est amusé à mettre mon portrait, tout simplement parce qu'il lui fallait une barbe blonde pour mieux détacher les cheveux bruns de Mlle Rachel.

Un tableau de Geffroy, qui révèle mieux le peintre par l'invention, c'est celui qui porte pour titre, je crois: *Molière et les caractères de ses comédies.* L'acteur s'était arrêté à cette phrase de la *Critique de l'École des Femmes :* « Lorsque vous peignez les hommes, il faut les peindre

d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent, et vous n'avez rien fait si vous n'y faites reconnaître les gens de votre siècle. » Il fallait être observateur comme l'est Geffroy pour étudier d'aussi près ce merveilleux génie que ses contemporains avaient surnommé le Contemplateur.

Ce tableau est une œuvre d'historien comme une œuvre de peintre, le grand comédien mieux que nul autre avait pénétré Molière dans tous ses chefs-d'œuvre.

Au théâtre comme dans son atelier, Geffroy était un peintre; dès qu'il entrait en scène, le comédien s'effaçait sous la figure historique qu'il représentait; et avec quel relief, quel accent et quelle vérité,soit qu'il jouât François Ier ou Marat, Louis XI ou Philippe II, Chatterton ou Voltaire, — soit qu'il jouât Tartufe ou le Misanthrope, qui sont aussi des figures historiques, et de notre histoire nationale !

Quelle belle création, toute pleine de terreur et d'angoisses, que celle de Marat dans le beau drame de Ponsard ! David, dans son chef-d'œuvre : *Marat assassiné dans sa baignoire*, n'a pas été plus vrai ni plus saisissant.

On a parlé des maîtres de Mlle Rachel, qui à vrai dire n'a pas eu de maîtres; mais parmi ses meilleurs conseillers, il faut citer Geffroy, qui avait le grand art, en quelques mots, de lui dessiner ses rôles et ses costumes. Et si Rachel lui devait beaucoup, combien d'auteurs modernes ont mis à profit ses conseils !

Je dois dire ici une petite histoire qui met en relief le caractère de Geffroy. Quand j'ai quitté le Théâtre-Français, je lui ai offert la direction au nom du ministre. L'excellent comédien ne réfléchit pas longtems, il me

serra la main, me pria de remercier le ministre et me dit tout simplement : « Non, car j'ai ici d'excellents amis « qui ne seraient peut-être plus mes camarades demain. « Il n'y a qu'un comédien comme Molière qui puisse « gouverner la maison de Molière. »

M. Empis, qui faisait des comédies tout comme Molière, jugea sans doute qu'il était de force à gouverner cette maison glorieuse, mais il s'abîma dans le tourbillon.

A cette heure, Geffroy porte, haut la tête, ses quatre-vingt-cinq ans dans sa charmante retraite de Nemours, où il peint encore ses derniers amis avec beaucoup de verve. Belle et noble carrière à qui tous les artistes doivent un salut glorieux.

VIII

Provost

Il est au théâtre d'éminens artistes qui visent plus haut que la tradition, dont l'individualité s'estompe assez au vif sur toutes leurs créations sérieuses, pour que le rôle en garde une physionomie, une valeur, un relief qui ne date que d'eux. Eux passés, le drame qu'ils ont animé, l'œuvre du maître immortel lui-même — fût-ce Molière — perd un de ses aspects et semble

s'amoindrir, jusqu'à ce qu'un nouvel et digne interprète de l'inépuisable génie vienne à son tour révéler d'autres filons inexplorés, un autre sentiment, pour ainsi parler, inédit.

Quelques-uns, plus rares et plus éminens encore, par la multiple aptitude de leur talent, par l'intimité fraternelle de leur intelligence avec le poëte créateur, par leur initiation continue à travers l'œuvre entière, parviennent à réaliser, à faire luire, non plus épisodiquement, non plus en détail, mais carrément, mais en bloc, dans leur ampleur, dans leur vérité et dans leur idéal, plusieurs de ces hautes figures que le maître a touchées d'une main souveraine.

Ceux-là sont bien évidemment les vrais collaborateurs du poëte ; ils ont quelque droit à vivre dans sa gloire, au moins temporairement; ils mériteraient de laisser dans l'histoire de l'art un souvenir plus durable que leur apparition passagère.

Provost fut un de ces artistes privilégiés qui ont la bonne fortune de choisir dans les grands répertoires des rôles capitaux, de s'en emparer comme d'un vêtement fait à leur taille, et de s'y draper magistralement à la scène, avec un art si franc, si naturel, si vrai, qu'ils ne *jouent* pas l'Avare, par exemple, mais qu'ils sont l'Avare et qu'Harpagon vit en eux. Provost a donc conquis sa place et son illustration, nous ne voulons pas dire seulement dans le monde du théâtre, mais bien dans la lumineuse pléiade de l'art contemporain.

Provost a joué dans les drames de Victor Hugo certains rôles d'un comique étrange et terrifiant qui révélèrent chez l'acteur des prodiges de puissance. Ces rôles sont marqués de sa griffe à l'abri de toute contre-

façon. Il avait alors stéréotypé sur son masque implacable je ne sais quel sourire de Méphistophélès dont Faust eût frissonné. Quel mordant dans le regard, quelle ironie acérée dans la voix, quel rire menaçant jusque dans ses cruels silences ! *Gubetta*, joué par Provost, était le plus éloquent et le plus sinistre commentaire de *Lucrèce Borgia*.

Plus tard, au Théâtre-Français, Provost, en plein Molière, a été vrai de toute vérité. Savant sans faire sentir sa science, il a composé ses rôles avec une précision qui n'excluait pas l'ampleur, avec une fermeté qui n'excluait pas la souplesse, avec une sobriété qui condensait l'art, avec un calme qui révélait la force. Le caractère magistral, le grand style, la sève gauloise, le comédien fondait toutes les richesses de l'œuvre, chaque chose dans sa juste proportion et dans la sage mesure. L'un de ses rares mérites ce fut, en effet, de n'avoir jamais rien voulu prêter à Molière. Preuve certaine d'un goût supérieur et d'une intelligence hors ligne, car Molière n'a besoin d'emprunter à personne.

Ainsi la gloire de Provost est faite, selon nous, de trois rayons supérieurs : énergie pleine de puissance, vérité de grand style, charme précieux et doux; un vif éclair d'Hugo, les sereines et suprêmes clartés de Molière, la poétique lueur d'étoile d'Alfred de Musset.

Qu'est-il besoin ensuite de considérer l'artiste par rapport à son milieu, de dire que Provost resta toujours à son plan sur la scène, et que, pareil du reste en cela aux vrais talens de la Comédie-Française, il n'usurpa jamais sur autrui dans les proportions de l'ensemble ? C'est cette science de composition et cette abnégation

de tous qui fait à ce noble théâtre la perfection si incontestable de la comédie.

IX

Beauvallet

Un galant homme, qui n'aurait pas fait de mal à une mouche et qui a fait trembler beaucoup de ses contemporains, c'est — ou plutôt ce fut — Pierre-François Beauvallet. Il était né quand ce siècle avait un an, à Pithiviers, un bon pays qu'il aima toujours et où il n'alla jamais.

Quand il avait le mal du pays, il se faisait apporter un pâté de Pithiviers. En toutes bonnes occasions, il pratiquait ainsi l'amour du terroir. Aussi disait-il gaiement: « Je finirai par mourir du mal du pays. »

Beauvallet a fait beaucoup de tragédies et de drames, mais il a fait plus de mots qui resteront. Ce tragédien tragédiste était d'une gaieté folle. Aussi, quand on entendait au foyer des acteurs au Théâtre-Français un franc éclat de rire, on disait: « Beauvallet est là. »

Nous remarquerons une fois de plus que les hommes gais au théâtre ne sont pas les comédiens. M. Samson avait l'air d'un parfait notaire qui revient d'un enterrement et qui cache encore le secret du testament à la famille. Beauvallet, au contraire, était toujours épanoui : il voulait d'ailleurs qu'on ne le prît jamais au mot sur ses grands airs tragiques, sinon devant la rampe.

Ce fut là un grand artiste, artiste de race et de prime saut, merveilleusement servi par une voix de tonnerre qu'on entendait jusque dans la rue Richelieu dans les jours néfastes où il n'y avait personne dans la salle. Car, il faut bien le dire, quel que fût le talent de Beauvallet, si Rachel ne jouait pas, le public ingrat ne payait pas sa stalle pour le tragédien.

On lui demandait comment il se donnait une si belle voix. — « C'est bien simple, répondait-il, je décroche dans la coulisse le tonnerre du théâtre et je l'attache sous ma toge. »

Un jour une grue qui débutait lui dit toute tremblante : « Oh ! monsieur Beauvallet, donnez-moi votre voix. — Pour être sociétaire ? — Non, votre voix de théâtre. — Mademoiselle, envoyez chercher une demi-bouteille de rhum, buvez-moi cela dans les entr'actes et le parterre sera content. » Ce qui fut dit fut fait, et le parterre fut content, car la demoiselle fut très comique dans son rôle tragique; mais elle avait eu de la voix.

Je ne sais si Beauvallet était né tragédien (je pourrais dire comédien, puisqu'il joua avec beaucoup de talent plus d'un rôle de Molière); mais il se croyait né pour tous les arts. Il commença par la peinture. Ce fut Casimir Delavigne qui l'entraîna au théâtre. Il l'avait vu jouer je ne sais quoi dans l'atelier de Paul Delaroche. Il lui dit qu'il y avait en lui l'étoffe d'un grand comédien. Beauvallet crut que l'oracle avait parlé; il passa de l'atelier de Paul Delaroche aux études du Conservatoire. Ce fut à l'Odéon qu'il débuta. Mais l'Odéon est un château de cartes où on ne se fixe jamais. Il passa de là sur le boulevard du Crime. Il y chercha son rôle jusqu'au jour où le Théâtre-Français lui ouvrit la porte.

Paul Delaroche me disait, en le voyant jouer *le Cid* : « N'est-ce pas que j'ai fait là un excellent élève ? — Comment ! vous lui avez donné des leçons de déclamation ? — Non ; je lui ai donné des leçons de peinture ; ne voyez-vous pas comme il s'habille bien ? Il a toute la correction d'un homme qui sait dessiner ; il se drape bien ; il ne marie pas les couleurs criardes ; il a le mouvement juste, le geste éloquent et sans emphase.

Delaroche avait raison ; ce qui prouve que pour toutes les professions libérales — libérales parce qu'elles sont esclaves des autres — il faut apprendre à dessiner. On ne devrait admettre au Conservatoire que les jeunes filles qui ont fait un an de bosse. Je pense que Beauvallet (j'ai sous les yeux un de ses tableaux) a bien fait d'abandonner la peinture pour la peinture parlante. Il fut au théâtre un grand artiste. On n'oubliera jamais sa figure dans *Rodrigues*, dans *Horace*, dans *Orosmane*, voire même dans *Tancrède*, quand il voulait bien jouer M. de Voltaire ; car il avait la fierté des deux grandes maisons de Corneille et de Racine.

Il fut un admirable *Angelo* avec Mlle Mars comme avec Mlle Rachel. Il n'avait pas commencé en si belle compagnie, car il débuta à l'Ambigu en jouant les fureurs romantiques avant de jouer les fureurs d'Oreste. Il y avait quelque trouble dans son éducation. Il avait été passionné romantique, mais il s'inclinait devant la beauté majestueuse de Corneille et de Racine. « Cela est un peu solennel, disait-il, cela porte perruque ; après tout, le toupet de Victor Hugo sera peut-être un jour plus démodé. »

Mais Beauvallet n'était pas bien convaincu ; comme Casimir Delavigne, comme son maître Delaroche, il



aimait les deux écoles. Peut-être que le tragédien n'y perdit pas, puisque, tout en accusant le style, il osa mettre plus de couleur dans son jeu; mais l'auteur dramatique y perdit tout. Il n'y a pas de juste milieu dans les arts, ni dans la politique.

Beauvallet eut le tort de ne pas se contenter d'être le premier tragédien de son temps, même quand Ligier était là. Il voulut être un peintre et un auteur dramatique. Les tableaux de Beauvallet n'ont jamais eu un clou d'honneur. Ses tragédies et ses drames ne reparaîtront jamais devant la rampe. Il avait commencé par un drame en deux actes, *Caïn*, qui semble écrit par Abel.

Il n'y avait pas de meilleur camarade que Beauvallet. Au foyer, dans la coulisse, au comité de lecture et au comité d'administration, quand il avait promis sa voix pour la réception d'une pièce ou d'un sociétaire, on pouvait compter sur sa parole — parole de bronze, comme il disait.

Si Rachel est allée à sa rencontre dans l'autre monde, elle ne manquera pas de lui dire : « Eh bien ! mon vieux Beauvallet, embrasse ta vieille camarade, et conte-moi ce qu'ils font là-bas. » Et il lui répondra avec toute sa franchise : « Ils font des merveilles là-bas ; mais tout bien considéré, il leur manque deux personnes pour jouer la tragédie, une femme et un homme : Mlle Rachel et M. Beauvallet. »

Il n'a pas créé d'expression en littérature, mais au foyer des comédiens, on cite encore ses bonnes fortunes de fort en gueule. Il avait baptisé toutes les comédiennes : *Soupçon de bouche* — *Arpent de gueule* — *Princesse de Ruolz* — et autres vocables de l'hôtel de Rambouillet.

Il y avait bien un peu, en effet, dans ce tems-là, de l'hôtel de Rambouillet dans le foyer des comédiens. Mais il y avait surtout la raillerie de la maison de Molière. Aussi, ceux qui n'étaient pas habitués aux foudres de Beauvallet, aux malices cousues de fil noir de Samson, et aux sarcasmes des trois Brohan, n'osaient pas s'aventurer dans cette fosse aux lions. Que de jeunes diplomates n'y sont pas revenus — parce qu'ils ont été dévorés tout vifs par Beauvallet et surtout par M. Samson !



SAMSON



Mlle Georges

X

Physionomies

Pendant toute une période, la beauté fut de rigueur au Théâtre-Français. Toutes les comédiennes de talent devraient être belles. C'était mon programme. On se rappelle encore ce décaméron radieux qui succéda à deux beautés incomparables : Mlle Mars et Mlle Georges. Ces deux grandes comédiennes dignes de l'histoire ne sont pas oubliées. On peut dire qu'on revit plus ou moins dans la postérité selon la place conquise dans la mémoire de ses contemporains : on a beau dire que l'avenir n'accepte pas les enthousiasmes du passé, il en tient toujours compte.

On avait donné à Mlle Georges une dernière représen-

tation de retraite. Elle voulait remonter sur la scène, je l'ai suppliée de rester dans la coulisse. Elle m'a dit avec un amer sourire : « Ah si j'avais dix ans de moins, vous ne me chanteriez pas cette chanson-là, car je vous donnerais une de ces heures dont un homme se souvient toujours. »

Or, elle avait quatre-vingts ans !

Bien heureuse celle qui meurt sous le ciel du théâtre : dès que les actrices ne sont plus dans le riant cortège, dès que les amours s'en vont, la fortune rebrousse chemin.

Mlle Guimard, qui avait refusé la main d'un prince dans le beau tems où elle avait dans son hôtel une salle de spectacle et un jardin d'hiver, fut heureuse à la fin d'épouser un *professeur de grâces*, c'est-à-dire un maître de danse. Sophie Arnould, après avoir traversé toutes les splendeurs d'un luxe sans exemple, alla sans se plaindre demander un asile et du pain à son perruquier. Mlle Clairon, qui avait vécu comme une reine et comme une sultane, se trouvait, à soixante-cinq ans, réduite à raccommoder ses robes en lambeaux, elle qui n'avait jamais daigné tenir une aiguille ! Insolente dans la fortune, elle eut assez de cœur pour être fière dans la pauvreté. Quand un ancien ami allait la voir, elle parlait encore de ses hautes relations et au lieu de dire : « Je suis pauvre, » elle disait : « Je suis philosophe. »

Encore si cette représentation avait été la vraie représentation de retraite pour Mlle Georges, c'est-à-dire l'autre retraite dans l'autre monde !

Elle se devait à elle-même, au souvenir de sa beauté, à sa renommée éclatante, de ne plus montrer ses ruines dans les théâtres : cela porte malheur d'appeler les oiseaux nocturnes.

*
* *

Rachel aimait à gaminer avec Véron. Un jour elle vint pendant que le maître était absent, et dit à Sophie que M. Véron l'envoyait prendre un service à thé en argenterie et le portrait d'Adrienne Lecouvreur. Sophie n'osa pas s'opposer malgré une vague inquiétude. Fureur de Véron au retour et brouille avec Melpomène ; mais au bout de quelques semaines Rachel sentant quel appui lui manquait, arrive bravement à l'heure du dîner, où se trouvaient, comme à l'ordinaire, les intimes, Roqueplan en tête; c'était Gilbert de Voisins, le mari de Taglioni qui découpait. Sophie annonça. « Avertissez Mlle Rachel, dit Véron en se dressant de toute son ampleur, qu'on ne reçoit ici que des gens honnêtes. — Alors, riposta Rachel, qui était entrée, le maître de la maison devrait commencer par s'en aller. »

*
* *

Celui-là aussi fut un comédien de belle volée, toujours en verve, spirituel comme un méridional, quoiqu'il fût de Rouen; mais Rouen n'est-il pas un foyer d'artistes depuis Corneille jusqu'à Flaubert?

Lireux dirigeait l'Odéon et le premier comédien de son théâtre c'était lui-même. Caliban ferait un bien spirituel roman comique, avec Lireux directeur de l'Odéon. On n'a jamais dirigé un théâtre avec moins d'argent et avec plus d'esprit. Il se moquait de tout le

monde, à commencer par lui-même. Aussi on riait à l'Odéon en ce tems-là. Un soir d'hiver il entre dans la salle et n'y voit qu'un spectateur. Il avise une ouvreuse : « Allez bien vite porter une chaufferette à cet homme courageux. » Quand je fus nommé au Théâtre-Français, je lui donnai le titre de lecteur ordinaire des manuscrits.

C'était bien l'homme, lui qui avait découvert Ponsard et Augier, lui qui avait joué Balzac et George Sand à travers tous les orages. J'étais sûr qu'un drame ou une comédie ne seraient pas lus vainement par lui, mais c'était le plus admirable paresseux qui fût dans les lettres et ailleurs, si bien que la montagne des manuscrits montait, montait toujours. Il avait pris en horreur la littérature autographe. On venait sans cesse me demander si la pièce avait été examinée, j'avais beau talonner mon lecteur officiel, il remettait toujours son plaisir au lendemain. Les auteurs allaient chez lui; mais il avait déclaré à sa maîtresse que si on en laissait pénétrer un seul avant midi, il s'en irait et ne reviendrait plus. Ce qu'il eût fait; d'autant mieux qu'il portait avec ennui la chaîne de cette bonne créature.

Il lui arriva quelques mésaventures. Celle-ci entre autres : un auteur de son pays, qui était le pays de Pierre Corneille, lui remet un rouleau bien cacheté portant ce titre « *La fille et la mère* ». Au bout de quelques jours, contre son habitude, Lireux m'apporte le manuscrit avec son examen en ces quelques lignes : « *La* « *fille et la mère*. Nous avions déjà *La mère et la fille*, « même esprit démodé, même intrigue cousue de fil blanc, « la fille pourrait jouer la mère, la mère pourrait jouer la « fille; mais pourquoi faire, puisqu'on n'aime ni la mère ni

« la fille. Ces comédies-là sont faites pour être jouées en « famille et non sur le premier théâtre du monde. « Renvoyé à MM. Mazère et Empis. »

Quand l'auteur repassa pour savoir son sort, je lui dis que l'examen n'était pas favorable. « Je crois bien, dit-il, M. Lireux n'a pas lu ma pièce. » Et dénouant le rouleau il me montra une rame de papier blanc. « Eh bien, lui dis-je, vous voilà attrapés tous les deux : Lireux avait jugé inutile de lire votre pièce pour rendre son arrêt, parce qu'il vous connaît de vieille date ; apportez-moi une vraie pièce, je vous promets de la lire moi-même. » Cet obstiné m'apporta une comédie en vers ; il me fallut lui conseiller de la mettre en prose.

Une autre fois un Alsacien impitoyable poursuivit Lireux partout où il allait avec ces trois mots : « Ma pièce, ma pièce, ma pièce ». Lireux avait beau lui dire qu'il ne voulait pas traiter sa pièce comme une pièce de cent sous, l'Alsacien ne désemparait pas; c'était une tragédie en cinq actes. Le manuscrit pesait cinq kilos, Lireux oubliait toujours de le prendre au théâtre pour l'emporter chez lui. Un jour l'auteur découvre son manuscrit chez Verteuil, qui oubliait lui-même de l'envoyer à Lireux, il prend ce léger chef-d'œuvre et vient me demander où était Lireux d'un air décidé à tout. Je lui réponds : « Lireux coupe une pleine eau à Bougival » le voilà parti, il prend le chemin de fer et descend à Rueil pour côtoyer la scène, ne perdant pas de vue un seul nageur. Tout à coup il reconnaît Lireux, il jette habit bas et se précipite à sa rencontre, nageant d'une main et levant le manuscrit de l'autre. Il aborde Lireux : « Monsieur, voilà ma pièce! je vais vous la

lire. — En nageant? — Oui, Monsieur, oui, en nageant *.

* * *

Je lis dans *le Figaro* ces deux pages d'une plume anonyme sur le petit salon de ma loge ou plutôt sur la loge de mes amis :

« Aux tems fabuleux où Arsène Houssaye était directeur de la Comédie-Française, il avait voulu que tous les artistes fussent un peu comme chez eux dans la maison de Molière. Tout ce qui portait un nom dans les arts et dans les lettres, y obtint gracieusement ses entrées. — Vous voyez bien que c'était le tems fabuleux des directions. Ce tems-là qui reparaît d'ailleurs avec Claretie. — Par une de ces charmantes inspirations qui ne se comptent plus, mais qui comptent dans sa vie, Arsène Houssaye abandonna au pinceau de Faustin Besson le salon de sa loge, l'avant-scène de droite au rez-de-chaussée, pour y peindre une sorte de cénacle des poëtes et des artistes. « Fais-moi là-dedans le cénacle de la Comédie », dit-il au peintre. Et Besson de se mettre à l'œuvre dès le lendemain. « Je ne sais trop ce que j'y ai peint, écrit-il dans ses Souvenirs, tout cela doit avoir disparu; mais ce que je sais bien, c'est que pendant ces six mois tout le Paris de l'aristocratie

* On a des lecteurs pour faire croire aux jeunes gens qu'ils ne sont pas méconnus, mais la vérité, c'est que les lecteurs n'ont jamais signalé une œuvre qui ne se fût déjà signalée elle-même. Apollon, dieu du soleil, répand sur le front des prédestinés le premier rayon de la renommée future; l'homme de génie porte à vingt ans le feu sacré sur son front; l'homme de talent se révèle avant d'écrire une comédie ou un drame, car nul n'a commencé par écrire *le Cid, le Misanthrope* ou *Andromaque*.

littéraire, artistique et mondaine, s'est disputé une place dans ce petit coin. J'avais la clef qui donnait sur la scène et, sitôt libre pour un instant, ces dames et ces messieurs, en grand costume descendaient près de nous. Rachel, les Brohan, Allan, Favart, Provost, Geffroy, Got, venaient s'y asseoir et causer tour à tour avec le roi Jérôme, le prince Napoléon, quelques princesses, tous les dignitaires de la cour impériale, tous les auteurs en renom. Musset, Gozlan, Sandeau, Mürger et cent autres étaient les habitués, les familiers de ce cercle intime. J'y ai vu tellement de monde et les places étaient à ce point recherchées, qu'un soir Alfred de Musset, Augier et Théophile Gautier s'estimaient gaiement fort heureux d'y trouver place... assis sur le tapis. »

* * *

Si c'est un honneur de diriger le Théâtre-Français, n'est-ce pas surtout quand les auteurs dramatiques y apportent des œuvres supérieures et quand les comédiens sont les grands comédiens qui marquent les figures d'une empreinte légendaire? Les années que j'ai passées dans la maison de Molière ne sont point perdues; comment n'eussent-elles pas été fécondes avec des hommes comme Victor Hugo, Alexandre Dumas, Alfred de Musset, Émile Augier, François Ponsard, Jules Sandeau, Octave Feuillet, Léon Gozlan, sans parler de Mme Sand et de Mme de Girardin? Et avec des comédiens et des comédiennes comme Geffroy, Samson, Beauvallet, Provost, Brindeau, Bressant, Maillard, Got, Delaunay, Monrose, Rachel, les Brohan, Mlle Plessis, Mlle Allan,

Rébecca, Judith, Nathalie, Favart, Delphine Fix, Luther, Figeac, Émilie Dubois, Alice Théric, Valérie ? J'en passe.

La tradition s'est quelque peu effacée sous l'accent moderne, mais après tout ne vaut-il pas mieux être de son tems ? Molière même, le grand Molière, s'il revenait pour marquer les grands jeux de la physionomie qui captivaient son parterre, dirait, comme Baron, ce Baron qu'il appelait son fils : « Qu'est-ce que l'art, si ce n'est le cri de la nature ? Jouons les passions de notre tems. »

En me retournant ainsi vers le passé, je suis forcé de reconnaître que tout l'art dramatique du siècle a dit son dernier mot en plein demi-siècle. Je sais bien que les nouveaux venus croient avoir tout inventé, même après Molière, Corneille, Racine, Marivaux, Beaumarchais, même après Vigny, Musset, Hugo, Dumas. Ce qui a été fait depuis par ceux qui se croient des novateurs ne sera jamais au répertoire du génie français. Certes Alexandre Dumas, Émile Augier, Victorien Sardou, Eugène Labiche, ont écrit, depuis leurs débuts éclatans, des œuvres dignes de leur survivre ; mais ne s'étaient-ils pas révélés dans tout leur esprit dramatique vers le milieu du siècle ? Parlerai-je de Casimir Delavigne, qui est mort du démodage en poésie, comme Paul Delaroche est mort du démodage en peinture ? Parlerai-je de Scribe, dont on ne parle plus, quoiqu'il ait signé quelques opéras épiques, comme *Robert le Diable*, quelques jolies comédies comme les contes de la *Reine de Navarre?* Mais qu'est-ce que cela pour les auteurs dramatiques d'aujourd'hui ? Moins que rien, s'ils comparent cela à leur théâtre naturaliste. Théâtre naturaliste, voilà une belle invention ! Sur

la scène tout est vrai et tout est faux selon le point de vue, puisque le théâtre ne vit que par l'illusion.

* * *

Salut à Rachel.

Un soir que Mars jouait la grâce souveraine
Et que Dorval brûlait un drame échevelé,
Une enfant s'asseyait sous le ciel étoilé.
Salut! trois fois salut! Rachel, tu seras reine!

Du grand art qui s'en va, conduis l'arche sereine,
Le tragique génie en toi s'est révélé :
Et comme Lecouvreur, et comme Champmeslé,
Jeune muse aux yeux noirs, le dieu de l'art t'entraîne.

Le bandeau sur ton front par Sophocle est roulé,
Ton péplum par Corneille est déjà constellé,
Racine enthousiaste, arrive dans l'arène.

O douleur, par la mort ton corps est immolé,
Mais ton grand souvenir ne s'est pas envolé,
Salut, trois fois salut! Rachel, tu restes reine!





LIVRE XLIV

LES COMÉDIENNES D'A COTÉ

I

Au milieu du siècle

C'est encore Gavarni qui nous donne la physionomie des femmes de ce tems-là. La grande dame, la bourgeoise, la modiste et la marchande des quatre saisons.

Voltaire n'a-t-il pas dit qu'on jugeait une époque par les femmes? Ces quatre Parisiennes que vous voyez là, ne donnent-elles pas l'air du tems? Ne rappellent-elles pas la crinoline des duchesses, les dentelles et les volants de la bourgeoise, la désinvolture de la modiste qui retourne la tête pour voir qui la suit, enfin la marchande des quatre saisons, dans son débraillé pittoresque et dans sa pose artistement canaille, dont aucune autre nation européenne ne nous offre le type? La courtisane manque à ce quatuor.

C'était le tems où les grandes « hétaïres » allaient descendre du trottoir pour prendre le haut du pavé avec leurs équipages tapageurs.

Quelques-unes s'élevèrent jusqu'aux sommets de l'Olympe phrynéen. Et il y avait d'ailleurs tant de grandes dames qui descendaient de l'Olympe des hautes vertus, qu'on ne s'offensait pas de voir ces demoiselles trôner dans toutes les avant-scènes du monde parisien.

L'académie des inscriptions et des belles-lettres ne manquera pas de mettre dans cent ans cette question au concours pour un de ses prix élevés : *La Dame aux camélias*, a-t-elle existé ou n'est-elle qu'un roman et une comédie d'Alexandre Dumas, second du nom ? Il lui faudra aussi mettre au concours l'énigme de M[lle] Cora Pearl, qui déjà se perd dans la nuit des tems. D'autres courtisanes célèbres éveilleront la curiosité des chercheurs, par exemple, Anna Deslions, la beauté majestueuse surnommée la princesse parce qu'elle trônait dans un château impérial quand elle ne tenait pas sa coùr aux Champs-Elysées, chez elle, chez la Barrucchi, chez Juliette Beau, chez la Guimont. On recherchera aussi les origines et les auréoles et les déchéances de la nouvelle Marguerite des Marguerites qui apprenait l'histoire à Napoléon III, après avoir été marchande de plaisirs. Voilà l'plaisir! Messieurs, voilà l'plaisir! Mesdames.

Oui, le plaisir, Mesdames, car elle avait été à l'école de Sapho.

J'ai donné, au tome II de mes *Confessions*, la silhouette de la *Dame aux camélias*. J'ai improvisé un sonnet à Anna Deslions, n'ayant d'autre pupitre que son sein. J'ai voyagé de Paris à Versailles avec cette altière Cora Pearl, qui se croyait une Montespan; enfin j'ai soupé avec M[lle] Bellanger, et j'ai fait répéter son rôle à Juliette Beau, qui jouait Daphnis le soir aux Bouffes-Parisiens pour mieux jouer Chloé la nuit avec ses amoureux.

II

La Madone

Une de ces grandes étoiles était surnommée *la Madone*, parce que c'était la beauté non pas des vierges de Raphaël, qui ne sont pas belles, mais des vierges de l'école primitive.

Cette Madone eut tous les triomphes auprès des hauts chercheurs d'aventures. Ce fut ainsi qu'elle apparut dans le monde du docteur Véron. Elle trônait déjà d'ailleurs parmi les princes, cette princesse de la beauté. Le jour où elle dîna pour la première foi chez Véron, elle y rencontra une tragédienne dont elle devint éperdument l'amie, au point que dans tous les dîners qui suivirent quoiqù'on les plaçât à dessein aux deux bouts de la table, l'une courait à l'autre et ne voulait pas de séparation.

Jamais deux femmes ne furent mieux faites pour se comprendre. La tragédienne aimait la beauté, la Madone aimait l'esprit.

Cette amitié des deux femmes m'inquiétait toujours pour le lendemain si la tragédienne devait jouer : on passait toute la nuit à un lansquenet affolé, ruisselant d'or et de gais propos. Il est superflu de dire que nous étions tous amoureux de ces deux incomparables.

Il n'y avait plus de fête quand elles n'étaient pas là. Hélas ! il y a des fêtes sans lendemain, car le lendemain de ces fêtes la tragédienne mourut et la Madone se maria au prince Soltikoff. Pouvait-elle moins faire que d'épouser un prince vraiment prince, un idolâtre des belles femmes et des beaux-arts? On sait que son cabinet de curiosités était tout plein de merveilles irretrouvables.

Un jour chez moi il voulut à tout prix m'acheter une chaise à porteurs d'un joli tarabiscotage, d'un rococo qui avait souvent promené Mme de Pompadour. Je consentis, à la condition que cette chaise à porteurs irait de chez moi chez le prince avec la Madone dedans. Elle se prêta de bonne grâce à cette fantaisie; elle invita quelques amis à lui servir d'escorte : vrai pèlerinage à la Watteau.

Je n'entendis plus guère parler de la Madone, mais, quand parurent les *Confessions*, elle revint me voir précédée d'un ambassadeur. J'avais plusieurs fois dans mes Mémoires rappelé non pas son nom de princesse, mais son nom de Madone. Or, Charles Daugny, un des nôtres du tems passé, se fit annoncer pour une affaire grave. J'allai au devant de lui joyeux de retrouver un camarade d'antan. « Mon ami, me dit-il, vous avez désespéré la princesse Soltikoff. — Vous me renversez! Qu'ai-je donc fait? — Vous avez réveillé le souvenir de la Madone dans vos *Confessions*. — C'est un souvenir impérissable. Est-ce donc un crime d'avoir été belle? — Belle elle l'est toujours, mais vous lui avez arraché des larmes de désespoir. Elle avait oublié la *Madone;* elle a peur que tous les journaux ne reparlent d'elle. — Mais, mon ami, hormis nous deux qui donc se la rappelle? — Elle veut elle-même vous conter ses chagrins, voulez-vous la recevoir? — De tout mon cœur. »

Et nous voilà allant tous les deux au devant de la princesse Soltikoff, qui était restée dans son coupé. Elle me tendit la main. Je lui donnai le bras et nous montâmes l'escalier.

Pendant tout un quart d'heure cette femme charmante, qui devait m'arracher les yeux, me parla du tems passé,

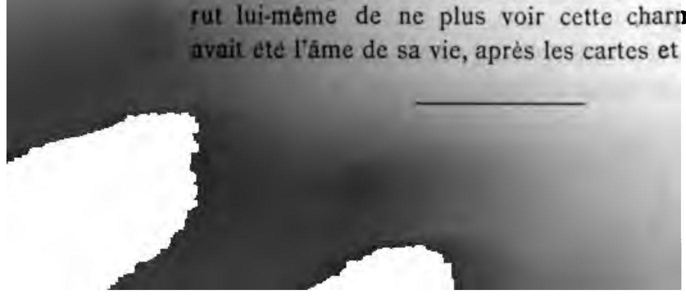
comme si elle répandait les roses de son cœur. « Ah ! Rachel, s'écriait-elle sans cesse, quelle femme ! ç'a été ma seule dévotion.

Nous réveillâmes ainsi tout le passé. Il nous semblait boire encore à la coupe capiteuse de la jeunesse. « Croyez-vous, dit-elle tout à coup, que Charles Daugny, ce fou qui est là devant vous, est encore amoureux de moi depuis 1850 ? — Oui, oui, dit l'amoureux ; c'est que je n'ai rien trouvé de mieux que vous. »

Je demandai indiscrètement à la princesse si le prince permettait qu'on aimât ainsi sa femme. « Oh ! le prince est toujours jaloux, mais il juge que Charles Daugny n'est pas bien dangereux ; aussi ces messieurs sont-ils très bons amis. »

La Madone me demanda comme une grâce de supprimer son pseudonyme dans le IIIe volume des *Confessions*. « Cela va faire des frais, dit-elle, mais je donnerai bien volontiers dix mille francs à votre éditeur pour que cela soit fait à l'instant même, car je ne veux pas désoler le prince. Or il m'a dit ces jours-ci qu'il allait lire votre livre. Dès que vous aurez un exemplaire, Daugny le prendra chez vous. — C'est dit, n'est-ce pas ? murmura Daugny en me serrant la main, mais c'est moi qui payerai les frais de la réimpression. — Vous êtes des enfans, et vous m'offensez, dis-je, en embrassant la Madone. Puisque j'ai causé un chagrin à de si beaux yeux, je suis trop heureux d'y ramener un sourire. »

La Madone mourut l'an passé ; le prince, désespéré, lui survécut pas ; Daugny les pleura tous les deux et mourut lui-même de ne plus voir cette charmeresse, qui avait été l'âme de sa vie, après les cartes et les soupers.





III

Cora Pearl

Cora Pearl, qui a passé comme une comète éperdue sous le ciel tout étoilé de jolies filles des Boulevards Parisiens, sans parler de tous les ciels de lit qu'elle a illustrés, n'avait pas la grâce nonchalante et rêveuse des Anglaises. Elle rappelait plutôt au premier abord les king's-charles mâtinés de boules-dogues. Elle avait inspiré à Lassouche, ce comédien irretrouvable, le besoin de tutoyer une blonde, et il la tutoya pour rien, quoique cela coûtât fort cher aux seigneurs de l'orchestre. J'ai rencontré la demoiselle à Ems marchant « à pas de loup » avec un air boudeur. Corail et perles « pattes de corail sur les lèvres et lait de perles sur les joues ». Elle était bientôt déshabillée mais, Dieu de Dieu! quel travail le matin pour son maquillage! C'était l'art cachant la nature. Elle imposait la mode chez ces dames [illegible] sa mode par le chic — elle qui avait le chic de la [illegible]

Elle a eu son jour comme les plus adorées, ne s'étonnant pas de lire les plus jolies lettres de princes et les plus amoureux billets de tous ces messieurs. Il ne fallait pas lui marcher sur les pieds, sinon avec les lèvres. En un mot une idole ! Et pourquoi ? Elle avait de beaux chevaux qu'elle conduisait avec plus de douceur que ses amants.

En ce tems-là, on parlait de mines californiennes ; on les retrouvait après souper chez Cora Pearl. Elle ne comptait pas, jusqu'au jour où elle tomba au rang de demoiselle de cinq louis. C'était écrit. Elle vint me confesser sa rage et son désespoir « il n'y a plus que des imbéciles, il n'y a plus que des grues ». Et elle me montrait ses bras et elle me montrait ses jambes et elle me me montrait son sein : qui donc parmi ces grues pourrait faire la roue avec ce « great attraction » ! Je lui conseillai de retourner en Angleterre, mais elle avait rêvé une pyramide en France pour tombeau, tout comme Sémiramis.

J'avais connu miss Cora Pearl en son ascension. J'ai voulu la revoir dans ses déchéances. Je la rencontrais bien çà et là, au bois, aux courses, au théâtre, mais j'étais curieux d'étudier de plus près cette princesse ayant eu toutes les impertinences des ladys, trônant dans leur château et ne s'humiliant jamais même dans l'amour. Mais la chute était venue.

Elle demeurait alors au voisinage de l'hôtel Païva, deux portes plus loin dans un entre-sol bric-à-brac, au-dessus d'un magasin de voitures. Une après-midi j'allai frapper à sa porte : « Bonjour, Cora ! » Elle me sauta au cou, tant elle était contente de revoir un ami des beaux jours. « Oui, Cora, me dit-elle, mais Cora sans perles. — Toujours jolie ! lui dis-je sans conviction. — Pas du

tout ; voyez, mes joues sont sillonnées de larmes ; ne dites pas ça dans les journaux, car à Paris, on n'aime pas les femmes qui pleurent. »

Puis me montrant ce pauvre intérieur qui grimaçait au souvenir de son luxe passé : « De chute en chute, je suis tombée jusqu'à cet entre-sol de malheur, mais je n'ai pas dit mon dernier mot. » Elle releva la tête avec fierté. « Quoi, ma chère Cora, de tous vos amis pas un n'est resté pour les jours d'abandon ? — Voyez-vous, ils ne reviennent pas parce que la République les a frappés comme moi, et parce que je n'ai pas changé mes allures fanfaronnes. Je suis comme ces marchandes de curiosités, qui ne veulent pas baisser leur prix tout en faisant faillite. »

Et ici elle me peignit bien ces jolis gommeux aimant moins la femme que le luxe qui l'encadre. Naguère ils possédaient plus ou moins une Cora Pearl, qui les recevait dans un hôtel, qu'ils saluaient au bois, dans un huit-ressorts emporté par des chevaux anglais, qui leur accordait une place dans une avant-scène de petit théâtre.

Elle ne voulait pas avouer à elle, pas plus qu'à moi, que les agrémens de sa figure avaient beaucoup perdu de leur maléfice. Où était le coup d'œil endiablant, les seins insolents, les promesses des bras fermes et blancs, tout ce rayonnement de jeunesse qui est l'auréole de la femme ?

En bonne bête que je suis, j'essayai de la réconforter, sans pourtant vouloir lui prouver que mes consolations étaient sérieuses. « Vous avez beau dire, reprit-elle, je suis au bout de mes cartes, je ne croyais pas que le jeu finirait si tôt, j'en suis à regretter de m'être risquée

dans cette existence à tout casser, ou plutôt de ne pås avoir tiré mon épingle du jeu. » Elle me prit les mains. « Figurez-vous, mon cher ami, que j'aurais pu, dans un tems meilleur, me sortir de là comme par une bénédiction du Seigneur. Je ne parle pas seulement des idiots qui m'offraient leur cœur pour la vie, je veux parler de quelques braves garçons, qui m'aimaient jusqu'à me sacrifier leur nom. Bouillon Duval à part. »

Cora Pearl soupira : « Tiens, plus d'une fois j'ai voulu aller te conter tout un roman que tu aurais écrit. — Sous ta dictée, » dis-je avec une pointe de raillerie. Elle me conta une idylle, qui n'eût pas offensé la plume de Bernardin de Saint-Pierre. « Tu écriras cela, me dit-elle. » Le timbre retentit, ce qui me dispensa de répondre. Je pris mon chapeau pour éviter la présentation d'un amoureux attardé.

IV

Anna Deslion

Anna Deslion, avec ou sans S, n'était pas moins idolâtre d'elle-même que Cora Pearl, qu'elle avait précédée dans la carrière. Et quelle carrière ! Les mêmes princes, les mêmes gentilshommes, y compris les gentilshommes de lettres. Barrière, qui ne la connaissait pas, lui dit à première rencontre : « Tu m'as pris mon collaborateur, je te condamme à venir collaborer avec moi. » Elle y alla une fois, mais elle retourna bien vite chez Lambert Thiboust. Barrière avait des brutalités dans

l'esprit, ses hymnes amoureuses étaient toujours amères, tandis que Thiboust, tout gamin de Paris et des coulisses qu'il fût, avait des bordées de sentimens. Quelle déesse, cette Anna Deslion sculptée par Praxitèle ! Aussi, jamais de corset, des seins impertinens par leur fierté, des épaules tombantes avec la grâce olympienne, une chair de rose et de lait, des hanches savoureuses, tout cela habillé de dentelles légendaires comme Marie-Antoinette. Mais Anna était plus belle que Marie-Antoinette. Chatoyant sourire d'une bouche adorable, regard radieux lancé par les plus beaux yeux du monde ; aussi n'a-t-on jamais songé à discuter cette éclatante beauté.

Une pareille déesse ne pouvait pas aller à pied : elle eut des équipages de haut style, qui surprirent non seulement l'empereur, mais Morny. Elle disait avec raison : « Je suis de la cour par les hommes. » Aussi Montjoyeux, qui l'a bien peinte, a écrit : « Elle avait la religion d'elle-même. Quand elle recevait tout le monde c'étaient des fêtes grandioses, plus que des fêtes royales. Quand elle recevait son amant c'était encore une reine. »

Elle eut une amie, une amie bête, la Barrucci, cette transtévérine fastueuse qui croyait avoir inventé la poudre à la Maréchale. On faisait le tour de sa bêtise comme le tour de sa beauté. Ce n'était qu'une demi-déesse qui, en amour, ne vivait que des miettes de la table d'Anna Deslion. Quand on ne pouvait arriver à la déesse, il fallait bien se contenter de la demi-déesse. Elle avait le même culte pour elle-même que son amie. Tudieu ! quel beau noir de cheveux inondant son buste, que dis-je, tout son torse opulent ! Et comme elle posait à la Phryné devant l'aréopage et devant sa psyché !

V

La beauté sous le masque

Qui n'a ses mauvaises habitudes? Nous étions allés au bal de l'Opéra, Sandeau, Théo, Albéric, Beauvoir et quelques noctambules malintentionnés. Un domino constellé de diamants se jette au milieu de nous, au foyer sous l'horloge, pour passer en notre compagnie la revue de tous ceux et de toutes celles qui courent l'aventure. On dépensa beaucoup d'esprit par à peu près. Tout à coup le domino qui n'était pas le moins ironique de la compagnie, nous invite à souper. Nous trouvons cela original, et nous ne faisons pas de façons pour aller au café Anglais; mais à peine devant la table, nous trouvons que c'est trop de dix contre une, nous dépêchons deux amis, deux chasseurs de femmes pour nous ramener neuf dominos. Ce qui fut dit fut fait.

A la première vue, on augura bien de tous ces dominos; on commença par regarder leurs pieds, on jugea qu'on pourrait aller plus loin en tems et lieu. En attendant les préparatifs du banquet, les masques tenaient bon comme la ceinture de Diane chasseresse. C'est en vain qu'on voulait les dénouer. Les dix beautés y mettaient une pudeur héroïque. L'Aspasie qui n'avait pas voulu souper seule monta sur une chaise et offrit de parier vingt-cinq louis qu'elle était la plus belle; son compagnon prit témérairement le pari : *Audaces !...*

Il n'avait qu'une chance sur dix : les autres tinrent gaiement le pari; il fallut bien laisser tomber son



masque devant l'effronterie des candélabres et des yeux doublement intéressés. La première s'avança comme une victime qui marche au sacrifice; elle souleva doucement son masque, et l'on vit apparaître un monstre. — « Au moins, dit son compagnon, j'ai un privilège, celui d'avoir la plus laide. » Il se flattait. La seconde vint bravement, en femme déterminée à tout; le masque tombe; les assistants, épouvantés, crurent un instant qu'ils avaient emmené un grenadier de la garde, car celle-ci avait une paire de moustaches. La troisième s'avança modestement; le masque tomba comme à regret : elle n'avait qu'un œil, mais il était charmant. Voici venir la quatrième : c'est la démarche d'une amazone; elle dévoila les opulences d'un nez extravagant. « Oh! mon Dieu, s'écria son compagnon, je donne ma démission, parce que j'ai peur qu'elle ne me renifle. » Le nez d'Hyacinthe est un modèle de délicatesse sculpturale en regard de ce nez abracadabrant. La cinquième et la sixième se démasquèrent du même coup : l'une avait des dents et n'avait pas de cheveux; l'autre avait des cheveux et n'avait pas de dents. La huitième eût été fort belle, si la grêle n'avait transformé sa figure en écumoire, selon l'expression pittoresque de l'un de ces messieurs. La neuvième, quand elle eut ôté son masque, inspira un hourra général. « Madame, lui dit son compagnon, démasquez-vous donc? — La pauvre fille montra son masque, qu'elle avait à la main. — Je ne parle pas de celui-là, je parle de l'autre. » Et il montra, du doigt, le plus affreux visage qui ait servi de refuge aux péchés capitaux ou aux vertus cardinales.

Restait la dixième. Jusque-là elle triomphait; elle feignit un accès de modestie. Nous retirons notre pari,

dit-elle en se débattant contre un des jeunes gens qui voulait lui soulever son masque. — Non, non, dirent-ils tous à la fois, vous avez gagné votre pari; nous voulons avoir le plaisir de le perdre. » Le masque tomba, aux applaudissements de la galerie.

On reconnut Lola Montès, cette Aspasie qui nous est venue de l'Espagne avec sa chevelure luxuriante et son teint doré. Quand elle se démasqua, elle ressemblait à un portrait de Vélasquez qui descendrait de son cadre.

VI

Un comédien et une comédienne

1866.

Le comédien, c'est un prince, la comédienne c'est une princesse de la rampe. J'avais dîné avec Lola Montès dans cet hôtel de Beaujon qu'elle appelait son palais; j'ai dîné dans ce même hôtel avec le duc de Brunswick, qui l'appelle sa principauté. Deux festins étranges que je n'ai pas oubliés.

Les révolutions étrangères nous ont amené à Paris beaucoup de princes qui ont perdu leurs principautés, mais qui n'en sont pas moins restés bons princes ; quelques-uns même sont devenus de plus grands princes.

Il en est un dont on parla beaucoup et qui ne dit rien : on l'appelle le prince du Silence. Tout enchâssé dans ses diamants, il a quelque chose de mystérieux et de terrible. Et pourtant ce n'est pas faute « d'embellir la nature, » car il se peint avec beaucoup d'art, mais

peut-être avec un certain abus des tons roses, ce qui lui donne un air de parenté avec les rois cafres. C'est, d'ailleurs, un homme du meilleur monde — s'il y a un monde meilleur — qui a l'esprit de vivre à Paris comme un rajah. Il porte sur la tête non pas sa couronne ducale, mais un magnifique écheveau de soie du plus beau noir de corbeau. Perruque pour perruque, j'aime mieux la perruque en soie ; on ne risque pas d'attraper l'esprit d'un autre, comme cela était arrivé à ce personnage de la cour de Louis XIV, qui avait acheté la perruque de Descartes et qui était devenu un philosophe cartésien.

Ce portrait n'est pas un portrait de fantaisie, je pourrais signer *Nadar pinxit.*

Le prince du Silence habite donc un château rose, car il est voué au rose, sur une des sept montagnes de Paris, à Beaujon, là où Lola Montès a vécu ses mille et une nuits. Ce château, c'est une forteresse toute hérissée de grilles et de chardons. Le vulgaire n'en a jamais franchi le seuil; le prince a-t-il donc une cour de princes ? Ne reçoit-il que des princesses de théâtre ? Je ne sais. Mais ce que je sais bien, c'est la légende que je vais vous conter.

Quand le prince du Silence était prince sur ses terres, il était fort amoureux, de qui ? — De toutes les femmes de sa principauté. On assure même que, pour varier encore, il braconnait sur les principautés voisines. La chronique ne lui donnait pas précisément sept cents femmes comme au grand roi Salomon, mais on disait tout bas que sept femmes, les plus belles du pays, avaient disparu pour avoir été trop aimées par le prince.

L'histoire de la Barbe-Bleue était traduite et commentée par tous les savans et toutes les commères.

Les journaux des États voisins s'étaient élevés contre ces derniers burgraves du despotisme qui croyaient, par la grâce de Dieu, avoir droit de vie et de mort sur leurs sujets. On ne disait pas, en le voyant passer, le mot du grand magistrat : *où est la femme?* on disait : *où sont les femmes?* Le prince du Silence restait plus silencieux que jamais.

Quand les vents contraires l'eurent descendu à Paris (car ses carrosses ayant versé et son yacht ayant fait naufrage, il a juré de ne plus voyager ni par terre ni par mer, toujours en ballon), la légende des sept femmes disparues avait traversé les airs avec lui. On ne disait pas la Barbe-Bleue, mais la Perruque-Bleue.

Or, à Paris, il a continué son rôle de prince à bonnes fortunes. Une demoiselle de je ne sais quelle condition — je me trompe, c'était une comédienne du Palais-Royal, laquelle fut un peu mon amie — s'en alla une nuit, après le bal de l'Opéra, souper avec le prince dans son château rose, espérant boire à son dessert une de ces petites rivières de diamans qui sont devenues proverbiales.

Elle connaissait la terrible légende des sept femmes disparues, et elle y croyait comme au prince Charmant : « Et pourtant, se disait-elle, je me rappelle, malgré moi, l'histoire de Barbe-Bleue. »

Ils entrèrent. « Savez-vous, dit-elle au prince, qu'on se croirait ici dans le château de la Belle au Bois dormant? — Et si vous alliez ne pas vous réveiller demain matin? » dit le prince d'un air tragi-comique.

Elle essaya de sourire, mais elle frissonna.

Les valets, à l'exemple du maître, avaient tous l'air solennel et mystérieux que donne le silence. Ils obéissaient sans parler, comme des statues descendues de leur socle.

Cependant un beau souper, un souper de prince, qui fut servi comme par enchantement, vint égayer un peu la comédienne.

Vous vous imaginez peut-être que les femmes de théâtre sont des esprits forts qui ne croient à rien ? Elles croient à tout, même aux drames qu'elles jouent. Combien de fois n'ai-je pas vu une mère de théâtre, madame Luthèce comme madame Fix, causer gaiement avec sa fille dans la coulisse, et s'émouvoir jusqu'aux larmes presque au même moment, quand la comédienne, rentrée en scène, traduisait la passion de son héroïne!

Donc, ne vous étonnez pas si notre comédienne du Palais-Royal ait été prise d'une peur bleue en entrant à trois heures du matin dans les mystères du château rose. Plus d'une n'y serait pas entrée du tout. Mais la rivière de diamans !

Elle se mit à table; on lui servit un homard, des crevettes, des écrevisses, du saumon; tout était rose, même les truffes. Je n'ai pas besoin de dire qu'on ne versa que du vin de Champagne rosé. La comédienne fut moins morose.

Elle essaya quelques mots, elle tenta de se griser avec son esprit, mais elle ne réussit pas. Elle avait beau faire, les sept femmes disparues passaient comme des ombres sanglantes devant son imagination. « Prince, vous connaissez le conte de la Barbe-Bleue ? On m'a dit que vous aussi vous aviez une clef tachée de sang

— Ah ! oui, dit le prince, je sais : on dit que mon amour donne le vertige. — On ne m'a pas dit cela ; on m'a dit que votre amour donnait des diamans. »

Le prince était devenu rêveur.

Comme on ne voulait pas s'éterniser à table, on passa dans une pièce du plus haut style moyen âge. « Quelle porte ! dit la comédienne de plus en plus effrayée ; eh quoi ! un salon avec une porte toute capitonnée en fer ! »

Le prince répondit comme le loup du Petit Chaperon-Rouge : « C'est pour mieux vous garder, mon enfant. »

La porte massive s'était refermée sur l'amoureuse ; il n'y avait plus à s'en aller. La comédienne tomba comme foudroyée sur un canapé. « Prince, je reviendrai demain, si vous voulez ? — Mais pourquoi êtes-vous si pâle ? Est-ce que vous vous figurez que nous sommes à la tour de Nesle ? » Ce mot tour de Nesle ne rassura pas la comédienne. « Prince, je vous en prie, appelez vos gens. — Jamais ! Quand je suis ici, le tonnerre lui-même n'entrerait pas, d'autant qu'il y a un paratonnerre sur mon hôtel. — Mais songez donc, prince, que je me trouve mal ! »

Le prince ouvrit une porte ; la comédienne poussa le plus beau cri tragique qui fut jamais entendu au théâtre. « Au meurtre ! on m'assassine !

Que venait-elle de voir par la porte entr'ouverte ? — Spectacle effrayant, elle avait vu sept têtes ! Elle courut tout éperdue vers le prince et lui dit avec la fureur de l'effroi : « Les voilà, ces sept femmes disparues ! »

Le prince, effrayé à son tour, car il croyait que la comédienne était folle, lui prit ses blanches mains et lui dit que tout cela était un conte bleu. « — Un conte ? »



dit la comédienne en montrant les sept têtes dans l'ombre.

Cette fois, le prince partit d'un éclat de rire à tout briser. Il entraîna violemment la belle dans son cabinet de toilette : « Vous ne voyez donc pas que ce sont mes sept perruques sur sept têtes de femmes en cire ? — Sept ! dit la comédienne rassurée, pourquoi sept perruques ? »

Le prince dit d'un ton grave : « Une pour chaque jour de la semaine, est-ce donc trop ? — Et les sept femmes disparues, s'il vous plaît, qu'en avez vous fait ? — Mais, ma chère, les femmes qui viennent chez les princes sont des oiseaux voyageurs. Vous dites sept, don Juan dirait sept mille. Elles sont parties comme elle sont venues. — J'aime à croire, dit la comédienne, qu'elles sont parties avec la rosée de diamans du matin. — Ma belle amie, je n'ai jamais compté mes diamans et je n'ai jamais vu lever l'aurore. »

Or ce fut cette jolie comédienne que le prince conduisit à l'hôtel de ville un soir où il n'y avait que dix mille personnes.

Aussi la reconnut-on tout de suite dans la lumière de ses diamans.

On daigna la mettre à la porte, ce qui était un coup d'État. D'ailleurs, en toute justice, s'il avait fallu mettre à la porte toutes les femmes qui illustraient, cette nuit-là, le bal de l'hôtel de ville avec un accroc à leur robe, il ne fût pas resté de quoi faire le cotillon.

La dame de compagnie du prince avait naguère cotillonné au Château-des-Fleurs, tout en jouant la comédie dans les théâtres pour rire, mais elle n'en était pas moins une Parisienne de race d'une haute désinvolture, jolie et spirituelle, avec une attitude de duchesse.

Les femmes sont capables de tout dans leurs rapides métamorphoses.

* * *

On remarqua que le prince allait beaucoup dans le monde, mais que le monde n'allait jamais chez lui. Aussi je ne fus pas peu surpris d'y être invité à dîner, sans doute comme voisin.

Ce fut la curiosité qui me décida à franchir le seuil de ce prince du Silence. J'y rencontrai le peintre Théodore Gudin, et une jeune personne du meilleur monde, celle-là même qui avait été mise à la porte de l'hôtel de ville; mais c'est à peine si je la reconnus tant elle s'était bien façonnée au rôle de princesse, princesse de la main gauche, bien entendu, car un prince ne se fût pas ainsi mésallié, même après sa déchéance. Gudin, qui était aussi un voisin, ouvrit le feu de la conversation; il était bien reçu plutôt pour ses discours que pour ses tableaux. Il disait devant ses marines : « N'entendez-vous pas le roulis du flux, n'entendez-vous pas le murmure de la vague? » La jeune personne jouait aussi du papotage, si bien que le prince du Silence ne nous endormit pas trop. Le dîner était servi par Chevet en personne avec quatre valets en culotte courte et poudrés à frimas.

Quand Théodore Gudin se leva pour rejoindre sa femme à la cour : « Je vais avec vous, » lui dis-je, en allumant une cigarette.

Mais la dame me saisit le bras : « De grâce, ne vous en allez pas si tôt, car j'ai peur de me retrouver seule avec le duc. Ah! si vous saviez comme mes diamans me coûtent cher! » Puis, se tournant vers le maître de la

maison : « Mon ami, je vais au théâtre avec M. Arsène Houssaye. — Moi aussi, dit le prince. — Non, mon ami, il est tems de vous coucher; au point du jour, je viendrai vous réveiller comme l'Aurore aux doigts de rose ouvrant les portes du soleil. » Le prince, tout fier de se voir comparer au soleil, permit à sa sultane de faire un tour de théâtre.

L'histoire ne dit pas si ce fut chez le prince qu'elle ouvrit les portes du soleil?

VII

Début d'une ingénue

Le théâtre d'Offenbach a été un soir le théâtre des mœurs primitives : on y a joué *Daphnis et Chloé*, une bergerie qu'on croyait enfouie aux Gobelins.

Jamais Daphnis n'a été représenté avec plus d'innocence que par cette ingénue qui ne sait rien de la vie. Elle s'appelle Juliette Beau. Ce n'est pas la Juliette de Shakspeare, c'était la Juliette des soupirs. Jamais Daphnis n'a si amoureusement soupiré. Combien de Roméos pour cette Juliette coiffée en broussailles !

Cette belle fille, c'était l'amour même. Comme on voyait bien transpercer sa malice à travers son masque d'ingénue! Les bacchantes lui ont voulu donner une leçon d'amour : bacchantes, mes amies, vous veniez trop tard; elle vous en remontrerait.

A la première représentation, toutes les bacchantes n'étaient pas sur la scène; on en voyait plus d'une épanouies aux loges de ce joli théâtre. Désormais, pour

s'enrôler sous les bannières d'Aspasie, de Marion, de Duthé et des autres, il ne suffira plus de cultiver les fleurs, il faudra jouer la comédie ou chanter l'opéra. Anna Deslion ne s'est pas dispensée par sa beauté de sacrifier au dieu Théâtre : elle va jouer Célimène. C'en est fait des beautés de marbre qui n'auront pas le piédestal du théâtre.

Ce qui est certain, c'est que Mlle Juliette la Phocéenne a chanté avec un art exquis, comme si ce fût son seul art. Elle n'a pas été au Conservatoire, elle a chanté après souper et elle a su chanter.

Ah! si le Régent qui gravait les faits et gestes de Daphnis et Chloé, avait connu un Daphnis si antique et si nouveau — d'un style si parfait, — je ne doute pas qu'il ne l'eût appelé à son conseil des ministres. Et comme Mlle Juliette Beau eût fait chanter Law!

VIII

Les buveuses d'éther

Quand j'étais jeune, les châtelaines plus rustiques et plus sentimentales que ne le sont aujourd'hui les mondaines égarées dans leur château, se contentaient de boire poétiquement la rosée des fleurs; c'était leur opium, leur haschich et leur éther. La nature seule, par ses parfums pénétrans, par ses ruissellemens de lumière, par ses fraîcheurs aurorales, peut-être aussi les rêveries amoureuses, leur donnaient cette intoxication que les belles nonchalantes recherchent aujourd'hui.



Naguère elles partaient d'un pied léger à la conquête de leur idéal. L'idéal, c'était moins que rien : un mari ou un amant — pour quelques-unes un mari et un amant. — Moins encore, c'était le rêve; tandis que maintenant, il faut aux Parisiennes endiablées les visions surnaturelles, les hallucinations éperdues, du sommeil rouge.

S'il y a une maladie qui perd les Français, c'est la politique; s'il y a une maladie qui perd les Françaises, c'est la névrose. Ce matin, j'étais à l'enterrement d'une jeune dame que toutes les fées avaient douée à son berceau, la fée de la beauté, celle de la grâce et celle de l'esprit. Un mauvais mariage a tué ce pauvre cœur en pleine jeunesse, ou plutôt la dame n'a plus vécu que par les griseries de l'éther. Les couturières allument le charbon, les désespérées se noient dans la Seine, les affolées se jettent du haut des tours de Notre-Dame, les romanesques choisissent la morphine ou l'éther, quelques-unes la cigarette turque de Kalil-pacha.

L'éther, poison subtil et trompeur, puisqu'il commence par donner toutes les rêveries voluptueuses, tous les songes d'or des Hindous, toutes les hallucinations des buveurs d'opium pour vous jeter au néant.

La jeune morte dont je vous parle, a cru se consoler par l'éther; mais après les premiers jours d'ivresse, elle est retombée jusqu'au dernier souffle dans toutes les misères des abattemens et dans toutes les affres du noir, après avoir entrevu le soleil des joies surhumaines.

L'automne passé, une très belle femme, j'ai failli dire une amazone, tant elle a la haute désinvolture des olympiennes, vint me demander sans préambule si je voulais

lui servir de témoin dans une affaire d'honneur. Brantôme dirait qu'on ne peut douter de l'honneur d'une si honneste dame. « Puis-je savoir, ma belle amie, la raison de ce duel? — C'est bien simple : quand je bois de l'éther, je suis folle, d'une douce folie. Un jour que j'en avais trop bu, je m'étais habillée en homme; vous savez que ça m'arrive plus souvent qu'à mon tour; je voulus enlever la maîtresse d'un monsieur qui me déplaît. Il a pris la chose au tragique, il m'a jeté sa carte à la figure : je vais lui donner une leçon d'armes. » Ce n'était pas la première fois que cette buveuse d'éther se battait en duel. Une actrice bien connue en sait quelque chose, puisqu'il lui a fallu soigner son amant pendant six semaines. Le duel fut très sérieux. Ce fut la buveuse d'éther qui blessa son adversaire, en l'atteignant à la main, ce qui le désarma. Et il fut deux fois désarmé quand la dame dévoila son sein — un beau sein! — pour le confondre en lui prouvant qu'il avait été blessé par une femme.

Une vrai buveuse d'éther, la première entre toutes, ce fut Rosalie Léon, princesse morganatique de Wittschtstein. Il n'y a point de roman aussi romanesque, aussi invraisemblable que son histoire. Née à Guipavas, près de Brest, elle débuta à seize ans, fille de cabaret dans son village natal. C'était la treizième fille d'un petit laboureur qui mourait à la peine. Elle avait le sentiment de sa destinée. Aussi disait-elle à son père : « Tu mourras dans un beau lit de cérémonie au lieu de mourir dans une armoire comme les Bretons. » Le père, la voyant si jolie, l'accepta comme augure. Il disait : « Notre treizième et dernière fille fera notre fortune. »

Un comédien de Paris vient à Brest ; il va se promener à Guipavas, paysage adorable, puisqu'on a sous les yeux la terre et la mer. Il s'arrête au cabaret, il flirte avec la servante. Il s'étonne de voir une si jolie créature enfouie dans ce désert. Il lui parle de Paris. Il lui donne des billets de spectacle pour le théâtre de Brest. Elle y va. Elle est ensorcelée par le jeu du comédien. Il a reconnu Rosalie dans la salle. Il va la voir à la fin de la pièce. Elle est aux anges. Il lui dit qu'à Paris c'est bien autre chose. — Je veux être comédienne : enlevez-moi ! » — Et les voilà partis le soir même, pas une minute de plus, car la diligence attendait l'acteur en représentations pour qu'il pût reprendre son jeu à Paris.

Cet acteur n'était ni Brindeau, ni Delaunay, ni Bressant. C'était un amoureux de Montmartre. Il fit une petite place sur le théâtre à Rosalie Léon. Elle apparut si gentille qu'on trouva qu'elle jouait bien. Viennent d'autres amoureux. On lui promet de la faire débuter à la Gaîté dans une revue où elle jouerait le rôle d'une fille de cabaret. Elle ne joua pas longtemps ce rôle, car à la première représentation, le prince Pierre Wittschtenstein, général de division et aide de camp de l'empereur de Russie, frère de la princesse de Hohenlohe, se passionnait pour cette comédienne en miniature. On sait que, toute petite qu'elle fût, elle faisait tourner les têtes par les plus beaux yeux du monde, par le sourire le plus éloquent, par la désinvolture la plus voluptueuse.

Du comédien, Rosalie Léon fit des façons pour passer au prince, qui se prit pour elle d'une passion dont il mourut.

Jamais femme ne fut tant aimée. Non seulement le

prince l'aima avec toute la fortune de son cœur, mais il l'aima de ses 45 millions, mais il l'aima jusqu'à l'épouser — car il l'épousa devant ses soixante-six domestiques — sacrifiant tout pour lui bâtir des châteaux en Russie, en Italie et en France, partout où il plaisait à cette fantasque créature de poser le pied.

La vie de Rosalie Léon a été un perpétuel miracle.

Or, comment est-elle morte ? Elle est morte de trop de bonheur. On ne saurait assez recommander aux hommes de ne pas faire trop le bonheur des femmes.

Le bonheur ennuya mortellement Rosalie Léon, elle le défia, elle le maltraita, elle le chassa. « Va-t'en, bonheur, disait-elle. Ton sourire perpétuel m'embête. » Et pour se distraire de tant de jours filés de soie, elle se mit à boire de l'éther. Le pays des rêves l'attira si violemment pendant des années que le flacon d'éther était nuit et jour sur ses lèvres, à ce point qu'elle en perdit sa beauté, puisque sa bouche si charmante fut d'un côté toute brûlée par l'éther. Un peintre qui a fait son portrait m'assure qu'en ses derniers jours, la pauvre affolée portait sur les lèvres l'empreinte bien marquée du flacon. « Voilà donc à quoi servent les millions », dit sa dernière sœur qui vit à cette heure à Nice dans son château. Autre Bretonne dépaysée, qui elle aussi mourra de bonheur.

Rosalie Léon mourut l'an passé en courant le monde. Le prince, fou de douleur, la ramena, couchée toute blanche au cercueil, à son château de Merléon, un château splendide qu'il a bâti au pays de Rosalie Léon. Il y a dépensé plusieurs millions, et le château n'est encore qu'à moitié bâti. On y monte par un escalier en marbre tout aussi beau que l'escalier de Versailles.



En arrivant à Merléon, il enterra sa chère morte dans le petit cimetière de Guipavas, sous l'épitaphe d'une servante qu'elle aimait beaucoup. Après quoi il mit tous les ouvriers du château à la construction d'une chapelle qui n'est pas encore terminée.

C'est là qu'il devait se coucher pour l'éternité auprès de sa chère Rosalie.

Il ne quitta plus le château, ou plutôt la chaumière russe, une autre merveille, où il avait vécu avec Rosalie.

Quand il se mettait à table, c'était en face du couvert de sa femme. A déjeuner et à dîner, on apportait un bouquet à chaque service.

A ce train de vie, il n'alla pas longtemps. Un jour, il se mit à table et il mourut en regardant les bouquets.

Ainsi tout finit par des tombeaux.

O vous tous, qui vous rappelez les fêtes éblouissantes de la demi-mondaine dans son hôtel de la rue de la Pérouse, tout près de l'hôtel de Girardin, effeuillez un souvenir à la profane mémoire de cette paysanne bretonne, de cette servante de cabaret, de cette Parisienne endiablée qui, en même temps que le baron Double et l'impératrice Eugénie, a remis à la mode le mobilier Louis XVI.

* * *

Le comte de Contades s'était amusé à faire la lumière sur la Dame aux Camélias. Il avait planté son arbre généalogique : elle s'appelait Alphonsine Plessis et non Marie Duplessis. Selon lui, elle avait pour ancêtres une coureuse des champs, un colporteur, une fille noble mésalliée et un abbé défroqué, ce qui explique par l'atavisme que la Dame aux Camélias a commencé à vagabonder à

travers les champs, tour à tour blanchisseuse, servante à tout faire, ouvrière en parapluies, marchande de modes, enfin courtisane du bel air tenant ses assises, 8, boulevard de la Madeleine, où nous l'avons tous plus ou moins connue. Mais à quoi bon une page d'histoire? un mot suffit : la Dame aux Camélias, si elle a survécu, c'est par la grâce d'Alexandre Dumas.

En ce tems-là, la photographie ne prenait pas comme aujourd'hui toutes les figures rayonnantes. Les dessinateurs avaient encore le pas pour marquer la vérité des physionomies. C'est ainsi que je puis donner, d'après un dessin de Watier, la figure de Marie Duplessis.



LA DAME AUX CAMÉLIAS

IX

Le Pays des Roses

Quand le soir je suis las des études moroses,
Je vais avec Saadi dans le pays des Roses.
Le Jardin de Mabille et le Château des Fleurs
Sont aussi des pays de têtes couronnées ;
Reines du Bacchanal, princesses Dulcinées,
Y portent leurs bandeaux, leurs sceptres, leurs couleurs.
Mogador, Pomaré, les illustres fanées,
Ont disparu du bal sans être détrônées;
On se rappelle encor ces célèbres houris,
Rigolette, Pompon, Clara, les deux Souris.
Hélas! que j'en ai vu passer de souveraines,
De ces Zéphirs en l'air, de ces folles Hébés,
Et combien de talons superbes sont tombés,
Ainsi que des lutteurs vaincus dans les arènes!
Ces nymphes, ces Willis, ces Manons, ces Ninons,
Le sable garde encor la trace de leurs noms !
Je sais plus d'une altesse et plus d'une boursière
Dont le marbre pompeux ne vaut pas leur poussière !

Tous les ans il en meurt; il en naît tous les ans.
Elles brillent l'été comme des vers luisans,
Papillons au jardin, colibris dans la salle.
— Alice, où donc es-tu, ma brune Provençale?
— Où donc es-tu, Finette, avec tes brodequins
Qui secouaient l'amour sous le nez des faquins?
— Reviens, ô Rigolboche, à tes anciennes gloires,
O blonde Chabrillan, n'écris plus tes Mémoires.
— Quelle est donc celle-ci, qui depuis deux étés
Tourbillonne et succède à tant de Majestés?

Avec ses cheveux d'or, ses regards romantiques,
Ses pas aériens et ses tours fantastiques,
On croirait, à minuit, voir en Filles de l'Air
Valser une comète et danser un éclair.

Mais en ces beaux jardins de pure fantaisie,
Où lui-même Platon erre autour d'Aspasie,
Où Simonide ému compare en ses échos
La Vénus de Mabille et la Vénus de Cos,
Pourquoi ne voit-on pas parmi ces immortelles,
Reines de la polka, reine des tarentelles,
Pourquoi ne voit-on pas de ces divins danseurs
Comme aux bals de l'Olympe en formaient les neuf Sœurs;
*Qui, sans porter des noms puisés dans l'*Iliade,
Et sans être Endymion, Euphranor, Alcibiade,
Pourraient bien n'être pas des héros de lundi,
Copistes de Chicard, bâtards de Brididi ?

Je voudrais des sylvains de galante famille,
Marquis dans le salon, bergers sous la charmille,
Qui ne « dévideraient ni le jars ni l'argot »,
Qui chanteraient Glycère et fleuriraient Margot,
Avec l'air élégant sans le tic ridicule,
Et poëtes parfois sans le parnassicule,
Comme l'étaient Musset et Roger de Beauvoir.
Mais ne nous occupons que de l'art qu'il faut voir ;
Faites comme Finette et comme Rigolboche
Qui touche à Rocambole et qui rime à Mardoche.
Ne prenez du tableau que les belles couleurs,
Ne cherchez que la fleur dans le château des Fleurs,
Ne voyez que la femme et l'almée et la reine,
Le sylphe, le lutin, la Circé, la Sirène.
Entendez la musique, écoutez l'opéra
Que dans la contredanse a fait tenir Métra,
Et les vives polkas et les charmantes choses
Qui font le Tour du monde *en respirant les* Roses.



BÉRANGER

LIVRE XLV

LE THÉATRE DU MONDE

CARACTÈRES ET PORTRAITS

I

Sous les d'Orléans

Béranger fut le poëte du roi-citoyen. Ses fils aimaient qui Lamartine, qui Hugo, mais lui n'avait qu'un goût poétique bien marqué : Béranger. C'était son Horace. Il lui rappelait, ce qui était doux à son cœur, les satires chantées par Béranger contre ceux de la branche aînée. Il y avait en Louis-Philippe un fond de révolutionnaire tempéré par je ne sais quelles vagues espérances d'être roi à son tour, comme tous ceux qui sont sur les marches du trône.

Roi et poëte, c'étaient là deux hommes d'esprit qui par

laient la même langue, ni trop haut ni trop bas. Ce fut un chagrin pour le roi-citoyen de ne pouvoir s'approprier Béranger comme poëte des Tuileries. Béranger ne voulait rien être, pas même académicien, pas même chevalier de la Légion d'honneur, pas même pensionné de l'État. Il ne voulait être que Béranger. Il vivait de rien et donnait le reste aux pauvres, ou plutôt il prenait le reste des pauvres, tant c'était un cœur d'or.

Louis-Philippe ne s'attaqua ni à Lamartine ni à Hugo, ne comprenant pas les hautes envolées poétiques; il croyait que son règne devait se passer dans le demi-jour après les épopées éclatantes de l'Empire. Tout lui semblait hyperbolique si on dépassait les limites de la simplicité. Il riait avec son ami Vatout de la vaine éloquence des hommes politiques, même de ses ministres. On s'en apercevait bien au dehors par les « discours du trône ». En homme d'esprit, il jugeait que son règne devait être le règne du juste milieu.

Un jour que nous nous promenions, Chenavard et moi, dans les jardins du Vatican, il me dit, avec l'amère mélancolie de ceux qui sont venus au monde trop tard ou trop tôt : « Nous ne sommes pas de notre siècle, voilà pourquoi je me croise les bras. Quelle figure pouvons-nous faire sous le règne de Philippe Ier, roi des bourgeois? Lui-même, quoiqu'il ait de la race, fait mauvaise figure aux Tuileries. Aussi, nous serons tous ensevelis dans l'oubli le plus profond. On ne recherche les hommes de marque que dans les décombres des grandes époques. Les poëtes et les artistes du siècle d'Auguste et du siècle de Louis XIV vivront éternellement, parce qu'ils font leur partie dans un beau concert. Au siècle prochain, on étudiera les

poëtes et les artistes du règne de Napoléon, parce qu'ils ont été du règne de Napoléon, parce qu'ils ont eu leur part dans cette grande épopée. Mais comment voulez-vous qu'on s'inquiète du mouvement de l'esprit humain, sous un règne qui, par la force des choses, ne s'est préoccupé que des intérêts matériels? En tout, il faut du prestige. »

Chenavard avait peut-être raison. On peut comparer l'Histoire à une carte en relief, qui ne frappe les yeux que par ses sommets.

Je voulus combattre l'idée de Chenavard par quelques hautes figures contemporaines de Louis-Philippe. « Qu'est-ce que cela, me dit-il, sous la brume des tems? Et d'ailleurs, soyez sûr que les figures d'aujourd'hui seront reportées à l'actif de la Révolution et de l'Empire; mais on n'en prendra pas beaucoup, tandis que les moindres célébrités venues à temps seront liées dans la gerbe que recueillera l'Histoire. »

Peut-être, en effet, dira-t-on que le mouvement romantique date de la Révolution et de l'Empire, de cette grande époque où les mères de famille, transportées d'enthousiasme, pouvaient dire en se frappant le sein : « Il y a quelque chose là. »

Chateaubriand est un vaincu rebelle de la Révolution. Victor Hugo et Alexandre Dumas n'ont-ils pas eu pour mères des femmes de généraux? On pourrait suivre ainsi toute la filiation. Quoi de plus heurté que la jeunesse d'Eugène Delacroix, de Géricault, de Prud'hon, hommes d'aujourd'hui, hommes d'hier!

Je ne sais si Chenavard laissera une figure; mais, au moins, il a témoigné, par son Histoire universelle du Panthéon comme par son coup d'œil d'aigle, qu'il

était digne de marcher dans le cortège des glorieux.

Les prédictions de Chenavard sur les d'Orléans étaient vues de trop haut. Le roi-citoyen s'était bien un peu embourgeoisé, mais il le fallait. Sans l'entêtement de ses ministres, il eût mieux fait la part de 'aristocratie et la démocratie. Qu'avait-on d'ailleurs à lui reprocher? Il a pacifié l'Algérie et il a donné par ses fils l'exemple d'un père de famille dont le patricial impose aux siens le devoir d'être des hommes.

Jules Janin a dit du roi-citoyen : « Proscrit, fugitif, soldat, maître d'école, il avait épuisé le *humani nihil alienum*, toujours supérieur à ces fortunes si diverses. » N'en a-t-il pas donné une preuve en ses derniers jours, quand il appela Scribe et Halévy pour faire avec eux un opéra. On peut dire que ç'a été son dernier rêve, à moins qu'il ne se soit retourné vers la France pour la saluer d'un suprême adieu.

Le duc d'Orléans était donc bien préparé à devenir un chef de nation. Il avait été un maître sévère pour ses enfans, dans la prescience des hautes destinées. Ils subirent le collège comme tous les Parisiens. Aussi le collège leur donna des camarades, ce qui est quelque chose aujourd'hui. Mais c'est surtout dans l'armée qu'ils se firent des camarades, parce qu'ils furent partout au premier rang : à Anvers comme aux Portes de Fer, devant Lyon révolté comme devant le choléra, ce nouveau venu, cet ennemi invisible, qu'il fallait vaincre par le courage civil, comme on avait vaincu les Hollandais par le courage militaire.

Le duc d'Orléans fit encore des amis au roi parmi les artistes. Il n'y eut pas de plus généreux dilettante; on ne fumait pas aux Tuileries, mais il allumait lui-même

le cigare d'Horace Vernet et la pipe de Diaz. Tous ses frères furent bien de la même famille; tous aimèrent le pinceau et la plume comme ils aimaient l'épée. Aussi quel règne sympathique sous ce gouvernement parlementaire qui irritait si violemment les Parisiens! Les colères parties du palais Bourbon atteignaient les Tuileries; les ministres avaient des journaux pour les défendre, le roi n'en n'avait pas.

Aussi combien d'assassins qui voulurent sa mort, convaincus, au milieu des prospérités de la France, que le roi empêchait son peuple d'être heureux!

Le sentiment de l'art n'était pas seulement le privilège des hommes dans la famille royale, les filles du roi elles-mêmes en étaient douées, mais surtout la princesse Marie, qui laissera un nom dans le livre d'or de la France.

Comme le duc d'Orléans, la jeune princesse voulait un musée intime; elle avait pris en pitié l'ameublement à la mode en ces années de mauvais goût où l'acajou séduisait tous les yeux dans les formes les plus ridicules. Le duc d'Orléans, le duc de Nemours, la princesse Marie et la princesse Clémentine s'entendaient à merveille pour batailler contre la mode et pour rappeler dans leur appartement les meubles de la Renaissance et du XVIII[e] siècle. Si on les eût écoutés, tout ce qui restait de la Restauration eût disparu des Tuileries. Ils comprenaient bien que le style de l'Empire avait créé de belles choses dans les hautes régions; mais ce style, dégénéré après l'exil de David et la mort de Prud'hon, n'avait plus enfanté que des caricatures*.

* Il fallait d'ailleurs avoir beaucoup d'argent pour se meubler dans le goût de David et de Prud'hon. Ces jours-ci, je revoyais

Nul n'était plus bourgeois que Louis-Philippe armé de son parapluie. Nul n'était moins bourgeois que ses fils. C'est de par leur mère qu'ils étaient hauts gentilshommes. Nul prince ne fut plus regretté que le jeune duc d'Orléans qui, dans cette famille, semble avoir été la première victime d'une destinée jalouse. Je retrouve ces crayonnages du temps où j'eus le plaisir de lui être présenté à un bal aux Tuileries (1835).

* * *

Note de 1835

Le duc d'Orléans, fils du roi, est trop parfait. Les légitimistes ne lui pardonnent pas de jouer au Brümmel, les républicains ne lui pardonnent pas d'être brave, Il aime les arts, les chevaux et les femmes. Il s'évertue entre hommes à la franchise du bivouac. On l'accuse de s'être trop anglomanisé, quoiqu'il soit bien Français. Rien ne réussit moins que le succès, surtout quand on est un prince royal. Ceux qui lui tiennent de plus près lui font la guerre à tout propos, aussi a-t-il le bon esprit de se réfugier dans le coin des femmes. L'école des femmes, c'est l'école des hommes. Selon les chroniqueurs, « Le temps que lui laissent les valses, les galopes, les tarentelles et les cotillons, il se passe dans l'intimité d'un petit cercle de femmes du grand monde de la cour citoyenne. C'est là qu'il préside seul à de petites réunions dont la musique et la satire font les seuls frais. On y

chez une jeune femme du monde un meuble de salon qui a appartenu au comte Portalis; or, il ne faudrait pas moins de cent mille francs aujourd'hui pour refaire ce meuble dans toute sa majesté antique, avec ses bronzes dorés qui sont des merveilles.

chante des nocturnes, que le prince, comme Tircis ou Mélibée, accompagne des doux sons de son flageolet. Les matinées sont consacrées à des promenades à cheval au bois de Boulogne. Ce jeune Thésée chevauche galamment au milieu d'un groupe d'amazones au nombre desquelles on chercherait en vain une Antiope. » Bien au contraire, il y a une Antiope tout aussi blanche, tout aussi blonde, tout aussi belle que celle du Corrège. Le roi veut arracher son fils à cette Antiope, par un bon mariage royal, mais on a beau être le prince Charmant, on ne trouve pas toujours la Belle au bois dormant. Il y a des mariages qui sont plus difficiles à faire que celui du grand Turc et de la République de Venise. On assure que le roi, émerveillé de la philosophie de Cousin, lui a dit que dans son grand art de fusionner toutes les idées, il arriverait sans doute à la fusion des anciens rois avec les nouveaux. Tout est comédie ici-bas. Dans *l'Avare* de Molière Frosine n'a-t-elle pas pour les mariages un talent merveilleux M. Cousin est capable d'accoupler le diable à l'Église catholique. Vous le voyez d'ici, il commencera par parler de Platon. Il finira par parler d'Épicure, il arrivera aux races latines et prouvera aux races germaniques qu'il faut les marier ensemble, pour la plus grande vertu du sang royal.

Tout cela est invraisemblable, comme la mission de M. Malitourne qui va prouver encore une fois qu'il n'y a plus de Pyrénées. Qu'est-ce que M. Malitourne ? un homme d'esprit, quand il tient la plume, mais son grand art, c'est de n'écrire jamais. Il a fait un éloge de Le Sage, c'est lui qui est le sage. Il fabrique des mots contre ses amis pour les tenir en amitié. N'est-ce pas

lui qui a dit que M. Thiers et le maréchal Soult allaient prendre les eaux, parce que les pots-de-vin les avaient altérés? Et autres bêtises spirituelles!

* * *

Le duc de Nemours, vrai portrait de Henri IV jeune, représente le passé aux Tuileries. Il ose se retourner vers ses ancêtres; il veut que la cour de France soit la cour de France; voilà pourquoi il nous donne un bal de l'ancien régime, qui sera suivi de plusieurs autres.

Les bals de la cour, ou plutôt les bals des Tuileries, n'étaient qu'un tohu-bohu de gardes nationaux et de bourgeoises; le juste milieu entre la descente de la Courtille et les fêtes du faubourg Saint-Germain. La reine disait : « C'est à en pleurer. » Les princes n'y faisaient qu'une apparition; malgré le roi, ils reprirent l'ancienne étiquette par des bals intimes ou ils imposèrent la culotte courte.

Oui; la culotte courte et le bas de soie donnaient à ces soirées un aspect *régence*. Jamais la cour constitutionnelle n'avait déployé un tel luxe; seuls M. Thiers et M. Dupin avaient protesté par le pantalon à sous-pieds et à petit pont. Janin, Théophile, Beauvoir et moi, nous fîmes une entrée d'une correction toute gavarnienne. Janin aurait pu concourir pour le prix de la jambe bien faite, lui dont le mollet s'arrondissait déjà. M. le duc de Nemours n'a eu qu'à frapper du pied le parquet pour en faire sortir les noms et les personnages les mieux blasonnés du royaume. Ce n'étaient à chaque instant que vicomtes et marquis, marquises et vicomtesses; chacun pouvait se croire en plein œil-de-bœuf. On ne s'imagine pas combien il y a peu de roturiers



en France. Quelle est la famille qui n'a pas ses lettres de noblesse dans quelque coin oublié, où, à défaut de parchemins, un ancêtre ou deux tués devant Saint-Jean-d'Acre ? Le moment est venu d'écheniller son arbre généalogique, en chaussant le bas de soie et le soulier à boucle d'argent.

Rien de plus amusant que cette petite recrudescence aristocratique au procédé Ruolz. Il faut avoir aujourd'hui un certain courage pour se faire annoncer Duval, entre les Carabas et les Pretintaille de nouvelle mode. Les plus déterminés prennent un biais et s'intitulent équivoquement Duval de Saône-et-Loire. C'est une levée d'armes — ou plutôt d'armoiries — contre le faubourg Saint-Germain.

Il ne faut pas précisément tant de façons pour tenir sa place chez Mme la princesse Czartoryska. Les rangs y sont assez indistinctement mêlés, et le député peut au moins laisser son département à la porte — Girod de l'Ain ou Dupont de l'Eure. — Cela ne veut pas dire que les fêtes de la noble étrangère y perdent en magnificence. C'est un peu, par le bruit et la foule, l'antithèse du salon de lord Normanby. Là, point d'harmonie bruyante; les causeries et les quadrilles s'y font *pianissimo;* à peine si l'on entend des glissades du soulier blanc, et chaque visage de jeune femme garde jusqu'à la fin un masque gracieux d'impénétrabilité; on dirait que tous les conviés dansent sur un volcan. — Chez la princesse Czartoryska, au contraire, c'est dans un volcan que l'on danse, comme aux soirées de Mme de Salvandy, de Mme Duchâtel et de Mme de Rambuteau.



II

Le duc d'Aumale et Abd-el-Kader

La guerre n'est pas un métier, c'est un art. Tout homme d'épée doit être un artiste, c'est-à-dire avoir le diable au corps. C'était l'opinion du maréchal de Richelieu, qui par un coup d'aventure, osa décider de la victoire de Fontenoy. C'est l'opinion du jeune duc d'Aumale, qui par un coup d'audace héroïque vient d'enlever la smala d'Abd-el-Kader.

Il a pris tout le monde — hormis Abd-el-Kader — le lion imprenable, mais le duc d'Aumale n'en a pas moins fait le pas des dieux vers la fin de cette guerre qui menaçait d'être la guerre de Trente ans. Ce beau jour de témérité glorieuse sera immortalisé par les historiens et par les peintres. Déjà Horace Vernet est à l'œuvre, — ce Vandermeulen qui voudrait vivre sous un Louis XIV, mais qui se contente de la monnaie d'or bien frappée du grand roi.

Mais nous n'avons pas fini avec Abd-el-Kader parce qu'il n'a peur que de Dieu, sa foi fait sa force. Napoléon n'a jamais mieux électrisé son armée, quand il perd une

bataille il se croit plus près du triomphe. Le soir, quand il n'y a plus de paysage que dans le ciel, il regarde son étoile et murmure en pressant son épée sur son cœur : « C'est l'étoile du sultan. » C'est que son père le marabout, qui fut salué par toutes les tribus qui avoisinent Mascara comme chef suprême des Arabes, déclara que le chef suprême serait son fils Abd-el-Kader. Il y a une légende : Étant en pèlerinage à la Mecque, il rencontra un vieux fakir, qui lui donna trois pommes : « La première est pour toi, la seconde est pour ton fils qui t'accompagne, la troisième est pour le sultan.— Quel est ce sultan ? — C'est celui que tu as laissé à la maison. » Or celui qui était resté dans la smala, c'était Abd-el-Kader.

Sultan il le fut. Mais le coup est porté. Le duc d'Aumale lui a pris la moitié de sa vie, de son âme, de sa foi en lui.

Il fallut que la France fît deux fois la conquête de l'Algérie, la seconde fois fut la plus rude, le dey d'Alger n'était qu'un fantôme de souverain si on le compare à Abd-el-Kader, ce petit-fils de Mahomet qui inspirait l'héroïsme par la foi, car par le courage il fut surnommé l'indomptable. Il y avait en lui du prophète : sa belle figure, sa fière majesté, son éloquente parole, ont transformé les derniers Arabes en soldats invincibles. Il nous en a coûté cher en vaillants hommes pour avoir raison d'Abd-el-Kader; mais il nous a forcés, au tems de la paix à tout prix, de maintenir haut la main la gloire de nos armes. C'est grâce à lui que les fils du roi ont appris le métier de héros. Et combien de célèbres généraux comme le duc d'Isly, Lamoricière, Changarnier, Saint-Arnaud, Canrobert, Mca Mahon, Chanzy, Faidherbe, Fleury, Gallifet, ont conquis là-bas la noblesse de l'épée !

C'était mieux qu'une école polytechnique. La plupart des jeunes gens qui sont devenus des hommes ont passé par là, Morny entre autres. Mais quelle que fût la vaillance de tous les nouveaux venus, Abd-el-Kader les bravait. La France est ainsi faite qu'elle prenait autant d'intérêt à cet ennemi invincible qu'à son armée à elle, qui le combattait.

On aime chez nous le courage, d'où qu'il vienne. Abd-el-Kader d'ailleurs était un ennemi de haute lignée, tout à la fois courtois, lettré, original. Ses portraits étaient idolâtrés des femmes, qui disaient dans les salons : « C'est l'homme le plus charmant du monde, il ne s'agit que de le prendre. » Il fut pris pourtant, lui et sa smala. Toute cette guerre d'Afrique est comme un roman tout de soleil, de poussière d'or et d'odeur de poudre. Les pages en ont été peintes par Horace Vernet et les autres.

Charles X, qui a protégé tant de poëtes et qui a vu se produire tant d'œuvres immortelles a ouvert aux peintres comme aux poëtes les portes de l'Orient par la guerre de Grèce et par la prise d'Alger; ne l'oublions pas et saluons son tombeau. Devenu prisonnier de la France, Abd-el-Kader devint l'ami de la France.

Je l'ai vu dans sa royale prison au château d'Amboise. Ce n'était plus qu'un poëte et un philosophe. Celui qui allumait son chibouk fut notre interprète. Je passai toute une après-midi en toute curiosité et en toute sympathie devant cette gloire tombée mais toujours fière. C'était une vaste intelligence, un vrai puits de science orientale, où la vérité se montrait à chaque mot. Je veux dire la sagesse. Pour lui la terre n'était que le royaume des incertitudes, il disait que tous les orgueils sont punis chez les nations comme chez les hommes. Naturellement

il était fataliste et croyait que le poëte des poëtes écrivait là-haut la destinée voulue des empires et des âmes.

* * *

Note de 1845

Nous avons aujourd'hui une vice-reine, la duchesse d'Aumale, qui rêve à Alger une cour noire et blanche. On va lui bâtir un Alhambra : voilà ce qu'il fallait faire tout de suite en 1830, pour charmer les Arabes ; ce n'était pas un corps d'armée, mais un corps de ballet qui eût désarmé les farouches du désert. Tous les peintres orientaux, Delacroix et Decamps en tête, vont avoir leur palais d'hiver à Alger. Charles Monselet, cet esprit voyageur, trouve toujours le mot historique : « Alger, qu'un coup d'éventail a perdu, sera sauvé par la grâce d'un éventail. »

Les princesses vont bien! La duchesse de Montpensier a peut-être sauvé la Comédie-Française. Comment? En y allant. Pour la voir, tout le monde y va; depuis longtemps on n'y avait pas admiré tant de bras nus. Il est vrai qu'on y va bien un peu aussi pour voir la Cléopâtre de Mme de Girardin sous la figure de Mlle Rachel. A la bonne heure, le monde est aux femmes! Dieu l'a voulu. Demandez plutôt à Mme Le Hon et à Mme Roger de Beauvoir, deux blondes merveilleuses qui sont deux coups de soleil par ces jours de pluie.

* * *

Note de 1890

Ce que j'aime dans le caractère français, c'est qu'il se passionne — un seul instant il est vrai — pour tous les

actes d'héroïsme ou de crânerie, d'où qu'ils viennent, quelle que soit la politique.

En ce beau pays, la première loi pour un galant homme, c'est de n'avoir peur de rien et d'arborer vaillamment son plumet.

On a rappelé que le duc de Bordeaux s'était familiarisé avec le danger, tantôt à cheval, tantôt en yacht, n'ayant peur ni des casse-cou ni des naufrages. Il se croyait le fils de Henri IV, mais pour lui Paris ne valait pas une messe. Aussi en 1873, quand les royalistes voulurent lui présenter la couronne sur un plat d'argent, il n'osa pas la prendre, retenu d'ailleurs aux mains de sa femme par le pan de son habit. Il voulait bien mourir de mort violente, mais il s'effrayait de cette populace de Paris, qui a commis les massacres de septembre et qui a fait flamber les Tuileries.

Et pourtant tout le monde l'attendait et lui voulait faire cortège depuis les frontières jusqu'à Paris.

Le jeune duc d'Orléans, qui n'était pas attendu, est venu tout seul dans la bonne ville de Henri IV et du Régent, en rappelant le mot du Romain : *Ego sum civis Francus*, donnez-moi un fusil.

Ç'a été une pure bêtise de la République de ne pas donner un fusil à ce jeune soldat; au lieu d'une caserne, on lui a fait les honneurs de la Conciergerie. Il n'y avait jusque-là qu'un enfant terrible tout enivré de vaillance, on en a fait un homme, on en a fait un prétendant.

Le petit-fils du prince Ferdinand, le fils du comte de Paris a donc déjà prouvé qu'il était aussi le petit-fils de Henri IV. Paris vaut bien une cellule.

III

De M. de Talleyrand

J'ai déjà dit que j'avais des ressouvenirs du XVIIIe siècle comme si j'eusse vécu en ce tems-là. C'est qu'en 1832 beaucoup de personnages du règne de Louis XVI et de la période républicaine paradaient encore dans les salons sous le reflet blanc et rouge de cette fin de siècle. On avait créé un institut historique où venaient presque tous les hommes politiques des temps anciens et des temps nouveaux. Ce fut là que je connus Barrère et Julien de Paris dans la compagnie de Michelet et de David d'Angers. Julien de Paris, sous ses longs cheveux, n'était rien moins que terrible : il croyait avoir bien travaillé pour la patrie; tandis que Barrère, par sa figure railleuse de vieux gentilhomme, semblait avouer que le passé qui ne triomphe pas de l'avenir n'est qu'un songe évanoui. J'étais curieux d'étudier les anciennes figures comme on les étudie aujourd'hui au musée de Versailles ; je croyais voir non pas les hommes vivants, mais leur portrait. Dans mon ardente curiosité, j'écrivis sans façon à M. de Talleyrand pour le prier de m'accorder une audience, à moi tout jeune historien, qui voulais lui consacrer quelques pages dans une histoire des idées contemporaines. Des idées! N'était-ce pas l'homme qui avait jonglé avec toutes les contradictions et toutes les antithèses? Je ne comptais guère sur l'audience, quand un secrétaire du prince me vint voir pour bien s'assurer si j'étais un homme de plume ou un désœuvré. Il jugea que j'étais digne d'une audience de cinq minutes. Le lendemain matin le même secrétaire me conduisit silen-

cieusement dans la chambre à coucher du prince des diplomates. Perdu dans son lit il semblait dormir, si bien que je m'imaginai voir une momie dans les pâleurs parcheminées d'un mort de trois mille ans; je m'inclinai, un peu plus je faisais le signe de la croix. « Ah! Monsieur, me dit-il, vous êtes historien! Faites des romans, car l'histoire n'est qu'un roman; les plus malins n'y marquent jamais la vérité. Moi-même, si je faisais l'histoire de ma vie, retrouverais-je la lumière pour tous les chapitres? J'écris souvent des pages de mes Mémoires. J'y mets toute ma bonne foi, mais j'ai beau me placer au point de vue de l'humanité, je m'aperçois que je me place bien plus souvent au point du moi. Mais le moi a sa dignité, puisqu'il fait des hommes. »

Je me rappelle à peine ce que me dit M. de Talleyrand. Je me souviens pourtant bien que cette pensée lui échappa des lèvres : « Voyez-vous, la diplomatie est une « salle d'armes où l'on se blesse en jouant. Tous les « mots sont des épées, il faut savoir toucher juste; je « savais bien mon métier, mais je n'ai pas toujours « touché juste. Ainsi, en 1815, je me suis trompé, je « pouvais être le meilleur soldat de Napoléon, puisque « j'étais à Vienne pendant les Cent-Jours. A une nation « comme la France, il faut du prestige. Louis XVIII « n'en avait pas. Puisque la France acclamait Napoléon « il fallait empêcher la guerre; or, j'ai soufflé sur le feu. « J'ai fait la guerre quand je pouvais l'empêcher; mais « après tout, les diplomates eux-mêmes sont les très « humbles serviteurs de la destinée. Nul n'est maître de « ses actions ni même de ses paroles. »

Nous échangeâmes quelques pensées. Après une quinte de toux, le prince me dit : « Si vous faites mon portrait,

vous jugerez que souvent j'ai eu tort, mais vous jugerez que plus souvent j'ai eu raison. — Monseigneur, lui dis-je, — je lui devais bien ce monseigneur, — je jugerai que vous avez eu toujours trop d'esprit pour faire une bêtise. »

Sur quoi la séance fut levée.

Je revis trois ou quatre fois M. de Talleyraud debout; mais, debout comme couché, c'était toujours la momie égyptienne, ce qui ne l'empêchait pas de parler haut.

Quand le roi-citoyen fut maître aux Tuileries, M. de Talleyrand lui dit qu'il fallait rappeler à l'œuvre quelques hommes de l'Empire pour contenter tout le monde. Il lui parla du comte de Flahaut, qui avait toujours eu l'art de mettre les femmes de son côté. Le roi répondit ce mot spirituel : « C'était bon au temps où M. de Flahaut partait pour la Syrie. — Sire, il y va toujours. — J'ai bien envie de l'envoyer en Prusse, au milieu des Allemandes sentimentales. — Sire, vous ne pourriez mieux faire; M. de Flahaut va mettre toutes les femmes de votre côté dans les cours du Nord. »

Ce qui fut dit fut fait. Voilà pourquoi les journaux de l'opposition légitimiste et républicaine ont comparé le comte de Flahaut à une coquette surannée : « Ce n'est plus que le troubadour de l'Empire et le Faublas du Directoire. » On se demanda s'il irait se réconforter auprès de la reine Hortense et chanter encore une fois avec elle un duo élégiaque. On craignit que le « régime impérial », qui fut pour lui un rude régime, ne l'eût définitivement mis au régime. Tant pis s'il ne chante plus de duos, car il fut dans sa jeunesse un joli ténor. On dit qu'en partant pour Berlin il sera remplacé à Paris par son fils le comte de Morny. D'où lui vient celui-là? On

parle beaucoup de sa grand'mère, Mme de Souza; on ne parle jamais de sa mère. On assure qu'il chante déjà les airs de la reine Hortense. M. de Morny joue au dandysme. Il défend d'un air dégagé, comme Émile de Girardin, la thèse des enfans trouvés. Il n'est pas en peine de parler de sa mère, puisqu'il peut dire comme ce héros de comédie : « J'en ai plutôt deux qu'une. » Il faut lui rendre cette justice, il fera respecter l'une ou l'autre l'épée à la main. Dans le salon où je revis M. de Talleyrand, j'ai entendu dire à M. de Morny, à propos de naissances illustres : « César se disait fils de Vénus, mais il n'y avait pas de quoi tant se vanter. » M. de Talleyrand s'est écrié : « Mais vous, de Morny, ne descendez vous pas de l'Olympe? » M. de Morny ne donna pas dans le piège. « Oh! mon Dieu, dit-il, si je cherchais bien, je me trouverais des aïeux illustres; par exemple ma grand'mère était la femme de don Miguel de Souza, di Silva-Tovoza Ménésès et d'Alencastro. Je tiens donc à la maison de Bragance et je suis cousin de l'empereur don Pédro. » — Pas trop bête, dit M. de Talleyrand; tout autre à place se fût mis à chanter *Partant pour la Syrie.* »

J'ai revu M. de Talleyrand à la Chambre des pairs. C'était un mort qui marchait tant il avait encore les habitudes de la vie ; sa figure était donc plus impassible que jamais, figure de marbre ou de cire, même quand il parlait, aussi me suis-je rappelé le mot de Murat : « On lui donnerait un coup de pied dans le cul que sa figure n'en dirait rien. »

On demandait quel était le plus grand diplomate, de M. de Metternich ou de M. de Talleyrand. Salvandy répondit avec ironie : c'est celui qui a le plus de cœur.

Une lettre de M. de Metternich à l'amant de Marie-Louise lui méritait le grand prix. C'était à propos de la peur des rois sur le bruit d'une évasion de Napoléon à Sainte-Hélène. Tous les trônes tremblaient déjà sur leurs bases. M. le prince de Metternich s'empressa de faire annoncer à Marie-Louise, comme une bonne nouvelle, les précautions de l'Europe contre Napoléon. Il écrivit le 22 décembre 1818, au général Neipperg : « Monsieur le comte, j'ai vu dans les dernières dépêches que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser et qui m'ont été remises à mon arrivée à Vienne, que Sa Majesté madame l'archiduchesse avait été alarmée des bruits qui se sont répandus sur un complot tendant à faire évader Napoléon de Sainte-Hélène. Cette nouvelle se rattache à la découverte d'une correspondance qui s'était établie par l'entremise du médecin O' Méara. Le gouvernement anglais en tient tous les fils. Il a pris sur-le-champ toutes les mesures de sûreté que les circonstances exigeaient. »

Marie-Louise pouvait donc dormir en paix avec son chambellan, celui-ci ou celui-là, jusqu'au jour où Jules Lecomte, tour à tour homme de lettres et ténor, devint le maître de la maison. Hardi comme un page, il était né pour ces rôles à la Ruy Blas.

IV

Jules Sandeau et Madame Dorval

Quittons le théâtre de la cour pour retourner dans les coulisses du théâtre.

Un homme malheureux de n'être plus aimé et malheureux d'être trop aimé, ce fut Jules Sandeau. Celle

qui n'aimait plus, c'était George Sand, celle qui aimait trop, c'était Marie Dorval. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ceci se passait au tems où George Sand et Marie Dorval étaient surnommées les inséparables.

La grande dramatiste poursuivait Sandeau partout, elle l'attendait devant sa maison, puis dans son escalier, puis sur son seuil. Elle était jalouse du vent qui passait.

Lui, à bout de passion, prit un parti héroïque : après avoir abandonné la femme, il abandonna la place, que j'avais abandonnée moi-même à cause de leurs comédies perpétuelles. Il vint se réfugier chez moi, au numéro 36 de la rue du Bac.

Je n'avais pour mes amis en rupture de lit qu'un canapé-lit : couche nouvellement inventée, surnommée le lit sépulcral, parce qu'on levait le couvercle la nuit et qu'on s'y couchait comme en un tombeau.

Mon ami s'y trouva beaucoup mieux que dans son lit. Mais voilà qu'un matin l'héroïne des drames romantiques arrive tout échevelée : « Arsène Houssaye, qu'avez-vous fait de Jules ? — Il y a bien longtemps que je ne l'ai vu. — Vous mentez ! »

Sur ce mot, je présente très galamment un fauteuil à Mme Dorval, et, sous prétexte d'aller lui chercher une lettre toute fraîche de Jules, je passe dans le petit salon et je conte la visite à mon ami. « Mettez le couvercle bien vite, » me dit-il tout effaré.

Il me fallut l'ensevelir. A peine était-il caché que la Dorval apparaît : « Je vous dis que Jules est ici ! »

Elle cherche des yeux ; je m'assieds sur le canapé en lui disant : « Parlons de lui ! Vous êtes donc toujours amoureuse ? — Ah ! mon ami ! »

Elle éclate en sanglots. Elle part de là pour me conter

toutes ses joies et toutes ses douleurs. « Et pourtant, reprit-elle avec un sourire désolé, ce n'est qu'un hâbleur sentimental. Son esprit tue son cœur. Mais comme je l'aime ! — Comment ! vous en êtes encore là, après avoir joué sur la scène tous les désespoirs ? — La passion se nourrit de la passion. Et puis, Jules n'est pas un homme, c'est un dieu... — C'est beaucoup dire ! — Vous ne comprenez pas les larmes... j'en mourrai. » Je m'étais levé pour entraîner Mme Dorval de l'autre côté parce que j'avais peur que mon ami n'étouffât. Mais à peine étions-nous debout que voilà Jules, repris par sa passion, qui soulève le couvercle et qui se précipite aux pieds de sa maîtresse en s'écriant : « Ah ! oui, Marie, tu es la seule femme... Je suis à toi à la vie, à la mort !...

On pourrait s'imaginer que Mme Dorval était désarmée ; mais elle se prit d'une violente colère contre moi. « Vous n'êtes qu'un comédien ! » s'écria-t-elle.

Un peu plus, elle me battait. Je crois qu'elle commença. Jules l'apaisa et lui proposa d'aller déjeuner d'une matelote à Saint-Cloud.

L'orage passa vite. Elle m'embrassa parce que j'étais bien « l'ami de mes amis ». Elle voulait que je fusse du déjeuner ; mais je connaissais trop les femmes pour me laisser prendre à ce premier mouvement. Il lui fallait Jules tout seul à cette romanesque, devant les arbres verts et sous le ciel bleu.

Le voyage à Saint-Cloud fut le dernier rayon de cette passion à son déclin. Tout finit. On ne se vit plus que de loin et on ne se parla plus que par un sourire éloquent. Jules dit adieu à ses folies, pour entrer gravement dans un mariage de cœur et de raison, tandis que Mme Dorval continuait sa vie à l'aventure.



V

Scribe et Cie

En 1847, j'avais écrit dans un journal : « Scribe a fait *La camaraderie;* s'il n'y avait pas en lui une bête dans un homme d'esprit, il eût fait une vraie comédie — une comédie vraie. Le comique, c'était le contraire de ce qu'il a fait : il fallait montrer tous les camarades brisant les échelons de la courte échelle avant de la dresser vers la fortune et la renommée. »

Le lendemain, à la première heure, on sonna à ma porte. C'était Scribe ! « Rassurez-vous, me dit-il, ce n'est pas la bête qui vient, c'est l'homme d'esprit. — Je le vois bien. — J'ai lu votre article, il y a en vous un poëte comique, voulez-vous faire une comédie avec moi ? » Je proposai à M. Scribe de faire une comédie aristophanesque.

J'ébauchai en paroles les cinq actes d'une comédie qui n'avait de raison d'être qu'au moment même. C'était au tems où tous les Français déclassés avaient la folie de se croire dieux : aujourd'hui qu'on ne croit plus même à soi, on ne comprendrait plus cette comédie-là :

Par exemple Fourier, Pierre Leroux, Jean Reynaud, un philosophe sous les toits qui s'intitulait Évadam, un autre le Mapah. Puis Enfantin et beaucoup d'autres saint-simoniens, qui croyaient que le monde ne datait que de Saint-Simon, deuxième du nom.

Premier acte. — Le dieu Enfantin, sa femme légitime, sa maîtresse légitime, sa fille légitime, lui demandent de l'argent pour acheter des robes. — Querelle de ménage. — Survient le fils du dieu Enfantin, qui propose de supprimer le sacrement du mariage. Le dieu dit : Je supprimerai la famille. Alors le fils ordonne à son père de lui obéir en vertu du droit de la force. Le dieu achète des robes et des rubans.

Deuxième acte. — Le dieu Mapah, ennuyé de vivre dans un grenier, vient dans le cortège d'Évadam et de ses maîtresses, pour détrôner le dieu Enfantin et prendre ses femmes. — Combat à coups de parapluies et d'éventails.

Troisième acte. — Le fils du dieu Enfantin veut épouser la fille du dieu Mapah. — Remontrances paternelles : Épouser la fille d'un fou qui se croit dieu ! Survient le Mapah. — Votre fils a séduit ma fille, je viens, Monsieur, vous demander raison. — Monsieur, un dieu ne se bat pas. — Chœurs de théories qui arrivent avec des épées.

Quatrième acte. — La métempsycose. — On reconnaît George Sand dans la Vierge et Pierre Leroux dans Jésus. — Tous les autres dieux passent sur la scène, Fourier en tête. C'est la folie dans la folie !

Cinquième acte. — Les dieux sont descendus des hauteurs de l'Empyrée — je veux dire de Ménilmontant parce que le gouvernement leur a promis des emplois ou

des prisons. Enfantin est nommé ingénieur, son fils est nommé surnuméraire dans les douanes. Pereire est nommé inspecteur des finances, son frère premier violon de l'Opéra. Tel qui proscrivait l'héritage hérite d'un million, tel qui aspirait à devenir Dieu se contente d'aspirer à la députation. Le dernier se résigne à devenir maire de son village.

Scribe, qui connaissait bien son Aristophane, mais qui connaissait bien aussi son public, me déclara que le public français n'était pas assez athénien pour aller à ma comédie ; il avoua pourtant qu'il y avait là une idée : mais « ce que je voudrais faire avec vous, c'est une des vingt comédies qui sont presque toutes faites dans votre *Galerie du XVIIIe siècle,* pensez-y. »

Mais bientôt je fus nommé directeur du Théâtre-Français. Je jetai au feu toutes mes ébauches scéniques, moins une *Sapho* que Rachel m'avait demandée.

Je demeurai bon camarade avec Scribe. Je lui jouai trois ou quatre comédies nouvelles : *Adrienne Lecouvreur, les Contes de la reine de Navarre, la Czarine, Bataille de dames,* des succès avec Legouvé, mais surtout des succès de comédiens : Rachel, Madeleine Brohan, Mme Allan. Autant en emporte le vent du théâtre.

Scribe était alors un personnage, de par l'Académie, de par son hôtel et son château, de par ses cent et une pièces et ses cent et une mille livres de rente. Il me donnait l'hospitalité à sa table, les grands jours.

Si la table de Scribe était radieuse, les convives étaient bien embourgeoisés. Roqueplan me disait : « Je n'y vais plus, c'est trop comme il faut. »

Charmant homme d'ailleurs, toujours gai, toujours éveillé, toujours fureteur, il n'avait qu'un tort, c'était de

ne pas vouloir perdre de tems. S'il avait eu l'esprit de vivre plus souvent de tems perdu, je ne doute pas qu'il n'eût fait un chef-d'œuvre, car les chefs-d'œuvre sont comme la fortune, ils viennent frapper à la porte des paresseux.

M. Scribe ne fut ni mon ami ni mon ennemi, il a été toujours M. Scribe. Quand je devins directeur de la Comédie-Française, il fut un des premiers à me souhaiter la bienvenue. « J'allais justement chez vous, lui dis-je. — Je vous attendais, me répondit-il. Je connais vos amis : Hugo, Dumas, Musset. — Oui, mais vous êtes trop de la maison de Molière pour n'être pas aussi de mes amis. »

Scribe, même académicien, était un coureur d'aventures, comme un coureur d'idées dramatiques. Son chez lui c'était bien plutôt le théâtre que sa maison. Et encore au théâtre il ne tenait jamais en place, soit qu'il fît répéter, soit qu'il assistât à une représentation. Quand on donna *Les Contes de la Reine de Navarre,* pour les débuts de Madeleine Brohan, il me dit avec son malin sourire : « Mon cher directeur, je vous demande trois loges superposées, une baignoire, une première et une seconde. — Vous voulez, mon cher Scribe, trois points de vue pour vous bien juger et pour bien juger les acteurs. — C'est cela, répliqua-t-il. » Mais je savais bien que ce n'était pas cela. La vérité, c'est que Scribe papillonnait devant trois femmes, y compris la sienne. Voilà ce que c'est que de faire des mariages d'amour.

C'est sur les lèvres d'une de ces trois femmes qu'il rendit son âme à Dieu dans un fiacre.

VI

Esquiros

Saint-Just au dix-neuvième siècle, ce romantique doux et naïf comme un enfant, fier et implacable comme un lion.

Esquiros était né à Paris, mais son pays était Sparte. Il voulut refaire le monde, mais il ne pensa pas à lui, C'était le plus profond oubli de soi-même. Il avait la candeur de La Fontaine avec une pointe d'esprit gaulois. Je n'ai pas connu de meilleur ami ; aussi me serais-je pour lui jeté dans le feu. Un jour, il vint me dire : « Je me marie. » Je le regardai bien. — Pourquoi ? — Ce n'est pas ma faute : une femme est venue qui m'a offert sa main. Il n'y avait rien dedans, je l'ai prise. — Alors vous quittez votre mère ? — Jamais ! Je viens vous prier d'être un de mes témoins. » Quand nous fûmes à la mairie — je reconnus sa femme, — c'était une muse fort opulente qui chantait des chansons dans toutes les petites gazettes. On passa par l'église en grande cérémonie. Esquiros n'avait pas l'air du tout d'être là pour son compte. On me retint à dîner. C'était chez la muse. Esquiros me dit en souriant : « Vous dînerez bien plus avec des sentences qu'avec des ortolans. » Le dîner fut gai, mais, un peu avant minuit, je méditai d'aller souper au Café de Paris, jugeant d'ailleurs qu'un témoin ne devait pas assister au dénouement de la fête ; mais voilà qu'Esquiros se lève en même temps que moi et dit adieu à sa femme. — Adieu ? dit-elle, d'un air de surprise et d'effroi. Elle croyait qu'il allait se jeter à l'eau



pour l'avoir épousée : « Oui, lui répondit-il en lui tendant la main, je pars avec Houssaye parce que je vais me coucher. — Comment, vous allez vous coucher ? — Oui, dit Esquiros, sans avoir l'air de comprendre l'exclamation de sa femme. N'est-il donc pas tems d'aller se coucher ? »

Il parlait le plus ingénument du monde ; il n'avait jamais découché, il ne voulait pas découcher encore.

Pour la première fois depuis qu'on se marie, le témoin fut utile à quelque chose, c'est-à-dire que sans moi Esquiros allait se coucher chez sa mère.

En 1845, Esquiros se détacha de notre groupe pour aborder la politique. C'est alors qu'il écrivit pour la *Revue des Deux Mondes* ses belles Études sur Paris. Et quand Lamartine publiait *les Girondins,* Esquiros publia *les Montagnards* avec toutes les audaces d'un Danton ; aussi, en 1848, se jeta-t-il avec enthousiasme parmi les plus téméraires, ce qui fit qu'un jour il fut condamné à mort par défaut. Il s'était réfugié chez moi. Victor Hugo et Ledru-Rollin lui conseillèrent de ne pas mettre la tête à la fenêtre. Quoique la cage fût dorée, l'oiseau ne pouvait s'empêcher de sortir ; je prévoyais qu'il serait un jour pris au trébuchet du conseil de guerre qui, cette fois, ne jugerait pas par défaut. L'accusateur public était le colonel d'Hennezel. J'allai pour le voir. Porte close. Je franchis le seuil malgré ses ordres. « Colonel, je viens pour sauver un ami. — Monsieur, je ne reçois personne. » Et il voulut me congédier de la main, tout en lisant son journal, or il lisait un article de moi. « Colonel, vous refusez une audience à Arsène Houssaye pour lire Arsène Houssaye ? » L'article lui avait plu, il se leva et me tendit la main. « Qui voulez-vous sauver ? — Esquiros. — Je

sais déjà qu'il se cache chez vous ; voyez ce mot du préfet de police. »

Sans doute je fus éloquent dans mes prières : le colonel me promit d'être très doux dans les accusations comme accusateur public. Quand je l'eus bien convaincu que mon ami était un affolé parmi ceux qui font la révolution dans la révolution, il me promit de désarmer les juges. Il me fallut conduire Esquiros à la prison militaire. Il en revint de loin, car au lieu de paraître repentant devant le tribunal, il cria bien haut qu'il restait tout à ses idées comme l'Évangéliste du peuple : « Qu'est-ce qu'un homme ? *Rien*. Qu'est-ce qu'un principe ? *Tout*. Le président lui répondit : Vous avez raison. Un principe c'est tout, un homme ce n'est rien. »

J'ai cru alors que mon ami était perdu. Mais on l'acquitta au nom des principes immortels. Il reparut au Deux-Décembre sur la barricade où fut tué Baudin. On l'a revu en 1870, après sa proscription, proconsul à Marseille ; six mois après il osa proclamer à Versailles les droits de la Commune. Il mourut sénateur des Bouches-du-Rhône. Marseille lui a donné un tombeau.

En ses derniers jours, Esquiros m'apporta son *Évangile du peuple*, avec cette décicace :

A ARSÈNE HOUSSAYE, *amicus amico, frater fratri.*

ALPHONSE ESQUIROS.

VII

Théo et Flaubert

Théo, qui n'aimait pas les universitaires, regrettait souvent de n'avoir point professé sous le portique, comme Aristote et Platon.

« Quelle merveilleuse école que la mienne! disait-il : « en levant la tête, j'aurais forcé les imbéciles à avoir « de l'esprit, j'aurais induit les notaires en l'art du « style. »

Revenu de tout, il disait que la littérature était un métier et non pas un art. Maxime du Camp « peint d'une touche vraie et spirituelle le Théo marchand de copie, à propos de Flaubert venu exprès de Rouen pour consulter le maître sur le sacerdoce littéraire, ce qui nous fit dire : « Tu vas ressembler à Panurge interrogeant les oracles. »

Ce fut un soir après dîner que Théo donna sa consultation à Flaubert. Ni l'un ni l'autre ne se comprirent, car ils parlaient une langue différente.

En écoutant les considérations de Flaubert sur l'art et les devoirs de l'artiste, Gautier ébaucha un sourire et, prenant le contrepied de la piste, ce qui lui arrivait quelquefois, il répondit : « Je connais ça ; c'est la maladie du début, comme la rougeole est la maladie de l'enfant. Lorsque nous habitions, dans la rue du Doyenné avec Arsène Houssaye, Camille Rogier et Gérard de Nerval, qui s'était construit une tente à l'aide d'une échelle double, et d'un vieux rideau en brocatelle, nous avions de ces idées-là. Faire des chefs-d'œuvre, je sais ce que c'est. J'ai fait *La Comédie de la mort;* j'ai donné deux volumes de prose pour que l'on imprimât mes vers, dont on a vendu soixante-quinze exemplaires. Des chefs-d'œuvre tout le monde en fait, puisque tout le monde croit en faire.

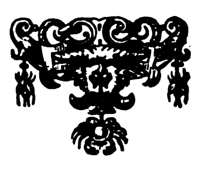
« En ceci comme en toute chose il n'y a que la foi qui sauve. Tu crois à la mission de l'écrivain, au sacerdoce du poëte, à la divinité de l'art : ô Flaubert ! tu es un naïf

L'écrivain vend de la copie comme un marchand de blanc vend des mouchoirs ; seulement le calicot se paye plus cher que les syllabes, et c'est un tort.

« Toute la sculpture grecque est contenue dans la Vénus de Milo ; de même, toute la prose, toute la poésie française peuvent être réduites à un volume. Si ce volume est sauvé, l'art littéraire de la France est sauvé. Ajouteras-tu une ligne à ce volume ? Je n'en sais rien, tu n'en sais rien, nul n'en sait rien : dans deux cents ans peut-être, on pourra le savoir. »

Ainsi parla Théophile Gautier, ce qui troubla fort Flaubert. Un peu plus il retournait à Rouen pour se croiser les bras. Il écrivit pourtant *Madame Bovary*, mais sans se faire d'illusions. C'est bien un peu toujours par hasard qu'on fait un beau roman. Après *Madame Bovary* Flaubert voulut chercher une autre héroïne dans le Rouennais; mais Théo lui dit : « Il ne faut pas toujours faire le même roman. Puisque tu sais quelque chose des tems passés, prouve la variété de ta plume, peins une figure antique comme j'ai fait dans le roman de *la Momie*. Va-t'en rêver sur les ruines de Troie ou sur les ruines de Carthage. Prends pour héroïne une sœur d'Hélène ou une Carthaginoise, oui, une Carthaginoise, ce sera original. » Et Théo à grands traits indiqua tout *Salammbo* à Flaubert.

Il y aurait un beau livre à faire sous ce titre : *Comment se font les livres.*





VIII

A la belle étoile

Il y a peu de filles galantes qui n'aient été des comédiennes,comme il y a peu de comédiennes qui n'aient été des filles galantes. L'observateur superficiel met toutes les femmes dans le même panier, comme il jugerait la gerbe toute d'ivraie ou de bon grain, sans s'apercevoir qu'il y a de tout dans tout.

Les femmes du Château des Fleurs et du Petit Moulin-Rouge n'étaient pas si tombées que cela. Il y avait parmi elles des demi-mondaines, des demoiselles de magasin, des comédiennes, des étrangères plus ou moins titrées. Même dans les courtisanes ascendantes ou descendantes, on rencontrait des filles de bonne maison plutôt que des filles de maison ; je ne veux pas dire par là que d'un côté ni de l'autre on y allait pour faire son salut, mais ces deux stations de Paris étaient fort bien hantées en hommes ; toute la jeunesse dorée, toutes les figures héraldiques, presque tous les artistes de marque, presque tous les gens de lettres à la mode, venaient dîner et fumer au Moulin-Rouge et au Château des Fleurs. Au Moulin-Rouge devant le concert des Champs-Élysées, au Château des Fleurs devant les violons de Métra. Carle des Perrières, qui débutait dans la jeunesse, contait ces

jours-ci dans le *Gaulois* comment nous n'étions pas au Moulin-Rouge « du banquet de la vie infortunés convives » à la manière de Gilbert et de Chatterton.

Certes on avait beaucoup d'esprit dans les journaux et les petits journaux. Mais je crois bien qu'on en dépensait plus encore dans ces soirées de Paris, qui mériteraient un historien de 1846 à 1870. Il n'y a pas eu dans le XIXe siècle de période plus rieuse ni plus spirituelle. Qui ne se rappelle comme tableaux inoubliables les convives éparpillés dans le jardin du Petit Moulin-Rouge, ripostant aux railleries des convives qui apparaissaient à toutes les fenêtres des quatre étages de ce cabaret célèbre ? C'était le bal de l'Opéra sans masques. Quand Carle des Perrières dit que je présidais la grande table du milieu, il oublie parmi les convives beaucoup d'inoubliables, entre autres : Roqueplan, Henri Mürger, le prince d'Orange, Albéric Second, Jollivet, Saint-Maurice, Masséna, Clésinger, Saint-Victor. Le révérend père Sainte-Beuve y amenait discrètement ses amies du dimanche, plus discrètement encore Mérimée, qui ne riait jamais, y menait ses blanches inconnues. Et qui se risquait au Petit Moulin-Rouge, se risquait au Château des Fleurs. Morny lui-même, ce libre esprit, qui bataillait contre tous les préjugés, donna un soir au Château des Fleurs une leçon de savoir vivre à des bourgeois drapés dans leurs prud'homie, nous nous promenions avec lui et Roqueplan. Il était alors président du Corps législatif. Il faut tout voir et tout étudier quand on est un homme politique ou un poète.

Or, voici ce qui se passa ce soir-là :

Une jolie fille dansait, décrochant les étoiles à la pointe de sa bottine ; elle s'amusa à toucher du pied le

cigare de Morny en lui disant avec un sourire parisien : « On ne fume pas devant les femmes du monde ». Le président du Corps législatif, tout aussi bon comédien que la demoiselle, jeta son cigare. M. Mabille était là — un bourgeois s'il en fut. — Il donna l'ordre — ô ironie des mots ! — de conduire au violon cette danseuse échevelée qui avait osé apostropher un homme aussi considérable. « Ah ! par exemple, je voudrais bien voir ça », s'écrie le gentilhomme qui présidait à la fabrication des lois. On entraînait la danseuse, mais Morny intervint : « Jamais ! dit-il. Je veux qu'on rende la liberté à cette femme en vertu des lois de la danse. — Mais, Monsieur le comte, dit M. Mabille, on ne saurait jamais trop punir un pareil outrage. — Mais cette demoiselle était dans son droit : je fumais devant elle ! »

Non seulement les sergens de ville lâchèrent la danseuse, mais le comte de Morny lui fit ses complimens. Un peu plus, il demandait à être mis au violon avec elle.

IX

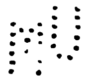
Grandeur d'âme

Le prince franco-romain ou franco-florentin qui fait tourner toutes les têtes des demi-mondaines on pourrait bien dire aussi des femmes du monde lasses de leur vertu, s'est pris et repris à la célèbre Jeanne aux yeux pers, surnommée l'incomparable dans son cercle de beaux-esprits. Il est l'amant en titre, que dis-je,

l'amant de cœur, car il faut quelques commanditaires pour le luxe de la belle pécheresse, mais ces commanditaires sont inavoués. Elle dit sans façon : « Je vis morganatiquement avec le prince, qui se marierait officiellement avec moi si le mariage était dans ses habitudes. »

Un duc qui porte un nom du premier empire, se présente un matin — après l'aurore du prince — chez la divine créature. « Qui vous amène si matin, mon cher duc ? — C'est vous, Madame, c'est ma passion pour vos beaux yeux. — Vous savez bien que je suis inespérable, le prince m'ayant mis dans l'île escarpée et sans bords de son radieux amour. — Oui, mais j'ai quelque bonne raison pour vous faire la cour ». — Disant ces mots, le duc ouvre son porte-cigare et y prend, du pouce et de l'index, un joli chèque de trois cent mille francs sur la Banque de France.

« C'est joli ça ! dit la déesse. — N'est-ce pas que voilà pour commencer trois cents bonnes raisons qui vont plaider pour moi.— Mon cher duc, votre éloquence me renverse. — Ne vous gênez pas, le canapé est derrière vous. — Oh ! mais je ne suis pas vaincue, je demande vingt-quatre heures de réflexion. — Vingt-quatre heures c'est trop, je vous donne jusqu'à l'heure du dîner ; si oui, vous m'appellerez, sinon, j'irai à d'autres aventures. » Sur quoi le duc baisa chastement le front de la dame en remettant son chèque dans son porte-cigare. La dame lui enjoignit de ne pas le fumer en guise de cigarette, comme si ce chèque lui appartenait déjà. Dès qu'il fut parti, elle demanda ses chevaux, non pas pour courir après lui, mais pour prendre conseil de deux de ses amis.



Le premier c'était moi. Elle vint me trouver quelque

peu fiévreuse, tout en jouant à la femme que rien ne trouble.

Elle me conta l'affaire, car c'était une affaire : « Que feriez vous à ma place, mon ami ? — Mon amie, je ne puis me mettre à votre place, car je n'en ai pas les moyens, mais si j'étais à votre place par le temps qui court, dans le luxe qui vous opprime, je prendrais le chèque de trois cent mille francs. Rappelez-vous le mot de la femme de Louis XV : *Vous m'en direz tant!* — Le mot ne m'est pas applicable, puisque je n'ai pas les vertus de la reine. Je crois que vous avez raison, je n'ai pas le droit d'être si vertueuse, mais si vous saviez comme j'aime le prince! — Je n'en doute pas, mais le prince vous aime trop lui-même pour ne pas vous revenir au premier appel. »

Je jouais les des Grieux.

La dame s'éclipsa pour aller chez son second ami ; ce second ami, c'était Émile de Girardin. Il plaida la cause contraire. « Quand on a pour amant un prince comme le vôtre, on ne le quitte jamais. Tout votre monde va s'en aller avec lui. Qu'est-ce que cela, trois cent mille francs ? Je vous les donnerais, moi, rien que pour dénouer vos cheveux après souper. »

La dame rentre chez elle et écrit au duc qu'il peut rester chez lui. Elle avait pris la grande écriture des grandes vertus de la cour du grand roi. Le prince vint dîner avec elle. « Si tu savais comme je t'aime! » lui dit-elle, en se jetant à son cou. Le prince, toujours taquin, nia l'amour des femmes. Selon lui, ce n'étaient que des feux de paille et des étoiles filantes. On se mit à table armé de Larochefoucauld et de Chamfort. Au dessert, la dame jeta son bouquet au prince, qui la menaça de la fouetter avec des roses. « Et quand je pense, dit-elle

tout à coup, que je t'ai sacrifié aujourd'hui trois cent mille francs! « Elle conta les propositions impertinentes du duc et son refus indigné.

« Foutue bête! » s'écria le prince — le prince encore plus des Grieux que moi.

X

La comédie des ricochets

A propos des élections à l'Académie des beaux-arts, voici une petite comédie qui vaut bien la comédie des *Ricochets*. En 1858, Eugène Delacroix — qui ne fut pas longtemps académicien,—donnait à dîner à quelques amis dans cette hospitalière salle à manger de la rue Furstenberg, où l'on ne voyait que des peintures de David : on sait que Delacroix aimait David, comme il adorait Racine : je n'explique pas ici les énigmes.

Il y avait à l'Académie des Beaux-Arts une place vacante d'académicien libre. « Houssaye, il faut vous présenter, dit Eugène Delacroix : chez nous il n'y a pas de Quarante et unième fauteuil. Nous ne voulons plus de tous ces grands seigneurs oisifs qui ne viennent pas à nos séances et qui n'ont jamais laissé un souvenir à l'Académie. — Des grands seigneurs, dit Robert-Fleury, je n'en connais plus un seul en France; pour moi, je suis de l'opinion d'Eugène Delacroix, je vote pour Arsène Houssaye. — Eh bien! dis-je, puisque j'ai deux si belles voix, je me présenterai peut-être. »



Le lendemain, un journal imprima que j'étais candidat. M. Frédéric de Mercey, directeur des Beaux-Arts, vint me trouver et me dit : « Mon cher ami, l'Académie des Beaux-Arts est le but de toutes mes ambitions, ne vous présentez pas cette fois... »

Je ne laissai pas M. de Mercey achever sa phrase. Voilà donc le directeur des Beaux-Arts sûr de devenir immortel. Il s'en va trouver M. Achille Fould, ministre d'État — ce qui ne veut pas dire homme d'État — et lui dit qu'il est candidat. Simple visite de bienséance.

Le lendemain, Fould — ce n'était pas là l'ambition de toute sa vie — avait pensé, lui aussi, à devenir immortel. Il appelle M. de Mercey en son cabinet et lui tint à peu près le même langage que M. de Mercey m'avait tenu.

Ce soir-là, M. Achille Fould dînait chez le prince Napoléon. On parle des candidatures, M. Fould avoue sa fantaisie; tout le monde l'encourage.

Mais le lendemain, son huissier de service ouvre sa porte à deux battans, ce qui ne se fait chez les ministres que pour les princes du sang.

C'était le prince Napoléon, qui venait à son tour dire : « C'est moi qui me présente. » Et celui-là fut élu.

Achille Fould comme ministre d'État fut quelque peu mon ministre à la Comédie-Française et à l'inspection générale des Beaux-Arts. On peut dire que les beaux-arts regrettent Achille Fould, non pas seulement parce qu'il était de l'Académie des Beaux-Arts, mais parce qu'il méritait d'en être.

Quand il se promenait devant un palais ou une église avec un architecte, quand il se promenait dans une galerie avec un peintre ou un sculpteur, quand il discutait

dans son cabinet avec des critiques d'art, Mérimée, Théophile Gautier et moi, on était toujours surpris de voir un homme politique, longtemps préoccupé de la théorie des finances, si profondément versé dans l'esthétique des arts.

C'est qu'on ne savait pas que dans M. Achille Fould il y avait presque un artiste ; c'est qu'on ne savait pas qu'il avait été pour ainsi dire de l'école de Rome.

Je m'explique : dans sa jeunesse, frappé par ce mal de poitrine qui a fini par l'emporter, les médecins lui conseillèrent un séjour en Italie. On lui indiqua Pise ; mais il ne s'y arrêta que pour admirer les chefs-d'œuvre du Campo Santo. Rome l'attirait. Et quoique Rome fût moins favorable aux malades que la ville des morts — toujours des antithèses ! — il prit pied à Rome, décidé à y vivre ou à y mourir.

A Rome, il trouva les Vernet, Carle et Horace. Il avait dessiné déjà ; il dessina encore et fut initié par ses amis à toutes les splendeurs de l'art antique et de l'art de la Renaissance. Rome fut donc un peu sa seconde patrie ; il y vécut.

Ce fut cette vive lumière qui, trente ans plus tard, lui donnait l'autorité de parler devant les artistes quand il fut ministre d'État. Malheureusement, les événemens politiques de tous les jours occupaient trop son esprit pour qu'il pût réaliser ses idées. Aussi les vraies réformes ont été inspirées par M. le comte de Nieuwerkerke.

Achille Fould était un fin causeur, avec une pointe de scepticisme railleur. Il aimait la vérité d'où qu'elle lui vînt. Il aimait la discussion avec les artistes comme avec les politiques.



Il s'était bâti, d'après ses idées architecturales, un hôtel fort beau un peu au-dessous de Saint-Philippe-du-Roule, du côté opposé. Tout y était d'un style noble et sévère ; tous les détails y prouvaient l'œil du maître, jusqu'à la serrurerie. « Montre-moi ta serrure, je te dirai si tu es un bon architecte », disait le marquis de Marigny, qui fut aussi ministre des beaux-arts. Dans cet hôtel, M. Achille Fould avait des tableaux de maîtres, entre autres deux figures de muses au-dessus de portes peintes par Baudry, son voisin au Père-Lachaise. Quand le duc d'Aumale, qui avait acheté l'hôtel Fould, le vendit pour habiter Chantilly, il y laissa ces deux figures croyant n'avoir là que des fresques inarrachables, tandis que les deux muses étaient peintes sur toile. Voilà pourquoi le démolisseur de l'hôtel me les donna pour quelques louis. Deux chefs-d'œuvre !

XI

L'indépendance du cœur

Marc Fournier avait l'indépendance du cœur. C'était un éveillé dans cette vie où il y a tant d'endormis. Il me vint un matin pour me parler d'une comédie à faire avec un de mes romans. Quoique pas beau, il avait du charme à force d'esprit. Nous fûmes bientôt bons camarades. Il m'initia à ses espérances d'amour et de renommée. Il voulait tout escalader hormis le ciel. Il escalada d'abord le balcon de la gentille Baron, comédienne couci couça à l'Odéon. Elle lui résista, il fit pis que de l'assassiner, il l'épousa. Je lui avais prédit la

suite. Ils se séparèrent bientôt sans qu'un berceau fût entré dans la maison. Premier rêve évanoui pour Marc Fournier. Il se jeta dans le petit journalisme. Comme Jean-Jacques, lui qui était aussi citoyen de Genève, il prêcha quelques thèses philosophiques, tour à tour absolutiste et démocrate. Il jugea qu'un esprit aventureux comme le sien ne doit pas trop s'attarder dans les gazettes. Je devins directeur du Théâtre-Français ; il m'avait quelque peu fait la guerre d'escarmouche, il me revint plus gentil que jamais pour me prier de demander à mes amis Morny et Persigny le privilège de la Porte-Saint-Martin, c'est-à-dire le privilège de se ruiner. Je le présentai à mes amis, il obtint ce privilège, mais il n'avait pas cinq louis dans sa poche. Il n'avait même pas de quoi payer la voiture qui nous conduisit chez Morny et chez Persigny, En ce tems-là, il fallait un cautionnement de cinquante mille francs. Je lui donnai la somme et je lui trouvai un banquier qui mit le génie du directeur en actions, sans pour cela me dégager du cautionnement. Marc Fournier m'offrit galamment dix actions de cinq mille francs que je refusai tout aussi galamment. Alors, prenant ma plume sur la table, il écrivit :

Je m'engage à céder à M. Arsène Houssaye, le jour où il le voudra, le privilège du Théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Je n'eus pas la grandeur d'âme de refuser, puisque j'avais là cinquante mille francs qui couraient beaucoup de risques. Le théâtre s'ouvrit à grand bruit. Je reçus une stalle d'orchestre. Verteuil alla trouver Marc Fournier, en lui disant que je demandais une loge. Il me la refusa, prétextant que le Théâtre-Français ne lui envoyait qu'une stalle d'orchestre. Je me le tins pour dit. Je

louai une loge d'où partirent les applaudissements de la soirée.

Au bout d'un an, je n'avais pas revu mon confrère le directeur, quand d'Ennery me convia à passer quelques jours à Cabourg. Là, je retrouvai Marc Fournier dans les délices de la villégiature amoureuse. Il était aux pieds de la très jolie Jeanne de Tourbey, croyant lui donner des leçons d'esprit, quoiqu'elle en eût plus que lui. Il faisait le beau devant tout le monde. Mais un jour qu'il le fit trop devant moi, je lui dis que j'étais décidé à reprendre la Porte-Saint-Martin, puisque tel était mon droit.

— Oui, mais je ne suis pas du tout décidé à quitter la Porte-Saint-Martin.

— Vous avez donc oublié, mon cher Marc, votre précieux autographe ?

— Non, mais je n'ai pas oublié que je ne pensais pas un mot de ce que j'écrivais, ni vous non plus.

Il eut pourtant une peur bleue et il redevint pour moi le gentil Marc Fournier d'antan.

Naturellement il finit par se ruiner, comme tous les directeurs de la Porte-Saint-Martin. Je le sauvai du naufrage en lui donnant ma place à la *Gazette de Paris*, qui disparut dans la ruine du banquier Hureau, célèbre un instant par sa fortune soudaine (1).

* Je rappellerai ici un mot de madame Hureau, qui s'avisa de donner une fête à la veille de la déconfiture. Elle envoya deux mille francs à madame Ugalde, pour qu'elle vint chanter des airs d'opéra. madame Hureau que son mari avait pêchée « parmi les dames au salon » me demanda d'un air pudique, quand madame Ugalde eut chanté, si une femme du monde comme elle pouvait lui faire des complimens sans se compromettre.

XII

Poëte et soldat

J'ai habité quelquefois vers minuit un quatrième étage de l'avenue des Champs-Élysées au-dessus du roi Murat, qui prenait sans façon le titre de roi comme son père, non loin du duc de Malakoff. J'avais pour voisine, balcon à balcon, une femme d'esprit et de beauté qui faisait tourner la tête à Émile de Girardin et à beaucoup d'autres devineurs d'énigmes.

Marie de Grandfort et Marie Garcia s'étaient prises d'une vive amitié : la beauté pour la beauté. Voilà pourquoi le prince Alphonse de Polignac, idolâtre de Mme de Grandfort, est devenu mon ami. On s'est connu sur le balcon, on s'est retrouvé à table des deux côtés, mais on n'a pas voulu se tromper de porte après souper.

Si les deux femmes s'entendaient sur tous les chapitres de l'amitié, les deux hommes sympathisaient sur tous les points. Faut-il rappeler que le prince Alphonse de Polignac était poëte comme il était soldat ? Il a traduit *Faust* en beaux vers quand déjà le ruban de la Légion d'honneur était noué à sa boutonnière pour sa vaillance à la guerre de Crimée.

Napoléon disait de Corneille qu'il aurait voulu le faire prince ; Corneille eût dit du prince de Polignac qu'il n'était pas besoin de le faire poëte.

Les princes d'aujourd'hui ne perdent pas leur tems. Celui-ci, à quinze ans, étudiait en Allemagne ; à dix-huit ans, il était capitaine de la garde mobile. O destinée étrange des grands noms ! Son père avait été chassé

des Tuileries, et il y entrait en vainqueur des émeutes ! A vingt ans, il entrait à l'École polytechnique et lisait à l'Académie des sciences un mémoire sur la partie la plus abstruse des mathématiques : *la Théorie des nombres premiers*, qui eut pour parrains Fermat et Pascal. A vingt-cinq ans, il était capitaine d'artillerie, et la guerre de Crimée nous apprenait que le nom de Polignac était toujours français. Il est beau de descendre des croisés, mais il est plus beau d'être soi-même un croisé, de prendre sa place dans toutes les batailles de son tems, ici avec l'épée, là avec la plume.

* * *

Autres amitiés : Charles de la Fayette, député à l'Assemblée de Versailles sous la présidence de Thiers et celle de Mac Mahon, est mon ami depuis un demi-siècle. C'est un poëte de haute volée qui a traduit Dante mot à mot en beaux vers sonores et colorés. C'est un croyant qui vient sauver mon âme chaque fois qu'il me sait malade. Il fut bien un peu de la bohême dorée ou de la bohême galante, comme disait Gérard de Nerval. Mais l'amour des champs l'appelle trop souvent dans sa province. De là le *Poème des champs* que Sainte-Beuve a tant louangé. Orateur et poëte, il serait célèbre s'il se fût emprisonné à Paris.

Son frère, un soldat qui fut aussi des nôtres, était comme lui rétif à tous les jougs. Je donnerai un seul exemple de sa manière de vivre : Un soir nous passions le pont des Arts avec Théo et quelques autres amis. La lune, vrai croissant de Diane, se mirait dans l'eau. « La lune, nous dit-il en s'appuyant sur la balustrade, regar-

dez-la bien, c'est ma folie et je vais la prendre sur mon cœur. »

Et disant ces mots il se précipite à la Seine ; un peu plus nous nous précipitions tous pour le sauver, mais son frère nous dit : Ne vous inquiétez pas, il arrivera avant nous au café Voltaire. En effet, nous le vîmes surnageant jusqu'à la rive qui baigne l'Institut. Une fois hors de l'eau, il secoua ses bras comme un cygne secoue ses ailes et nous accueillit par un éclat de rire.

Un pareil soldat ne pouvait mourir que sur le champ de bataille ; aussi se fit-il tuer en Algérie dans le régiment du duc d'Aumale.

XIII

Jules Favre et Louis XIX

Il n'y avait pas dans la vie privée de plus aimable homme que Jules Favre. Il laissait au palais ou à l'hôtel du ministre l'avocat et le politique. Il était alors tout aux arts, aux lettres, aux femmes ; mais dès qu'on réveillait en lui l'avocat et le politique, il revêtait tout à coup la casaque de maître Jacques.

J'étais avec lui d'un dîner où se trouvait « la fille du fils de Louis XVII ». Il entendit ces paroles : « Ah ! si nous avions un grand avocat pour défendre nos droits au trône de France ! » Tout aussitôt le feu sacré le prend ; il trouve que la dame est le portrait vivant de Marie-Antoinette. Il est convaincu qu'elle est bien fille de Louis XVII, et il se charge de cette cause célèbre, tout en lui disant ceci : « Madame, Votre Altesse

Royale me promet-elle de ne jamais abuser de ses droits, car vous savez que je ne suis pas royaliste? » — Monsieur, je vous jure que Louis XIX sera digne de Henri IV; d'ailleurs, il vous débarrassera de Henri V et de tous les d'Orléans. — C'est toujours ça de gagné, reprend Jules Favre; venez me voir demain à mon cabinet. Je ne vous promets pas de mettre votre fils sur le trône, mais je vous promets de prouver qu'il est le premier des Bourbons; aussi, quand j'aurai plaidé, il pourra laisser en Hollande le nom de Naundorff pour reprendre le nom de ses ancêtres. »

Après le dîner, comme nous étions au fumoir, je vis Jules Favre tout feu et tout flammes. « Vous croyez à la légitimité de ces Bourbons-là? — Sans aucun doute; ne voyez-vous pas que la figure de cette femme crie la vérité? C'est toute la figure de Marie-Antoinette. — Mais nous n'avons pas bien vu Marie-Antoinette. — Il n'y a pas de femmes qui aient été si bien peintes; tous ses portraits, qu'ils soient de Mosnier, de Greuze, de Vestier, de Mme Lebrun, témoignent que les peintres ont bien vu, puisque c'est toujours la même figure. Or, cette Naundorff, c'est Marie-Antoinette. Louis XVII était le portrait de sa mère, sa fille est son portrait à lui, elle a donné aussi sa figure à son fils. Que l'héritier du trône, comme elle dit, soit Bourbon ou César, c'est une autre affaire. Mais pour moi la révélation ne me laisse aucun doute. Je vais plaider en toute conscience pour ces gens-là. »

On sait que Jules Favre mit toute son âme dans sa plaidoirie. On trouva étrange qu'un républicain fût si éloquent pour prouver le véritable héritier des Bourbons. Il est certain qu'il n'a jamais parlé avec plus de

foi. C'est que c'était un homme de foi. Il croyait à Dieu, il croyait à l'amitié, il croyait à la République : Dieu seul ne l'a pas trahi.

XIV

Le Perroquet

Mon ami Basilewski est un gentilhomme russe qu assiste en philosophe à la comédie politique des Français.

Je l'ai connu en 1866, quand j'habitais le Palais pompéïen. « Vous êtes merveilleux en France, me dit-il, pour ne vouloir plus du caractère français; voici un palais romain, grec ou turc; les écuries sont bâties à l'anglaise, les serres ne renferment pas une fleur de votre pays. Vous finirez par respirer un jour à Paris l'air des glaciers de la Suisse ou de l'île de Madère. Vous avez déjà de l'eau de l'Océan dans votre aquarium. — Oui, mon cher voisin, lui dis-je; mais remarquez que nous ne buvons que des vins de France. — C'est une illusion, mon cher amphitryon, voyez plutôt, car vous ne savez pas ce qui se passe chez vous.

En effet, il me présenta le menu, où je vis que nous buvions des vins du Rhin, des vins de Chypre, des vins de Constance.

« Je vous le dis en vérité, Paris est une ville qui s'en va; c'est à qui lui donnera le coup de grâce. Voyez

vos journaux, non seulement ils ne parlent plus français, mais ils s'évertuent tous les jours à vous vanter les mœurs de la République romaine — de 1793. — Et vos femmes? des étrangères. Si ce sont des courtisanes, elles s'appellent Cora Pearl ou Julia Barrucci; si ce sont des grandes dames, c'est l'impératrice Eugénie, c'est la comtesse Walewska, c'est la duchesse Lita, c'est l'Anglaise Cooper, c'est l'Américaine Moulton. Et vos cantatrices, c'est la Patti ou la Nilsson. En vérité, je vous le dis, la France s'en va, parce que Paris s'en va. »

Je tentais de prouver à Basilewski, armé de l'éloquence de Quinsonnas et de Lesseps qui dînaient avec nous, qu'il y avait encore un Paris et une France; mais de paradoxe en paradoxe il arriva à conclure que ce qu'il y avait de plus Français à cette heure c'était lui Basilewski. C'est vrai que la France est la seconde patrie de la Russie. Si la République future chante notre oraison funèbre, les historiens et les archéologues qui voudront retrouver la langue de Louis XIV iront écouter la noblesse de Pétersbourg et de Moscou.

Au premier jour de la Commune, Basilewski emporta toutes ses merveilles à Londres; il n'oublia rien à Paris. — Je me trompe; il oublia son chien et son perroquet.

Les fédérés trouvèrent aussi qu'il avait oublié son vin. Son vin, c'étaient les plus grands vins de France. Aussi, beaucoup de héros de la Commune se contentèrent de prendre d'assaut la cave de Basilewski. Ils firent bon ménage avec le perroquet et avec le chien, non pas toutefois sans avoir subi quelques coups de dents et quelques coups de bec. Ils mirent le chien à la raison en lui cassant la patte à coups de fusil. Pour se venger

du perroquet, ils lui apprirent à dire: « Vive la Commune! »

Si bien qu'à sa rentrée Basilewski fut salué par ce cri dix fois répété : « Vive la Commune ! »

Basilewski, qui n'aime pas recevoir le mot d'ordre de son perroquet, le força bientôt à crier : « Vive l'empereur! » Ce ne fut pas tout. Le perroquet, une bête savante s'il en fut, s'abonna à la *Gazette de France* et cria de lui-même : « Vive le roi ! »

Il y en avait pour tout le monde, hormis pour les républicains. Il est vrai que si on serrait de près les républicains, ils passeraient tous l'arme à droite ou s'en iraient jusqu'à la Commune.

Vers minuit, lorsque Basilewski se trouva seul avec son perroquet, il le prit sur son doigt et lui dit en le chatouillant sur l'oreille: « Tu ne sais pas ce que tu dis, grosse bête. Et pourtant tu parles aussi bien qu'eux tous. Tu représentes la France qui s'acoquine à toutes les opinions. C'est le gouvernement qu'elle n'a pas qui sera le bon gouvernement. Il n'y a qu'une chose que tu ne saches pas dire : « Vive la République! » parce que tu n'aimes pas le gouvernement qui te gouverne.

Basilewski jeta le perroquet sur son bâton et s'en alla se coucher sur cette idée, qu'à force de se passionner pour tous les gouvernemens, les Français auraient horreur de tous les gouvernemens; pareils à ces malades qui ont peur de mourir et qui ne veulent plus de médecins.

XV

L'hospitalité écossaise

Comme tous les peintres, Meissonier riait gaiement aux comédies qu'il improvisait. Il en a fait plus d'une de fort drôles, qui n'étaient pas à la portée des peintres ordinaires, témoin celle-ci : Un banquier bien connu meurt d'une attaque d'apoplexie foudroyante, ce qui ne foudroie pas du tout ses héritiers ; on court chez Meissonier pour qu'il fasse le portrait de ce banquier célèbre. Il vient à ce pompeux hôtel aux Champs-Élysées habité aujourd'hui par un marquis quelconque. On le conduit devant le lit funéraire. Il trouve le mort fort laid. Il refuse de faire le portrait. On le prie, on le supplie. « Écoutez, dit-il aux héritiers, ce portrait vous coûtera bien cher. — Quel que soit le prix, nous serons heureux de vous devoir un pareil souvenir. — Cent mille francs, dit Meissonier. — C'est convenu. »

Meissonier se met à l'œuvre, mais en ouvrant sa boîte à couleurs il demande s'il ne pourrait pas faire un tour au bois sur un des chevaux de selle du défunt. « Comment donc ! dans cinq minutes le cheval sera au perron. » Et cinq minutes après voilà Meissonier qui enfourche la noble bête du défunt.

Il revient du bois vers midi. « Le déjeuner est-il servi ? demande-t-il d'un air de maître. — Mais, monsieur Meissonier, nous n'avions pas prévu que vous nous feriez l'honneur de déjeuner ici. » On improvise un déjeuner. Enfin Meissonier, à qui on a fait boire un château-yquem irretrouvable, se met à esquisser le por-

trait. Après une heure de travail, il ordonne que le coupé soit attelé à cinq heures, car il retournera au bois. On s'étonne bien un peu, mais ces artistes sont si étranges! « Monsieur Meissonier dînera-t-il ici? — Oui, si vous me gardez trois places pour des amis. » Et toute cette raillerie dans le noir avec beaucoup d'humour. Par télégramme il invite trois de ses amis. On dîne gaiement et on boit à la santé du mort.

Et ce train de vie dure pendant toute une semaine; comme Dieu lui-même, Meissonier va se reposer le septième jour.

Le portrait est fini. Le peintre peut écrire « *Faciebat* ». C'est un petit chef-d'œuvre grand comme la main, et ressemblant, comme si Meissonier eût vécu longtemps avec le banquier. Il salue son monde après avoir daigné recevoir un bon sur la Banque de cent mille francs. « Bien joué, lui dit un des héritiers. — N'est-ce pas? répond le peintre. Ils ont voulu un portrait signé Meissonier. Je n'en donnerais pas cent sous, mais je ne pouvais pas recevoir pour le portrait d'un banquier moins de cent mille francs. » Je suis sûr que le mort ne s'était jamais tant amusé pendant sa vie.

XVI

Miserere

Avant de disparaître moi-même, si je ne suis déjà un disparu, je vais évoquer quelques-unes des figures qui sont parties avant moi par le train express de la vie à destination inconnue.



Comme je ne suis pas bien sûr de les retrouver dans Saturne ou dans Vénus, dans l'étoile du matin ou dans l'étoile du soir, je vais encore revivre quelques heures avec eux.

On a beaucoup parlé du mal du pays; mais où est le pays ? Une héroïne des *Grandes Dames* me disait devant les splendeurs des Champs-Élysées, quand éclatent les fleurs blanches et roses des marronniers, quand les Parisiennes affolées de luxe passent triomphantes comme un paradis voyageur : « Tout cela est beau; mais j'ai la nostalgie de la neige. » La neige n'est pas un pays, puisqu'elle cache le pays, c'est une figure de la nature idéale, c'est un tableau de l'infini, c'est une symphonie en blanc, en un mot, c'est la poésie, ce n'est pas le pays. Pour moi, j'avoue que j'ai bien plus la nostalgie d'Athènes, de Rome, de Venise, que le mal des paysages de Bruyères qui me sont pourtant doux aux yeux et au cœur ; c'est que, Théo l'a dit, « l'âme a sa patrie comme le corps ». Henri Heine, dans ses chansons, dit que le palmier rêve des neiges tandis que le sapin rêve du soleil. C'est que nous avons déjà subi toutes les métamorphoses. « Le vague désir de la patrie primitive agite les âmes qui ont plus de mémoire que les autres. » Elles se souviennent des existences antérieures. Théo renvoyait arbitrairement Lamartine et Musset en Angleterre, en disant que c'était leur patrie; il disait aussi: « Delacroix est Anglo-Indou ; Victor Hugo Espagnol comme Charles-Quint avec le royaume des Flandres; Ingres appartient à l'Italie de Rome ou de Florence; la Grèce réclame Pradier ; Dumas est créole, à part toute allusion de couleur ; Chasseriau est un Pélasge du temps d'Orphée ; Marilhat, un Arabe syrien, il devait avoir dans

les veines quelque reste du sang de ces Sarrasins que Charles Martel n'a pas tous tués. »

Mais deux artistes de la vraie France qui étaient des Orientaux par les origines perdues dans la nuit du passé, n'est-ce pas Decamps et Fromentin ? Quand ils sont partis pour l'Orient, pour les zones brûlées, ils sentaient qu'ils allaient retrouver leur pays; quand ils sont revenus, c'est alors qu'ils ont eu le mal du pays; aucun d'eux n'a pu reprendre racine en France : aussi sont-ils tous morts jeunes, comme Mignon aspirant au soleil.

Camille Rogier, lui aussi, fut de la caravane orientale, mais non pas d'Extrême-Orient; il a pu s'épanouir au soleil du Caire et au soleil de Venise sans pour cela y prendre de fortes racines.

Marilhat, affamé dans le désert, s'imaginait qu'on peut vivre du soleil comme font les Arabes. Sa mort fut un des premiers deuils de notre bohème. Hégésippe Moreau, Édouard Ourliac l'ont suivi de près chez les morts. « Le poëte est comme la giroflée qui s'attache frêle et odorante au granit et demande pour vivre moins de terre que de soleil. » C'est Aloysius Bertrand, mort tout jeune, qui a dit cela. Combien de fois un coup de vent a emporté la giroflée en pleine fleur !

On pourrait dire cela de tous ces charmans voltigeurs de la poésie. On pourrait aussi leur appliquer cette pensée d'un ancien : « Je suis l'arbre et je suis l'oiseau : je pousse où l'on m'a planté, mais je ne chante jamais sur mes branches. »

* * *

Quoique dans le cénacle du Doyenné, nous nous considérâmes tous comme de la même famille et que chacun

de nous fût fraternel aux autres, nous fûmes vaincus par le mauvais destin.

J'ai tenté le sauvetage de plus d'un, voici comment :

En 1850, les Parisiens ne voulaient pas habiter les Champs-Élysées : il leur semblait que c'était aussi loin de Paris que Versailles et Saint-Germain. Morny, Girardin, Roger du Nord s'y étaient risqués en y entraînant à peine trois ou quatre amis. Voilà pourquoi on pouvait y acheter des jardins à 50 francs le mètre. C'est ainsi que j'y ai acheté deux arpens de vigne et vergers renfermant un petit château moyen âge à tourelles crénelées, renfermant aussi le petit hôtel qu'avait habité Théophile Gautier, rue Lord-Byron, avant que la Révolution de 1848 ne le mît à pied en le privant de ses jolis chevaux arabes connus de tout Paris.

Ma première idée, je pourrais dire mon premier sentiment après avoir acheté ce joli coin de Beaujon, fut de courir chez Théo, en lui offrant la clef de son ancien petit hôtel : — « Tu me payeras ce que tu voudras ; retourne là-haut. Si tu ne me payes pas, ce sera encore très bien. » Mais Théo, loyal comme l'or, me répondit : « Je gagnais vingt-quatre mille francs par an avant le 24 Février, je ne gagne plus rien du tout, à peine six mille francs. Beaujon est trop loin, puisque je n'ai plus de chevaux. »

Je me serais contenté de douze cents francs de loyer avec Théo, je louai bientôt l'hôtel douze mille francs à lord Seymour. Ce jour-là, Théo regretta de n'être pas revenu à Beaujon. C'eût été sa fortune.

Mes autres amis refusèrent tous d'habiter « si loin de Paris ». Je leur proposais pour un prix dérisoire de leur bâtir la maison de Socrate. Ils furent unanimes à n'en

vouloir point, me disant tous ceci : — « Que veux-tu que nous allions faire par là ? »

Or, aujourd'hui, le terrain dont ils n'ont pas voulu pour presque rien, se vend depuis cinq cents francs jusqu'à mille francs le mètre.

Qui le croirait ? Toute cette jeunesse exubérante qui jetait ses flammes vives aux quatre vents du ciel; tous ces poëtes et tous ces artistes qui avaient foi en eux et qui croyaient au lendemain, devaient finir comme un cinquième acte de tragédie.

C'est lamentable, n'est-ce pas ? mais cela est ainsi. Beaucoup d'entre nous sont morts de faim ou du mal de la vie.

Théophile Gautier mourut des misères du siège de Paris. L'anémie le prit au cœur et le renversa le cœur blessé du coup qui frappa la France.

Pétrus Borel mourut de faim plus rapidement, abandonné qu'il était dans une maison solitaire de la province d'Oran.

Auguste de Châtillon mourut de faim, sans dire un mot à ses amis, s'enveloppant d'un linceul d'oubli, dans une baraque de la rue Fontaine.

Émile Wattier, ce savant et fin Émile Wattier — prononcez presque Watteau — né avec le siècle, est mort jeune encore à l'hôpital de la Charité. Contraste à ses jolis tableaux, cette horrible mort! Pour derniers tableaux il exposait les *Amours maltraités par les Nymphes* et un dessin à la sanguine intitulé : l'*Aumône*. On peut dire qu'il a été bien maltraité par la *nymphe* Fortune, puisqu'elle lui a fait à sa dernière heure l'*aumône* d'un lit à l'hospice.

Édouard Ourliac me disait dans ses derniers jours,



atteint au cœur et à la poitrine par l'horrible anémie, cette maladie occulte qui entre sans frapper à la porte : « Je me sens mourir de faim. Ces Italiens de Pise, où j'ai passé l'hiver dernier, m'ont dégoûté de tout aliment. Revenu à Paris, je ne puis plus ni boire ni manger. Salomon disait de la femme : « Plus amère que la mort ! » moi je dis cela de la vie, mais je suis consolé, car j'entrevois le rivage. » Oui, ce gamin de Paris, si gai, si railleur, si rivarolien, en était venu là ; mais au moins celui-là mourait content, tant il revivait déjà en Dieu !

Lassailly mourut de faim, après avoir acheté un dernier bouquet de cent sous pour une duchesse idéale.

Je ne suis pas au bout de ce funèbre defilé. Mourir de faim, cela ne prouve pas toujours qu'il n'y a pas de pain sur la planche, mais cela prouve que le pain n'est pas bon.

Gérard de Nerval, mort tragiquement, s'était dérobé à toutes les gentillesses de ses amis. Le mal de la vie lui passa une corde au cou, mais il ne mourut pas de faim, comme on l'a dit, puisque selon son budget, établi par Francis Wey, il a dépensé six mille francs pendant sa dernière année ; il avait un pavillon chez moi et son couvert mis partout, car, dans sa folie, nous l'aimions tous comme un enfant. Mais le mauvais destin l'avait marqué comme beaucoup d'entre nous.

De toute la bohème dorée il ne reste aujourd'hui debout que Camille Rogier, Karr et moi.

Pourquoi le destin nous fut-il meilleur qu'aux autres? Car la fortune est venue frapper à notre porte quand nous ne courions pas après elle. Il était d'ailleurs un peu tard : mieux armés plus tôt, nous aurions eu peut-

être raison du mauvais destin qui frappait nos amis.

Henry Mürger, quand il me vint à l'*Artiste*, était secrétaire du philologue Ouvaroff. Le poëte acceptait tous les points de vue du philologue, qui lui dictait des montagnes et des abymes, sous ce titre : *La poésie avant Homère.* Mürger avouait qu'il prenait tout cela pour de l'argent comptant. Il voulut prouver à son maître qu'il le comprenait et qu'il était aussi malin que lui ; il demanda quatre colonnes de l'*Artiste* pour faire l'éloge du livre. Il faut voir comme il parla de la philosophie élotérique et exotérique !

Le comte Ouvaroff fut ravi, il lui donna cinq louis et un fauteuil d'orchestre chez Ricord, croyant que, pareil à ses autres secrétaires, il s'était trop souvent fait expliquer la poésie avant Homère par les Hélènes de la rue des Quatre-Vents.

A cela près, c'était le plus charmant homme du monde, car il mettait toujours à juste dose ce qu'il faut de cœur pour faire vivre l'esprit.

Quand on parla de le conduire à cet autre Hôtel-Dieu qui s'appelle par antiphrase maison de santé, en un mot l'hospice Dubois, il pâlit et s'écria : « Non, non, c'est la première station des funérailles. » Certes, il n'habitait pas un palais, mais il était chez lui. Être chez soi ! vivre chez soi ! mourir chez soi ! C'est le rêve de tous.

O destinée ! Scribe qui était à l'autre pôle, puisqu'il était aussi riche que Mürger était pauvre, n'est pas mort non plus chez lui. Le jour où mourut Mürger, Scribe est mort dans un fiacre, lui qui avait un carrosse ! Il est vrai qu'il n'est pas mort tout seul comme Mürger, puisqu'il avait une femme dans sa voiture, une de ses deux



maîtresses, car jusqu'à la fin il faisait répéter leurs rôles à deux comédiennes de ses trois théâtres.

A peu de temps de là, un ami de Mürger, un ami de tous les gens de lettres, un frère de Banville, Philoxène Boyer, de si douce mémoire, expirait au milieu des siens, étouffé par Shakespeare. Il avait voulu écrire l'histoire du plus grand des dramatistes, mais il acheva de se ruiner en achetant des montagnes de livres sur la vie de Shakespeare. J'allai le voir la veille de sa mort ; il me dit en me serrant la main : « Et je ne finirai pas mon histoire de Shakespeare ! — Mon ami, murmurai-je, on n'écrit ni l'histoire de Shakespeare ni l'histoire d'Homère. Un mot suffit : Homère ! Shakespeare ! Ne regrettez donc pas tant d'heures perdues ; d'ailleurs n'avez-vous pas déjà la couronne du poëte, sinon celle de l'historien ? »

* * *

Dans le même groupe Baudelaire cultivait les *Fleurs du mal.* Esprit supérieur, s'inspirant un peu de la *Comédie de la mort*, de Théo, des désespoirs extraordinaires, de Poë, il accentua le caractère romantique par d'admirables vers, où la pensée jaillit sur le fumier de l'humanité. Sa prose avait aussi je ne sais quelle physionomie dantesque. Il gravait à l'eau-forte comme Rembrandt. C'était le soleil nocturne, l'éclair dans l'orage, mais cet orage avait des arcs-en-ciel superbes. Je fus bien touché de son amitié le jour où il me dédia ses *Poèmes en prose*, reconnaissant que j'avais, dans les miens, indiqué cet art de beaucoup dire poétiquement en une page.

On a dit qu'il était mort fou. Il est mort d'une hétérophasie terrible qui lui laissait la raison, mais qui lui faisait dire un mot pour un autre. Maladie cruelle pour

un homme qui avait trouvé la vie de son âme dans le travail des mots, ces esclaves de l'idée!

Une première attaque d'aphasie l'avait troublé au moment où il se présenta à l'Académie; aussi ai-je dit dans *la Presse:* « Allons-nous perdre en même temps Mürger et Baudelaire? Mürger est enterré, Baudelaire se présente à l'Académie pour le fauteuil de Lacordaire, lequel fauteuil n'a encore endormi aucun homme de génie; voyez plutôt : Beaudoin, Charpentier, Chamillard, Villars, Brienne, Cessac et Tocqueville. C'est pour remplacer le romanesque Lacordaire que le romantique Baudelaire fait ses visites. « Je ne vous connais pas, lui a dit M. Villemain. — Eh bien, monsieur, a rispoté gravement Baudelaire, je ne vous connais pas davantage. Vous voilà forcé de lire les *Fleurs du Mal,* car vous êtes trop juste pour me refuser votre voix sans m'entendre. »

M. Villemain disait toujours aux appelés qu'il ne les connaissait pas; mais quand ils étaient élus, il leur prouvait par un mot cruel qu'il les connaissait bien. C'est lui qui disait à M. Scribe : « Vos amis, monsieur, impriment que vous êtes Molière; mais vous ne le croyez pas, et c'est parce que vous ne le croyez pas que l'Académie vous reçoit aujourd'hui. »

Est-il utile de dire que Baudelaire n'obtint qu'une voix? On avait bien fermé les fenêtres, ce jour-là, comme si la foudre dût entrer sous le nom du poëte.

Combien d'autres sont morts en pleine jeunesse! Jacques Chaudes-Aigues, foudroyé la plume à la main. Se rappelle-t-on encore son joli livre *Au bord de la Coupe*? On lui avait dit comme à Gustave Planche : « Vous vous empoisonnerez avec votre encre. » S'il s'est fourvoyé dans la critique, c'est qu'on avait été injuste pour ses

vers. Et Escousse, qui s'empoisonnait dans sa douleur de n'être pas de la pléiade ! Et Hégésippe Moreau, ce grand poète empoisonné aussi par l'encre d'imprimerie ! Et Adolphe Destroyes, dont on ne sait plus le nom parce qu'il ne l'a pas crié assez haut ! Et Lafayette, le frère du poëte, mort sur le champ de bataille après toutes ses folies chevaleresques de la plume et de l'épée !

*
* *

Gozlan est mort de faim ; je m'explique : depuis qu'il avait marié sa fille, une fille adorée, il n'aimait plus la vie d'intérieur. Il avait toutes les peines du monde à se mettre à table quand l'appelait sa femme, une ménagère terrible qui ne donnait rien à la fantaisie. L'hiver Gozlan dînait chez ses amis ; mais au temps de la villégiature il lui fallait vivre chez lui. Il aima mieux mourir que de ne plus manger ni primeurs, ni truffes, ni gibier ; il avait horreur du vin du coin, lui qui avait soif des grands crus. La pâle anémie le saisit au flanc et le coucha dans le tombeau. Il ne fut pas malade, il mourut de ne plus exister. Ç'a été un vif chagrin pour moi, car j'avais découvert un cœur d'or là où tant d'autres n'avaient vu qu'un sac d'écus. Pauvre cher Léon Gozlan ! on l'accusait d'être riche ; on disait qu'il cachait son argent ; on affirmait qu'il coupait un cigare en deux ! La vérité c'est qu'il mourut pauvre, ce romancier tout endiamanté d'esprit. Trois fois en la même saison je portai un des cordons du char mortuaire qui emportait trois amis bien-aimés : Léon Gozlan, Roger de Beauvoir, Méry. Trois coups de soleil de moins.

Un esprit de la même famille, Gavarni, ne leur survécut

guère : la mort jalouse aime à faucher les plus belles gerbes.

Je ne parle pas ici des camarades qui tombent de jour en jour sur le chemin de la vie. Quand on a monté comme moi au sommet des hivers, c'est à peine si sur cent amis on en retrouve un. Regret amer, puisque ce sont des parcelles de notre cœur et de notre esprit qui sont tombées dans l'abyme. Mais même dans le flux de la jeunesse, on voit disparaître du banquet de la vie beaucoup de figures qui nous riaient en chantant la symphonie des vingt ans.

* * *

« Ne touchez pas à la hache. » Il faut dire : « Ne touchez pas à la politique. » Esquiros est mort des angoisses du patriote, voyant le pied de l'Allemagne sur le sol français, après avoir vu, pendant la Commune, les Français se battant contre les Français. Non, ne touchez pas à la politique, ô poëtes, car la politique tue la poésie.

Ce charmant rêveur qui avait chanté *Les Hirondelles* a eu deux femmes plus ou moins légitimes. La première ne fut pas l'hirondelle de la maison. Elle est morte après avoir mis au monde quelques médiocres volumes au lieu de donner des enfans à son mari ; ce que voyant, Esquiros qui aimait les enfans, prit une seconde femme, qui en avait une douzaine, oubliant ses noces avec la première. Esquiros était pourtant un sage, quoiqu'il fût homme politique et poëte. Cette seconde femme n'a hérité que la misère d'Esquiros quand il mourut. Il adorait cette seconde femme ; se sentant à son dernier quart d'heure, il lui saisit le bras et lui dit :

« Ma chère Anna, tu vas venir avec moi. » Quoique cette femme l'aimât beaucoup, elle ne voulut pas être du voyage, mais il fallut bel et bien l'arracher des mains crispées du mort. Elle est venue me voir et m'a confié que toutes les nuits elle sent sur son bras les empreintes des doigts d'Esquiros. C'est une obsession, c'est un supplice. Pourquoi ? puisqu'elle fut si bonne à ce galant homme !

Voyez combien la fortune littéraire est une illusion : Esquiros fut un poète, un romancier, un historien : on ne trouva pas un éditeur pour recueillir son œuvre, quoiqu'il fût salué à son aurore par Victor Hugo, quoiqu'on parle de lui élever une statue à Marseille, sans compter que ses livres sont l'œuvre d'un esprit large et élevé. C'est ce qui est arrivé pour l'œuvre d'Edgar Quinet, laquelle n'a été réimprimée que grâce au dévouement héroïque de sa femme, qui courait partout les souscriptions. C'était douloureux de la voir frapper à tant de portes pour une œuvre si haute et si belle. Non, ne touchez pas à la politique, ô poëtes !

Alphonse Esquiros, qui n'avait rien que le prix de ses journées de sénateur et qui les donnait presque sans réserve à tous les Marseillais pauvres qui frappaient à sa porte, mourut donc de faim, parce qu'il n'avait que les miettes de sa table.

Roger de Beauvoir, à ses derniers jours, nous a donné un festin légendaire, mais quoique tout y fût exquis, il ne mangea rien. J'étais placé à sa gauche : « Je meurs de faim, me dit-il, mais si je mangeais, j'étoufferais cette nuit. » Il était dans la dernière période d'une maladie de cœur ; son médecin l'avait mis au régime de boire sans manger.

D'Aurevilly l'appelait le Musset brun. Depuis longtems le monde n'était plus pour lui que le spectacle dans un fauteuil. Ce poëte tout enivré des joies de Paris, ce viveur si familier aux bals de l'Opéra, aux soirées de la Comédie-Française, aux féeries du Château des Fleurs, il lui a fallu pendant des années passer par la sombre préface de la mort.

Qui le croirait ? lui qui imposait la mode comme le comte d'Orsay, lui qui était un des derniers gentilshommes de lettres, lui qui avait donné des soupers à l'hôtel Pimodan, lui qui avait abusé de tous les luxes, même du luxe de l'esprit, il est mort à Batignolles comme un simple mortel.

C'était un prime-sautier celui-là ; il ne fut d'aucune académie, quoiqu'il méritât d'être de toutes, et il ne porta aucune décoration, quoiqu'il fût un homme de la Légion d'honneur.

Si on parlait encore du « chant du cygne », on pourrait citer comme le chant du cygne de Roger de Beauvoir ses derniers vers à son ami Charles Coligny. Roger y parle de son *Chevalier de Saint-Georges*, un de ses ancêtres :

Lorsque j'écrivis son histoire,
J'étais jeune, j'étais heureux ;
Je ne songeais guère à la gloire,
Mais au chemin des amoureux.

L'aï faisait jaser mon verre
Quand je buvais ses perles d'or ;
Aujourd'hui que j'ai mon calvaire
L'Esprit veille, la Gaîté dort.

Et je ne livre plus bataille
Aux festins, châtiment moqueur !
Mais est-il de liqueur qui vaille
Le Souvenir, ce vin du cœur !

* * *

Les morts vont vite dans la république des lettres. Janin était à peine enterré que nous avons vu avec de vifs regrets partir pour l'autre monde Mme Jules Janin et Fervacques : Mme Jules Janin qui fut une des aurores de la jeunesse romantique ; Fervacques, un poëte en prose des mondanités.

Voilà donc la maison de Jules Janin déserte. N'était-ce donc pas hier qu'il y avait encore là tout un monde joyeux : Jules Janin, qui jouait de l'Horace, Mme Jules Janin qui prenait un air de fête pour faire la ménagère normande, M. Moore, l'ami, j'ai failli dire le chien de la maison, esprit charmant et brave cœur. Eh bien, la mort a tout pris. Janin, parti le premier, a entraîné sa femme et Moore a eu à peine le temps de suivre le convoi de Mme Jules Janin : la mort l'attendait au retour. Je suis allé revoir cette maison de Janin avec son jeune ami Léon Tyssandier. Et j'y ai retrouvé toutes les *Gaietés champêtres*, son dernier roman. Oh ! nature indifférente !

Le buste de Janin est là qui remplace le maître, mais cet esprit charmant, où est-il ? On ne rencontre même plus François, le valet de chambre de Janin, qui fut quasi homme de lettres, comme la Sophie de Véron fut quasi bas-bleu. Ce pauvre François, on ne lui a rien laissé ; un vieux serviteur du vieux temps comme on n'en voit plus,

veillant le jour et veillant la nuit, vrai médecin de la maison ! Janin lui doit d'avoir vécu quelques années de plus et Mme Janin ne lui a pas laissé de quoi vivre.

Ce brave Janin, qui est resté presque pauvre toute sa vie et qui est mort deux fois millionnaire ! Qu'a donc fait Mme Janin de ses millions ? Oh mon Dieu, elle a beaucoup donné à la ville d'Évreux, qu'elle ne connaissait pas, où son père est mort par hasard, où elle a fait enterrer Janin que réclamait Paris. Elle aurait pu faire tailler du marbre pour Jules Janin ; elle a préféré faire bâtir une fontaine qui a coûté un demi-million, elle a donné le reste à l'hôpital d'Evreux. Mais elle qui connaissait si bien toutes les misères littéraires, elle n'eut garde de penser aux amis pauvres de son mari ; et pourtant elle ne pouvait oublier tout ce qui a été donné à Janin, livres, tableaux et objets d'art. Décidément, les femmes ne sauront jamais faire de testament.

Un homme qui n'a pas eu besoin de faire de testament pour laisser un charmant souvenir, c'est Fervacques. Certes celui-là ne semblait pas marqué pour la mort. Il portait allègrement ses trente-sept ans croyant n'en avoir que vingt-sept. Il marchait dans le gai cortège des passions de la vie, amoureux de tout ce qui sourit et de tout ce qui chante. Peintre ému de la vie moderne, nul ne vivait mieux au jour le jour. Celui-là fut bien de son temps et il en a donné des contre-épreuves très lumineuses. Il se disait élève de Balzac, de Goncourt et de moi ; mais il voyait de plus près encore tout le va-et-vient de la société parisienne. La mort l'a pris longtemps avant l'heure pour lui comme pour nous ; la vie lui était douce et nous comptions sur des œuvres. Mais ce qui est écrit est écrit. Il nous reste de quoi faire

deux volumes de Fervacques, sous ce titre : la *Gazette parisienne.*

Aubryet a trop abusé de la vie, mais la vie a trop frappé de toutes ses misères cet homme charmant même dans ses impatiences de nervosisme. C'était un esprit aigu, un esprit amer, un esprit *ruisselant d'inouïsme,* comme il disait souvent. Ce coureur d'aventures fut de longues années crucifié dans son lit, comme le fut Henri Heine, qui avait été sage. Alors que faire si les sages sont punis comme les affolés ? Il n'y a pas eu en critique d'écrivains plus avisés que ce pauvre Aubryet, qui n'aurait pu se juger lui-même, car il ne se voyait point passer dans la vie.

C'était avec Aubryet et Albéric Second que nous avions improvisé une comédie funambulesque intitulée les *Départements de la France.* Le nom de chaque département et de chaque chef-lieu devait commencer et finir les vers. S'en souvient-on ? *La gloire inférieure est toujours fort tannante. L'aube les as vus deux, le crépuscule trois.* Et autres vers de cette force.

* * *

On sait que le plus grand peintre des merveilles de l'Inde est le poëte Méry. On sait aussi que ce peintre merveilleux n'a jamais été dans les Indes. Il s'est décidé, après avoir écrit tant de petits chefs-d'œuvre sur l'Orient, à y faire un tour. Il devait partir vendredi. Ce qui l'a empêché : 1° c'est la première représentation d'une de ses comédies ; 2° c'est qu'il était invité à dîner avec nous, pour sa fête, chez Mme de Païva ; 3° c'est qu'il est mort mardi matin. Il disait à chaque instant : « Je pars », — et il est parti !

Mme de Païva voulait lever la séance en signe de deuil. « Pauvre Méry ! disait-elle, va-t-il avoir assez froid dans son tombeau, lui qui avait froid jusque sous les rayons du soleil ! Nous allons dîner sans lui, mais nous ne parlerons que de lui. »

Elle avait à la main un magnifique bouquet, elle le déposa pieusement à la place où le nom de Méry était inscrit.

Il est impossible de diriger la causerie quand on est à table. Tout le monde voulait parler de Méry, mais après le premier service on parlait de tout, hormis de lui, quoique chacun de nous fût attristé par sa mort.

* * *

Encore *De profundis*. La mort du docteur Véron a fermé la dernière porte sur tout un monde disparu, qui a jeté un vif éclat, depuis le Café de Paris jusqu'à l'Opéra.

Le docteur Véron, que nous appelions *Capitaine*, parce qu'en toutes choses il a eu son bataillon, bataillon de journalistes, bataillon de danseuses, bataillon de viveurs, sans compter le bataillon des nonnes de *Robert le Diable*, part un des derniers de son groupe : Malitourne, Adolphe Adam, Latour-Mézeray, Halévy, Romieu, Eugène Sue, tant d'autres l'ont précédé dans le royaume des morts, en comptant Mlle Rachel, qui fut un instant l'âme de ces réunions sous le Portique doré.

Il faut lire les *Mémoires d'un bourgeois de Paris* pour bien étudier l'influence de toute cette société sur le monde parisien. C'était une opinion publique dans l'opi-

nion publique. Il ne faut pas s'imaginer que parce qu'on dînait bien de ce côté-là, on n'y débitait que des quolibets de haut style. La raison s'asseyait à table à côté de l'esprit. Le docteur Véron, qu'était-ce après tout, si ce n'est Horace en prose ? Le bourgeois de Rome eût été un peu le bourgeois de Paris.

Ce qui recommandait ce groupe célèbre de la société parisienne, c'est que l'esprit y était toujours fêté et que jamais la sottise en personne ne s'y hasarda deux fois. Au premier dîner, on y jugeait un homme. S'il était condamné, il avait beau aspirer toute sa vie aux fins salmis de Sophie et aux grands vins du docteur : l'ostracisme était absolu.

Le *Capitaine* était d'ailleurs très difficile pour les nouveaux venus; cependant jusqu'à la fin sa maison était pleine. Y avait-il donc alors plus de gens d'esprit qu'aujourd'hui ! On y voyait, parmi les femmes, Mlle Rachel, Mlle Brohan, Mlle Doze, quelques étoiles de l'Opéra, quelques comètes de l'Opéra-Comique ; on y voyait Morny, Auber, Roqueplan, Saint-Beuve, H. de Pène, Musset, Delacroix, Girardin, Dumas, Albéric et les autres. Le vin était si bon, que vers la fin du dîner le docteur croyait gouverner la France.

Il est mort avec la foi en Dieu, sans avoir commis une méchanceté, sans laisser un ennemi.

Il a tout fait avec esprit ; il a eu l'esprit de mourir à l'heure. Quand on lui disait ces jours-ci qu'il était sauvé : « Sauvé de quoi ? sauvé de la vie ! » disait-il avec un sourire résigné.

XVII

Glatigny, Coligny, Eggis

Albert Glatigny, Charles Coligny, Étienne Eggis, ont été quelque peu mes secrétaires. Dicter tout en se promenant et en fumant une cigarette, c'est là l'idéal des gens de plume, car la plume est un outil très lourd à porter, tandis que la parole a des ailes.

L'inspiration ne m'est jamais venue quand j'étais assis devant une table chargée de tout ce qu'il faut pour écrire. Je n'aime ni la plume, ni l'encre, ni le papier. La plume m'agace avec ses grincements, l'encre a une odeur de sépulcre, le papier blanc m'effraye, le papier noirci m'épouvante. Le papier ! c'est la bêtise avant la lettre, ou la bêtise après la lettre. Un écrivain a toujours plus ou moins l'air d'un écrivain public. Est-ce pour cela que je ne me suis presque jamais assis à la table des travaux forcés de l'esprit ? Je ne me sens vaillant que debout ; aussi dès mes premières années de littérature je pris l'habitude de dicter. La pensée et la forme me sont plus accessibles quand je me promène, je vois alors devant mes yeux tout ce monde des mots qui s'agitent vers la lumière de l'esprit. J'appelle les uns, je rejette les autres. Je joue aux idées comme le jongleur indien avec des poignards, tandis que si je suis à table, la plume à la main, les nuages s'amoncellent. On trouvera donc très peu de pages écrites de ma main. Parmi mes secrétaires plus ou moins improvisés, je remercie sourtout les femmes. Il n'y a que la femme pour bien tenir la plume du poëte et du romancier. Les idées et les sentimens tombent sur son esprit comme les doigts d'un musicien sur les touches d'un piano. Elle résonne. On peut juger

à son attitude si ce qu'on a dicté est un mot de vérité ou de sentiment. Si la touche est fausse, elle s'irrite malgré elle. Si la phrase est obscure, elle regarde par la fenêtre ; si la période n'en finit pas, elle guigne de l'œil comme si elle voyait traîner une robe à queue. L'homme, au contraire, continue son sillon, vrai bœuf au travail. Il pense à tout autre chose : à sa maîtresse, à sa partie de dominos ou à sa partie de campagne, il lit le journal tout en écrivant, ou il rumine ses aventures de la veille. En un mot, la femme est là, l'homme est loin. Pour dernier trait, la femme ne s'inquiète pas de l'heure qu'il est, tandis que l'homme jette toutes les cinq minutes un regard sournois sur la pendule. Donc le vrai secrétaire c'est la femme. Voltaire ne se consolait d'écrire lui-même, avant son armée de secrétaires, qu'en prenant pour pupitre le sein de Mme du Châtelet. La marquise avait le sein robuste s'il faut en croire son portrait. On se rappelle le vers de Voltaire qui disait, après avoir conseillé à un ami de faire comme lui. Mais

« *Ne baisez pas votre pupitre.* »

Il serait très dangereux pour un écrivain de s'accoutumer à un tel pupitre.

*
* *

J'ai eu huit jours pour secrétaire Albert Glatigny, mais c'est à peine si je lui dictai quelques pages de la *Femme fusillée*, car nous passâmes ces huit jours en causeries philosophiques. Un matin il ne reparut pas, il m'envoya pour *l'Artiste* des vers qu'il me dédiait avec ce petit mot :
« Le sort en est jeté, je serai jusqu'à la fin un comé-
« dien du roman comique : je pars pour faire un tour de

« France dans une troupe dorée où je jouerai le Salte-
« badil de Victor Hugo. *La Femme fusillée* ne s'en por-
« tera pas plus mal. »

Saltebadil ne s'en porta pas mieux. Ce poëte éminent n'était qu'un mauvais comédien, mais quel brave cœur et quel esprit original! Il mourut tout à coup, comme si une de ses *Flèches d'or* se fût retournée contre lui.

* * *

Coligny et Glatigny ont été deux bohèmes persistans qui laisseront un souvenir parmi les jeunes poëtes, car ils étaient doués tous les deux du rayon apollonien. Glatigny était plus inspiré par les dieux et les déesses, mais Coligny, véritable orfèvre florentin, ciselait la coupe poétique avec plus d'art dans les arabesques. Il lui arrivait de ne rien mettre dans la coupe, tandis que chez Glatigny, la coupe débordait de vin sacré ou de larmes humaines. Quand je les réunissais à déjeuner, c'était charmant de les voir se griser de leurs paroles et un peu de vin de Champagne. Glatigny échappait à l'ivresse pour s'envoler vers les cabotins, tandis que Coligny la continuait de café en café jusqu'à minuit, éblouissant ses auditeurs par tous les flamboiemens de l'esthétique. Il m'arrivait le lendemain quelque peu pâli mais radieux encore, débutant invariablement par ces mots : « J'ai effacé hier cinquante bocks, mais j'ai descendu cinquante muffles. » Cela voulait dire qu'il avait bu de la bière comme Hoffmann et qu'il avait désarçonné à coups de raillerie cinquante plumitifs qui n'étaient pas de sa religion en poésie ni en art.

Un de mes amis disait d'Albert Glatigny ce qu'il aurait dit aussi de Charles Coligny : « Quand ce charmant



poëte courait les champs il demandait aux arbres de la route des rimes, qui tombaient aussitôt des branches comme une pluie de fleurs. »

« C'était le don Quichotte de la Poésie : c'est à peine si Sancho Pança l'obligeait à se reposer à l'auberge devant le souper d'occasion. Il poussa l'amour de la bohème politique jusqu'à l'abandon de soi-même et au sacrifice de sa jeunesse. » Qu'importe, puisque sa Dulcinée lui a donné le baiser immortel de la muse?

Charles Coligny fut un de mes meilleurs amis; il m'était arrivé un matin à Beaujon, dans toutes les illusions de la poésie, tout juste au moment où disparaissait Etienne Eggis. C'était un cœur d'or, un esprit fidèle et dévoué. Il s'était baptisé lui-même le chien de la maison. Il y avait en lui du terre-neuve et de l'épagneul. Il y avait aussi de l'homme et de l'enfant. Plus insouciant que La Fonfaine, il était plus distrait que moi. Combien de fois il est parti de chez sa mère, ou de chez lui, pour venir me voir, sans y arriver à la fin de la journée. Je lui avais abandonné à première vue le gouvernement de l'*Artiste*. Ce journal qu'il aimait comme Quasimodo aimait Notre-Dame, il s'y était incarné avec passion. A peu près tout ce qu'il a écrit en prose et en vers est imprimé là, au hasard des inspirations. Par malheur pour lui, pour moi, et pour l'*Artiste*, il avait ses jours de nuées et ses jours d'éclipses. Le journal ne paraissait presque jamais à heure fixe, il avouait lui-même que sa montre retardait quelquefois de huit jours; pendant ces huit jours-là il était introuvable. Sa mère, la meilleure femme du monde, venait tout en pleurs demander son Coligny. J'avais fait une chanson sur ce refrain et sur l'air d'*Orphée : J'ai perdu mon Coligny.* Quand le soleil reparais-

sait, il parlait de la veille comme s'il n'eût pas cessé de venir. Il avouait pourtant qu'il avait « effacé » depuis neuf jours trois à quatre cents bocks avec des hommes bien pensans. Il aurait pu dire bien pansus.

Il m'avait promis qu'il ferait un livre; il commença des études sur Salvator Rosa, il en commença un autre sur la Philosophie contemporaine. Il passa de là à l'Histoire de la chanson. Un bock « effaçait » l'inspiration d'un autre bock. Il ne pouvait travailler que l'idée au jour le jour, ébauchant tout et ne finissant rien, presque toujours « absent de chez lui ». Par exemple quand je lui dictais un roman et que je lui demandais si telle ou telle page était dans le sentiment de tel ou tel personnage, il me répondait : « Je ne sais pas. » Il avait à peine lu quelques romans dans sa première jeunesse et il ne s'amusait qu'au roman de sa vie. Je lui aurais dicté l'*Odyssée* qu'il n'eût pas su ce qu'il écrivait. Par exemple, quand je lui dictais des pages d'histoire ou de critique d'art, il écoutait bien, mais il n'était pas content, si mon idée ne portait pas une robe à queue ; à l'inverse de M. de Voltaire, il aimait les phrases, encore les phrases, toujours les phrases. Il avait le plus souverain mépris pour le terre à terre. Il disait que la plume est une aile et qu'elle doit s'élever. Il n'aimait que la peinture héroïque, il dédaignait la photographie, son axiome était d'ailleurs celui du prince des poètes : « plus beau que nature ». C'était le plus charmant et le meilleur compagnon, aussi fut-ce une grande tristesse pour moi et chez moi quand il est mort, non seulement pour les gens de la maison mais pour les bêtes, car il avait la bonté de l'esprit et la douceur de la force. Le plus souvent, il ne venait que pour déjeuner. Il avait pris à Roger de Beauvoir le tic de toujours répéter le



même mot, par exemple il disait : *Ponsard est mort*, ce qui selon lui a fini par faire mourir Ponsard, ou encore *Buloz a parlé*, ce qui n'a pas fait dire un mot de plus à Buloz. Il se mettait à table en donnant un coup de tête afin de rejeter en arrière ses longs cheveux noirs.

Pour le peindre d'un seul mot à la surface, je dirai que c'était la figure de Molière, mais il n'avait pas le génie de la comédie; c'était même pour lui un supplice que d'aller au théâtre. Il ne voulait que la comédie de la rue, mais surtout la comédie du café. Il fut comme incrusté au *Rat mort*, cet enfumoir de la place Pigalle qu'il appelait l'académie des hérissés. Il avait fort égayé la brasserie des Martyrs et quelques autres cénacles truculens. Il vivait un peu plus la nuit que le jour. Un de ses mots de noctambule est resté historique : *Bourgeois de Paris, serrez vos femmes, voilà Coligny qui passe*. Il ne s'attaquait pas aux grandes dames quoiqu'il parlât correctement le beau style de l'hôtel Rambouillet; il attendait pour cela qu'il eût un cabinet de toilette. Je lui ai connu entre autres femmes une blanchisseuse fort agréable qui le fit encore plus beau. Comme il le disait, c'était l'orgie du linge blanc. Il y eut bientôt séparation de corps parce que la blanchisseuse ne voulut pas lui pardonner ses éclipses. Cette dame était jalouse, elle s'en alla en blanchir un autre. Coligny la pleura d'une larme d'absinthe. « Ah ! s'écriait-il, c'était la blanchisseuse de Dufresny, j'aurais dû lui donner ma main, pour ne pas mourir seul. »

Le pauvre Coligny mourut seul. Il eut pourtant une femme à son lit de mort mais ce fut une sœur de charité de l'hôpital Lariboisière.

Ce n'était plus un homme, c'était un tonneau. A force de boire, il s'était empli ; notre ami le savant Pa-

quelin, qu'il appelait Poquelin, lui avait prédit cette fin-là, sur quoi Coligny avait bu à sa santé.

Il vit mes larmes à travers mon sourire. « Ne vous attristez pas, mon ami, je suis ici comme chez moi. » Alors, Coligny me présenta à la sœur de charité qui lui apportait de la tisane. La tisane, c'était du vin ; mais elle avait l'art de tromper le malade en mettant beaucoup d'eau dans le calice. « Puisque c'est là votre tisane, dis-je à Coligny, je vous enverrai demain de la tisane de champagne. — J'allais vous en prier. »

La sœur de charité était une de ces douces créatures qui se dévouent aux malades avec un sourire perpétuel, c'est qu'elles ont Dieu dans le cœur et qu'elles veulent le faire aimer par ceux qui vont mourir. « Vous n'imaginez pas, me dit Coligny avec admiration, quelle brave créature cette sœur de charité, non seulement elle prend pitié de moi du matin au soir, mais aussi du soir au matin. Elle m'a rouvert le ciel que je ne voyais plus depuis longtemps. J'espère bien ne pas mourir pour cette fois, mais si je n'en reviens pas je mourrai en état de grâce. Je ne croyais plus au lendemain de la vie et voilà que je me sens des aspirations pour l'autre monde. On n'est pas parfait. » Coligny avait la mauvaise habitude de finir ainsi beaucoup de ses phrases. Espérons qu'il a trouvé là-haut toutes les perfections.

Il me parla de la mort avec l'éloquence socratique, mais il ne désespérait pas encore. Plus d'une fois, il m'avait dit qu'il retenait une place dans le tombeau de Gérard de Nerval que j'avais mis au Père-Lachaise en face de Balzac. « Voilà un beau lit, s'écriait-il, on voit tout Paris et tout Paris se promène devant vous. » Il y a aujourd'hui deux noms sur la même pierre : « Ci-gît deux

cœurs d'or, deux excentriques, deux esprits arrêtés en chemin, le premier par la folie, le second par l'absinthe. Coligny fut coupable envers lui-même, Gérard fut sacrifié par la fatalité. »

Avant la bière, l'absinthe avait tué toute volonté chez Coligny; son imagination n'était plus que les tronçons d'un serpent coupé en quatre, mais le cœur était resté brave. Je crois pourtant qu'on pouvait sauver ce charmant esprit. Pour Gérard j'avais demandé la croix, pour lui j'avais demandé un titre de quasi bibliothécaire. La croix eût sauvé Gérard; le titre de sous-bibliothécaire eût sauvé Coligny. Les hommes sont comme les torrens, il leur faut des digues, le sentiment du devoir les contient.

Mais après tout, il était peut-être dans leur destinée à Gérard de Nerval, comme à Charles Coligny, de jouer le jeu qu'ils ont joué. Tous les hommes ne sont pas nés pour le travail, pour l'ambition, pour la fortune, pour l'orgueil. Il faut que quelques-uns fassent l'école buissonnière dans la vie, pour varier le tableau. Il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe, mais ceux qui ont joué avec leur fantaisie, sur les marges du chemin, sont-ils bien moins avancés que ceux qui ont fait leur chemin? Faire son chemin, qu'est-ce que cela quand l'heure de la mort a sonné. J'aimerais mieux avoir été Gérard de Nerval, qu'un potentat qui a fait tuer cinquante mille hommes pour une idée qui n'était pas la sienne, ou qu'un premier ministre qui a fait mitrailler ving-cinq mille hommes dans une guerre civile, sans bien savoir si les révoltés n'avaient pas raison.

Et maintenant, quand vous irez saluer un beau soir d'automne Balzac sur son tombeau, n'oubliez pas de vous retourner pour saluer Gérard de Nerval et Charles

Coligny. Gérard de Nerval fut l'ami de Balzac, Charles Coligny fut l'ami de Gérard de Nerval. Les deux poëtes sont dignes du voisinage, si vous voulez les juger par leurs œuvres.

* * *

Coligny n'avait jamais eu de chez lui hormis au temps où vivait sa mère. En ce temps-là, il rentrait le samedi soir avec une magnifique poule sous son bras, pour passer tout son dimanche avec la brave femme, lui contant ses folies de la semaine, mais la réconfortant par ses aspirations glorieuses.

Quand il revenait le lundi à l'*Artiste*, il me disait : « Tout va bien, la soupe d'hier a été divine, aussi c'est moi qui ai fait bouillir à petit feu la poule au pot. »

Tout à sa mère le dimanche, sans la quitter un instant, l'embrassant avec l'effusion d'un brave cœur, la servant à table, lui réservant pour le lendemain, quand elle serait seule, les ailes et les cuisses de la poule, qu'il payait invariablement cent sous sans demander le prix. « Ah! si vous saviez, me disait-il, quel régal avec ma mère! »

Je lui dis un jour : « Coligny, invitez-moi à manger votre poule. — Vous! Ma mère en mourrait de joie. La pauvre femme vient souvent s'asseoir sur le banc qui est en face de votre porte. Elle voudrait bien me voir et vous voir en même tems, parce qu'elle sait combien je vous aime et parce que mon cœur c'est le sien, mais elle n'ose jamais sonner. — Eh bien, Coligny, nous irons dimanche dîner chez votre mère. — Ça va, nous allons faire un rude festin! — Vous me permettrez d'envoyer à votre mère un panier de vins et de lui

porter, moi aussi, sous mes deux bras, quelques victuailles de saison. »

Coligny s'offensa. « Jamais! Vous ne connaissez pas les Coligny, offrez-moi tout ce que vous voudrez, ici ou ailleurs, mais jamais chez moi. — Tout beau Coligny, je ne veux pas vous offenser, d'autant moins que le fumet de votre poule me monte au nez et que je ne mangerai pas autre chose. »

Le dimanche venu je m'acheminais dans une des petites rues qui aboutissent à la Halle. J'avais acheté un magnifique bouquet pour effacer l'idée du panier de vins et des victuailles.

La pauvre femme ne savait comment me remercier. Je l'embrassai en pensant à ma mère. Je lui fis un éloge éloquent de son fils, elle éclata dans sa joie par des sanglots. Je n'ai jamais été dîner chez une princesse avec un cœur plus content. C'est que toutes les femmes sont princesses par le cœur, surtout celles qui n'ont que cela pour toute fortune. Après les larmes vint la plus franche gaieté. Coligny improvisa une chanson. La mère raconta gentiment la jeunesse de Coligny, se moquant de toutes les misères : « Hélas! une blanchisseuse me l'enleva! dix-huit ans. »

Ce ne fut pas la seule fois, je l'ai dit, que Coligny fut enlevé par une blanchisseuse, car sa dernière maitresse était encore une de ces dames du battoir.

* * *

Les gens de lettres ont à peine entrevu Etienne Eggis qui nous était venu des bords du Rhin, avec un volume de

poésies intitulé : *En causant avec la Lune.* Naturellement la Lune lui avait dit des choses extravagantes qu'il avait alignées en beaux vers. Dans l'art de faire parler les mots et de les conduire à quatre chevaux par les cassecou, il en eût démontré aux décadens.

Nous pensions, Théo et moi, que nous pourrions avoir raison de la folie de Gérard de Nerval. Il avait quitté la maison du docteur Blanche, un autre ami fraternel qui n'avait pu réussir à le remettre dans son chemin. J'avais acheté dans le parc du château de Beaujon un autre petit château, qui avait dans ses dépendances deux pavillons: celui qui fut habité par Théophile Gautier, celui qui fut habité par Gérard de Nerval, mais ce dernier habitant n'habitait pas. Quoique Mme Arsène Houssaye se fût évertuée à faire bien douiilet le nid du poëte, Gérard passa à peine une quinzaine de nuits dans ce nid improvisé. Et encore il rentrait bien tard et s'envolait en réveil-matin. Pourtant il avait apporté là le portrait et le buste de ses deux amoureuses, la célèbre Jenny Colon au nez magistral, et la plus célèbre reine de Saba, qu'il croyait avoir retrouvée dans son voyage en Orient.

Le troisième mois il ne reparut pas. Je le rencontrai à la première représentation des *Filles de marbre;* son premier mot fut celui-ci :

« Je suis en train de tout préparer pour me cloîtrer à Beaujon! » Il semblait qu'il lui fallût soulever le monde pour accomplir ce rêve si simple. Il demeurait tout à la fois rue Notre-Dame-des-Victoires et dans je ne sais quelle rue de Montmartre, où il était d'ailleurs invisible. Il semblait déjà qu'il ne fût plus de ce monde : c'était une vision plutôt qu'un homme.



Gérard n'avait de racine nulle part et ne revenait jamais sur la même branche.

Théophile Gautier avait, lui aussi, tenté de faire un nid soyeux à cet oiseau vagabond.

Donc le pavillon de Gérard était un vain luxe, quand je rencontrai Etienne Eggis, qui était bien l'excentrique le plus excentrique de tous les excentriques. Depuis le cousin Jacques qui, je l'ai dit déjà, était un peu mon cousin, la littérature n'avait pas révélé un pareil lunatique : il fallait retourner jusqu'à Cyrano de Bergerac pour lui trouver une filiation.

Il m'apprit en quelques mots l'histoire fabuleuse de sa vie.

Une vie d'aventures et de mésaventures qui l'avait conduit à coucher depuis huit jours dans un bateau du pont Saint-Michel, comme naguère Hégésippe Moreau. Je fus séduit et touché par ce poëte fantasque. Puisque, aussi bien, Gérard aimait mieux ses nuits mystérieuses dans l'imprévu que le repos sérieux dans la solitude de Beaujon, je pouvais bien donner à Eggis la clé du petit pavillon de Gérard de Nerval. Il y prit pied avec joie, mais il me demanda un piano et des cigares. Il ne pouvait rimer ses vers qu'en chantant et en fumant. Il me demanda encore une pension de 1,200 francs, comme s'il eût demandé cela à un ministre. Quand on veut bien faire, il ne faut pas s'arrêter en chemin : va pour la pension. Le lendemain je le vis errer sur les toits de mon hôtel, comme une âme en peine ou comme un somnambule. Il me cria bonjour et me demanda à dîner avec moi. Mme Arsène Houssaye, qui déjà l'avait ouï au piano, lui répondit qu'il serait d'autant mieux accueilli que Gounod dînait à la maison : c'était au temps des chœurs

d'Ulysse. Eggis en raffolait. Il émerveilla Gounod par sa science musicale.

Le lendemain, je conseillai à Eggis de descendre du haut des nues et du haut des toits pour écrire tout bêtement en prose, — et pour ne pas détruire mes toits.

Il força sa nature jusqu'à écrire tout un petit volume qui parut bientôt sous ce titre : *Voyage aux Champs-Elysées*, jolie fantaisie déjà devenue fort rare aujourd'hui. Mais il retourna trop vite à ses extravagances poétiques. Comme il faisait de fort beaux vers, je pris patience. Il payait largement son loyer en nous donnant le soir une demi-heure de piano. C'était Liszt, c'était Chopin. Nous l'écoutions en nous promenant dans le jardin ; mais un soir on ne l'entendit plus, ni le lendemain, ni jamais. On força la porte du petit pavillon avec beaucoup d'inquiétude, mais on n'y trouva ni Eggis, ni le piano, ni les meubles.

Eggis, tout envolé qu'il fût dans les hauteurs éthérées, avait des passions. Il s'était pris à l'amour d'une fillette qui voulait être dans ses meubles. Il avait opéré la nuit le déménagement de tout ce qui était chez lui pour la joie de la demoiselle. Comme il ne reparut pas je ne savais que penser de cette fugue étrange, quand je reçus une lettre de lui, qui commençait par ces mots : *Mon cher volé*. Il partait de là pour expliquer son amour bien légitime et son départ non moins légitime, puisqu'il promettait de payer tout cela avec sa plume d'or. En effet, le lendemain il m'apporta une douzaine de pages folles pour l'*Artiste*, tout en m'offrant d'être mon secrétaire. Je ne voulus pas lui être désagréable : Je lui dictai la moitié d'un roman. Il disparut encore, devenu soudainement amoureux de Mademoiselle Augustine Brohan, qui daigna lui prouver



par ses lettres ironiques qu'elle avait encore plus d'esprit que lui. Deux fois amoureux coup sur coup, il jura de ne plus écrire jamais de prose. Il rima très éloquemment des strophes et des poèmes, tout en voulant renouveler la langue française, se faisant ainsi le précurseur de Peladan et des décadens les plus décadens. Il croyait qu'il était déjà allé dans les Indes ; il me fit un soir ses adieux, tout en me disant qu'il m'enverrait des lettres pour peindre à vives couleurs ce merveilleux pays. Mais il noya bientôt ses rêves dans le lac de Genève, après m'avoir écrit des lettres datées du Mont Blanc.

Ci-gît un oiseau bleu, à qui il aurait fallu couper une aile.

* * *

Et après avoir vu passer comme une procession fantastique toutes ces figures qui ont eu leur auréole d'une heure ou d'un siècle, comment ne pas s'offenser contre une civilisation qui envoie ses poëtes à l'hôpital, qui permet à la mort de faucher les gerbes en fleur, qui ne reconnaît pas les plus glorieux, qui ne secourt pas les plus humbles, quoiqu'elle n'ignore pas leurs misères ?

Autrefois on disait : Aide-toi, le ciel t'aidera. Mais puisque messieurs du gouvernement ont supprimé Dieu, pourquoi ne remplacent-ils pas les faveurs du ciel ? Il ne faut pas oublier que les poëtes ne sont des poëtes que parce qu'ils ont tout sacrifié à la poésie. Lamartine a sauvé la France de la guerre civile en 1848, mais il n'a pas sauvé sa fortune, puisqu'il est mort insolvable. Il faudra donc toujours finir par ce mot DESESPERANZA !



XVIII

De la force de résistance

Pendant deux années — 1879-1880 — je me suis obstiné à une histoire de Molière comme je m'étais obstiné, vingt ans auparavant, à l'histoire de Léonard de Vinci, deux figures qui m'ont passionné.

Un poète disait :

Mon jeu, ma danse, mon festin,
Se font avec Saint-Augustin.

En ces deux années, toute ma vie fut à Molière. J'ai dit tout ce qu'on savait et tout ce qu'on ne savait pas. Voici encore une page de l'histoire de ses œuvres, page qui démontre une fois de plus que si la femme a toujours raison de l'homme, l'homme n'a pas toujours raison de la femme.

Une ancienne gravure que je reproduis ici prouve qu'Armande Béjart était en scène au lever du rideau quand on jouait le *Misanthrope*. Ce beau rôle de Célimène, Molière l'avait créé pour elle dans le vague

espoir de la ramener à lui; mais, aux premières paroles, il retrouva les plus altières rébellions; il voulait qu'elle apparût au lever du rideau, sortant d'un air dédaigneux et saluant par son premier coup d'éventail. Ainsi, l'action était mieux engagée. Quoique Alceste ne parlât pas d'elle dans son amère tirade, on sentait bien que la femme avait passé par là. Il n'y a point de misanthropes parmi les amoureux qui sont aimés. C'est la femme qui verse l'amertume sur les lèvres en révolte. Représentez-vous la scène : elle est bien plus vivante si on voit partir Célimène avec son sourire cruel. Alceste s'efforce de ne point parler d'elle, mais on sent tout de suite qu'elle est dans son cœur. Il arriva ceci : c'est que Molière, après les premières représentations, ne put jamais décider Armande à reparaître au commencement de la comédie sans avoir rien à dire. Quoiqu'elle fût grande comédienne, elle ne comprit pas ce jeu de scène; Molière dut se résigner. Depuis, oncques ne vit Célimène au premier acte du *Misanthrope*. Un soir, comme j'étais chez Mlle Mars avec Mlle Doze, déjà Mme Roger de Beauvoir, on vint à causer de Célimène, qui était le triomphe de Mlle Mars. Je lui rappelai l'histoire d'Armande. C'était la même femme: elle donna raison à Armande, mais elle avoua que s'il était plus digne à l'actrice de ne pas paraître pour ne rien dire, il serait mieux pour la pièce que Célimène marquât ainsi sa figure dès le lever du rideau.

Plus tard je parlai de ceci à Menjaud et à Geffroy : Menjaud, un misanthrope pris parmi les marquis de Louis XIV; Geffroy, un misanthrope du XIXe siècle, tout traditionnel qu'il fût. C'étaient là deux comédiens de haute lignée. Ils regrettèrent, comme moi, que Célimène

ne fût pas du premier acte, même pour ne rien dire, puisque sa sortie était éloquente; mais comment décider une sociétaire, même avec le pouvoir le plus absolu, de paraître à la première scène comme une figurante? Mlle Denain, « chef d'emploi », s'y refusa obstinément en disant que cela n'était pas à faire, puisque cela ne s'était jamais fait au Conservatoire ni au théâtre.

Mme Brohan, plus comédienne que Mlle Denain, me promit d'être la Célimène de Molière; mais, au dernier moment, elle s'éclipsa, me disant qu'elle ne voulait pas jouer ce jeu de figurante qui lui ferait manquer son entrée en scène au second acte. Il en fut ainsi des autres Célimènes; pas une ne voulut figurer. Armande Béjart avait fait école — et mauvaise école.

Vous me demanderez pourquoi je n'ai pas pris une figurante : c'est qu'une figurante ne saura jamais donner le coup d'éventail qu'il faut là — tout à la fois un soufflet et une caresse.

XIX

Caro

Caro vivait selon son cœur. Mais il se croyait toujours sous le regard de la critique. Il eut le tort de ne pas vivre selon son opinion. Aussi le jour où, trop ennuyé du monde universitaire, il se risqua dans le monde où l'on s'amuse, la critique le frappa à coups redoublés. C'était pourtant bien innocent de courir le salon des princesses pour fuir l'air malsain de la Sorbonne et de l'Institut; mais le monde est ainsi fait: il veut des hommes

tout d'une pièce, qu'ils soient sérieux ou qu'ils soient plaisans.

La dernière fois que je l'ai vu, c'était chez une très grande dame. Je l'avais présenté à cette jeune femme charmante qui aspire au sceptre littéraire de la grande Catherine surnommée Catherine le Grand. Il était déjà bien malade ce jour-là : sa figure toute blanche contrastait avec les figures réjouies qui illustraient la table de la princesse tout en s'y illustrant elles-mêmes. Il y avait là Lesseps, Renan, le prince Napoléon, les deux Houssaye, Claretie, Dumas, Jules Simon, Saint-Amand, quelques ambassadeurs et quelques généraux. Caro s'efforçait de bien tenir sa place, mais ses mots étaient aussi pâles que sa figure: l'anémie avait frappé l'esprit comme le corps. Quand on quitta la table, il me dit: « J'ai été très malade ces jours-ci, mais je vais mieux. Un peu plus j'allais voir dans l'autre monde si votre livre sur *les Destinées de l'Ame* est une vérité ou une illusion. Adieu, car maintenant je n'irai plus dans le monde qu'à la condition d'être rentré chez moi à dix heures. » Quelques jours après Caro n'avait plus la permission de dix heures !

Je lui serrai la main tout en cueillant le dernier sourire de l'amitié. Quand je me retournai vers les autres convives qui prenaient le café dans le petit salon, mon premier mot fut celui-ci : « Caro est un homme mort. » Ainsi j'avais vu la pâleur de Théophile Gautier, de Saint-Victor, de beaucoup d'autres chers camarades. Un de nous qui savait lire dans les mystères du cœur dit tristement : « Il a reçu un coup de poignard mortel à la première représentation du *Monde où l'on s'ennuie.* »

Quand Caro eut aperçu à travers les malices de la sa-

tire le néant de sa philosophie, il douta de lui-même et se demanda : « A quoi bon ? » Et l'anémie l'étreignit dans ses bras de glace.

Que va-t-il rester de l'œuvre de Caro ? De belles pages de *l'Idée de Dieu*, quelques chapitres de critique savante et surfine. Malheur aux délicats, a dit un autre philosophe de la famille Caro. Mais quand même il eût créé de toutes pièces une philosophie au lieu d'effeuiller les fleurs variées du jardin de son maître Victor Cousin, on eût dit de son œuvre comme on dit de l'œuvre de tous les philosophes qui n'ont pas bâti leur château dans le pays chimérique de la Philosophie : « Ci-gît le bruit du vent. »

Caro croyait à l'immortalité de l'âme. Et c'est son âme orgueilleuse qui l'a tué. Nous avons bien souvent ensemble étudié la *dualité* — le duel de l'âme et du corps. Caro me disait, avec Bonald, que l'homme est une intelligence servie par des organes. Et je lui répondais que, comme aux jours des saturnales, les esclaves prennent souvent la place du maître. Et j'ajoutais : Pourquoi ne la prendraient-ils pas encore plus souvent ? Ainsi, voici le mois des roses. La nature frémit de jeunesse et de volupté ; les femmes sont dans la renaissance de leur beauté et de leur grâce plus belle encore ; elles jettent le magnétisme à pleines mains et le fluide ravivant à pleins regards. Cependant que faisons-nous ? Vous allez de ce pas à l'Institut, sous la coupole où vous ne cueillerez que les lys fanés de la philosophie et les roses de Bengale de la rhétorique. Moi je vais au Louvre étudier, comme en des catacombes, les statues et les bas-reliefs du passé. Ne ferions-nous pas mieux de vivre de la vie, de courir Paris comme le chamois court la montagne,



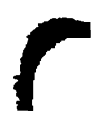
d'attaquer l'imprévu, de nous risquer à l'aventure, d'étudier les figures et les passions contemporaines? Croyez-vous que, le soir venu, nous n'aurions pas mieux cueilli l'heure ?

On a voulu écarter de la mort de Caro toute idée de crime littéraire. On l'a représenté plus fort qu'il n'était contre la critique ; Socrate mourut de la ciguë, mais il ne mourut pas des Guêpes d'Aristophane. Par malheur pour lui, Caro ne put détourner de ses lèvres la ciguë qu'on lui versa gaiement dans une comédie. Qui donc ne l'a pas vu aussitôt dans la pâleur d'une lente agonie?

Certes, il ne faut pas pourtant accuser d'homicide volontaire un homme d'esprit qui sacrifierait un philosophe à un mot, mais aussi qui sacrifierait un mot à un ami. Il ne faut pas non plus accuser cette jeune femme, tant spirituelle et tant cruelle, qui le cloua sous l'éclat de rire d'une lettre à son mari, comme on cloue un papillon sous une épingle d'or.

Car Dieu lui-même lui fut cruel. N'avait-il pas connu l'Irréparable, il y a quelque dix ans, quand la mort entra chez lui pour lui prendre une fille adorée, pour condamner l'épouse si jeune encore aux larmes éternelles, pour couvrir d'un voile de deuil toutes les heures du philosophe. Certes on l'a vu rire encore, de son beau rire cordial, mais ceux qui le connaissaient savent que la Muse, que le Dante n'a pas peinte et qui s'appelle l'Inconsolable, était bien plus près de son cœur que les duchesses rieuses et les femmes savantes.

On pourrait comparer le Moi invisible à la sève toute divine de l'arbre, la sève qui donne les verts panaches, les fleurs épanouies et les fruits dorés. Le Moi visible,



c'est l'écorce souvent rugueuse qui protège l'esprit et le cache. Caro n'avait pas l'écorce rugueuse du chêne, de l'orme, des arbres durs. Aussi, les femmes s'amusèrent à dessiner sur ce platane au contour argenté, des chiffres enlacés, des couronnes de duchesses, des cœurs enflammés. Les entailles furent si profondes que la sève s'altéra. Ce fut alors qu'un bûcheron jaloux de ces fines empreintes, tracées par des mains héraldiques, donna un coup de hache qui pénétra au cœur même de l'arbre. Si bien qu'au premier vent mauvais, le platane tomba.

XX

Henry de Pène

Les journalistes russes qui s'y entendent avaient proclamé Henry de Pène un grand journaliste français. C'est mon opinion depuis longtemps, aussi est-ce une perte irréparable pour la France conservatrice, c'est-à-dire celle qui veut conserver la France, — la France républicaine n'étant que sa sœur cadette. — Les funérailles de de Pène ont prouvé qu'on peut n'être ni prince, ni ministre, ni bureaucrate, pour avoir toute une élite de mille personnes à son enterrement. M. Henry Houssaye, ce jour-là, a fait son oraison funèbre qui exprimait éloquemment ce que tout le monde pensait. La mort de Henry de Pène a donc été un événement politique et c'est un devoir pour moi d'écrire une page à la mémoire de celui qui a écrit : « Arsène Houssaye, mon premier ami dans les lettres. »

Depuis longtemps déjà, il était condamné à mourir jeune ; mais, comme si la mort avait des sourires, il se sentait revivre en ses derniers jours. Il aspirait déjà à une renaissance par les sèves et les rayons du printemps.

Si Henry de Pène avait vu venir à ses derniers adieux tant d'esprits supérieurs ou charmants, tant de cœurs émus, tant d'intelligences désolées, il eût compris que son royaume était un peu de ce monde. En effet, la haute opinion publique, celle qui prend sa source dans les généreux esprits, celle qui est armée des plumes les plus vaillantes, n'était-elle pas ici aux funérailles de Henry de Pène, pour témoigner de son admiration et de sa sympathie à ce galant homme de plume qui a pu toujours marcher le front haut, parce qu'il ne portait dans son cœur que sa religion à la France et son culte au génie français. Aussi fut-il un homme de sacrifice et de caractère.

Dans son atmosphère, ses amis intimes n'ont jamais respiré que les nobles fiertés et les beaux sentiments. Devant lui, aucune lâcheté ni aucune trahison n'auraient pu se manifester. Quoi qu'il écrivît, on sentait le gentilhomme de lettres, non pas qu'il prît dans son style un air hautain et dédaigneux, mais parce que, tout en aimant le naturel, il croyait que l'art d'écrire a ses parchemins et que là aussi noblesse oblige. Il représentait tout à la fois l'ancienne et la nouvelle France. Il y avait du chevalier dans ce chevaleresque ; il y avait de l'humour et de l'ironie dans ce Parisien. C'était un croyant, mais c'était un railleur. Voilà les hommes comme il faut et comme il les faut, surtout aujourd'hui.

Si Henry de Pène a tenu haut le drapeau de la France,

il a tenu vaillamment le drapeau du journalisme, parce que c'est encore la France. Tout ce qui tient une plume a salué le cercueil de Henry de Pène, le jour du dernier adieu, parce que ce cercueil renfermait un des trois grands journalistes de son temps, par la dignité, par le courage et par l'éloquence. Toujours sur la brèche, il était encore de ceux qui disent aux adversaires : « *Messieurs les Anglais, tirez les premiers.* » Hélas ! ce mot lui a coûté cher à la place Vendôme, en 1871.

Tout le monde a été charmé de son esprit; mais ne faut-il pas regretter que tant de beaux écus d'or se soient éparpillés en petite monnaie mais monnaie d'or. Toutes ses pages de chronique sont des pages de romancier et d'historien au jour le jour. Quand on les relira, on sentira toujours battre le cœur du siècle et rayonner l'âme de son temps. Le premier, dans l'Histoire politique, littéraire, mondaine, il est parvenu, sans jamais descendre dans la rue, à peindre le Paris passionnel, humoriste, boulevardier. Tout lui était familier mais jamais sa familiarité n'a inquiété la langue ni l'esprit et pourtant il avait l'art de tout dire, parce qu'il avait l'art de bien dire.

En toutes choses, c'était un maître avec l'épée comme avec la plume. Sa belle figure d'ailleurs l'obligeait à son grand air comme son cœur l'obligeait à toutes les courtoisies. Henry de Pène a eu des amitiés dans toutes les opinions parce que, s'il plaçait Dieu au-dessus de la France, il plaçait la France au-dessus du roi, quel que fût le roi. Comme l'a si bien dit Henry Houssaye : « Les hommes de parti les plus opposés ne sont pas des ennemis s'ils sont de bonne foi, puisque tous, quelle que soit leur politique, sont emportés par le patriotisme. » Et cette main loyale, si ferme par la plume comme par l'é-

pée, était conduite par un cœur d'or. Dans l'intimité, il il avait les cordiales gaietés d'un enfant. Nul ne perdait sa soirée qui avait la bonne fortune de dîner ou souper en sa compagnie. Son esprit jaillissait sur la table comme un vin généreux, or et pourpre, qui frémit dans les coupes. C'était déjà un vif plaisir de le voir de loin quand il apparaissait au balcon des théâtres, ce juge souverain, avec cette noble femme qui semblait une sœur de beauté. Comprend-on les déchiremens de celui qui s'en est allé et de celle restée pour le pleurer. Pouvait-on s'imaginer qu'ils ne partiraient pas ensemble ! Mais c'est là le désespoir voulu par Dieu pour quiconque a entrevu le bonheur. Le bonheur ! Henry de Pène en a montré le sourire, mais a-t-il eu le temps de l'étreindre ? Voyez le tableau de cette existence toute de travail. Elle commence par un horrible duel qui le tient six mois plus près de la mort que de la vie. Viennent toutes les anxiétés du début en ses premières années littéraires qui sont des années de combat. La fortune apparaît mais une catastrophe frappe son père, dont il lui faut payer les dettes, car le père n'avait pas survécu à sa ruine imméritée. Des amis voulurent intervenir. « Non, disait de Pène, il m'est doux de payer pour mon père. » Et il paya toujours. Il était dit que sa vie serait une vie de sacrifice à la France, à la famille et aux lettres : il en a vécu, il en est mort !

Voilà les heureux de ce monde et de la littérature. On s'imagine trop volontiers que tout cela se passe gaiement ; mais quel est le cœur humain qui n'a pas son enfer ? Ce sont surtout ceux qui sont le plus près de la joie, qui sont le plus près des larmes. Il faut que tout se paye à cette cruelle fatalité qui s'appelle la Providence.

Belles lettres

Alexandre Dumas fils a toutes les fortunes. Pour tout autre ce serait un fardeau, mais il porte allègrement ses fortunes comme il portait naguère ses bonnes fortunes ; c'est que, si le père a été le père prodigue, le fils a été l'enfant gâté, il semble que toutes les fées aient souri à son berceau, moins la mauvaise fée qui ne manque jamais de venir grimacer aux autres berceaux puisque c'est la loi humaine.

On dîne fort bien chez Alexandre Dumas, mais quel régal si, au dessert, au lieu de jouer la fameuse partie de billard où il gagne toujours on faisait chez lui une promenade aux flambeaux pour voir les tableaux et s'il vous donnait la clé de son autographile pour y feuilleter les plus belles lettres du monde.

En voici trois qu'il serait dommage de ne pas imprimer. Elles sont adressées à Alexandre Dumas 1er.

I. « Je ne veux pas, mon cher père, que tu m'en veuilles « de ce tu appelles ma paresse. Il me serait aussi im- « possible en ce moment de faire un bon article qu'il me « serait désagréable de l'avoir fait mauvais. Je n'ai pas, « comme César et toi, le don de l'ubiquité morale, et ma « pauvre tête, qui n'était pas, je crois, destinée à autre « chose, dans les vues providentielles, qu'à te lire et te « comprendre, se casse menu sous des répétitions de « cinq heures par jour. Quand je sors du théâtre, je suis « ahuri, comme un chien de campagne au milieu de « Longchamps. Ce que je t'enverrais serait bien pauvre « à côté de ce que tu m'as lu, et je ne voudrais pas, pour « toi, qu'on vît dans le premier numéro de ton journal « qu'avant de faire de si bons articles tu as fait un enfant « si bête. On serait capable de dire encore que tu as pris « un collaborateur.

« Je t'embrasse, cher père, en te prouvant mon respect « par ma désobéissance. « ALEXANDRE DUMAS fils. »



II. « Vous avez appris, mon cher Dumas, que j'étais « devenu votre abonné, et vous me demandez mon avis « sur votre journal.

« J'en ai un sur les choses humaines ;

« Je n'en ai point sur les *miracles*.

« Vous êtes surhumain : mon avis sur vous, c'est un « point d'exclamation !

« On avait cherché le mouvement perpétuel, vous « avez fait mieux, vous avez créé l'*étonnement perpétuel*.

« Adieu, vivez, c'est-à-dire écrivez ; je suis là pour « vous lire quand je ne lis pas votre fils. « LAMARTINE. »

Lamartine ne rappelait-il ce mot de Socrate à un poëte : « chantez pour les Muses et pour moi. »

Il y en a une de Victor Hugo qui dépasse celle de Lamartine. On sait que les lettres de Victor Hugo sont toujours des titres de génie ou des certificats de vertu.

Hauteville-House, 11 décembre 1859.

III. « Cher Dumas, je veux vous féliciter du succès et de tous les succès de votre fils. Quelle admirable et douce chose ! Le père mêlé au rayonnement du fils, le fils mêlé à l'auréole du père !

Oui, vous êtes un « père prodigue » : vous lui avez tout donné, drame saisissant, passion chaude, dialogue vrai, style étincelant ; et en même temps, miracle tout simple dans l'art, vous avez tout gardé ; vous l'avez fait riche en restant opulent.

« Et lui, de son côté, il sait être original, tout en étant votre fils ; il est vous et il est lui. Embrassez-le pour moi. *Te referent fluctus !* « VICTOR HUGO. »

Je donne ici ces lettres, pour montrer la cordialité qui était la caractéristique des grandes personnalités du siècle. Dumas eut çà et là un ennemi qui s'appelait Dumas, je ne parle pas des « folliculaires », mais tout le siècle fut son ami. Cela montre aussi que le fils de Dumas a eu à son début toutes les amitiés admiratives. Il faudrait ajouter ici celles d'Alfred de Vigny et d'Alfred de Musset qui ont dit tous les deux : *Ecce Homo !*



THÉOPHILE GAUTIER JULES JANIN ARSÈNE HOUSSAYE

XXI

Journaux et Revues

Les Journaux et les Revues sont la menue monnaie de la vie intellectuelle. Ils finiront par tuer le livre, mais ils ne tueront pas le beau livre.

C'est vainement qu'ils auront beaucoup d'esprit et de savoir; les œuvres des poëtes, des historiens, des philosophes et des romanciers forceront toujours la porte des bibliothèques. Les journaux,.d'ailleurs, ont cela de bon qu'ils créent des lecteurs.

Il y a cent ans, il n'y avait qu'un journal qui fût bien lu, c'était l'*Almanach*, une gazette qui ne paraissait qu'une fois l'an. Aujourd'hui, les journaux par milliers paraissent et disparaissent à toute heure. On y débite le vrai et le faux, tant pis pour ceux qui ne savent pas bien lire.

Si j'étais assez naïf pour donner des conseils, je dirais aux gens de lettres : « Ne prenez jamais le souci de diriger un journal. Lamartine est mort à l'œuvre, Balzac y a échoué, Dumas I[er] a failli y perdre sa plume de mousquetaire. Le rédacteur en chef, ô mes amis, est le plus sacrifié des rédacteurs. Si le journal va bien, cha-

cun des collaborateurs s'attribue le succès ; s'il va mal, c'est la faute du rédacteur en chef. Et quel souci de toutes les heures ! Il n'est pas un aspirant littéraire qui ne s'arme contre lui, s'il a refusé de sa prose ou de ses vers. Il n'est pas un gros bonnet de la rédaction qui ne se plaigne d'être mal payé. Et je ne parle pas de sa responsabilité, pour les bêtises qu'il contresigne sans les avoir lues et les épigrammes qui blessent ses amis.

C'est en 1844 que je tombai pour la première fois dans cette bévue. Quatre de mes amis achetèrent l'*Artiste* et me nommèrent rédacteur en chef. J'eus beau leur représenter que le rédacteur en chef était le public, qui donnait tort ou raison, il me fallut en passer par là. J'ai du moins la conscience nette. J'étais pour les aurores littéraires plutôt que pour les soleils couchans, j'ai donc appelé à *L'Artiste* toute la jeunesse efflorescente des arts et des lettres. Ce journal, d'ailleurs, a ses parchemins. Il a commencé avec Jules Janin, il a continué avec moi, après quoi Théophile Gautier en a été le rédacteur en chef pendant quelques années. Je l'ai repris comme un vieil ami qui menace ruine jusqu'au jour où j'ai passé la main, car en ce tout petit gouvernement combien d'orages et de tracas ! Nul n'arrivait à l'heure parmi les écrivains et les graveurs, si bien que Banville, un des plus assidus, écrivait dans ses odes funambulesques que « *L'Artiste* était un journal paraissant quelquefois ». Eh bien, quels que fussent les torts de l'*Artiste*, il y a soixante ans qu'il paraît et on lui doit quelque reconnaissance pour l'hospitalité qu'il a donnée à tous les jeunes lettrés. De mon temps j'ai ouvert la porte à deux battans à des inconnus devenus célèbres : Beaudelaire, Gramont, Champfleury, Esquiros, Lafayette,

Murger, Banville, Desplaces, Vacquerie, Mantz, Barbara, Aubryet, Molènes, Pelletan, Ourliac et autres charmans esprits du côté des lettres. Du côté des arts la pléïade était tout aussi sympathique. Eugène Delacroix me fut toujours fidèle ; je garde religieusement des cuivres de lui, cuivres que je pourrais vendre au poids de l'or.

Quand j'ai quitté *L'Artiste* la première fois, j'ai imprimé un adieu à mes poëtes, à mes critiques, à mes aqua fortistes. En voici quelques alinéas :

« Il y a les libres esprits, qui vont cherchant partout l'art et la pensée, dans les poëmes d'Homère, dans les bas-reliefs antiques, dans les pages mystérieuses et solennelles de la Bible, dans les pâles rêveries des Byzantins, dans les épanouissemens de la Renaissance, dans le livre radieux qui s'appelle *la Nature :* ceux-là ce sont les rédacteurs de *L'Artiste.* Ils n'ont subi aucune école, ils n'ont eu de culte que pour l'idée, ils n'ont eu de passion que pour la forme ; ils ont salué les soleils couchans, mais c'est vers l'aube matinale qu'ils se sont tournés, plus inquiets de ceux qui feront l'avenir que de ceux qui sont déjà passés. Il leur sera beaucoup pardonné, parce qu'ils ont beaucoup aimé les jeunes.

« Oui, les jeunes en art et en poésie, nous les avons aimés, nous leur avons donné notre cœur et notre plume. En est-il qui soient venus à nous amoureux du marbre ou de la palette, de la prose ou du vers, sans avoir été accueillis comme des frères ?

« Nul d'entre nous n'oubliera en quelle insouciante fraternité nous vivions à ce journal ; ceux qui étaient nos amis le sont encore et le seront toujours, sans oublier cette bonne académie de Reims, qui nous envoyait

chaque année un si royal panier de vin de Champagne. Comme nous buvions gaiement la verve de ses vignes ! Dira-t-elle que nous ne lui avons pas rendu l'esprit qu'elle nous a envoyé ?

« Je remercie mes amis, ceux-là qui ont donné ici la fleur de leur jeunesse, leur verve et leur humour. Quand on m'a confié le droit de rédiger ce journal, je suis allé à eux, ils sont venus à moi : nous nous sommes rencontrés en chemin. »

En 1851, nous nous rencontrâmes quatre pour faire la *Revue de Paris* de nos rêves, Théophile Gautier, Louis de Cormenin, Maxime du Camp et moi. Nous retrouvâmes toute la jeunesse littéraire : Gustave Flaubert y débuta par *Madame Bovary*. Il faudrait citer cent œuvres qui ont survécu, mais Maxime du Camp se croyant impeccable voulut gouverner tout seul.

Je me suis laissé reprendre en 1860 par Girardin qui voulait enfin vivre sans se faire des « ennemis * ». Pendant trois ou quatre ans j'ai dirigé la philosophie et la littérature dans *la Presse*. C'était plus facile qu'à *L'Artiste* parce qu'il y avait là beaucoup d'argent pour la rédaction.

J'appelai toutes les plumes d'or par une introduction dont je détache ces quelques lignes :

« *La Presse* qui n'a pas d'école, mais qui fait école puisqu'elle est une des phalanges avancées de l'esprit humain, veut ouvrir ses rangs à toutes les plumes vaillantes. Désormais, ici même, sous ce large titre *Variétés*, ceux que le génie a consacrés et ceux qui sont déjà pro-

* On me demandait pourquoi Émile de Girardin se levait à quatre heures du matin; j'ai répondu par un mot de vérité éclatante : « C'est pour se faire des ennemis. »

mis à la renommée, les penseurs, les critiques, les philosophes donneront le mot d'ordre de l'esprit français.

« La littérature, dans son expression la plus élevée, a droit à une grande place dans un journal comme *la Presse*, qui, par son passé glorieux et par les forces vives dont elle dispose toujours, marche librement au premier rang des vainqueurs de l'opinion publique.

« Le journal politique, quand il n'est pas la théorie, est le trait d'union de la théorie à l'action. Or, dans les heures de repos, ou plutôt dans les heures de travail, la littérature est toujours la bonne fée qui indique le mirage à ceux qui souffrent et les horizons à ceux qui espèrent. Elle est sœur de la politique, sa plume est du même acier. Et combien de fois n'a-t-elle pas eu sa part dans les conquêtes ! »

C'était un beau journal que *la Presse* de Girardin, surtout quand il cessa d'avoir « une idée par jour », mais par malheur, cet enfant terrible se remit à écrire tout exprès pour faire supprimer *la Presse* pendant six mois, ce qui fut un coup presque mortel pour un journal qui était estimé à deux millions et qui tirait à cinquante mille exemplaires — du temps des trois sous.

Après la Commune, Théophile Gautier, dépossédé de son feuilleton du *Moniteur*, Saint-Victor, que la politique avait grisé de par Gambetta, Armand Gouzien, qui s'intitulait modestement l'esprit des autres, Arnold Mortier, déjà le Monsieur de l'Orchestre, prouvèrent au banquier Hureau que le besoin d'un nouveau journal était impérieux.

La *Gazette de Paris* parut sous ma direction. Ce fut d'abord un vif succès. Voici d'ailleurs le sommaire de chaque jour : Le *feuilleton des théâtres* et les *expositions*

de tableaux, par Théophile Gautier; *Philosophie politique*, par Paul de Saint-Victor, Armand Silvestre, Emmanuel des Essarts, Henry Houssaye, Leconte de Lisle. *Sur la Brèche*, par Catulle Mendès et Xavier Aubryet. *A la volée*, par Théodore Barrière. *Les premières représentations*, par *Un Monsieur de l'Orchestre*. *Les Camées parisiens*, par Théodore de Banville. *Lettres de l'extrême-droite et de l'extrême-gauche*, par Charles de Lafayette, Gaston Jollivet, Édouard Lockroy et Camille Pelletan. *L'esprit des autres*, par Armand Gouzien. *Le foyer de l'Opéra*, par Albéric Second. *Les Ateliers*, par Marc de Montifaud. Un roman d'Alexandre Dumas. Un roman de l'auteur des *Grandes Dames*. *Une Nouvelle*, de Théophile Gautier. Et toutes les bonnes fortunes qui viennent toujours à un journal quand la rédaction est de premier ordre.

Tout allait bien, quand le financier, qui avait créé en même temps la Banque de l'Industrie, mit le journal à un sou afin d'avoir plus de cliens pour mieux appeler les actionnaires. Le journal passa d'un tirage de dix mille à cinquante mille, mais, je l'ai dit déjà, la déconfiture de cet homme de chiffres fut la mort pour la *Gazette de Paris*, un regret très vif parmi le public comme parmi les rédacteurs.

J'ai conservé le volume des six premirs mois, il n'y a pas de plus beau journal. De longtemps, il passera beaucoup d'eau sous le pont des Arts avant qu'on ne puisse réunir de tels rédacteurs.

J'avais bien juré de ne plus rien diriger du tout, quand un esprit hardi me prouva qu'à côté de la Revue des anciens temps il fallait la Revue des temps nouveaux. Voilà pourquoi la *Revue de Paris*, déjà morte deux fois,

reparut sous mon nom à côté du nom d'Armand Silvestre. J'avais eu beau m'en défendre pour mille et une raisons, mais surtout par la raison de la paresse, il me fallut grouper les maîtres du journalisme pour le grand jeu de l'esprit et des idées : Jules Simon, Wolff, Fouquier, Sarcey, Cornély, Andrieux, Bauër, Maret, Barrès, Ganderax, Lepelletier, Lorrain, et beaucoup d'autres plumes d'or.

Tout en appelant les jeunes d'aujourd'hui, je n'avais pas oublié les jeunes d'autrefois, — je pourrais dire les jeunes de quatre-vingts ans. — Ainsi, nos trois premiers appels, Armand Silvestre vous le dira, furent Alphonse Karr, Félix Pyat et Barbey d'Aurevilly. Mais, hélas ! la mort va vite parmi ces jeunes-là ! A peine si Barbey d'Aurevilly et Félix Pyat ont pu nous donner quelques-unes de leurs pages vivantes sous les vives couleurs de leur imagination.

Karr est toujours vaillant, voyez-le plutôt entre Silvestre et moi, d'après un beau dessin de Desmoulins.



ARMAND SILVESTRE ALPHONSE KARR ARSÈNE HOUSSAYE



ALEXANDRE DUMAS. 1852

XXII

Le monde et le demi-monde

Tout s'en va. Le demi-monde a tué le monde; le tohu-bohu a tué le demi-monde.

Ce qui désoriente le physiologiste, le psychologue, le féministe, c'est que plus nous nous élevons dans la civilisation, plus nous habillons notre âme. Quand les femmes n'étaient vêtues que de leur pudeur, elles ne songeaient pas à mettre des robes à leurs sentimens. C'est peut-être cette obstination de la femme civilisée à voiler son âme qui nous fait rechercher à certains jours la compagnie des courtisanes, car la plupart ne font pas de façons pour se laisser lire à livre ouvert. Ceci n'est-il pas un peu l'explication de l'amour des anciens philosophes pour les Aspasies et les Phrynés? Aujourd'hui que nous sommes à notre olympiade la plus clairvoyante, sinon la plus radieuse, beaucoup d'entre nous trouvent tout naturel d'être de la mauvaise compagnie des femmes, non par désordre d'esprit, mais par recherche de la vérité.

Si on en croyait les gazettes — chapitre des échos — on ne douterait pas que l'aristocratie ne fût plus radieuse que jamais par l'annonce des mariages, des naissances, des baptêmes et des enterremens qui se disputent les nouvelles du jour; mais, pour ceux qui savent lire, combien d'herbes folles ont poussé vertement dans le camp des Croisés. Pour un vrai nom héraldique qui éclate sous les soleils couchans du passé, combien de marquis, de comtes et de barons dont on n'avait jamais entendu parler ni à Fontenoy ni à Austerlitz!



Monsieur Ollivier de Jalin a la douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'il vient de faire en la personne de sa demi-mondaine :

Madame la baronne d'Ange qui a fait prononcer son divorce contre le baron d'Ange et qui vient de se remarier avec le comte Alphonse de Gamahut.

PRIEZ POUR ELLE

Cette lettre de deuil est le dernier coup porté au demi-monde. Depuis longtemps déjà ses héros et ses héroïnes étaient dans le département de la Dèche, chef-lieu Priva; la consécration du divorce lui a porté le coup de grâce. La femme séparée de corps — quand les biens étaient mangés — tombait fatalement dans le demi-monde. Mais aujourd'hui que la femme ne se sépare que pour se relever par le mariage, c'en est fait de toutes les baronnes d'Ange qui illustraient les salons de mauvaise compagnie.

Dans une de ses cruelles et charmantes préfaces, Dumas conte avec sa gaieté amertumée les trappes ou

les fausses trappes de ce troisième dessous, de ces « belles vagabondes bien nées, toujours en quête d'aventures, d'émotions et d'oubli. Tous ces gens-là se tiennent aussi bien dans le salon que les domestiques dans l'antichambre. Pour un étranger, pour un naïf, pour un homme de génie occupé d'astronomie ou de mathématiques, rien dans les émanations extérieures qui sente la mauvaise compagnie. Mais tout à coup, quand ceux qu'on veut esbrouffer sont partis, changement à vue comme dans une féerie : les princesses se métamorphosent en chouettes, chauves-souris et autres animaux nocturnes. Baccarat, souper, désinvolture incroyable : le monde a disparu, il n'y a plus que le demi-monde. » Voilà la terre nouvelle que découvrit Dumas, mais cette terre est aujourd'hui submergée par les grandes vagues du divorce.

Il faudrait retourner bien loin dans le passé pour faire l'histoire du demi-monde ; comme je ne me destine pas à l'Académie des sciences morales et politiques, je me contenterai de parler de mes contemporaines.

Toutefois, je veux rappeler qu'il y avait un peu de demi-monde à la cour de Salomon, car la société des sept cents femmes et des sept cents concubines devait créer de singulières méprises ; pareillement à la cour de Charlemagne, quand il fonda son académie, où il y avait des évêques et des courtisanes ; pareillement à la cour de quelques-uns de nos rois, par exemple le Diable-à-Quatre, le Roi-Soleil, Louis le Bien-Aimé. Le Directoire eut ausi son demi-monde, présidé par Notre-Dame de Thermidor ; mais il a fallu venir jusqu'à Dumas deuxième du nom pour que le mot fût consacré par un baptême académique.

Ce fut surtout en 1844, à la fête de charité donnée en l'hôtel de la princesse Czartoriska, que tous les mondes se rencontrèrent. Il n'en coûtait qu'un louis pour entrer et on ne demandait pas d'état civil; aussi, sur le coup de minuit, on vit affluer toute une douzaine de jolies créatures, satin blanc, gaze, dentelles, épaules nues, sein provoquant, toute une vague qui nous submergea, jetant de blanches Océanides, filles de Vénus Aphrodite. Ce fut la comédie imprévue. Le faubourg Saint-Germain se cacha sous son éventail, mais les filles galantes ne cachèrent rien de leurs beautés.

Les hommes héraldiques, amis de ces demoiselles, qui avaient accompagné leurs femmes, jouèrent la surprise pour ne pas indigner leur monde; mais peu à peu ils servirent de traits d'union, parce que parmi les femmes comme il faut beaucoup étaient curieuses. Elles s'ennuyaient chez elles; elles n'étaient pas fâchées d'apprendre comment on s'amusait chez ces demoiselles. La célèbre Mme de Troisix et la plus célèbre Mme Ygrec risquèrent un brin de causerie au passage, à propos de rien. Que dis-je! A propos de tout : à propos de chiffons! « Qui donc vous habille si bien? — Oh! comme ce corsage est merveilleusement découpé! — Et quel goût dans cette coiffure! »

Et les demoiselles répondaient : « Vous êtes bien plus belles que nous, mais vous portez des robes trop montantes, ce qui éteint vos diamants. »

Une autre disait : « Ah! madame la marquise, comme vous avez tort de nous en vouloir : si nous vous débarrassons de vos maris, c'est qu'ils vous ennuient. »

L'air de bonheur que répandaient ces capiteuses coquines donna du courage à quelques-unes des femmes

du monde qui gémissaient sous le verrou conjugal. On parla un peu plus de séparation de corps ou de biens ; peu à peu, dans les dîners donnés par ces demoiselles, on vit apparaître quelques figures de femmes tombées, qui n'étaient pas trop surprises de retrouver là les hommes de leur monde. Ainsi beaucoup de femmes furent entraînées, le demi-monde leur paraissant bien plus gai que le beau monde emprisonné dans ses devoirs. C'était à qui ferait la plus belle chute : savoir bien tomber est un art comme un autre. Ce fut bientôt la confusion des confusions.

Aujourd'hui, où est le monde, où est le demi-monde ?

Alexandre Dumas, qui a refait la géographie des passions en profond philosophe, vous répondrait mieux que moi.

ALEXANDRE DUMAS II

C'est le nouveau théâtre, humain, réel, étrange;
Marguerite Gautier coudoie Ophélia,
Le cœur saigne en raillant, l'amour est un échange
De deux corruptions et d'un camélia.

Le demi-monde s'ouvre à la baronne d'Ange,
Diane avec un lys fume un régalia,
Le masque du démon est le masque de l'ange :
Voyez à l'avant-scène Angèle et Lélia.

Ce n'est plus Dumas I; ce n'est plus l'ancien drame,
Le romantisme avec son vertige qui brame,
Ses rois, ses chevaliers, son idéalité.

Dumas II, autre vie, autre amour, autre source,
La comédie au bois, au salon, à la Bourse,
Mais plus tragique encore en sa réalité.

XXIII

Un roi sans peur et sans reproches

Quand le prince royal fut appelé, en 1875, pour prendre la couronne, il était à Londres; il passa par Paris, non parce que c'était le chemin, mais parce qu'il voulait embrasser sa mère, la reine Isabelle, en son palais de l'avenue du Roi-de-Rome. La reine, si fière de son fils, un peu parce qu'il était roi, beaucoup parce qu'il était beau, le conduisit à l'Opéra. C'était tout à propos l'ouverture du monument de Garnier. La reine d'Espagne daignait m'appeler son ami ; j'allai dans la loge saluer la Majesté passée et la Majesté future. Les deux Majestés me retinrent pendant le dernier acte. Après le spectacle, je fus du souper ou plutôt du lunch de minuit. Je crayonnai sur la table ce sonnet qui me valut une rude poignée de main de celui qui était déjà Alphonse XII :

Les révolutions, ces chercheuses moroses
Qui traversent la nuit sans trouver le matin,
Avaient voilé l'Espagne et son changeant destin.
Mais l'aurore revient les mains pleines de roses.

Comme Apollon lançait ses trois quadriges roses
Sur le pays hellène et le pays latin,
Vous ramenez le jour dans l'éclat argentin
A cette belle Espagne, espoir des grandes choses !

Ce fier peuple espagnol a des jeux de lions :
Vous ne le verrez pas en ses rébellions,
Car vous avez, ô Roi ! la douceur et l'épée !

Par le Styx de l'exil votre âme est retrempée,
Vous allez jeune et beau, la clémence à la main,
Mettre l'Espagne en fête avec un lendemain.

Hélas ! Après dix années, le lendemain fut un jour de deuil.

Depuis je n'ai pas revu le roi quelles que fussent mes sympathies et les invitations de la Reine mère. Mais le roi daigna m'écrire deux lignes, quand je lui demandai pour Métra la croix de Charles III, qu'il lui eût donnée d'ailleurs sans ma prière :

« Mon cher Arsène Houssaye, votre ami est nommé « chevalier de Charles III. Croyez à mes souvenirs. »

Qui ne se rappelle vers la fin du second Empire ces deux jolies figures que tout le monde saluait à la cour avec une si cordiale sympathie ? La plus accusée était celle de ce jeune enfant chassé de Madrid, pour y être rappelé en triomphe sous le nom d'Alphonse XII. L'autre figure beaucoup plus douce, mais qui devait bientôt s'accentuer, c'était celle du fils de l'empereur, déjà posant son pied sur la première marche du trône. Nul n'eût dit alors que lui ne règnerait pas, tandis que l'Espagnol règnerait glorieusement dix années sur le trône de Charles-Quint. Et qui eût dit que ces deux jeunesses si vaillantes et si royalement douées seraient fauchées avant la moisson !

Tout s'est effacé en Europe pour huit jours devant la mort d'Alphonse XII. C'est que ce coup porté à l'Espagne

retentit funèbrement dans toutes les nations. C'est une colonne de moins pour soutenir le vieil édifice des royautés. Alphonse XII fut l'idéal des rois. Il était brave, chevaleresque et sage, quoique dans tout le feu de la jeunesse. L'Espagne lui doit peut-être ses meilleures années du XIXe siècle. Non seulement il a aimé sa patrie, mais il l'a élevée plus haut : n'était-il pas beau de le voir, déjà frappé à mort, disputer et reconquérir et les reprendre les îles Carolines à la nation la plus forte de l'Europe.

Il y a un beau livre à faire sous ce nom d'Alphonse XII. Il ne faudra pas oublier cette admirable scène de tragédie déjà écrite d'ailleurs par Victor Hugo dans *Hernani*. La veille de son couronnement, Alphonse XII n'eut qu'une idée, ce fut d'aller saluer dans la mort Charles-Quint et Philippe II. Il partit donc pour le palais de l'Escurial, ce panthéon des rois d'Espagne. Après avoir prié dans l'église, il voulut descendre dans la crypte. Quand il vit le tombeau de Charles-Quint, il pleura, parce qu'il comprit toute la grandeur de cette figure, parce qu'il songea que tout n'est que poussière.

Il voulut voir la poussière de plus près; il donna l'ordre d'ouvrir le sarcophage de marbre noir, ce qui prit toute une demi-heure.

Et quand le jeune roi fut plus près encore de ce géant des Espagnes, comme on a dit, il voulut être seul. Il prit toute une heure, l'une des heures noires de la vie, où on entrevoit les lumières de la mort. Il passa de la rêverie à la méditation. Des courtisans qui s'étaient éloignés ont entendu ces nobles paroles qui retentirent jusque dans l'escalier de la crypte : « O Charles-Quint, « avant de monter sur le trône de mes ancêtres, j'ai

« voulu méditer devant le tombeau du plus glorieux de « mes prédécesseurs. J'ai voulu voir le peu de place que « tient un roi trois cents ans après sa mort. Mais j'ai « touché les cendres d'un grand roi. Inspire-moi, ô « Charles-Quint ! »

Et s'avançant de quelques pas, tout en saluant les autres tombeaux, il regarda la place où à son tour il ne serait plus que poussière. Certes, il ne croyait pas alors qu'il reviendrait sitôt se coucher dans ce campo santo des rois d'Espagne.

Dès qu'il fut sur le trône, il n'oublia pas son ami le prince Impérial de France, il lui écrivit une lettre intime pour lui dire que la destinée qui le sacrait roi songeait déjà à Napoléon IV.

A peine roi, Alphonse XII reçut le baptême du feu. Il partit pour les provinces du Nord : Il fallait battre les Carlistes. Dès qu'il fut sur le théâtre de la guerre, il prouva que sous le roi il y avait un soldat. Nul ne fut si familier ni si vaillant camarade. Il fallait le voir dans sa jeunesse altière, escorté de ses hussards, crâne comme le plus crâne; un de ses aides de camp fut atteint sans le faire pâlir. Au plus fort de la bataille, les généraux le supplièrent de s'abriter ou de se retirer sur Tafalla. « Jamais ! s'écrie Alphonse. On n'abandonne pas ses compagnons, on meurt avec eux. »

La mêlée fut héroïque, car on était brave des deux côtés. C'en était fait des Carlistes, mais il avait fallu que le roi entrât dans la bataille pour qu'on criât « victoire ».

Aussi quand Alphonse visita dans sa retraite Espartero, le marquis de Molins déclara que le jeune roi était deux fois digne de serrer la main du duc de la Victoire,

comme roi et comme soldat : « Sire, vous avez droit aux insignes de l'ordre militaire de Saint-Ferdinand. »

« Non, dit Alphonse, je n'aurai droit à ces insignes que le jour où je m'appellerai comme vous le duc de la Victoire. »

Mais le duc de la Victoire qui, pour recevoir le roi, portait le grand cordon rouge et la plaque en diamant de Saint-Ferdinand, dit à son jeune souverain : « C'est beau de refuser au ministre, mais vous ne pouvez pas me refuser à moi-même. »

Et Espartero, embrassant le roi, lui passa le grand cordon de Saint-Ferdinand :

« Sire, vous ne pouvez pas me refuser cette cuirasse que j'ai portée durant toutes mes campagnes. »

Malherbe a dit : « La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles. »

Pourquoi frapper une si belle jeunesse, pourquoi faire jaillir tout autour du roi la source des larmes ! Une mère ! une femme ! des enfants ! tout un peuple ? Car son règne a été un bienfait. On n'oubliera pas cette virile, brillante, héroïque royauté qui n'a duré que dix ans. L'histoire la marquera dans son livre d'or.

Et puisque j'ai parlé de la Fatalité, il me faut rappeler l'histoire de la bague du dernier roi d'Espagne.

Cette bague, ornée d'une opale, lui avait été donnée par la reine Isabelle la veille du jour où elle tomba du trône. Ce fut donc la bague de l'exil : Peu à peu l'opale perdit sa belle couleur du ciel d'Espagne comme si le ciel d'Angleterre et de France eût frappé sur la pierre. Le jour de son mariage, il la donna à sa femme, la fille du duc de Montpensier.

Elle mourut ! il reprit la bague pour la porter en sou-



venir, mais bientôt il la donna à l'infante sa sœur. Elle mourut. La reine Christine prit la bague de sa fille quand on mit l'infante dans le cercueil.

La reine Christine mourut.

La reine Isabelle prit la bague au lit de mort de sa mère, mais Alphonse XII eut peur pour sa mère et la remit lui-même à son doigt. Le roi, comme tous les rois, avait une maîtresse, dit la légende. La reine lui redemanda l'opale, il l'avait donnée à sa maîtresse.

La maîtresse mourut. On rapporta la bague au roi, il se promit de la jeter dans la mer ou tout au moins dans le Guadalquivir, mais la mort ne lui en laissa pas le temps, puisque le tombeau s'ouvrit presque aussitôt pour lui.

Et maintenant, qui portera la bague, si le roi ne l'a pas gardée à son doigt de marbre?

Ceux qui ne croient pas à la fatalité de l'opale croiront-ils à la fatalité du nombre treize?

Quand le roi Alphonse XII se présenta à Aranjuez pour réconforter les cholériques, il déjeuna au palais; à peine était-il à table qu'un aide de camp lui dit : Sire, je prends la liberté de quitter votre majesté, car je viens de compter : nous sommes treize à table.

Alphonse se mit à rire; il demanda au duc de Castillejos les noms de ses convives afin de voir si, au bout de l'année, l'un d'eux serait mort.

C'est lui qui mourut le premier!



LIVRE XLVI

ÇA ET LA

Tout en voulant conduire ma vie, je voudrais dire à quatre chevaux pour imiter mon maître Phebus-Apollo, je reconnais que le plus souvent c'est ma vie qui m'a conduit tantôt bien, tantôt mal, me jetant çà et là sur le pavé, mais m'entraînant dans le beau pays des illusions. Je ne puis donc pas dire que j'ai suivi rigoureusement les pas de la sagesse. Ce nouveau livre, que j'écris quelque peu à la diable, semblera sans doute mal ordonné jusqu'à l'incohérence, mais la vie elle-même n'est-elle pas l'exemple du désordre le plus imprévu? Voilà pourquoi j'espère qu'on ne s'impatientera pas trop si je n'ai pas toujours suivi l'ordre des dates, des sentimens et des passions.

On trouvera dans les pages suivantes quelques tableautins et quelques profils des hommes et des choses. La vie intime d'un peuple a aussi sa place dans l'histoire pour l'étude des mœurs et des mouvemens de l'esprit humain.





Quand on écrit ses confessions, il faut avoir le courage de dévoiler ses gamineries quelque peu risquées.

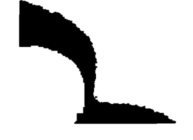
Rachel m'arriva un matin tout en gaieté. J'étais dans mes vignes de Beaujon. Avant de me parler, elle éclata de rire. « C'est de moi que vous riez ? — Pas du tout, c'est de moi. — Vous avez dit une bêtise. — C'est bien mieux, j'en ai fait une. » Elle me montra un bracelet à diamans et à perles qui valait bien 20,000 francs. « Où avez-vous pris cela ? — Pris c'est le mot. J'ai pris cela par la main du docteur Véron, je viens de lui jouer une comédie de ma façon. »

Rachel joua la femme sérieuse : « Vous êtes mon ami ? — A la vie, à la mort. — Eh bien, vous allez jouer le rôle d'un homme qui a donné sa démission du Théâtre-Français. — Pourquoi ? — Parce que le docteur sera nommé demain à votre place. — Je ne comprends pas bien, dites-moi le dernier mot de la comédie ? — C'est bien simple et bien compliqué : j'ai vu un bracelet, rue de la Paix, en allant goûter chez le docteur, je lui ai dit : « Pourquoi n'êtes-vous pas directeur du Théâtre-Français ? Houssaye ne me donne que des bouquets, vous me donneriez des bouquets de diamans. O Mécénas ! » Là-dessus, je lui

parle du bracelet que je viens de voir. Dans sa galanterie, il l'envoie chercher, il le trouve beau, mais il ne veut pas me le donner. Je lui dis : « J'ai fait Houssaye directeur du Théâtre-Français : Donnant, donnant, je vous fais directeur du Théâtre-Français. » Vous ne le croirez pas, il me répond : « Donnant, donnant; » mais il commence par me donner le bracelet sur ma parole ; là-dessus je cours chez Fould, qui est aussi canaille que moi. « Mon cher Achille (ce nom de l'*Iliade* ne manque jamais son effet), j'ai nommé Véron directeur du Théâtre - Français pour ce bracelet qui vous éblouit. » Fould me demande si je bats la campagne sur le chemin de Charenton. « Non, lui dis-je, si vous m'aimez (une phrase qui ne manque jamais son effet), vous appellerez Véron, vous lui direz qu'il est nommé directeur du Théâtre-Français, la comédie durera vingt-quatre heures, après quoi il n'osera pas me redemander mon bracelet. — Mais, dit le ministre, si je lui donne ma parole et si je ne la tiens pas, il va faire des cris de paon, on parlera de cette aventure au conseil des ministres. — Eh bien, vous direz que Houssaye qui avait donné sa démission l'a reprise dans les vingt-quatre heures. »

Qui croirait que cette comédie fut jouée par Rachel, Fould et moi ? Véron vint me voir en me disant : « Rassurez-vous, car vous serez nommé directeur des Beaux-Arts.— Que m'importe, dis-je à Véron, puisque je suis agréable à Rachel et à vous ? »

Il arriva ceci : Rachel, à quelques jours de là, fut la première à dénouer le masque, croyant qu'il lui pardonnerait. Quand c'est bien joué, on pardonne toujours à une femme. Rachel, pour obtenir sa grâce, renvoya le bracelet au joaillier, ce que Véron n'accepta point. Toutefois il la condamna à l'embrasser, lui son vieil



amoureux qui ne fut jamais que son amoureux. Véron se réconcilia avec Fould qui jura sur les eaux du Jourdain qu'il était de bonne foi, mais Véron ne me pardonna jamais — ni moi non plus.

C'était en 1854, au temps même où Véron venait de se faire peindre par Geffroy en un second tableau de la Comédie-Française où je faisais la roue entre Mlle Rachel et Mlle Brohan. Il donna ce tableau à Janin pour ne plus me voir.

Ce ne fut pas tout, il avait, par bonne amitié, écrit dix pages sur moi dans ses mémoires. Sa cuisinière Sophie les lui demanda pour les jeter au feu. Rachel nous invita à dîner l'hiver suivant; elle nous mit la main dans sa main, mais Véron me garda toujours rancune. Je ne le vis plus que de loin en loin, n'oubliant jamais, après l'avoir oublié une fois, qu'il avait été mon ami.

I

De l'interdiction du « Tartufe » en 1852

Il fut un jour sérieusement question d'interdire du même coup *Tartufe* et le *Mariage de Figaro.* Romieu m'en parla gaiement d'abord, officiellement ensuite. Quand il vit que je ne prenais pas ces interdictions au sérieux, il voulut convertir le ministre. Ce fut alors que j'écrivis cette lettre à M. de Persigny. Le ministre était entouré d'esprits timorés qui voyaient en tout un attentat contre la société, pâle encore des secousses révolutionnaires. Mais le ministre de l'intérieur était un esprit hardi qui ne voyait pas, comme Romieu, que la société fût menacée par des chefs-d'œuvre.

Voici comment je tentai d'avoir raison de Romieu et du spectre noir : je fis écrire ceci par Verteuil, qui imita l'écriture de Molière, à M. de Persigny, ministre de l'intérieur.

Cette lettre, on va le voir, n'était que la copie de la supplique de l'auteur du *Tartufe* à Louis XIV.

« Monsieur le Ministre,

« Les gens que joue ma comédie ont bien fait voir « qu'ils étaient bien plus puissants en France que tous « ceux que j'ai joués jusqu'ici. Les marquis, les pré- « cieuses, les cours et les médecins ont souffert douce- « ment qu'on les ait représentés; mais les hypocrites « n'ont point entendu raillerie. Ils n'ont eu garde de se « défendre par le côté qui les blesse, ils sont trop poli- « tiques pour cela; ils ont couvert leurs intérêts de la « cause de Dieu, voilà pourquoi le *Tartufe*, dans leur « bouche, est une pièce qui offense la piété.

« On représenta devant la cour une pièce intitulée : « *Scaramouche hermite*. Et le roi dit en sortant : « Je « voudrais bien savoir pourquoi les gens qui se scan- « dalisent si fort de la comédie de Molière ne disent « mot de celle de *Scaramouche ?* » Un grand prince « répondit au roi : « La raison de cela, c'est que la « comédie de *Scaramouche* joue le Ciel et la Religion, « dont ces messieurs ne se soucient point ; mais celle « de Molière les joue eux-mêmes, et c'est ce qu'ils ne « peuvent souffrir. »

MOLIÈRE.

Cette lettre était accompagnée de celle-ci, mais placée sous celle de Molière, afin que M. de Persigny commençât par la première.

« Monsieur le Ministre,

« Devant l'interdiction plus ou moins officielle du
« *Tartufe*, je viens vous prier de vouloir bien donner
« raison à Molière, qui vous a dit, bien mieux que je ne
« pourrais faire, pourquoi il faut toujours jouer *Tartufe*:
« vous y voyez la religion atteinte, la religion n'est pas
« là. Dieu merci !

« Molière disait du premier Président, à propos du
« *Tartufe*, qu'il ne voulait pas qu'on le jouât. Il y a
« encore aujourd'hui des premiers présidents dans le
« monde politique et dans le monde religieux.

« S'il faut un dernier mot, Monsieur le Ministre, pour
« gagner la cause de Molière, je vous rappellerai que
« *Tartufe* a eu la haute approbation, je ne parle pas de
« tous les hauts dignitaires de l'Église, ainsi que le
« constate Molière dans son placet au roi, mais celle du
« légat. Quand Molière a eu pour lui le pape et le roi,
« comment ne pas donner gain de cause à cette œuvre
« de génie pour donner raison à tous ces petits esprits,
« qui, pour citer encore Molière, « jugeaient la pièce
« diabolique et diabolique l'auteur. Un démon vêtu de
« chair et habillé en homme. »

« Ce démon habillé de chair fut tout simplemen le
« plus grand philosophe de l'humanité. La profanation
« n'est pas de jouer *Tartufe*, ce serait de ne le pas
« jouer.

« ARSÈNE HOUSSAYE. »

MORALITÉ : Persigny donna raison à Molière et Romieu me demanda le rôle de Dorine pour sa petite amie Mlle de Saint-Hilaire.

* * *

A propos des hasards au théâtre, j'écrivis au ministre d'État en 1854 :

Vous vous étonnez avec quelque raison que le Théâtre-Français représente « dix mauvaises pièces contre une bonne ». C'est la loi des chiffres en littérature. Et souvent la bonne pièce ne vaut pas beaucoup mieux que les mauvaises et çà et là plus d'une parmi les mauvaises vaut mieux que la bonne.

Il y a le jeu des acteurs et les caprices du public, les hasards et les bonnes fortunes. M. Baroche avait institué un comité de lecture composé de comédiens, de membres de l'Institut et de journalistes : c'est dans ce tems-là qu'on a reçu les plus mauvaises pièces. Ce n'est pas assez de savoir bien lire et bien écrire pour juger une comédie — passe encore une tragédie — il faudrait écouter chaque mot au point de vue de la scène, tout en songeant à l'esprit théâtral et à l'esprit public, pour pouvoir faire abstraction des modes du jour : mode de langage, mode sentiment, mode de passion, à moins que l'œuvre lue ne s'impose par la force du génie. Mais les siècles sont avares de ces œuvres-là.

Les pièces reçues, je dois les jouer : mauvaises elles étaient à la lecture, plus mauvaises elles sont à la représentation; mais il arrive pourtant ceci de curieux que telle comédie sur laquelle on ne comptait pas se colore au feu de la rampe et s'anime d'une vie factice qui trompe le spectateur : de là quelques succès inattendus mais éphémères. Au bout de plusieurs années, la pièce qui a réussi est allée rejoindre dans la fosse commune les pièces qui sont tombées.

Il est donc impossible de ne jouer que de bonnes pièces si on joue des pièces nouvelles, même si ces pièces sont l'œuvre d'hommes de talent. La *Pierre de touche* d'Emile

Augier et Jules Sandeau a été reçue avec enthousiasme, répétée avec passion et jouée devant un public glacial qui n'a pas voulu applaudir une seule fois. Je ne veux pas citer à côté de cette comédie telles mauvaises pièces saluées par d'unanimes applaudissements.

Il n'y a point de justice littéraire, du moins de justice contemporaine.

Vous demandez, Monsieur le Ministre, le moyen de ne rien hasarder au Théâtre-Français : il faudrait considérer la maison de Molière comme un autre Louvre — le musée des chefs-d'œuvre anciens. — On pourrait ne pas attendre, comme au Louvre, que les créateurs soient morts pour représenter leurs œuvres. — On ne jouerait pas de pièces nouvelles ; on prendrait aux autres théâtres, après le premier succès, ce qu'ils ont donné de mieux dans les trois genres. Ainsi on ne s'exposerait pas à provoquer les coups de sifflet ou les somnolences de l'ennui.

Mais je m'aperçois que j'écris là un paradoxe qui ne vaut pas la peine d'être dit. Peut-être, en agissant ainsi, le théâtre prendrait-il des airs plus majestueux. Mais, après tout, c'est un théâtre vaillant qui ne voudrait pas se résigner à ce rôle passif : il aime la bataille ; c'est peut-être la bataille qui crée ou plutôt qui accentue les chefs-d'œuvre.

Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que si de beaux drames et de belles comédies ont été joués ailleurs, le Théâtre-Français n'a pas eu besoin de prendre chez son voisin, sans parler des chefs-d'œuvre du grand siècle, ni *Hernani*, ni *Mademoiselle de Belle-Isle*, ni *Mademoiselle de la Seiglière*, ni *Charlotte Corday*, ni toutes les belles choses qui sont aujourd'hui au répertoire sous la signature d'Alfred de Musset, d'Emile Augier.

Il faut donc, Monsieur le Ministre, que nous en prenions notre parti.

Je crois que s'il n'y avait pas de comité de lecture, on jouerait moins de mauvaises pièces, mais il faudrait changer quatre fois par an le directeur du Théâtre-Français, sinon

il serait assassiné par les mauvais auteurs, car ceux-là s'imaginent que la subvention n'est votée que pour les jouer. Toutefois, si vous voulez pour une période supprimer le comité de lecture, je me risquerai.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Le ministre pensa à supprimer le Comité de lecture, mais l'empereur consulté ne voulut pas que l'on touchât au décret de Moscou !

* * *

En cette maison de Molière, où son souvenir est vivant comme ses œuvres, je me sentais presque près de lui. Un soir qu'on donnait le *Misanthrope*, je tombai dans cette illusion qu'il me sembla voir Molière lui-même, quoique Geoffroy, qui jouait amèrement Alceste, n'eût point le masque du grand maître ; quoique M[lle] Madeleine Brohan, qui jouait Célimène, n'eût point la physionomie cruellement voluptueuse de Mademoiselle Molière. Ce fut la première fois que j'entrai de plain pied, je veux dire de plain cœur, dans la vie intime de Molière. Ils étaient là tous deux : lui et elle! Lui, ce cœur blessé ; elle, ce sourire implacable.

La toile était tombée après les cinq actes et je voulais voir encore. C'est que j'avais été plus loin que les autres spectateurs, j'avais pénétré le grand homme à travers sa comédie; quoique je n'eusse pas de larmes d'occasion, je me sentis des larmes. Quand je rentrai dans mon cabinet, je saluai comme un ami le portrait de Molière, que j'avais depuis longtemps et qui ne m'a jamais quitté. Je l'interrogeai du regard, je lui parlai

comme s'il dût m'entendre. Une vive curiosité m'agitait. Je passai dans la salle du comité de lecture, où je restai plus de trois heures à feuilleter tous les livres qui parlent de Molière, mais aucun de ces livres ne me conta le roman de sa vie. Il n'y a là que le Molière officiel, le Molière de la comédie. Je rentrai chez moi vers trois heures du matin, désespérant de trouver le Molière de chez soi.

Et pourtant quelle énigme de deviner cette énigme qui s'appelle Mademoiselle Molière! Le grand homme a du moins ouvert son cœur, il n'a pas rougi de montrer ses blessures. Dans sa rude franchise, il n'a pas joué au don Juan. Il estimait trop l'homme pour vouloir être plus qu'un homme. Il voulait boire, comme le premier venu, sa part du calice.

Mais Mademoiselle Molière! Cette demi-déesse qui se croyait humiliée d'être la femme de Molière, qui ne voyait en lui que le comédien : Scapin, Sganarelle, Orgon ; cette femme, née sur le chariot du *Roman comique* qui semblait descendre de Versailles, elle n'a jamais dit son secret, elle n'a jamais arraché son masque, elle n'a jamais débarbouillé sa figure, ni fait entendre les battements de son cœur. Elle était trop vaine pour ne pas cacher sa vie bourgeoise, sa vie d'épouse et de mère. Si elle parlait aux comédiens, c'était pour se mieux montrer aux gentilshommes de la cour qui papillonnaient dans les coulisses.

* * *

La scène se passe chez Clésinger. C'est un souper d'artistes, de poëtes, de femmes du monde qui ne se-

raient pas reçues au faubourg Saint-Germain, mais qui ne voudraient pas recevoir les femmes du faubourg Saint-Germain. J'oubliais deux comédiennes, l'une illustre, l'autre célèbre : peut-être Mlle Rachel et Mlle Judith. L'esprit vole sur la table, la gaieté rit aux éclats, chacun est content de soi et des autres.

On regarde avec amour une des deux comédiennes; elle a bien fait les choses en se décolletant beaucoup; c'est une surprise. On avait dit d'elle : point de pourtour, point d'avant-scènes, une baignoire, — vrai style des coulisses. — Or, tout le monde est frappé des « avant-scènes » qu'elle a mis en relief. On la complimente par des mines admiratives. Victor Hugo dit tout haut :

— Je ne vous croyais pas si merveilleusement volumineuse.

La comédienne devient méditative.

— Comment, vous vous attristez devant la joie de tous les yeux!

— Non, répond-elle, je ne m'attriste pas, mais je tombe dans les mathématiques.

— Eh quoi !

— Oui, je calcule que s'il me faut donner des avant-scènes à tous ceux qui n'en ont pas eu, ce sera pour moi un rude travail.

La belle comédienne se calomniait pour le plaisir de faire un mot. La vérité c'est que le travail n'eût pas été rude du tout, car il en était d'elle comme de tous les conquérans, on lui attribuait beaucoup de victoires qu'elle avait dédaignées.



ADELINA PATTI

Quand le marquis de Caux se maria à cette jolie fille qui chantait comme un oiseau et qui était alors plutôt un oiseau qu'une femme, Mlle Adelina Patti, il vint me dire que ce bel oiseau bleu désirait pour volière l'hôtel mauresque qui alors ne faisait qu'un avec mon hôtel. Cet hôtel mauresque l'avait enchantée dans une de mes fêtes. L'affaire fut bientôt conclue; je louai l'hôtel tel quel, mobilier et tableaux. Je fus ravi du voisinage, parce que souvent le matin la belle marquise ouvrait la porte de communication pour me convier à ses aubades de rossignol et de fauvette. N'était-elle pas la vraie fauvette à tête noire? Et tout chantait en elle : les yeux, le sourire, les ondulations du cou et les vibrations de la chevelure. Heureusement pour moi, je n'étais pas amoureux d'elle, tout charmé que je fusse, et,

d'ailleurs, outre mes vertus bien connues et celles de la Patti, le mari était toujours au logis.

En ce tems-là, elle était toute à son mari, quoiqu'il se montrât alors plus calculateur que marquis. En effet, devenu quelque peu le barnum de cette étoile toujours filante, il l'offensait chaque soir après le spectacle par ce mot souvent répété : « Encore une représentation dans le sac. » Et il comptait la recette. C'était pourtant un homme d'esprit et un mondain agréable.

Un peu plus tard, il regretta sa femme, à ce point qu'il prit une maîtresse qui ressemblait à la Patti et qui chantait un peu comme elle. Voilà l'homme et voilà l'humanité !

Je dînais souvent avec le marquis de Caux, au *Moulin-Rouge* et aux *Ambassadeurs.*

Il m'a conté une foultitude d'histoires sur les mystères des Tuileries. Et il contait bien. Les gens qui font métier d'esprit s'imaginent trop volontiers que les autres n'en ont point. Ce en quoi ils se trompent du tout au tout. Aussi le marquis a-t-il eu tort de ne pas écrire son mémorial de Sainte-Hélène après ses batailles conjugales.

Il aurait pu conter, par exemple, la comédie des ressemblances.

La voici en quelques mots. Je dinais un soir dans une bonne maison, où on m'avait placé à côté de la jolie Adelina Patti, qui était alors en puissance du ténor Nicolini. Nous nous connaissions de vieille date, puisqu'elle avait été ma voisine aux premiers jours de son mariage.

Or, ce soir-là, à table, je lui rappelai ses jours de jeune mariée et je lui demandai pourquoi elle avait rem-



placé de Caux par Nicolini. « Parce que de Caux me disait toujours la même chose. — Est-ce que Nicolini ne vous dit pas toujours la même chose ? — Oui, il me dit qu'il m'aime. »

J'essayai de défendre le marquis. « Je l'ai vu pleurer quoiqu'il cachât ses larmes. — N'ayez pas peur, il s'est consolé bien vite. Croiriez-vous qu'il a fait la cour à la femme de Nicolini parce qu'elle me ressemble ? »

Le lendemain autre dîner ; c'était avec le marquis de Caux dans le jardin des *Ambassadeurs*. Que vois-je ! Adelina Patti pendue à son bras. Mais c'était la diva vue de loin, car dès qu'elle s'approcha, je vis bien que c'était une illusion, une véritable illusion pour de Caux.

Il avait péché en eau claire, comme on pêche les truites, une fausse Patti qui lui faisait croire au bonheur. Mais ce n'est pas tout.

Le lendemain, je dînais chez le comte Kowalsky, un de ces pianistes des deux mondes, qu'on est heureux de savoir en Amérique quand on est à Paris, quoiqu'il ait le jeu de Liszt. J'étais à table entre la maîtresse de la maison et Adelina Patti. « Eh bien ! vous êtes toujours amoureuse de Nicolini ? — C'est un monstre, aussi nous plaidons en séparation. » Je fixai la dame. Or la dame était Mme Nicolini, vrai portrait de la Patti, avec plus de patine du temps. « Oh ! comme vous ressemblez à la Patti. — Je crois bien, le marquis de Caux est toujours à mes trousses. »



* * *

J'ai vu les deux frères, Napoléon III et Morny Ier, venir non pas bras dessus, bras dessous, mais à tour de rôle, jouer la comédie du sentiment chez une adorable ingénue du Théâtre-Français.

Le futur empereur lui avait acheté une maison, rue La Fontaine, à Auteuil. Il y venait souvent dans un quasi-mystère. Morny qui n'avait rien acheté y venait aussi. Ils étaient tous les deux amoureux au même degré. — En tout bien, tout honneur, disait la demoiselle; — car ces ingénues du Théâtre-Français étaient impeccables avec mille et une roueries.

Morny se mettait au piano, — qui le croirait! — Il chantait un air d'opéra. Après quoi, il disait à l'ingénue, en montrant un pied qui était fort joli : « C'est à mon frère de faire le pied de grue. » Et il s'en allait plus ou moins content de lui.

Quand arrivait l'autre fils de la reine Hortense, il reconnaissait Morny aux parfums répandus; car Morny, qui d'ailleurs n'était pas un petit-maître, avait agité son mouchoir.

— Cela sent la romance, disait Louis-Napoléon qui n'était pas fâché de rire de son rival.

— Oui, oui, répondait malicieusement l'ingénue, nous avons chanté : *Partant pour la Syrie.*



* * *

Il faut mal dire de la politique de l'impératrice, mais il serait bien injuste de mal parler de la femme. Il n'y a que ceux qui ne la connaissaient pas qui ont calomnié jusqu'à son sourire.

La femme est un sphinx qui nous donne ses énigmes à deviner et qui nous dévore presque toujours — ce qui n'empêche pas les devineurs d'énigmes de tenter l'aventure. Toute femme trouve dans son berceau l'éventail de Célimène. Beaucoup le brisent parce qu'elles ne savent pas en jouer, mais quelques-unes le considèrent comme leur meilleur ami. Pour elles, c'est l'épée du soldat; c'est à qui s'aventurera plus loin que ses devancières dans le combat de l'amour; c'est à qui fera le roman le plus imprévu et courra les abymes sans y tomber. Elles seront le désespoir des hommes de sentiment et de vanité, car la vanité se laisse prendre tout autant que le cœur. Mais les sceptiques et les malins sont toujours en garde. Les babillages de la coquetterie qui s'appellent aujourd'hui le flirt ne vont pas jusqu'à leur cœur; ils s'en amusent, mais ils n'en sont point touchés. Ils ne désespèrent pas de l'occasion, mais ils ne tombent pas dans la mélancolie le jour où la dame évolue ailleurs.

L'impératrice Eugénie fut parmi les plus honnêtes femmes de son empire, mais elle en fut en même temps une des plus charmeuses, ne flirtant que pour s'amuser et se moquer des hommes. Nulle mieux qu'elle n'allumait les âmes au passage, se contentant de les enjôler. Cet allumage tout platonique l'amusait. Il fallait à Alfred de Musset vingt-quatre bougies pour qu'il étreignît son aspiration. C'étaient les vingt-quatre bougies de l'im-

pératrice, je pourrais dire les vingt-quatre adorations, car il lui en fallait tout autant pour s'enivrer d'elle-même, étreignant ainsi l'image de sa beauté avec idôlatrie.

Les puritains diront que c'est déjà un crime de jouer aux jeux innocens avec le cœur des hommes. Fallait-il donc qu'elle devînt Marguerite de Bourgogne, laquelle aimait mieux jouer du stylet que de l'éventail, ou qu'elle filât tout bêtement du lin comme une matrone romaine ?

* * *

En 1854, Achille Fould, ministre d'État, donnait une grande fête. Il me dit au buffet : « Trouvez-vous que ma mise est digne du Théâtre-Français ? — Oui, et votre public est digne de la mise en scène. Il n'y a parmi vos invités que deux hommes, peut-être les plus spirituels de l'assemblée, qui ne soient pas décorés. » Fould croyait n'avoir invité que des grands cordons, des cravates rouges, ou tout au moins des chevaliers. Il me regarda tout surpris. « Qui donc ? — Eh bien, mon cher ministre, ces deux hommes si distingués et si faciles à distinguer dans ce déluge de décorations, c'est Alexandre Dumas fils et Théodore Barrière. — Eh bien, ils n'attendront pas bien longtemps. » Très peu de temps après ils portaient leur croix.

* * *

Émile Deschanel avait consacré deux articles du *Journal des Débats* à prouver que j'avais inventé *Mademoiselle de la Vallière* et *Madame de Montespan*. On prenait le thé chez Mme de Castellane.

« J'espère bien que vous allez lui répondre, me dit-

elle. — Non. Le tems est trop cher pour répondre à la critique. »

Mais la duchesse de Gramont me présentant une plume : « Alors, mon cher poëte, répondez-lui en vers. Vous m'avez toujours dit que faire des vers c'était ne rien faire. »

J'écrivis alors, au courant de cette belle plume, les quatre strophes qu'on va lire et qui ont paru le lendemain au *Figaro :*

On dit que monsieur Deschanelles,
Un critique du haut en bas,
Vient me chanter des ritournelles
Sur la guitare des Débats.

Ce critique aime les grisailles ;
La couleur lui fait mal aux yeux,
Il s'offense de mon Versailles
Où s'illustrèrent ses aïeux.

Il proscrit toutes mes images,
Cet iconoclaste enragé,
Qui, blessé des trop vifs plumages,
Aime moins le paon que le geai.

Il va faire chanter victoire
A ceux de l'Université.
Il dit que j'invente l'Histoire ;
Mais lui, qu'a-t-il donc inventé ?

Deschanel pourrait répondre qu'il a inventé un fils de beaucoup d'esprit. Quelle œuvre vaut mieux que celle-là ?

II

L'humanité

On n'aime pas beaucoup les gens heureux — côté de la fortune, — mais on est sympathique aux gens ruinés. En 1848, la Révolution me ruina, parce que tout ce que j'avais était en actions de la Banque, achetées à 4,000 fr. et tombées à 400 fr. J'avais beaucoup d'amis, je n'en perdis pas un. Très peu de tems après, par la volonté de Mlle Rachel, je fus nommé directeur du Théâtre-Français; j'avais beaucoup d'amis, j'en perdis la moitié. Dans cette moitié il y avait plus de dix aspirans au gouvernement du Théâtre-Français; heureusement pour moi, parmi ceux qui vinrent me féliciter les premiers, le cœur sur la main en me donnant la main, je retrouvai Alfred de Musset, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Henry Mürger, Alphonse Karr, Émile de Girardin, Roqueplan, Janin, Nieuwerkerke et *Jules Sandeau*. Cet ami irretrouvable fut le plus matinal à m'apporter ses félicitations, brave cœur à toute épreuve, vrai gentilhomme de la vie privée, dévouement absolu; aussi ma première pensée fut de lui demander *Mlle de la Seiglière* et le *Gendre de M. Poirier*, deux comédies qui le préoccupaient depuis longtems. A propos du *Gendre de M. Poirier*, il faut rendre à Sandeau ce qu'on a trop attribué à Augier.

* * *

Parmi les nouveaux salons qui marqueront dans l'histoire littéraire, je n'oublie pas ce joli nid d'oiseaux babil-

lards que j'ai bâti moi-même avenue de la Reine-Hortense, mais qui est aujourd'hui l'hôtel de Mme Armande de Caillavet. Elle l'a décoré dans le plus pur style Louis XVI, en haine des styles tapageurs. Il ne lui fallait pour cela qu'un goût exquis à elle, qui peint comme Mme Madeleine Lemaire et qui écrit comme Mme la baronne Double. Il lui fallait aussi des amis qui fussent une élite pour que son salon fût créé. Aussi c'est là que Jules Lemaître et Anatole France ont dit leurs beaux vers sans les déclamer. Il n'y pas de meilleurs lecteurs à Paris que ces deux poètes cuirassés en critiques. Je ne dis pas cela parce qu'ils ont aussi lu des vers de moi.

* * *

L'esprit a ses modes comme les robes de la duchesse et de la coquine. Il porte sa date tout aussi bien que les chefs-d'œuvre. Chamfort et Rivarol ont été mal à propos mis au pillage. Je te connais, beau masque! peut-on dire à beaucoup de démarqueurs à bout d'esprit. Le vieux mot : Invente et tu vivras! est encore à l'ordre du jour. On n'a de raison d'être que si l'on montre dans les arts et dans les lettres une figure originale : About était petit-fils de Voltaire, mais il avait son champ à lui, il y semait du Voltaire et il y poussait de l'About. Scholl est rivarolien à certains jours, mais le plus souvent il est Scholl. Girardin s'attribuait une idée par jour; Rochefort a au moins un mot par jour. Qui donc pourrait se flatter d'en avoir plus d'un? Et certes on a beaucoup d'esprit aujourd'hui. Chacun frappe sa monnaie d'or à l'emporte-pièce. Et s'il y a beaucoup de gens d'esprit

il n'y a pas moins d'hommes de talent. Tout cela éclate dans les journaux comme des coups de soleil. Je crois que Benjamin Constant, Paul-Louis Courier, Armand Marrast, se trouveraient quelque peu dépaysés dans le monde littéraire des papiers publics, comme on disait dans leur tems. Mais ils seraient encore des rois dans le monde politique, où il y a à peine des vice-rois. Si je parlais des poëtes, il me faudrait tout un calendrier; ceci me ramène au point de départ : il y. a aussi des modes en poésie; parmi nos trois cent soixante-cinq rimeurs qui tous ont du talent, combien qui seront bientôt démodés quoiqu'ils aient chanté et dansé sur les plus beaux rythmes, quoiqu'ils aient ciselé les plus belles coupes avec le génie florentin, quoiqu'ils aient retrouvé la cithare antique et la viole de la Renaissance! Ne faut-il pas que les nouveaux venus aient aussi leur quart d'heure à cueillir, comme l'a dit leur législateur Horace?

Chamfort et Rivarol, deux maîtres qui avaient peur de voluminer, ont peint beaucoup de physionomies du XVIIIe siècle par des mots, des maximes, des concetti, sans craindre d'être confondus avec les faiseurs d'almanachs. On me permettra de jeter ici une poignée de menue monnaie de l'esprit, de l'esprit de cour au XIXe siècle.

Il serait impossible de peindre un siècle sans consteller quelques-unes de ses pages, par les mots de caractère, les éclats de rire, les saillies, tout ce qui jaillit de la gaieté, de l'ironie, de l'amertume. On pourrait par à marquer le degré du thermomètre de l'esprit français, qui monte jusqu'au rayonnement et qui descend au dessous de la bêtise.

*
* *

On a accusé Napoléon III de manquer de présence d'esprit et de ne répliquer que le lendemain à une repartie spirituelle. C'est injuste, car l'empereur, qui aimait le silence comme tous les esprits supérieurs, avait ses heures de beau parleur, n'aimant pas l'esprit déjà imprimé. N'eut-il pas une belle parole, par exemple, quand il commandait en chef l'armée d'Italie et qu'il fut obligé de tempérer la *furia* de Victor-Emmanuel, qui se jetait au bout des baïonnettes ennemies : « Prenez garde ! si vous n'êtes pas plus sage, je serai forcé de mettre aux arrêts Votre Majesté. »

Napoléon III a prouvé plus d'une fois son esprit chevaleresque. La lettre qu'il écrivait sur le champ de bataille à l'empereur d'Autriche pour lui offrir la paix quand il pouvait le mener beaucoup plus loin est un pur chef-d'œuvre de haute gentilhommerie.

Il était bien le fils de la reine Hortense, aussi son profond regret, jusqu'à sa mort, fut d'avoir remis son épée au roi de Prusse après Sedan. Il croyait trouver un vainqueur généreux qui allait lui proposer la paix et lui rendre son épée. La rudesse de Guillaume le confondit. Devant un tel ennemi, il perdit jusqu'à sa dignité, n'ayant plus ni corps ni âme.

*
* *

Un jour de séance à l'Académie pour le prix de vertu, l'empereur me dit en riant : « Vous n'y êtes

pas allé ? — Non, Sire. — Et pourquoi ? — C'est, dit Nieuwerkerke, parce que Houssaye avait peur d'y rester. »

On s'amusait toujours beaucoup pendant les entr'actes dans la loge de Napoléon III à la Comédie-Française. Un jour l'empereur se plaignait de la pièce nouvelle : « Mon Dieu, mon Dieu, dit-il, quelle mauvaise comédie ! Mais il y a les entr'actes. »

L'empereur dit un jour à Romieu : « On vous accuse d'être plus souvent dans les coulisses que dans les musées, monsieur le directeur des Beaux-Arts. — Sire, les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture font toujours bon ménage, tandis que les chefs-d'œuvre dramatiques sont toujours en guerre avec les comédiennes et les cantatrices. — Je comprends ; mais avouez que vous aimez mieux causer avec la Cerito et Mlle Rachel qu'avec les dieux en marbre et les déesses en peinture. »

Khalil-Bey était un Turc de beaucoup d'esprit. Quand il fut nommé ambassadeur en France, je veux dire quand il eut sa première audience de l'empereur, il osa maintenir l'égalité des deux empires par une réponse éminemment diplomatique : « Eh bien, monsieur l'ambassadeur, lui dit l'empereur, vous trouvez, n'est-ce pas, bien du changement ici ? — Oh ! mon Dieu non, répondit Khalil-Bey ; nous sommes tout aussi arriérés que vous. »

L'empereur sourit de fort bonne grâce et répliqua : « C'est étonnant, car le soleil se lève plus tôt qu'ici. »

C'était tout aussi diplomatique.

L'empereur me félicitant du succès de l'*Histoire du 41e fauteuil*, Persigny a ajouté : « J'ai acheté aujourd'hui un exemplaire de la seconde édition. » L'empereur repartit

aussitôt : « La seconde édition est la lune de miel d'un livre. »

Napoléon III savait ce que vaut la bonté. Voilà pourquoi je lui ai dédié ce sonnet :

C'était un esprit fort, Alceste Mérimée !
Un soir qu'il voulait plaire à Napoléon trois,
Il flagella les dieux, les hommes et les rois,
Avec une malice un peu trop imprimée.

Il frappait tout le monde ; aussi quels désarrois !
Pas un homme vivant qui ne fût un pygmée.
Et comme il s'enivrait de sa gloire en fumée
Pendant qu'il attachait ses amis à la croix,

L'empereur à son tour eut sa part de supplice ;
Il lui fallut gaîment avaler le calice
Et se laisser marquer en noir par ce charbon.

L'empereur souriant dédaignait la satire.
A la fin il ne put s'empêcher de lui dire :
« J'ai plus d'esprit que vous parce que je suis bon. »

* * *

J'ai connu le roi Jérôme en ses dernières années. Je causais souvent avec lui, dans sa loge toute royale, à la Comédie-Française. Il me disait : « Puisque vous me recevez chez vous, je peux bien vous recevoir chez moi. »

Ce fut le point de départ de quelques dîners au Palais-Royal, en compagnie du prince Napoléon et de ses amis. Et là aussi on avait beaucoup d'esprit. La dernière fois que j'ai vu le roi Jérôme, c'était un mort sur son lit de

parade ; son barbier qui s'appelait Majesté — je n'invente rien — était venu en même temps que moi — lui, pour faire la barbe au mort, moi, pour le saluer d'un adieu. — Le croiriez-vous? me dit Majesté, je lui ai fait la barbe hier : voyez comme elle a déjà poussé. »

Or il arriva ceci : le roi Jérôme resta huit jours au Palais-Royal avant les funérailles, et trois fois Majesté alla lui faire la barbe.

Edgard Poë eût écrit sur ce travail de la mort un de ses admirables contes.

Rouher dit, en voyant le roi si barbu : « Molière a tort ici : du côté de la barbe n'est pas la toute-puissance, puisque les Napoléons ne portent leur barbe qu'après leur mort. »

Autre mot macabre d'un haut personnage. C'était le jour de l'enterrement du ministre Billault. On jouait au whist à la cour; il manquait un quatrième. « Eh bien! dit Achille Fould, Billault fera le mort. »

* * *

Selon Mérimée, le prince Napoléon disait admirablement tout ce qu'il ne devait pas dire.

Selon le prince Napoléon, Mérimée disait toujours le contraire de ce qu'il voulait dire.

Il y avait quelquefois du Larochefoucauld et du Labruyère dans les causeries de l'impératrice quand elle était en verve. Aussi les familiers avaient-ils peur d'être frappés par ses mots à la diable.

Un jour elle parlait du baron X... — qui venait d'être gratifié par l'empereur d'une tabatière diplomatique.

« Le pauvre homme! dit-elle, il est si heureux d'avoir sa tabatière, qu'il éternue toute la journée. »

Les soldats ont autant d'esprit que les journalistes; ainsi Pelissier, Galliffet, Schmitz et tant de vaillans; mais on n'imprime pas leurs mots, et d'ailleurs pourrait-on les imprimer? car la langue militaire a des brutalités non pareilles. On sait que souvent le renard ne se laisse prendre au piège que par la queue. Pélissier visite les malades d'un hôpital. Il est accompagné des sœurs de charité. Il s'arrête tout à coup devant la porte qui va s'ouvrir et au-dessus de laquelle il lit : « Salle du docteur Ricord. » Il salue les sœurs, croyant qu'elles n'entreront pas; mais la charité va partout. « Eh bien! mes enfans, dit Pélissier en entrant, vous voilà tous pris comme le renard au piège. »

Il ne faut pas oublier le mot d'un autre grand soldat, mot de Pélissier le jour de son mariage, aux officiers de son état-major qui se trouvaient au fumoir après le lunch. « Mes enfans, vous voyez que je me marie aujourd'hui; si dans un an je n'ai pas un fils, je renouvelle mon état-major. »

On attribue aussi à un maréchal ce mot bien connu quand il se maria : « A moi, mes zouaves ! »

Si on passe de l'armée dans le clergé, on retrouve le même esprit sous une forme apostolique.

* * *

Mme la princesse Mathilde, qui est si féminine dans sa grâce impériale, peint des aquarelles d'une touche virile, ce qui a fait dire qu'elle peignait comme un homme, comme on l'a dit aussi de Rosa Bonheur et de Madeleine Le-

maire. Elle avait eu la bonne amitié et la bonne grâce de peindre pour moi une fort belle figure vénitienne du XVIe siècle, que Tintoret eût signée. Je m'aperçus un jour qu'on m'avait pris ce portrait en compagnie de plusieurs autres, j'exprimai tout mon chagrin à la princesse, elle se dépêcha de m'en peindre un autre tout aussi beau. Une femme quelconque aurait dit : « Puisqu'il est assez bête pour se laisser voler un tableau, tant pis pour lui ! » Mais la princesse m'a écrit ce petit mot charmant : « Je suis trop heureuse qu'on vous ait volé mon tableau, puisque le voleur me prouverait que j'ai du talent et que cela me donne le plaisir de vous en faire un autre. »

* * *

J'ai connu le mari et la femme.

La marquise Anforti trouvait toujours les histoires trop longues. Et, quand on ne contait pas d'histoires, elle ne permettait jamais deux alinéas, même à Girardin. Elle aimait mieux que tout le monde parlât en même temps.

On lui dit un jour : « Eh bien, contez vous-même ! »

Son conte fut bientôt dit. Le voici :

« Mon histoire s'appelle le télégramme. Écoutez bien. Il y a trois personnages : le duc du Caucase, la duchesse, un ténor sans théâtre ; le duc est un homme d'esprit qui a oublié sa femme parce que sa femme s'est oubliée en route. Il a soixante ans, mais sa femme est bien plus vieille : elle a cinquante ans.

« Elle lui a écrit hier par le télégraphe :

« *Demande divorce. Offre cent mille roubles pour vous.*
« *Parti splendide.* »

« Voici la réponse :

« *Accepte divorce avec frénésie. Refuse argent. De-*
« *mande le nom de l'antiquaire.* »

* * *

Girardin eut toujours l'esprit de situation. Ainsi il eut l'esprit de mourir quand il n'eut plus d'argent.

En 1880, nous déjeunions lui, Cabarrus et moi Girardin nous dit : « Je n'ai plus que trois ans à vivre. — Trois ans! vous vivrez cent ans,.. à la condition de n'avoir pas plus d'une idée par jour. — Entendons-nous, dit Girardin, je n'ai plus que de quoi vivre trois ans, c'est-à-dire un million. » Girardin dépensait trois cent mille francs par an, y compris toutes ses femmes, ce platonicien en amour. On le croyait fort riche parce qu'il avait son nom dans la Banque nationale; mais on sait que la Banquê nationale n'était qu'une illusion. Il avait encore son nom dans plusieurs affaires tout aussi chimériques; mais le million qu'il avait encore était insaisissable.

Il le mangea et il mourut tout juste trois ans après notre déjeuner.

Girardin ne montrait jamais son cœur, mais on trouvait son cœur méprisant l'opinion publique. Il ne fit jamais un pas pour la conquérir. Il aimait la liberté à outrance, d'où qu'elle vînt, de César comme de Brutus. Le marquis de la Vallette, son ami, me disait de lui : « C'est un enfant terrible qui met le feu aux quatre coins de Paris rien que pour s'amuser. Mais presque aussitôt il s'épouvante de l'incendie et il jette le premier seau d'eau. »

Il voulait passer pour malin en affaires : c'était un naïf dont tout le monde abusait. Voilà pourquoi on prit son nom pour les mines de Saint-Bérain, voilà pourquoi on le trouva dans une multitude de mauvaises affaires où il s'engageait bon jeu, bon argent, avec les illusions de Balzac. S'il se fût contenté de la fortune de ses journaux, il serait mort beaucoup plus riche. Du moins il a vécu riche, ne refusant rien à ses femmes, à ses maîtresses, à ses chevaux, à ses gens ni à lui-même. Il mena galamment la vie de galant homme. On lui en voulut bien un peu de ne pas jeter l'argent par les fenêtres; mais on ne sait pas assez qu'il avait des fonds secrets pour les choses du cœur.

* * *

Royer-Collard disait, pour peindre Lamartine : « Quand il vient de parler à la tribune, on a cru entendre le bon Dieu, tant il a la foi dans ce qu'il dit. Je ne le félicite pas, tant j'ai peur qu'il me dise à l'oreille : « Entre nous, ce n'est pas étonnant, car je suis le Père « éternel. »

Dans les grands jours, Lamartine, en effet, n'était pas bien sûr de n'être pas Dieu lui-même, ou tout au moins l'ambassadeur extraordinaire de Dieu — ambassadeur en vers et en prose. — Dieu le père eût-il mieux parlé? Aussi quel rayonnement autour de lui! Vers 1846 et 1847, tout le monde courait se jeter dans ses bras. Amphion élevait des villes sous le charme de son violon; Lamartine fit une révolution en jouant de la lyre. Jamais révolution ne fut et ne sera plus belle à son aurore. Le grand poëte, comme Moïse, montrait la

terre promise aux plus aveugles. C'eût été très beau si toutes les ombres de 1793, jacobins et septembriseurs, ne fussent venues se jeter à la traverse ; mais c'était la faute de Lamartine qui, sans le vouloir en écrivant l'Histoire des girondins, avait chanté l'apothéose des Montagnards.

La révolution de 1848 est et restera à l'actif ou au passif de Lamartine. C'est son œuvre inconsciente. Il la voulait et ne la voulait pas. Il entr'ouvrit la porte du pouvoir; tout y passa, le roi pour s'en aller, le peuple pour jeter le trône par la fenêtre.

Qui fut bien étonné? c'est Lamartine lui-même ; il était Dieu, il a fallu se faire homme pour déchirer le drapeau rouge et pour se faire tribun. Il fut cruellement puni d'avoir voulu redescendre, car il ne remonta plus. Le jour où on cria dans la rue : Vive Lamartine ! la renommée radieuse écrivit sous les pieds du grand homme : Ci-gît Lamartine ! C'est la punition de tous ceux qui sont grands et qui se font petits.

* * *

Note de 1847

Thiers et Guizot, ces deux aînés de la politique de 1830 à 1848, sont les hommes les plus opposés. Un seul mot les peint. Thiers n'a d'éloquence qu'en attaquant, c'est le génie de l'opposition. Guizot n'a de force qu'en défendant, c'est le génie du gouvernement. Ce sont les deux hommes du régime parlementaire, mais ils ne bâtiront que sur le sable, parce que le régime parlementaire n'est pas créé pour les races latines. Thiers et Guizot sont de la même taille, il leur manquera toujours quelques millimètres pour devenir de grands hommes,

même de grands hommes d'État. Ce ne sont pas non plus deux petits hommes d'État, puisqu'ils s'imposent tous les deux au même degré. On aime mieux Thiers le jour; on aime mieux Guizot le lendemain. Thiers prend des citadelles en montant à l'assaut, Guizot gagne des batailles en pleine campagne. Ils aiment beaucoup leur pays tous les deux, quoiqu'ils soient dominés par l'amour du pouvoir.

* * *

On dormait beaucoup chez M. Thiers, qui croyait vivre cent ans à la condition de dormir la nuit et de faire la sieste le jour. C'était l'opinion de Mme Thiers et de Mlle Dosne. Nous devions dîner chez lui, le jour de l'an 1875, mon fils et moi avec les amis de la maison. Nous voulûmes saluer Mme Thiers la veille au soir. Ce jour-là, il n'y avait eu à dîner que Mignet et Barthélemy-Saint-Hilaire. Nous les rencontrâmes qui sortaient de l'hôtel. On n'annonçait pas. Nous entrons silencieusement dans le grand salon. Au coin du feu défendu par deux jolis paravents japonais, nous voyons tout endormis M. Thiers, sa femme et sa belle-sœur. Nous avançons sur la pointe des pieds, nous saluons gravement par chacun trois saluts les maîtres de la maison, et nous nous retirons sans les réveiller.

Ce qui rappelle la fameuse académie des dormeurs instituée par la femme de Louis XV. Pendant que le roi vivait très éveillé dans les appartemens de Mme de Pompadour, la reine tenait cour plénière dans son salon en dormant au milieu de ses courtisans tout aussi endormis qu'elle-même, en bons courtisans.



EDMOND ABOUT

Dans un dîner où Camille Doucet avait, par le menu, imposé l'esprit à tous ses convives, et où il avait donné l'exemple, About disait à Labiche : « Je vous défie de ne pas avoir d'esprit. » Et Labiche répondait : « Je vous défie de dire une bêtise. — Oui, mais celui qui ne dit pas de bêtises en fait beaucoup. » Ce mot ne commente-t-il pas un peu le caractère d'About? Toujours charmant et toujours gai au dehors, il s'avouait à lui-même que comme Beaumarchais, son cousin, il avait trop tenté la fortune. Mais s'il n'a pas fait le *Mariage de Figaro*, il sera placé par l'opinion dans le cercle rayonnant des petits-fils de Voltaire.

Eugène Labiche a eu jusqu'à la dernière minute la présence d'esprit d'un auteur comique qui ne rit pas quand il fait rire. Aussi, au dernier moment, le médecin lui dit : « Donnez-moi votre pouls. — Oui, lui répond le moribond, mais rendez-le-moi. »

Un autre mot. Son fils ne sachant plus que lui dire pour le consoler : « Mon père, si vous mourez, il vous sera doux de retrouver ma femme là-haut. » Ce à quoi

le mourant répondit : « Mais, mon ami, c'est bien plutôt à toi qu'à moi d'aller revoir ta femme. »

John Lemoinne, qui a reçu à l'Académie Eugène Labiche, a rappelé que Philippe III d'Espagne regardait par une fenêtre de son palais, où on ne riait pas, un étudiant qui, se promenant dans le jardin, s'arrêtait à chaque pas pour rire d'un rire irrépressible. « Savez-vous pourquoi il rit ? dit le roi à un de ses ministres, c'est qu'il lit Don Quichotte. » Philippe III ne s'était pas trompé. Quand on assistait à une comédie d'Eugène Labiche, c'était le même rire irrépressible. C'est que l'auteur dramatique comme le romancier avaient emprisonné le rire dans leurs œuvres comme on emprisonne un oiseau chanteur dans une cage dorée.

* * *

Pourquoi Daumier n'a-t-il pas fait des comédies comme Labiche ? Il en eût eu souvent le même esprit.

L'art de Daumier, c'était d'arracher les masques : il ne montrait pas l'homme tel qu'il voulait paraître, mais l'homme tel qu'il était. A l'inverse des peintres de femmes, qui ne font pas les femmes comme elles sont, mais comme elles veulent être, Daumier semblait dire aux hommes : Vous voulez cacher la nature, vous voulez faire la roue ; mais je te connais, beau masque, et je vais te peindre dans toute la hideur de tes passions. Aussi sa comédie est celle des horreurs, compliquée de la comédie des ridicules. Molière aussi clouait au pilori de la vérité l'âme humaine dans ses pauvretés, mais à côté de l'odieux Tartufe il consolait les yeux par d'adorables figures de femmes. Ainsi les caricatures de Daumier ne sont que les grimaces de la Comédie.

Comme Molière, comme tous les comiques, Daumier

est mort triste. Avait-il beaucoup ri ? Non; à force de peindre toutes les horribles figures de la politique bourgeoise, il se voyait sans cesse au milieu d'elles comme dans l'enfer de cette bourgeoisie qui compte ses écus, qui prend du ventre et qui se met à la traverse de tout idéal. Avant Offenbach, il avait encarnavalisé les dieux de l'Olympe. Aussi, n'étant pas chrétien, ne savait-il plus où réfugier sa pensée. Grand artiste, il avait violé le grand art, lui qui aurait pu devenir glorieux par le grand art. Mais qui se plaindrait de l'œuvre de l'artiste et du philosophe en voyant ces mille et mille figures qui rappellent à l'orgueil humain que l'homme n'est qu'un homme ?

III

Jeux de prince

Le Ministre d'État m'avait prié de le remplacer à l'exposition de Limoges, du moins dans la section des Beaux-Arts. Je partis de Paris avec le prince Napoléon qui présidait toutes les sections. Et il présida en homme qui n'a plus rien à apprendre, en curieux de toutes les choses qui prennent l'intelligence.

Un matin, par distraction, il nous emmena au Haras de Pompadour où nous ne trouvâmes pas le moindre souvenir de la maîtresse de Louis XV, dont nous avions vu le matin l'admirable portrait au musée de Limoges. Ferry-Pisani et Longperrier étaient de la partie, une bonne fortune pour les caravanes.

En ce tems-là, le haras de Limoges était à son point suprême. Une vraie joie pour les sportsmen et pour les artistes d'entrer quelque peu en familiarité avec les admirables chevaux pur sang qui piaffaient et qui hennis-

saient fièrement. Il y en avait là de toutes les robes, des noirs et blancs, des gris perle et gris pommelé, des alezan doré et alezan brûlé, des bai-clair et bai-brun, des rouan et des Isabelle.

Et quels merveilleux dessins ! car toutes ces nobles bêtes avaient le style du maître. On croyait reconnaître des Carle Vernet, des Isabey, des Dedreux, des Brown. Je ne veux pas oublier deux admirables petits ânes, des amis du directeur des Haras, qui voulait que l'âne lui-même fût un monsieur haut la tête.

Le prince fut émerveillé du haras. Il fut surtout si émerveillé de quatre jeunes chevaux arabes noir d'ébène qu'il lui vint à l'idée de les faire atteler pour retourner d'un trait à Limoges — douze lieues de là ! — comme s'il se fût agi d'aller de Paris à Versailles. Le directeur du haras se récria : « O monseigneur, ces bêtes-là sont encore de pures sauvages. Elles ne feraient pas un kilomètre sans jeter dans les fossés Votre Altesse Impériale. » On sait que le prince était d'une volonté trempée d'acier, laquelle se brisait mais ne se pliait pas. Eh bien! dit-il, ces jolis arabes nous jetteront dans les fossés. » Et il caressa les chevaux. — Mais, Monseigneur, on ne pourra pas les atteler au petit phaéton. — Allons donc! Voyez comme ils sont doux sous mes caresses. Je les conduirai moi-même tout en leur parlant, j'ai déjà mis tant de bêtes à la raison ! »

On déjeûna gaiement. Le directeur espérait que le prince ne reparlerait plus de cette folle idée de voyager avec les arabes. Mais, après le café servi, le prince donna des ordres de maître pour que les valets d'écurie attelassent les chevaux arabes au phaéton. Houssaye, me dit-il, vous en êtes ? — Mon Dieu, Monseigneur, c'est

le voyage de risquons-tout, mais on ne peut pas mourir en meilleure compagnie : Je serai du voyage. — Moi, dit Ferry-Pisani, mon métier de soldat m'ordonne d'aller toujours en avant. — Et vous, Longperrier? — Moi, Monseigneur, j'aimerais mieux vous suivre dans le char à banc. — D'autant plus, dit le prince en raillant, que si vous êtes tué avec nous, vous ne pourrez pas rédiger notre épitaphe pour l'Académie des Inscriptions. »

Longperrier jugea prudent de ne pas répliquer, mais on trouva un quatrième : Coëtlogon alors préfet de Limoges.

Un valet d'écurie vint avertir que les chevaux jouaient du pied et de la tête à ce point qu'un de ses camarades était déjà renversé sur la paille. « C'est un maladroit, dit le prince, allez lui dire que chacun de vous aura cinq louis. » Le valet d'écurie reprit courage. Dix minutes après, le directeur du haras, tout rouge d'émotion, — il avait d'ailleurs fortement déjeûné, — vint nous dire d'un air de maître de cérémonie funèbre : « Messieurs de la famille, marchez en avant. »

Nous avions bu des vins généreux : nous marchâmes en avant comme un seul homme.

Ce fut un cri d'admiration quand nous vîmes le quadrige noir tout en gaieté, yeux de flammes, tête fière, frappant la terre de leurs jolis sabots bien vernis.

Voilà le prince sur le siège, nous voilà dans le phaéton. Fouette, cocher! Je me trompe, il fallut faire partir les chevaux en les contenant, les valets les caressant des mains, le prince les caressant de la voix. Quoiqu'ils prissent soudainement leur volée, quatre valets d'écurie les suivirent pendant toute une minute, courant comme eux pour les mettre bien dans leur chemin.

Tout un quart d'heure se passa, ce qui était déjà beau,

mais on rencontra sept ou huit Limousins qui crièrent : « Vive Napoléon ! », ce qui fut presque la mort du prince. Quoiqu'il eût la main ferme, les chevaux se jetèrent de côté, mais un arbre de la route les arrêta court. Le prince fut si éloquent pour leur parler qu'ils obéirent et devinrent sages pour toute une heure.

Et alors ce fut une vraie fête de se voir emporté en avant par un si joli attelage. Un instant, le prince me sembla un Apollon en habit noir conduisant à travers les nues le char du soleil.

Nous eûmes encore bien des secousses jusqu'à Limoges. Un des nôtres, par un des soubresauts, fut projeté dans un fossé. Mais enfin, après beaucoup de péripéties, nous arrivâmes au port. Je me trompe. En entrant dans Limoges, les chevaux effrayés par les bruits joyeux des fêtes de l'Exposition se jetèrent encore de côté et se précipitèrent à travers la devanture d'un pharmacien qui ne s'attendait pas à une visite impériale. Cette fois nous pensions être brisés dans les vitres, mais le prince nous força à rire en nous disant, sans aucune émotion : « N'ayez pas peur, Messieurs, nous entrons chez un pharmacien. »

Le plus malade, ce fut Longperrier, qui était dans la seconde voiture et qui faillit s'évanouir, croyant voir un drame terrible.

Le prince n'en perdit pas son sourire, ce vaillant sourire qu'il montra plus tard dans son voyage au pôle Nord quand il disait à travers les glaces : « Encore plus loin ! »

* * *

J'ai connu le philosophe Cousin — un philosophe sans philosophie. — Il avait trop d'esprit pour croire aux

châteaux de cartes de la pensée; il a couru toutes les chimères jusqu'au jour où il s'est embarqué sur le fleuve de Tendre avec les belles dames de la cour Louis XIII et Louis XIV. Ce furent elles qui le conduisirent vers le fleuve de l'oubli. Cela prouve qu'il eut de l'esprit jusqu'à la fin. Ce monde n'est qu'un songe, pourquoi vouloir y marquer des images ? Je le voyais de loin en loin. Il arriva un matin tout éveillé par ses dernières passions pour voir dans ma galerie de tableaux les Fontanges, les Montespan, les Lavallière. Survint Marie Garcia qui, on le sait, avait de grands airs de princesse. Il causa avec elle et me dit tout à coup : « Voilà les femmes qui font les hommes. — C'est peut-être, dit-elle, parce qu'elles ont le malheur de ne pas faire d'enfans. »

L'Histoire du 41ᵉ fauteuil de l'Académie avait paru quelques jours auparavant. « Je vous aime, me dit le philosophe, parce que vous voyez par vos yeux. — Et moi, je vous aime, parce que vous avez eu toutes les manières de voir en restant un philosophe original. »

Peu de temps après, M. Cousin partit pour l'autre monde. Lui, le dernier philosophe, il ne nous a pas dit le dernier mot de la philosophie.

Je n'ai pensé que trop. Ceux qui par charité
Ont au fond de leur puits noyé la vérité,
Font repentir souvent l'imprudent qui l'en tire.
Je me tais : je ne veux rien savoir ni rien dire.

C'est Voltaire qui parle ainsi. Montaigne avait dit « Que sais-je ? » En vers comme en prose, c'est toujours le sphinx qui garde son secret. M. Cousin a été un sphinx sans énigme.

*
* *

Nous dînions plus ou moins gaiement chez la marquise ***, une de ces femmes à double vue qui lisent à livre ouvert dans les yeux et dans le cœur des autres. J'avais brisé avec une femme que j'aimais beaucoup, mais que la raison me condamnait à fuir. « Prenez garde, me dit la marquise avec gravité, vous avez dans les mains un adorable joujou que vous avez cassé comme un sauvage et pour ne pas voir ce qu'il y a dedans. »

On écoutait dans un grand silence. La marquise continua : « Ce joujou-là s'appelle le bonheur. »

Je penchai la tête comme pour étudier mon cœur que ces paroles avaient profondément remué. « Le bonheur, dit un sceptique bien connu, c'est encore là une des bêtises de l'ancien régime que nous avons supprimées par les principes de 1789. »

Et tous les beaux-esprits parlèrent du bonheur avec des phrases plus ou moins imprimées.

La marquise me posa un point d'interrogation : « A quoi pensez-vous? vous ne dites pas votre mot sur le bonheur. — Je pense que ces messieurs parlent tous du bonheur comme on parle d'un ami absent. »

Peu à peu je me laissai emporter dans le tourbillon. « Ils ont peut-être raison, repris-je; le bonheur est le château des contes de fées, dont on n'a jamais trouvé la porte. — Ingrat, dit la marquise, vous avez la clef, et vous la jetez dans les broussailles. — Si vous saviez comme il vit dans l'orage depuis six mois! murmura un ami. — Oui, l'orage, dis-je, devenu rêveur, mais quels beaux arcs-en-ciel! »

Quand je rentrai chez moi, le cœur tout déchiré, me

retenant pour ne pas courir chez l'abandonnée, je jurai de ne plus jamais me laisser prendre à ces angoisses dorées de joies; mais qui donc est maître de son cœur? Ainsi le lendemain d'une passion qui me semblait éternelle, une autre femme survint qui me prouva une fois de plus que nos passions sont plus variables qu'un ciel d'avril.

Je rencontrai la marquise, qui me reprocha amèrement mes volageries.

— Que voulez-vous, lui dis-je, je suis romanesque : après avoir fermé l'enfer du Dante, je lis un nouveau volume de la Bibliothèque bleue.

* * *

Charles Hugo passe un jour au Théâtre-Français, accompagné d'une belle créature qu'il me présente comme une des muses de la Comédie. Je ne sais pas si elle avait un état civil, mais elle n'avait pas de nom. Elle en cherchait un; Charles Hugo la baptisa ce jour-là du nom de Soubise, sans savoir pourquoi.

Nous passons dans la salle du comité; la demoiselle me débite, l'éventail de Célimène à la main, deux ou trois scènes du *Misanthrope*, avec beaucoup d'esprit et une voix bien parlante. Il n'y avait pas de place pour elle au Théâtre-Français. Mais, outre qu'elle était au bras de Charles Hugo, elle portait en son corsage une lettre du grand Victor Hugo, qui lui confiait un rôle de quelques lignes dans *Angelo*, dont j'allais donner la reprise avec Mlle Rachel, qui voulait jouer la Thisbé. Elle me dit en me montrant son corsage : « Il y a là une lettre qu'il ne faut pas prendre comme Louis XIII avec des pincettes. » Je prends gentiment la lettre, après quoi je signe un enga-

gement à la dame, un engagement qui ne l'engageait à rien, c'est-à-direqu'elle jouerait au cachet quand elle aurait un rôle et qu'elle irait se promener le reste du tems.

Pour contresigner l'engagement, Charles Hugo me dit que lui et elle allaient dîner aux Frères Provençaux, où on devait fêter la majorité d'un poëte charmant qui ne fut jamais majeur : Philoxène Boyer. On me pria d'être de la fête. Cette fête dont on a tant parlé : *Nous étions quatre-vingts rimeurs !*

Ma nouvelle pensionnaire traînait un fiacre depuis quarante-huit heures. Elle n'avait pas trouvé un homme assez chevaleresque pour payer le cocher. Elle voulut m'apitoyer sur le cheval du fiacre, mais je m'étais déjà trop souvent apitoyé en pareille rencontre. Voilà pourquoi, une heure après, quand elle fut à table, elle s'écria : « O mon Dieu, je n'ai pas payé mon fiacre ! » Elle était à droite de l'amphitryon ; aussitôt le pauvre Philoxène Boyer, qui n'avait jamais eu d'argent que le jour de sa majorité, présente un billet de mille francs à sa voisine. Elle le passe à regret au maître d'hôtel des Frères Provençaux. Cinq minutes après, cet homme reparaît portant sur un plat d'argent la monnaie à la dame. « Cinquante heures de voiture, dit-il en saluant. » Mlle Soubise passe le plat à l'amphitryon ; mais Philo, d'un air de grand seigneur d'antan, passe à son tour le plat à la dame en lui disant : « Je ne prends jamais la monnaie de ma pièce. »

Alors Mlle Soubise, imitant en cela Mme de Parabère avec le Régent, verse le plat si bien servi dans son corsage, quoiqu'il y eût peu de place, en disant : « Nous verrons bien si quelqu'un ose y toucher. » Ce fut le premier mot du festin, qui devint très gai. Pauvre Philo ! lui n'était pas de la fête. Il habitait les sommets des Olympes et

des Parnasses, sans jamais vouloir descendre sur le terre à terre. Il avait hérité de quelque vingt-cinq mille francs qui ne firent pas long feu. Moi-même je n'étais pas tout à la joie, parce que j'aimais beaucoup Philo et que je pressentais le lendemain.

Le lendemain, les quatre-vingts rimeurs s'étaient presque tous envolés. Il lui resta Banville, il lui resta Baudelaire, il lui resta moi. L'exil lui enleva les trois Hugo.

Ces premiers mille francs de Soubise furent le commencement de sa fortune. Elle joua quelquefois au Théâtre-Français, mais le plus souvent elle oublia l'heure, jusqu'au jour où nous la vîmes rouler carrosse dans toute la luxuriance de ses vingt ans. Elle traversa les fortunes les plus diverses : elle aurait aujourd'hui quelque dix millions si les banques de Bade et de Monaco ne lui eussent enlevé toute la liste civile que lui octroyaient les banquiers de Paris. Ne la plaignez pas, elle s'est amusée à tous les jeux du hasard et de l'amour ; à l'heure où nous sommes, elle a encore un hôtel à Paris et un hôtel à Nice. Ce qui est plus rare, elle a encore une amie, cette chantante et gaie Thérésa, qui n'a jamais trahi qu'elle-même.

IV

La robe de cent sous

On conte quelques jolies histoires créées par la belle Léona, car les femmes aimées font des romans en action chaque jour de leur vie.

Par exemple un jour un de mes amis que je nommerai, M. de Ferney pour rappeler vaguement son nom, devint amoureux fou de cette belle Léona en la voyant passer

dans son landau irréprochable. Un peu plus, il sautait sur le marchepied. Le soir il la revit au théâtre, à moitié couchée dans sa loge sous des flots de dentelles, comme une divinité de l'Olympe bercée dans les nuages.

Il se fit présenter par un de ces dilettanti qui se font volontiers les traits d'union dans les pages amoureuses. Il fut accueilli comme tant d'autres avec ce beau sourire dédaigneux qui irrite tous les cœurs.

Mais là où beaucoup avaient échoué, il fit un pas en avant, le pas des dieux, parce qu'il étonna l'esprit de la dame. Elle avait horreur de tous les impertinens qui lui débitaient des phrases imprimées. Quand M. de Ferney lui parla, avec tout le charme de l'imprévu, elle sembla se réveiller de son indifférence et lui répondit sur le même ton. Ce fut le jeu de volant de l'esprit. Ils étaient de force tous les deux à riposter pendant une heure.

Ce qui plut surtout à Léona, c'est que M. de Ferney jetait l'esprit dans une auréole d'amour.

« Comment ne m'avez-vous jamais parlé de lui? » demanda-t-elle à son amant officiel.

Jusque-là M. de Ferney était inconnu à tout son monde, mais le lendemain il était maître en la maison. La dame s'étonnait d'avoir été vaincue si vite, elle qui se donnait toujours le luxe de faire poser même ceux qu'elle aimait.

La question d'argent n'était pas une question pour elle, surtout dans ses heures d'entraînement; aussi dit-elle à M. de Ferney :

« Il est bien entendu que vous ne me donnerez ni un hôtel, ni une chaumière, ni un diamant; pas même un caillou du Rhin.

— Ma belle amie, dit M. de Ferney, Phryné et Aspasie ne se nourrissaient pas de roses, toutes déesses qu'elles

fussent. Et d'ailleurs je veux que vous portiez quelque chose de moi.

— Eh bien envoyez-moi une robe à dix sous le mètre. Je la porterai. »

C'était une belle parole.

Quelques heures après, une voiture des magasins du Louvre s'arrêtait bruyamment devant l'hôtel de la déesse. « Madame, dit la première femme de chambre, on apporte toute une cargaison de robes. — Oui, je sais; faites-moi voir ces étoffes. »

Il y avait des merveilles en soie, en velours, en satin, en brocart, en dentelles. « Je ne veux rien de tout cela, murmura la dame. » On déploya ensuite toute une série de lainages, de cotonnades et de satinettes. « Tout cela m'étouffe, dit la déesse impatientée, je veux savoir tout de suite s'il y a des robes à cent sous, dix mètres à dix sous. »

On déploya les étoffes à dix sous, la dame choisit de quoi se tailler une robe de pensionnaire couleur bleu de ciel : « N'est-ce pas, dit-elle à la femme de chambre, que je serai jolie là-dedans? » Cette fille répondit que « Madame serait toujours jolie, même si elle s'habillait comme une chiffonnière. »

Le même jour l'étoffe fut portée chez Worth par la dame elle-même : « Tout ce qu'il y a de plus simple, dit-elle, mais avec quelques agrémens; évertuez-vous à faire un chef-d'œuvre. »

Le couturier s'enferma dans son cabinet de travail, où il demeura toute une heure pour chercher une inspiration.

Deux jours après, Léona reçut la fameuse robe.

Elle avait chez elle quelques amies pour le goûter; elle voulut les surprendre en disant qu'elle avait inventé une nouvelle mode.

Elle alla revêtir la robe, et revint bientôt triomphante: « Que dites-vous, Mesdames, de ma robe de cent sous? »

Tout le monde lui fit des complimens, moi tout le premier; sa meilleure amie, je me trompe, sa meilleure ennemie lui cria: « Comme c'est joli! Qu'est-ce que ça te coûte? — Moins que rien, je l'ai dit, cent sous! »

M. de Ferney venait d'entrer. « N'est-ce pas, mon ami, dit-elle tout haut, que c'est une robe à dix sous le mètre? vous le savez bien, vous qui me l'avez donnée. »

La facture de Worth était sur la cheminée. Léona la prit d'une main délicate et la passa à M. de Ferney. Pour être amoureux, on n'en est pas moins homme d'affaires, aujourd'hui que tout le monde sait compter.

« Diable! dit-il, ça coûte cher une robe de cent sous. »

En effet, la facture montait à 4,599 fr. 50, y compris, il est vrai, les 10 centimes du timbre de la quittance.

M. de Ferney ne fut pas tué du coup; il se tint bien et masqua sa surprise par un sourire accentué. « C'est égal, murmura-t-il, ce Worth est déjà du XX[e] siècle. — Mon cher ami, lui dis-je, à votre place, je me serais contenté d'envoyer à Léona une feuille de vigne. »

Il ne voulut pas douter des beaux sentimens de la dame, il dédaigna de croire à une mystification.

V

Celle qui a un nom d'oiseau

Je ne me suis pas contenté d'écrire des romans et de vivre des romans par les fêtes que j'ai données, masquées ou non masquées, j'ai été la cause sans le vouloir de beaucoup d'aventures qui ne me regardent pas. On le

sait bien d'ailleurs. Pour ne parler que de la dernière redoute en 1886, je pourrais indiquer cinq ou six histoires amoureuses qui ont commencé là et qui ont fait leur chemin. N'est-ce pas dans cette fête, en effet, qu'un ministre très à la mode s'est quelque peu enchevêtré d'une comédienne non moins à la mode, quand dans un autre salon une comtesse à la ninon, a pris par ses beaux yeux, d'adorables soleils couchans, un universitaire célèbre, un poëte charmant qui a passé à la poésie en action. C'est que, comme l'a dit un ancien, si la femme qui n'est pas belle est de chair périssable, la beauté est de marbre. Je pourrais parler aussi de la dame qui ne reparut pas chez elle; une noble étrangère que son mari faillit faire afficher comme les chiens perdus. N'oublions pas que le plus spirituel des hommes d'esprit — Alexandre Dumas dira que ce n'est pas lui — s'arrêta sur une marche d'escalier pour reconnaître que l'homme le plus spirituel trouve son maître dans une femme si elle est bien jolie.

Et combien d'autres comédiennes du monde croisant les armes avec les comédiennes de théâtre.

Dirai-je un mot de cette étrange et charmante femme qui porte un nom d'oiseau et qui fut inouïe en jetant l'esprit en plein vol à travers la dentelle de son masque? Allant de Paul de Cassagnac à Charles Floquet, d'Antonio de Ezpeleta au général Pittié, du duc de Sabran au prince de Sagan, au duc de Morny, au général Tcheng-ki-Tong, elle ensorcela un prince des deux mondes parisiens et un amateur de tableaux qui remuait beaucoup d'or et beaucoup de cuivre. La dame au nom d'oiseau dit aujourd'hui que je lui ai porté malheur, moi qui ai donné de la veine aux autres. En disant qu'elle a



tout perdu — fors l'honneur — elle oublie de dire que l'affaire du cuivre a été pour elle une affaire d'or. Un instant, elle eut dix millions qu'elle a perdus bien vite, parce que, violente en tout, comme Cléopâtre sa patronne, elle voulut pousser sa fortune inouïe jusqu'à cent millions.

Est-ce qu'elle serait la cousine de cette jolie Mme *** qui se dit fille de Henri V et qui a épousé hier un grand d'Espagne comme une autre boit un verre de vin de Champagne?

Je me souviens d'un festin inénarrable donné par Mme ***. Le menu montait plus haut que toutes les imaginations des convives. Et quels convives! La doña avait à sa droite l'ambassadeur d'Espagne, à sa gauche le général Pittié, qui naturellement représentait le Président de la République. J'étais en face d'elle, je ne sais pourquoi, ayant à ma droite le général Fleury représentant l'Empire déchu, et, à ma gauche, Caro, image égayée de la philosophie. Beaucoup de femmes très jolies et d'autres seigneurs du monde parisien, entre autres le prince de Sagan et le baron de Saint-Amand, qui sont de toutes les fêtes, y compris les fêtes de l'esprit.

De cette soirée les journaux ont parlé pour jeter à Mme *** toutes les fleurs de rhétorique. Quelques-uns pourtant lui ont reproché de ne savoir ni lire ni écrire, ce qui, dans sa situation, est un éloge inouï, puisqu'elle parle mieux que la plupart des femmes qui savent écrire; mais Dieu sait le nombre de lettres à la Sévigné qui portent son nom! Si elle ne les écrit pas elle-même, c'est qu'il y a une fée cachée dans sa manche, cette grande d'Espagne!



LIVRE XLVII

A TRAVERS MA VIE

I

A deux curieuses

Ces deux lettres à deux curieuses du nouveau monde sont des ébauches de ma figure pour les curieuses de l'ancien monde qui veulent bien s'inquiéter de mon caractère.

Ces deux Américaines voulaient tout simplement un autographe de moi pour avoir l'occasion de frapper à ma porte à leur prochain voyage à Paris. C'était la carte forcée, mais à ce jeu-là qui perd gagne.

Voici la première lettre :

MADAME,

Vous êtes bien curieuse.

Vous voulez savoir mon roman à moi. Le voici en deux mots : je suis né vers 1814 ou 1815. Je suis mort vers 1895.

J'ai fait de ma vie un voyage. Lisez plutôt *Le Voyage à ma fenêtre*. C'est tout.

Peut-être ai-je aimé quelques curieuses comme vous, jolies comme vous, perfides comme vous. Je ne m'en souviens pas ou je m'en souviens trop.

Je vous baise les mains.

Voici la seconde lettre :

MADAME,

Je ne retrouve sur ma vie, en dehors de mes *Mémoires*, qui la contiennent toute, que des pages de Théodore de Banville, de Théophile Gautier, d'Edmond About, qui me connaissaient mieux que moi-même.

Tour à tour soldat, poëte, historien, mondain, rustique, directeur de théâtre, un peu peintre, un peu architecte, un peu musicien, je ne sais quoi encore, j'ai couru toutes les fortunes à travers le monde, me faisant ici des amis, là des ennemis presque avec le même plaisir.

Si vous voulez quelques détails : j'ai horreur de la plume, je dicte même mes vers. J'ai deux secrétaires, deux femmes, parce que les femmes résonnent mieux à tous les sentimens : je vois tout de suite si je frappe juste. Depuis mon septennat au Théâtre-Français, je ne vais presque plus au théâtre, mais les artistes viennent me voir, surtout les comédiennes. Je crois être un bon maître pour l'art de bien dire ou de parler par le silence. Mais rassurez-vous, je ne professe pas. Après les femmes et les enfans, ce que j'aime le plus, ce sont les tableaux ; j'en ai beaucoup à Paris et au château de Parisis, où je passe l'été. C'est un château Louis XIII planté dans un beau parc, à deux heures de Paris. Vous pouvez venir jusque-là si vous aimez les solitudes.

J'aime un peu plus les bêtes que les hommes, parce que les bêtes ne font pas le mal pour faire le mal.

Ma grande philosophie a été de ne jamais faire que ce qui m'était agréable à faire. C'est pourquoi je vous écris.

Je dépense un peu plus d'argent que je n'en ai, mais je me retrouve toujours sur pattes, parce que le travail m'est doux. Je n'ai pas un livre chez moi ; toute ma bibliothèque est dans ma tête ; j'ai dicté *Les Destinées de l'âme* sans autres livres : je n'ai pas pour cela la prétention de tout savoir. J'ai d'ailleurs écrit cette maxime contre les savans : « *Savoir, c'est perdre.* » J'ai écrit aussi : « L'esprit humain est comme la mer, qui perd d'un côté ce qu'elle gagne de l'autre. »

J'aime la bonne compagnie et même la mauvaise.

Hier, je dinais chez la veuve de l'empereur de Russie avec la princesse Labanoff, la princesse Ourousoff, le prince Napoléon, la princesse Mathilde; aujourd'hui, je dinerai chez une comédienne bien connue avec des princesses de la rampe. La femme est partout et je l'aime dans toutes ses expressions.

En voilà assez, en voilà trop pour vous donner le secret de mon caractère, quelque peu sceptique, tour à tour païen et chrétien. Mon âme cherche toujours mon cœur, un cœur foudroyé mille fois, mais qui retrouve toujours son avril pour refleurir après tous les hyvers de la douleur, après toutes les neiges du linceul.

A vos pieds, Madame.

II

Coups de pinceaux et coups de plume

Comme tous les philosophes, je me demande qui je suis, d'où je viens et où je vais. Mon nom ? Arsène Houssaye. Je n'ai jamais parlé de mon âge. Selon mon passeport pour l'étranger, sinon pour l'autre monde : « Taille un mètre soixante-seize centimètres. Le « front haut, les cheveux blonds, les sourcils châtains, « les yeux bleus, le nez aquilin, la bouche rouge. Toute « la barbe, blonde comme les cheveux, mais d'un blond « plus vénitien que parisien. Le visage ovale, le teint « clair, le menton rond ». Et c'est tout. C'est ainsi du moins que m'a toisé l'Autorité au bureau des passeports.

Me reconnaîtrez-vous si vous me rencontrez ? J'en doute, puisque je ne me reconnaîtrais pas moi-même. La physionomie passe avant les traits. L'âme donne une expression à la figure. La personnalité ne s'imprime que par la pensée.

On veut bien me trouver encore jeune à un âge fabuleux. Les penseurs ne vieillissent pas, à moins qu'ils

n'aient chassé de leur répertoire les passions qui sont la fleur et le fruit de la vie; mais l'homme qui ne ferme pas sa porte aux belles visions laisse aux autres les rides, les abattemens, les ravages. Il conduit sa vie évitant tous les écueils comme le nautonnier conduit sa barque.

Des journalistes et des curieux de tous les pays m'écrivent de loin en loin pour avoir mon portrait gravé ou mon portrait à la plume. Je ne réponds guère à ces lettres-là que par un portrait gravé. Il est plus simple à un poëte de donner son portrait gravé que son portrait à la plume. Pour tout physionomiste on se révèle mieux par une image que par des phrases. Mais quelle image donner? image de la première jeunesse, de la seconde ou de la troisième? Mon premier portrait a été peint quand j'avais vingt ans, par Louis Boulanger dans le *Triomphe de Pétrarque* en compagnie de Théophile Gautier et de Gérard de Nerval; le second, huit ans après, est signé Henri Lehman; le troisième, qui est de 1848, est de Jean Gigoux. C'est en ce tems-là que Clésinger fit de moi une fleuve désordonné sous prétexte de faire mon buste.

A la Comédie-Française le comédien Geffroy, élève de M. Ingres et de lui-même, comme disait Manet, me fit une place glorieuse entre Rachel et Brohan, dans une des deux éditions de son tableau des Comédiens modernes de la maison de Molière, ainsi qu'on peut le voir au théâtre d'Application. Je passe sur toute une série de figures inachevées et point ressemblantes, par Bonnegrâce et quelques autres coloristes sans dessin. Vidal me peignit dans une jolie aquarelle où je jouais trop au dandy, comme fit Gavarni dans un croquis aux trois crayons, un jour qu'il se souvenait mal à propos de ses physionomies de la mode.

Plus tard, dans le même style, Henry de Montaud reprit ma figure au tems même où les caricaturistes s'amusaient à me défigurer. Après quoi une eau-forte de Léopold Flameng et une ébauche lumineuse, mais ne ressemblant guère, d'Eugène Delacroix.

Ce fut alors que le comte d'Orsay, qui sculptait en se jouant, fit de ma figure un très joli buste vraiment digne du marbre. Parmi les graveurs je ne veux citer que Cucinotta, grand artiste inconnu, fusillé par mégarde au lendemain de la Commune. Sa gravure a survécu à toutes les autres, elle est plus vraie que les photographies.

Pendant la guerre Victor Giraud, qui, comme Henri Regnault, était du même bataillon que moi, me représenta en soldat. Vers 1880, Horace de Callias me peignit dans mon cabinet de travail. C'est un excellentissime portrait, par la vérité, le caractère et le style.

A la dernière exposition, Stevens et Gervex m'ont peint dans leur tableau grandiose parmi les Hommes du siècle. On voit trop que je n'ai pas posé, puisqu'on me prend pour Alfred de Musset, sauf à prendre Alfred de Musset pour moi, simple histoire de barbe.

Il n'y a pas longtems Mlle Amélie Colombier, qui a comme sa sœur un vif sentiment de l'art, me sculpta dans un marbre où je ne fais pas trop mauvaise figure.

Depuis, je suis bon camarade avec les portraitistes, mais je refuse de poser, trouvant que c'est trop de figures d'Arsène Houssaye, car on a toujours peur que les survivans ne disent « Portrait, que me veux-tu ? »

Il n'y a que les souverains dont on garde et dont on regarde la figure, parce qu'elle est gravée sur des pièces de cent sous.

*
* *

Ma destinée a été de vivre dans un roman perpétuel. C'est à ce point que je me suis toujours demandé si je vivais dans le réel.Soit que ce fût écrit là-haut — ce qui n'était certes pas la peine, — soit que le romancier appelle le roman comme l'arbre appelle les chansons de l'oiseau et les coups de foudre. Les aventures les plus simples prenaient, avec moi et autour de moi, un caractère romanesque.

On pourra reprocher à ma plume de courir çà et là par quatre chemins. Certes je n'ai pas voulu suivre l'école de Bossuet en écrivant l'histoire universelle de mon siècle. J'ai été vrai, mais je ne me suis pas mis sous la protection de la Sagesse.

Montaigne plutôt que Bossuet est mon maître. Ce n'était ici ni le lieu ni le moment de prendre les grandes poses de l'historien, j'en ai tant vu rejetés dans l'oubli pour leur air sacerdotal !

Pourquoi ne pas suivre les leçons que nous donne la vie qui brise son style à chaque page par les incohérences de la destinée ou de l'imprévu ? Ce que j'ai voulu ç'a été d'écrire l'histoire des choses qui ne sont plus, mais que j'ai vu vivantes ; de rouvrir la galerie des mille et un tableaux, des mille et un portraits que l'oubli frappe déjà avant la fin du siècle. Il ne faut donc pas me demander de suivre la grand'route de la raison escortée des sentences et des moralités, qui sont le trésor des petits esprits.

*
* *

Quand j'allais beaucoup dans le monde, j'aimais le coin des femmes. S'il y a des gens ennuyeux et ennuyés, ce

sont les hommes errans dans les salons. On les dirait désarmés de toute pensée et de tout esprit. Ils errent comme des Ombres en peine qui cherchent leur corps et leur âme ; les plus savans ne savent plus rien, les plus philosophes disent des enfantillages. Les femmes au contraire ont l'air d'être chez elles dès qu'elles sont chez les autres. Les salons sont leurs champs de bataille. C'est là qu'elles prennent des drapeaux sur l'ennemi. Je laissais donc les hommes se morfondre par groupes, et je me jetais dans la gueule du loup — c'est-à-dire au milieu des femmes. — C'est ainsi que j'ébauchais des passions d'un jour, c'est ainsi que je jouais du platonisme pour cacher mon jeu. Les femmes se laissent toujours prendre quand on leur dit qu'on ne les veut pas prendre. Aussi j'avais beaucoup d'amoureuses sur la planche grâce à mes adorations éphémères. Il y a des amours qui durent toute une existence, il en est qui ne durent qu'une heure. Ce ne sont pas les moins immortelles.

On a beau appeler cela brûler sa poudre aux moineaux, on y recueille une volupté presque charnelle. Cherchez bien dans vos souvenirs. Ne vous est-il pas arrivé de faire une déclaration galante à brûle-pourpoint quand une femme, toutes voiles dehors, vous prenait par la magie de ses yeux et de sa bouche, par le feu de son regard et le charme de son sourire ? Ce n'est pas tout : dans les salons bien stylés les femmes sont décolletées à souhait. Ce qui faisait dire à M. Thiers : « La belle chair ! on en mangerait. ». Et cette chair est toute parfumée de jeunesse, comme ces cheveux en révolte sont excitans par leurs senteurs sauvages. Et les douceurs de la voix ! et les malices du mot ! et les mutineries du silence ! et le jeu de l'éventail ! et tout ce qu'elles disent et tout ce

qu'elles ne disent pas ! On sait bien que cela va s'évanouir ; la causerie amoureuse ne durera qu'une demi-heure ou qu'une nuit, mais qu'importe, si on se verse toutes les ivresses inattendues qui entraînent l'un vers l'autre ! C'est du bien volé, mais l'amour est un voleur de grand chemin.

J'avais plus d'une corde à mon arc pour ne pas manquer l'ennemi. J'évoquais Lavater, Gall, les Sibylles. Cela me donnait la faveur de soulever de jolis cheveux, de lire de plus près dans les physionomies, de prendre de jolies mains dans les miennes.

C'est un jeu passionnant qui réussit presque toujours, tant les femmes ont soif de la sorcellerie et de l'inconnu. La familiarité devient intime. On a le droit de débiter des mots à deux tranchans, des folies inattendues sous prétexte que tout est permis à un augure.

III

Histoire d'une pièce de cent sous

C'est un passe-tems adorable que d'attaquer ainsi les femmes qui se croient impeccables, mais n'est-ce pas aussi un joli passe-tems que de surprendre au passage les jolies filles qui ne se défendent pas à la Vauban ?

En mon très jeune temps, il y avait des pièces de cent sous à l'effigie de Louis XVI. Quoique j'eusse seize ans sonnés, mon père me donnait, le dimanche, avec des façons de roi, deux pièces de trente sous pour m'amuser, ce qui ne m'amusait pas. Je lui fis observer que

le père de M. de Voltaire, un tabellion de Paris, donnait à son fils, toujours le dimanche, un écu de trois francs, lequel, eu égard au discrédit de plus en plus marqué de l'argent, correspondait à douze francs d'aujourd'hui. Mon père trouvait avec raison que M. de Voltaire et moi n'avions aucun point de ressemblance. Mais ma mère me donnait quelquefois, en secret, une belle pièce de cent sous. Donc un dimanche, je descendis à Bruyères avec les deux fois trente sous de mon père et les cent sous de ma mère. Cette pièce de cent sous, je la vois encore, c'était la tête de ce bon Louis XVI qui semblait être sur un plat d'argent. Le soir, au jeu de paume de Bruyères, j'entre dans la danse avec l'assurance d'un homme qui a du foin dans ses bottes. Je prends pour danseuse une très jolie fille qui venait, deux fois par semaine, repasser le linge de la maison. Chez mon père, sous l'œil de ma mère, il n'y avait pas moyen de jouer aux jeux innocens. Mais, ce jour-là, je me risque à battre en brèche la vertu d'Angéline. « Quel joli minois et quel joli bonnet ! — Je crois bien, Monsieur ! figurez-vous qu'il m'a coûté cent sous. — Cent sous ! c'est pour rien. Je vous donnerais bien cent sous pour le jeter par-dessus les moulins » — Le feu est ouvert, on cause, on rit toujours. Enfin je ne sais pas comment cela se fit, mais j'étais si content d'avoir mis la tête près du bonnet, que je donnai mes cent sous à la repasseuse avec la désinvolture d'un enfant prodigue.

Or, le lendemain ce fut tout un drame. Angéline vient à la maison. En arrivant, elle pend son tablier au mur de la lingerie. Pendant le déjeuner des gens, ma mère passe par la lingerie, fait tomber le tablier et voit rouler une pièce de cent sous. Elle la ramasse pour la remettre

dans la poche du tablier ; mais elle reconnaît le Louis XVI de la veille. « C'est ma pièce de cent sous, dit-elle. C'est la pièce de cent sous d'Arsène. Quel est donc ce mystère ? » J'arrive fort à propos ; ma mère prend une figure de circonstance : « Tu donnes donc de l'argent aux demoiselles ? » me dit-elle, en m'éborgnant avec ma pièce de cent sous. Moi, bête comme un Champenois, m'imaginant qu'Angéline a tout dit à ma mère, je réponds par ces mots : « Où est le mal ? — Comment, où est le mal ? A ton âge ! de l'argent aux demoiselles ! — Cent sous ! — Tiens ! petit chenapan, regarde bien cette pièce de cent sous : je ne t'en donnerai plus. » Elle eut pourtant la grandeur d'âme de me redonner mes cent sous, que j'eus la grandeur d'âme de redonner à Angéline.

Angéline ne repassa plus beaucoup de bonnets à la maison. Mais comme elle en a décousu ailleurs ! Je l'ai retrouvée à quelques années de là une des plus pimpantes et des plus jolies coquines des chœurs de l'Opéra, donnant des leçons de maintien à un pair de France.

Elle m'a crié de loin : « J'ai toujours ta pièce de cent sous, car elle m'a porté bonheur. »



IV

Une femme qui se jette par la fenêtre

Ce n'était pas pour moi, mais je faillis en devenir victime — victime de l'amour!

Les gens de lettres dînaient le dimanche rue Visconti dans la maison de Racine, plus tard la maison de Mlle Clairon, enfin celle du célèbre M. Verdet, éditeur de Balzac et d'un grand nombre de romanciers. Ce n'était pas lui qui avait ouvert une salle à manger dans sa boutique, c'était sa femme, ci-devant jolie femme, mais encore agréable, quoiqu'un peu mûre, puisqu'elle avait posé tour à tour pour la *Femme de trente ans* de Balzac et pour la *Femme de quarante ans* de Charles de Bernard.

Jules Sandeau, ami des dimanches, me devint bientôt ami de tous les jours. Il me rappela un soir que nous avions été bien heureux dans notre petit cénacle de la rue du Doyenné. « Pour moi, poursuivit-il, j'ai toujours vécu seul; mon premier ami ç'a été George Sand, qui n'a pas de lendemain; mon second ami ç'a été Balzac, qui n'est l'ami de personne, pas même de lui. » Et se reprenant Sandeau me dit : « Je serais injuste si j'oubliais un ami d'enfance, qui habite à côté de moi, porte à porte et qui me joue du violon toute la journée. — Moi aussi je joue du violon, lui dis-je. — Eh bien! mon cher Houssaye, il y a des petits appartemens à mon quatrième étage. Venez donc y demeurer. » J'acceptai avec d'autant de plaisir que je ne pouvais pas rester plus longtems rue

de l'Odéon. Voici pourquoi : là, dans la même maison, à l'entresol, j'étais voisin de la femme la plus charmante et la plus fâcheuse du monde, une comédienne de la Gaîté : Mlle Coralie, qui débutait à l'Odéon. J'avais joué l'admiration à chaque rencontre dans l'escalier; sans doute, si nous avions demeuré au cinquième étage, les choses eussent été plus vite, mais comme nous demeurions à l'entresol, la rencontre ne me laissait pas le tems d'avoir raison. La dame avait un amant lieutenant aux hussards. Le soldat, qui était né batailleur comme doit être tout bon soldat, voulut lui prouver que j'étais bien dans ses papiers. Il n'en était rien; mais en vraie femme, elle s'amusa à attiser sa jalousie. Il la menaça un soir d'aller sans elle au bal de l'Opéra. Quand elle vit que c'était sérieux, elle voulut se rattraper aux branches, mais il était déjà dans l'escalier. « Écoute, lui dit-elle, si tu ne remontes pas tout de suite, je serai avant toi dans la rue. » L'amoureuse tint parole, elle se jeta par la fenêtre. Ce fut tout un événement; la pauvre se cassa la jambe, mais on peut dire qu'en même tems elle cassa son amour. En effet, quand le lieutenant fut remonté en la portant dans ses bras, elle l'envoya au bal de l'Opéra, en lui disant qu'elle ne le reverrait pas. « Mais pourquoi, pourquoi, pourquoi? lui disait-il, plus amoureux que jamais. — Pourquoi? c'est parce que je ne vous aime plus. » Mlle Alice, une ingénue de l'Odéon habitant la même maison, accourut au bruit de la chute de Mlle Coralie, qui la pria de m'appeler à elle sans s'inquiéter du médecin déjà survenu. Je suivis Mlle Alice. « Un vrai roman, me dit-elle; j'espère bien que vous allez écrire cela. — Oui, si cela vous amuse. — Après tout, qui est-ce qui n'a pas son roman? — Le vôtre est-il aussi tragique? — Le

mien n'est pas commencé, j'en suis toujours au premier chapitre.

Mlle Alice était beaucoup plus belle que la dame à la jambe cassée. « Si vous voulez, lui dis-je à mi-voix, nous ferons le second chapitre. — Pourquoi pas? » dit-elle en rougissant comme une véritable ingénue. Je commençai une phrase, je veux dire une phase du roman, en baisant les beaux cheveux de cette charmante fille. En amour il n'y a que l'imprévu qui charme le cœur. Plus la passion est soudaine, plus elle est vive. Ce n'est souvent qu'un feu de paille, mais un beau feu flambant et joyeux comme le feu de la Saint-Jean.

Quand je fus sur le seuil de celle qui s'était jetée par la fenêtre, la belle inconnue me dit : « Ah ! n'allez pas l'aimer au moins! » Ce qui était une déclaration en bonnes formes.

Je fus très sympathique à l'amoureuse éplorée; elle était pâle comme la mort, elle me tendit la main en me disant: « C'est pourtant à cause de vous. — Non, c'est à cause de lui. Vous aurez votre figure dans les amours célèbres. — J'en serais désespérée. Gardez-vous bien de dire un mot de ma bêtise. Puisque je ne me suis pas tuée, je veux vivre gaiement. J'espère que vous serez de mes amis. — De tout mon cœur. » Mlle Alice me coudoya doucement. « Oui, votre ami, » repris-je, en appuyant sur le mot.

Ce fut ainsi que je fus détourné d'un amour par un autre. Mais on n'envoie pas une ambassadrice appeler un amoureux, quand l'ambassadrice est belle.

Pour terminer cette histoire, la dame qui s'était jetée par la fenêtre finit, au bout de trois mois, par marcher comme auparavant. Naturellement ce fut pour courir

après les hussards. J'avais continué le roman avec l'ambassadrice, mais nous en étions arrivés aux scènes orageuses. Je ne pouvais pas recevoir une lettre ni une femme, qu'elles ne fussent « décachetées » par cette belle jalouse. Elle était à poste fixe dans la maison parce qu'elle habitait avec une de ses tantes qui ne voulait plus déménager.

Je me sentais emprisonné, je n'avais plus qu'à déménager moi-même, aussi ce fut avec une vraie joie que j'emportai mes pénates au voisinage de Jules Sandeau.

Le bruit avait couru qu'une femme s'était jetée par la fenêtre pour moi, on prenait Mlle Alice pour la hussarde; or, chaque fois que Mlle Alice montait les quatre étages de mon nouveau gîte, Sandeau et son ami ne manquaient pas de dire: « Elle va aussi vite en montant qu'en descendant. »

V

Le brûle-parfums

Chez la comtesse de Juvisy on contait des histoires de mondaines et de demi-mondaines, car c'était au commencement du demi-monde, quand tout ruisselait d'inouïsme autour des Lola Montès, des Ozy, des Madone, des Soubise, des Chabrillan et autres comètes échevelées. Il ne fallait pas être pris sans vert, car on était condamné à des gages effrayans. Par exemple, faire un sonnet à rimes redoublées ou danser une gavotte. Un soir que c'était mon tour, je pris ainsi la parole sans savoir ce que j'allais conter. Or, voici mon

conte : « Un jeune cavalier très à la mode, fils de famille jetant l'or par les fenêtres, devint follement épris d'une marquise d'occasion, la marquise de ***. M. de Clacy voulut y aller, mais par quel chemin ?

« Elle avait alors pris cette devise : Ni pour or ni pour argent. Il fit mille folies pour attirer ses regards. Il caracolait au bois autour de son landau. Il était en sentinelle trois fois par semaine à l'Opéra et à la Comédie, devant la loge de la marquise. Elle le rencontrait partout, beau comme Roméo, mélancolique comme Werther. Si elle allait aux eaux, elle le trouvait; pareillement à la mer. Il se fit présenter. La marquise fut railleuse, mais charmante. Elle était touchée de tant d'amour. On causa, on causa encore; on se quitta en se disant à demain. L'amoureux ravi alla au club, où on se moquait de son idolâtrie : — Tu perdras ton tems », lui dit un camarade.

« Il paria mille louis qu'il deviendrait sous huit jours l'amant de la marquise. On tint le pari, car on la savait prise par une passion plus sérieuse. Mais le lendemain, M. de Clacy attaqua la redoute avec beaucoup d'art. Il savait comment on prend une place forte. Il mit tous ses soldats en campagne. Le surlendemain il ne désespéra pas de monter à l'assaut. Il joua si bien la folie amoureuse et la *desesperanza* que la marquise lui dit tout à coup : « Ni pour or ni pour argent; mais je veux pourtant faire un sacrifice aux dieux. Un impertinent a osé me dire que vous aviez parié mille louis que sous quelques jours vous entreriez le soir chez moi pour ne vous en aller que le lendemain. Je n'en crois pas un mot, car si je croyais ces vantardises, je vous ferais jeter à la porte par mes laquais. On ne passe pas la nuit chez moi;

l'empereur lui-même m'avait demandé cette grâce à tout prix. On ne refuse rien à Jupiter quand on n'a connu que des demi-dieux et même des demi-princes. J'ai accordé dix minutes à l'empereur, pas une de plus. Je vous accorderai cinq minutes, mais moyennant que pendant ces cinq minutes, sur ce brûle-parfums qui est là devant nous, vous allumerez vingt billets de mille francs tout fraîchement imprimés à la Banque de France. Pendant tout le temps qu'ils brûleront jusqu'au dernier nuage de fumée je serai votre esclave, m'enivrant de votre passion et de votre sacrifice. »

Ici je fus interrompu par une levée d'éventails, mais je n'en continuai pas moins :

« Ce qui fut dit fut fait. L'amoureux arriva tout vaillant et déploya un à un sur le trépied les billets de mille francs. La déesse le regarda d'un œil curieux et charmé. Elle jouissait déjà du sacrifice, et le feu jaillit d'un allumette, le premier billet fut allumé. Le héros de cette histoire se jeta aux pieds de son héroïne de roman. Que se passa-t-il? je n'étais pas là ; je sais seulement que le dernier billet étant brûlé, la marquise se leva tout à la fois radieuse et altière comme si elle eût touché de ses lèvres la coupe des dieux. Vingt mille francs d'un coup, ce n'était rien pour elle, mais vingt mille francs qu'on jette au feu, c'est quelque chose.

« Et maintenant, dit-elle, tout est fini; allez-vous-en et ne revenez pas. »

« Le jeune affolé trouvait qu'on le mettait à la porte un peu trop sans façon. Il éclata de rire, car on a déjà deviné qu'il n'aimait pas la dame. Comme Don Juan, il avait voulu dompter sa rébellion. « Non, ma belle amie, non, je ne reviendrai pas. Seulement, comme moralité de

l'aventure, je veux vous dire que tout n'est qu'illusion. Ainsi vous vous imaginez que j'ai mis en sacrifice vingt billets de mille francs. Eh bien, descendez de votre Olympe : les vingt billets que j'ai brûlés en votre honneur étaient vingt billets de la Banque de Nadar. vingt billets merveilleusement photographiés. Vous n'êtes qu'une fausse vertu, et je vous ai payé en faux billets. »

Ce conte plut beaucoup à mes auditeurs, surtout aux femmes. Je ne le rappelle ici que parce que dès le lendemain, le conte fut pris pour une histoire, et que le *Figaro* l'imprima sous des masques transparens : grand tapage dans le Tout-Paris!

Les survivans d'aujourd'hui me soutiennent tous, à moi qui ai inventé cette histoire, que la marquise de *** fut jouée par un joli cavalier du Jockey Club.

VI

Les dernières paroles d'Eugène Delacroix

On a enfin élevé une statue à Eugène Delacroix. Comme l'a dit Auguste Vacquerie : « De l'iniquité de ses contemporains le tems a fait une apothéose. »

Jusqu'à la dernière heure Eugène Delacroix évoqua les figures du monde des arts.

« Ah! me dit-il, l'avant-veille de sa mort, si j'avais encore à faire le *Plafond d'Apollon*, sans trop m'inspirer de *l'École d'Athènes* ni de *l'Apothéose d'Homère*, ni de la grande machine de Delaroche, je peindrais un Olympe de tous les dieux et demi-dieux du XIXe siècle avec David, Prud'hon, Gros, Géricault, Chateaubriand

Lamartine, Hugo, Musset ; au sommet Napoléon, le grand poëte en action.

— Pourquoi pas Delacroix, lui dis-je?

— Non. Ingres passerait avant lui. Je ferais la justice, je vengerais tous les grands paysagistes d'aujourd'hui qui ne sont pas de l'Institut : Decamps, Rousseau, Dupré, Millet, Diaz.

Un spasme l'interrompit.

— Je reconnais bien là, mon cher Delacroix, votre droiture et votre loyauté.

— Et vous, me dit-il, vous qui avez fait l'*Histoire du 41e fauteuil*, ne l'avez-vous pas faite par esprit de justice? »

Delacroix avait été mon témoin à mon second mariage. Il me parla de ma femme :

« Une femme, voilà ce qui m'a manqué, dit-il; mais j'avais une si haute idée de la femme que j'aurais sans doute perdu mes illusions. Et puis, que de chagrin si elle fût morte avant moi! et quel chagrin s'il m'avait fallu partir sans elle! En fin de compte, je crois que tout est bien après avoir cru que tout était mal. »

La servante de Delacroix, qui était presque une sœur pour lui, m'a dit qu'après ma visite il s'était endormi d'un sommeil qui était déjà le tombeau. Il ne s'était reveillé que pour souffrir dans les étouffemens et les angoisses de la mort. Je transcris donc ses dernières paroles avec la religion de l'amitié.





AUBER

VII

Pendant le siège de Paris

A la fête que je donnai pendant le siège de Paris pour les blessés, Auber, qui avait quatre-vingt-onze ans, fut le lion de cette nuit tout étoilée : toujours souriant, jetant de groupe en groupe des mots spirituels, daignant accompagner au piano les cantatrices, entre autres Marie Roze, qui chanta le *Premier jour de bonheur*.

Ce fut le dernier jour de bonheur pour Auber, qui ne survécut que trois mois à ce triomphe improvisé.

Comme quelques généraux complimentaient les actrices et l'illustre compositeur, Auber retint tout un groupe par le charme de sa causerie. Il n'y avait que lui au monde pour bien dire et pour tout dire : « J'en ai tant vu ! » soupira-t-il. Et, s'adressant au général Read : « Songez, général, que j'ai assisté à la tragédie d'André

Chénier allant à la guillotine. Le poëte Roucher, seul dans la fatale charrette, avait quelque peu la liberté de ses mains. Il prisait à tout instant. On avait daigné lui laisser sa tabatière, comme on donne aux criminels un verre d'eau-de-vie à l'heure suprême. Il était face à face avec André Chénier ; je n'entendais pas, mais on a dit depuis qu'ils parlaient d'un monde supérieur où il n'y aurait pas de guillotine.

« Deux nobles têtes qui allaient tomber ! J'étais sur les marches de l'église Saint-Paul, mais j'échappai à l'ami de mon père qui s'y était arrêté avec moi, pour suivre la charrette, dont toutes les figures, hommes et femmes, me prenaient le cœur. Horrible spectacle ! On disait dans la foule qu'on allait les sauver, ce qui ne faisait pas l'affaire des curieux accoutumés à voir tomber des têtes. Et quelles têtes ! On admire aujourd'hui beaucoup Chénier, on n'admire pas assez Roucher, car le *Poëme des mois* est une belle chose déjà romantique, comme l'a dit Chateaubriand. Eh bien, général, on ne les a pas sauvés : j'ai entendu les affreux cris de la foule, j'ai presque respiré comme elle l'odeur du sang, un sang précieux s'il en fut. » Après un silence douloureux, Auber continua :

« Ne parlons pas si haut ; qui sait si on ne nous redonnera pas bientôt ce spectacle ? mais j'ai quatre-vingt-onze ans ; on aura beau guillotiner à la place de la Bastille, à la place du Trône ou à la place de la Concorde, je ne serai plus parmi les spectateurs. »

On n'osa pas interroger Auber sur ce dernier mot ; avait-il le pressentiment de sa mort prochaine, ou bien voulait-il dire qu'il ne voulait plus assister à ces sanglantes saturnales de l'humanité ? J'étais survenu, je connaissais bien cette histoire des derniers momens de

Roucher et de Chénier. Auber dit alors en se retournant vers Marie Roze toute éclatante de fraîcheur : « Fouquier-Tinville se serait écrié en vous voyant : Ne voilà-t-il pas une belle rose, pour être cueillie par l'échafaud ? »

Très peu de tems auparavant j'avais vu Auber à un des lundis de l'impératrice ; il conduisait l'orchestre pour le concert où d'ailleurs on n'avait indiqué que son répertoire. Comme il demeurait intrépidement debout quand tout le monde était assis, l'impératrice alla gracieusement à lui : « Monsieur Auber, si vous refusez encore de vous asseoir, vous allez nous condamner à rester tous debout. — De grâce, dit Auber, que Votre Majesté ne me condamne pas à me rappeler mon âge. Devant vous, Madame, je sens que j'ai toujours vingt ans. »

Et Auber, l'œil vif comme toujours, s'affirma debout en point d'admiration.

* * *

J'ai déjà dit que pendant le siège j'avais eu à moi tout seul une ambulance dévorante où Ricord avait envoyé quatre officiers et douze soldats*, les uns blessés, les autres malades. Il me fallait nourrir tout ce monde-là sans compter le monde de la maison y compris les am-

* Si je feuillette le cahier de Charles Coligny sur l'ambulance que j'avais ouverte dans mon hôtel, je retrouve des notes curieuses. Voici d'abord les noms des premiers blessés qui remplirent l'ambulance :

Edouard Ollivon, artilleur; Jacques Bladville, mobile breton, ainsi que Yves Sillio, Guernion François, Louis Lecoq, Jean Brussot, et Joseph Thomas. Ces sept blessés m'étaient envoyés par M. de la Grangerie, directeur des ambulances de la Presse.

Le directeur des ambulances d'Iéna envoyait en même temps Léon Blanquait et Georges Aurégis, du 136e de ligne. Peu de temps après, M. de la Grangerie envoyait cinq mobiles du

bulancières. On ne se figure pas à quel travail je m'étais voué, moi qui, réengagé, passais deux fois par semaine ma nuit aux avant-postes. J'avais fait une razzia au Jardin

Finistère et cinq mobiles de la Drôme. Quelques officiers furent reçus à l'ambulance: MM. de Lacombe, capitaine; Navré, capitaine ; César Gueit, sous-lieutenant ; de Falletans, capitaine.

Les choses allaient vite dans le 113e régiment d'infanterie de marche, car un blessé dont j'ai oublié le nom fut promu lieutenant et capitaine en restant à l'ambulance pour guérir ses blessures. Sans doute son prénom de César y fut pour quelque chose.

Je retrouve encore parmi les noms des sous-officiers et soldats Grall, Jaffret, Maucher, Pâris, Mer, Cyrus Dupuy, Vinay, Guergnon, Lecoq, Defresne, Gauthier, Blanquet, Pluzer ; enfin un mobile prédestiné, puisqu'il s'appelait Mobile.

Un soir on y vit venir Henry Houssaye, officier au fort d'Issy, légèrement blessé dans une reconnaissance; mais le lendemain il trouva que l'air des ambulances lui était plus mauvais que sa blessure : il repartit pour le fort. Charles Coligny administrait l'ambulance. Il y tomba malade et il prit un lit; mais lui aussi trouva qu'il valait mieux respirer l'air vif : le lendemain il me releva de garde au Point-du-Jour.

Beaucoup de blessés, d'ailleurs, ne s'éternisaient pas dans leur lit de repos; mais quelques-uns, qui n'avaient pas le nerf de la guerre, s'accommodaient trop volontiers du *farniente*. Ricord, un des médecins de l'ambulance, était forcé de leur donner leur feuille de route. Il y avait là d'ailleurs une quasi-cantinière, très jolie et très vaillante, qui bon gré, mal gré, leur chantait le chant du départ; elle se nommait Pauline Nez-au-Vent. Par malheur quelques mobiles parisiens lui apprirent à boire; elle continua après le siège ; elle finit par tomber de chute en chute jusqu'à se faire chiffonnière. Jusqu'à la fin du règne des chiffonnières on la rencontrait encore le matin dans les Champs-Elysées, chassant un âne et lorgnant les cabarets.

Un des soldats, qui n'était pas né pour devenir Turenne ni Canrobert, aima mieux s'empoisonner que de retourner au régiment. N'ayant pas sous la main d'acide prussique, il s'empoisonna avec du tabac.

Je ne veux pas dire le nom de ce peintre de talent qui s'attardait aussi à l'ambulance, dans l'horreur des coups de fusil. Le jour où Ricord lui donna sa feuille de route, il se coupa la gorge pour ne pas mourir d'un coup de feu.

des plantes, d'où je rapportai des quartiers d'éléphant, des autruches, des perroquets et des perruches. Le bruit se répandit que je me nourrissais trop bien. Le bruit a persisté. Je retrouve à propos dans l'*Événement* cette lettre que j'écrivais à Aurélien Scholl :

« Maurice d'Hérisson, aussi vaillant par la plume que « par l'épée, voudrait bien me faire passer pour un « gourmand du siège, mais je ne passerai pas.

« Il nous accuse, Ricord, toi et moi, d'avoir mangé « tous les perroquets du Jardin d'Acclimatation. Nous « n'avions pas besoin de cela pour répéter toutes les « bêtises humaines, mais la vérité, c'est que nous avons « été bons camarades avec nos amis affamés : nous « n'avions acheté les perroquets et les perruches que « pour les offrir en des déjeuners qui étaient de vrais « déjeuners de corps, où tu trompais la faim des autres « à force d'esprit. Demande plutôt au général Schmidt, « au général Monselet, deux survivans à la famine, « car, combien en sont morts, comme Théophile Gautier, « hélas! — Ton ami, ARSÈNE HOUSSAYE. »

Quoique ma table ne fût pas alors très hospitalière, j'avais tous les jours des amis qui venaient me demander une cuisse de lapin ou une aile de perruche. Ah! comme alors la pomme de terre remplaçait la truffe! Coligny me disait le soir : « Donnez-moi deux pommes de terre pour ma mère », comme il m'eût dit : « Donnez-moi deux perles pour ma maîtresse. »

Je retrouve des lettres de Charles Monselet, d'Olivier Métra, d'Arnold Mortier, qui s'invitaient à dîner chez moi dans les mêmes termes que je les invitais moi-même. Par exemple :

« Monsieur Charles Monselet prie M. Arsène Houssaye



de lui faire l'honneur de dîner avec lui chez l'historien du *Quarante-et-unième fauteuil*, avenue Friedland, 49. »

* * *

Janvier 1871

Pour la seconde fois, Métra et Monselet voulaient casser une croûte chez moi. Un simple déjeuner qui leur tienne lieu de dîner. Je me suis mis moi-même en campagne pour qu'ils ne puissent pas dire, en prenant place à table :

Au banquet de la vie infortunés convives.

La boucherie anglaise est toujours ma ressource depuis les premiers jours du siège. Le maître de céans, qui se dit mon ami et qui mérite ce titre, m'a proposé quatre perruches, un filet d'éléphant et du saucisson d'âne. Total : soixante-dix francs. C'est pour rien. J'ai couru tout le faubourg. Il y a encore des pâtés chez les pâtissiers, mais je ne m'y laisse pas prendre, tant j'ai peur d'y trouver des rats. On me propose un chat pour huit francs ; je passe outre. Un chasseur sur les toits me propose trois pierrots pour six francs, je les prends tout de suite. J'ai encore chez moi des œufs et des pommes de terre. Mon fils, qui est venu me voir hier de Champigny, m'a apporté du pain d'officier « pour moi seul », m'a-t-il dit. Je donnerai de ce pain-là à Métra et à Monselet, mais en les rationnant. Dieu soit loué ! une femme passe, cachant une poule sous son tablier. Je suis sûr que c'est une poule volée. « Combien votre poule ? Je n'ai pas de poule. — Allons donc ! » Et je saisis la bête par le cou.

— Prenez garde, Monsieur, si on nous voyait ! — Vingt francs, n'est-ce pas ? — Oh ! là là là, c'est se moquer du monde !.. Pas moins de cinquante !

Le dix janvier, c'était pour rien ! Je donne cinquante francs et j'emporte la poule, méditant de n'en donner que la moitié pour le déjeuner. Me voilà revenu, poule et pierrots à la main, jusqu'à la boucherie anglaise, d'où tout est porté chez moi. Là je préside au travail du festin; heureusement, j'ai encore quelques terrines de beurre salé. Je sacrifie quatre œufs et quatre pommes de terre. A onze heures et demie, mes convives arrivent, je détaille le menu. Métra promet pour le dessert de pianoter deux valses. Si Monselet est content, il rimera trois strophes. On met la table dans la galerie comme aux grands jours. « Pourquoi quatre couverts ? dit Monselet d'un air effrayé. — Ici on met toujours un couvert pour l'imprévu. — C'est bien, mais pour aujourd'hui on dira que vous êtes absent. »

Monselet n'a pas plustôt parlé que le timbre retentit par tout l'hôtel. En toute hâte Monselet va sur l'escalier dire à un jeune mobile de service à l'ambulance que je suis sorti.

Ce n'est pas un ami qui a sonné, c'est une amie. Monselet est quelque peu ébranlé. Métra court au-devant de la visiteuse. Tout justement sa première parole est celle-ci. « Le déjeuner est-il servi ? »

Tout va bien, mais un nuage passe sur ma figure. C'est que je pense aux deux officiers de mon ambulance. Je décide qu'on leur enverra leur part du déjeuner. Ah ! comme il faisait faim ce jour-là ! « Si on leur faisait une petite place ? dis-je à Monselet. — Non ! répondit-il, en frappant sur la table; il faut les tuer. »

On n'alla pas jusque-là, mais on se promit de leur réserver la tête et les pattes de la poule. Fatalité ! le timbre retentit encore. Cette fois, c'est Ricord. Celui-là

ne demande pas la permission. Il nous voit à table, il s'écrie : « Quelle belle fortune ! » Monselet avait pâli. Mais Ricord, qui est bon prince, après avoir menacé de tout manger, nous dit gaiement : « Vous êtes bien heureux que je sorte de table. » Mes deux convives respirèrent. Je crois bien me souvenir que Sarah Bernhardt et Marie Colombier, en ce tems-là deux amies, apparurent au dessert. Métra leur promit la dédicace d'une valse qui aurait pour titre : *Les Anges du Siège.* On sait que ces deux comédiennes — vingt autres comédiennes — firent des prodiges de dévoûment.

* * *

La dernière nuit du siège on ne dormit pas. Le matin il n'y eut ni aurore ni soleil. Un brouillard glacial jeta son voile sur toutes choses; il semblait que le ciel pleurât notre douleur. A huit heures on voyait encore, par les fenêtres fermées, la lampe studieuse ou la bougie réveil-matin.

Nous avions passé la nuit, Charles Coligny et moi, remuant des papiers, cherchant à percer l'avenir, découragés, mais ne croyant pas encore que le dernier mot fût dit. J'avais écrit à mes deux fils, l'un sous les armes, l'autre encore enfant, malade à Biarritz. Trois ou quatre fois pendant la nuit nous étions montés pour parler aux soldats de mon ambulance; la dernière fois, le silence et le sommeil avaient envahi toute la pièce, jusqu'aux gardes-malades.

Le duc d'Acquaviva, un de mes amis du siège, me surprit à ma porte. « Si matin ? lui dis-je en lui serrant la main.— Vous savez, dit le duc, que les Prussiens vont entrer dans Paris par l'avenue de l'Impératrice ou par l'avenue de la Grande-Armée ? — Ils n'oseront pas, dit

Coligny. — Vous allez voir s'ils n'oseront pas! » En une minute nous fûmes à l'Arc de Triomphe perdus dans un groupe de curieux, de gardes nationaux et de gamins hurlant : « A bas les Prussiens! » Un capitaine d'une compagnie de marche représentait aux curieux, tout en menaçant les gamins, qu'il fallait de la dignité, même dans la défaite. « Nous sommes vaincus, disait-il, mais nous ne sommes par désarmés. Les Prussiens viennent jusqu'ici ; ne les regardons pas. » Mais nul n'écouta le capitaine. Les Parisiens montaient par l'avenue des Champs-Élysées, par l'avenue Friedland, par l'avenue de Wagram.

Quelques autres amis survinrent : Eugène Giraud, le docteur Contour, Maddrazo, Hector de Callias. « Que faisons nous là ? dis-je. Venez chez moi; les Prussiens seraient trop fiers de nous voir assister à leur triomphe. »

Mais le flot chasse le flot; nous étions refoulés de toutes parts contre les chaînes et les bornes de l'Arc de Triomphe. Tout à coup des échos de la musique militaire allemande scandée par le galop des chevaux. C'étaient les Prussiens! c'étaient les uhlans! c'étaient les Bavarois! Ils venaient par les avenues de l'Impératrice et de la Grande-Armée. Hélas! la grande armée, où était-elle? Il nous semblait à tous subir un horrible rêve. Tout à coup, quoique les régimens ennemis fussent à quelque distance, des cavaliers apparurent tout près de l'Arc de Triomphe. Il semblait qu'ils fussent sortis de dessous terre. Malheur des malheurs! Ils balayèrent tous les Parisiens qui avaient franchi les chaînes de ce monument élevé à l'héroïsme de ceux qui naguère avaient battu les Allemands. Ils dégainèrent et jouèrent du sabre à tort et à travers.

c'était leur manière de s'annoncer dans cette capitale qui avait mis bas les armes. Ils furent suivis de près par le roi Guillaume tout fier de faire retentir les sabots de son cheval sous les victoires de Napoléon. La musique jouait toujours ses airs victorieux. J'aurais voulu être à cent pieds sous terre, mais il me fallait affronter le spectacle; spectacle forcé, puisque nous ne pouvions ni avancer ni reculer; nous nous regardions pâles, désolés, haletans comme pour tenir conseil. Tout à coup des hurrahs, des hurrahs; c'était le roi! De violens sifflets partirent de toutes parts, mais Guillaume ne voulut pas subir les sifflets, il éperonna son cheval et, tout colère, il le lança vers notre groupe. Nous le regardâmes de haut, cet homme à cheval qui n'avait pas droit par ses victoires mathématiques de passer sous notre arc de triomphe. Nous n'en fûmes pas pour cela réduits en poussière.

Après cette secousse de colère, le roi fit reculer son cheval pour galoper plus solennellement sous cet arc de triomphe où n'était point passé Napoléon! Il fut encore salué par des sifflets, mais il passa, suivi à distance de de Moltke, de Bismarck et des autres. Mes yeux se fermèrent; je ne vis pas bien si ceux-là se pavanèrent sous l'Arc de Triomphe; je crois qu'ils n'osèrent pas. Dès que le roi fut de l'autre côté et qu'il vit le Paris ruiné sous les bombes et sous la faim, il fut content de lui et rebroussa chemin. Il avait été convenu qu'il n'entrerait pas à Paris, mais il a voulu défier Paris sous l'Arc de Triomphe. « Eh bien, dit un de nous, toute la gloire est pour Paris tué lâchement par la faim. »

La gloire, hélas! n'était pas pour les vainqueurs ni pour les vaincus.



VIII

Le coup de vent

Il me fallut me réfugier à Versailles pendant la Commune. Ce fut sur le conseil de Félix Pyat et d'Alphonse Esquiros, qui ne voulaient pas qu'on me prît pour otage sous le prétexte que j'avais valsé aux Tuileries et que Napoléon III m'avait décoré de la médaille de Sainte-Hélène. A Versailles, je me réconciliai avec Buloz et Veuillot dans une rencontre mémorable.

Mais il me faut retourner en arrière de quelques pas dans ma vie littéraire.

Après avoir publié *La couronne de bluets*, je trouvai comme par miracle un autre éditeur qui avait lu mon livre. C'était des Essarts, encore à son début. Il avait tout justement épousé la sœur de mon ami Van der Hell, aussi elle eut pour moi une amitié familiale.

Hélas ! le premier livre que je publiai chez des Essarts ne lui donna pas de cœur à l'ouvrage. *La couronne de bluets* s'était bien vendue, *La Pécheresse* ne se vendait pas, mais des Essarts ne se découragea pas et ne me découragea pas. Il créa même un journal, *Le don Qui-*

chotte, pour défendre son jeune romancier que prônaient d'ailleurs tous ses amis, les saint-simoniens Théophile Thoré, Duveyrier et Enfantin. Thoré, qui n'y allait pas de main morte, écrivit dans *Le Siècle* et dans *Le Temps* que *La Pécheresse* était un chef-d'œuvre.

Des Essarts fut payé de sa pervérance par *Les aventures galantes de Margot*, un roman rustique qui fut un succès bruyant et qui m'amena l'éditeur de Balzac, ce Werdet tour à tour brave homme et coquin, qui calomnia plus tard tous ses romanciers en disant qu'il s'était ruiné à les faire célèbres. De la boutique de Werdet mes romans passèrent dans celle de Magen, l'éditeur de Georges Sand et d'Alfred de Musset, un viveur qui mourut d'avoir trop vécu. On n'était pas son ami ni son édité quand on n'avait pas soupé avec lui. Et le souper durait toute la nuit ! Mme Sand elle-même fut obligée d'en passer par là. Après Magen, ce fut Charpentier, un lettré, qui fit une révolution dans le format des livres. Il publia mes Poésies, *la Galerie du XVIIIe siècle, Philosophes et comédiennes.* Chaque éditeur avait sa personnalité ; tous couraient après la fortune, mais tous aimaient les livres, même ceux qu'ils publiaient et qui ne s'obstinaient pas trop à rester sur les rayons de leur librairie. Les succès en ce tems-là n'étaient rien en regard des succès d'aujourd'hui : un livre qui se vendait à trois mille exemplaires, était un phénomène; les premières éditions de Balzac et de George Sand ne dépassaient jamais mille exemplaires. *Les contes d'Espagne et d'Italie*, d'Alfred de Musset, se vendirent à peine, comme *La comédie de la Mort*, de Théophile Gautier. Mais qu'importe, si le bataillon sacré des lecteurs criait victoire !

On pouvait donc à peine vivre de son livre. Heureusement pour moi, un matin que je déjeunais chez Jules Janin, Félix Bonnaire vint se mettre à table. Le prince des critiques me dit en nous présentant : « C'est le directeur de la *Revue de Paris*, rien que ça ! Prenez garde ! il va vous demander un conte ou un roman. — Pourquoi pas ? dit Bonnaire ; Sainte-Beuve et Sandeau m'ont parlé de *La Pécheresse.* »

Ce fut mon entrée à la *Revue de Paris*, où je débutai par un petit roman.

J'y écrivis beaucoup de mes portraits du XVIII[e] siècle et j'y fis trois ou quatre fois le *Salon*.

Mon entrée à la *Revue des Deux Mondes* fut encore plus simple. On sait que les deux revues étaient du même format. Buloz, roi de la *Revue des Deux Mondes*, était aussi roi de la *Revue de Paris*. Il transbordait de l'une à l'autres les romans, les contes, les critiques, les poésies, selon son bon vouloir, si bien qu'un matin je fus quelque peu surpris de voir en tête de la *Revue des Deux Mondes* une grande étude de moi sur Jacques Callot, destinée à la *Revue de Paris*.

Buloz me fut très bon prince jusqu'au jour où je le remplaçai au Théâtre-Français avec des pouvoirs plus étendus et avec des parts de sociétaire. Il ne me pardonna jamais.

La *Revue des Deux Mondes* ne perdit pas une occasion de mal dire de moi, mais Buloz ne parvint pas à troubler ma quiétude. Quand je le rencontrais dans un dîner officiel ou ailleurs, je lui disais bonjour comme de coutume. Mais lui, tout à son journal, me disait : « Vous n'avez donc pas lu la *Revue des Deux Mondes*? — Non, est-ce qu'elle paraît toujours ? »

Buloz était exaspéré. Il me dit un jour : « Vous vous apercevrez trop que la *Revue des Deux Mondes* paraît toujours. »

C'est à Versailles pendant la Commune que je le rencontrai pour la dernière fois, devant la statue de Louis XIV. Veuillot se trouvait là aussi, si bien que ce fut la rencontre de trois ennemis, car Veuillot, qui m'avait été si fraternel dans une grande maladie, ne me pardonnait pas d'avoir survécu à sa bénédiction : il paraît qu'il m'avait mis en état de grâce. Nous nous donnâmes la main, sans conviction.

Le premier mot de Buloz fut de parler de *la Revue des Deux Mondes*, son royaume. Je fis signe à Veuillot : nous prouvâmes à l'autocrate que son royaume n'était plus de ce monde. « La *Revue des Deux Mondes*, dis-je gaiement à Buloz, est une Revue de l'autre monde, puisque tous ceux qui ont fait son succès sont morts pour ses péchés. « Ah ! s'écria Buloz, poussé à bout, je vous prouverai bien que mon journal est plus vivant que vous. — Oh ! ne parlez pas si haut, dit Veuillot, vous êtes des *Deux Mondes*, mais moi je suis de l'*Univers*. Si vous ne croyez à rien, moi je crois à Dieu. »

On connait le vent de Versailles, bourrasques sur bourrasques. Tout à coup un de ces terribles coups de vent enlève le chapeau de Veuillot et l'emporte comme une plume jusqu'à la grande grille. Veuillot lève les bras au ciel. — Vous attendez, lui dit Buloz en riant, que Dieu vous rapporte votre chapeau ? »

A l'instant même, comme par une vengeance du ciel, Buloz est décoiffé à son tour. Plus pratique, il ne lève pas les bras au ciel, il prend ses jambes à son cou pour ressaisir son tuyau de poêle pendant que, profitant

de la leçon, je retenais des deux mains mon chapeau sur ma tête.

Je ne vous peindrai pas l'éclat de rire de Veuillot, ni la course vertigineuse de Buloz qu'on n'avait jamais vu courir.

Je ne pus réprimer moi-même un éclat de rire quand nous vîmes un grand chien danois se précipiter sur Buloz. Ils furent ainsi à deux de jeu dans cette course effrénée. Le chien dépassa l'homme de plusieurs têtes et emporta le chapeau.

Et voilà Buloz qui court après le chien ! Vous voyez le tableau.

IX

L'enfer des vivans

J'ai vu la dernière bataille de la Commune, effrayante mêlée où douze cents mobiles commandés par un marin triomphèrent de plus de douze mille insurgés. Il y a des ironies de la destinée : cette dernière bataille se donna au Père-Lachaise.

J'avais un laissez-passer de M. Thiers et du maréchal de Mac Mahon. Terrible carte d'entrée pour le plus horrible des spectacles. J'ai entr'ouvert pendant une heure la porte de l'enfer des vivans.

Le dimanche, nous parcourions avec deux amis le dernier théâtre de la bataille : le faubourg du Temple, la Bastille et le Père-Lachaise.

Ce fut ce jour-là que nous vîmes Delescluze qu'on avait recueilli à l'église Sainte-Élisabeth, comme si on eût voulu le réconcilier avec Dieu.

On se battait encore, mais on voyait bien que la fin approchait.

Nous voulûmes pénétrer dans le Père-Lachaise; quoique notre laissez-passer fût signé du maréchal Mac Mahon, la porte nous fut défendue à la baïonnette. On nous conseilla d'aller voir le colonel des marins campés à la Roquette.

C'était tout justement un de nos amis, un soldat bronzé au feu et à la renommée, un brave s'il en fut. — Brave et marin, d'ailleurs, ne sont-ils pas synonymes?

C'est à peine si nous le reconnûmes, tant il était noirci à la poudre et à la poussière; depuis huit jours, depuis le dernier dimanche, il ne s'était pas couché un seul instant. Quand ses soldats avaient dormi une heure, il croyait avoir dormi lui-même.

Il nous accueillit avec son loyal sourire, vrai rayon de soleil dans cette figure sévère.

« Que venez vous faire ici? — Serrer la main d'un brave. — Les triomphes de la guerre civile ne sont pas des victoires. On fait son devoir tristement, on ne s'en enorgueillit jamais. Est-ce que vous voulez faire l'histoire de cette infernale semaine? — Oui, mon colonel, aussi je compte sur vous. Vous avez tout vu, vous me direz tout. — Nul n'a tout vu, ni moi ni les autres, mais enfin je vous dirai ce que j'ai vu. »

Nous étions au seuil du dépôt des condamnés, sur le lieu même où se dresse encore la guillotine.

« Autres tems, autres supplices, reprit le colonel; ils ont brûlé la guillotine, mais ils ont appris

l'art de fusiller leurs ennemis. Si vous êtes curieux des choses tragiques, je vais vous conduire dans le chemin de ronde où les communeux ont sacrifié les otages. — Nous supposions que c'était là qu'on fusillait les fédérés par représailles. — Non, on a respecté la place où l'archevêque de Paris et ses vénérables amis sont morts en chrétiens. On fusille dans la prison des jeunes détenus. »

Nous suivîmes le colonel ; nous vîmes encore toutes les traces sanglantes de l'odieux assassinat. Les figures se dressèrent devant nous. Un prisonnier de la Commune, qui venait d'être délivré, nous raconta tout ce drame lugubre.

« Et maintenant, nous dit le colonel en rebroussant chemin, nous allons voir les assasins, car plus d'un retrouvé ici a été fusillé par là. »

Nous allâmes à la prison des jeunes détenus.

A tout instant on amenait des fédérés pris les armes à la main. Ceux qui étaient ivres de poudre, de vin et de sang étaient fusillés.

Le colonel, qui avait en horreur tous ces drames atroces, nous abandonna pour un instant à notre curiosité.

Un lieutenant nous conduisit au chemin de ronde. Épouvantable spectacle ! Tout un champ de morts couchés pêle-mêle dans toutes les attitudes : la résignation, l'angoisse, la fureur, le désespoir ; les uns tendant les bras, les autres ouvrant la bouche : l'appel et le cri suprêmes ; ceux-ci menaçant encore, ceux-là souriant comme si la mort leur fût une grâce.

Ils étaient là cent vingt-cinq, beaucoup de têtes hideuses, de celles-là qu'on ne voit que les jours de révolu-

tion et de fêtes publiques, des faubouriens qui ne descendent jamais dans Paris, des ébauches d'hommes plutôt que des hommes. Parmi ces horribles figures, quelques visages sympathiques, des jeunes, des égarés, des fous; des femmes aussi, qui avaient abdiqué les vertus et les privilèges de la femme sous l'habit des fédérés. Une d'elles était parmi les derniers fusillés. On ne voyait que sa main et sa bottine : main blanche, bottine mordorée.

Que faisaient-là cette main et cette bottine ?

« On a voulu la sauver, dit le lieutenant, mais elle a insulté tout le monde. Il paraît que c'était une petite blanchisseuse de Ménilmontant qui était venue faire le coup de feu avec son amant, un mécanicien dont vous voyez là-bas la tête toute hérissée. »

Le colonel était venu de notre côté. Il nous montra la cour où « jouaient » cent cinquante petits drôles qui n'avaient pas voulu devenir des enfans de troupe selon les vœux de la Commune. L'un d'eux s'interrompit dans sa haute voltige pour apostropher gaiement le colonel : « Mon colonel, est-ce que la marmite est renversée ? J'ai l'estomac dans les talons. — Oui, dit un autre, ce « cochon » de geôlier a mieux aimé se faire fusiller que de nous faire la soupe. »

Le colonel imposa silence.

Dans la cour voisine étaient les fédérés graciés de la mort en si grand nombre qu'ils prouvaient la clémence du colonel; ceux-là, heureux de n'être pas fusillés, se promenaient comme des hommes de loisir, insoucians et inconsciens. Quelques-uns vinrent vers nous, jusqu'à la grille, pour nous parler de leur innocence et pour nous demander du tabac. Cependant

c'était toujours la même procession funèbre de fédérés pris les armes à la main ; les uns arrivaient fiers encore devant le colonel, les autres s'humiliaient dans la peur, pas un seul dans le repentir.

Ils ne se laissaient pas prendre comme des agneaux sans tache, il fallait les traquer comme des bêtes fauves. Ils montraient encore les dents, mais ils n'osaient plus résister avec leurs fusils. Ils se sentaient vaincus, ils ne voulaient pas, comme le condamné à mort, « aggraver leur situation » ; tous espéraient vaguement qu'ils pouvaient encore obtenir leur grâce, c'est-à-dire Cayenne ou la Nouvelle-Calédonie à l'horizon. Pour des gens exilés de tout, qu'est-ce qu'un exil de plus ?

Quelques femmes étaient prises, comme les hommes, les armes à la main; plus d'une avait tout à la fois un chassepot et un revolver.

Qui les avait entraînées à ces prouesses sanglantes ? Les passions nocturnes, l'amour qui se cache, l'ivresse de la bière et de l'eau-de-vie. Peu de femmes légitimes parmi toutes ces femmes. A ces concubines la Commune tenait lieu de mariage; elles croyaient vaguement que la République dispensait de tous les sacremens, ou plutôt qu'elle les administrait tous.

La République, comme la Commune, n'administrait alors que l'extrême-onction.

Ces femmes étaient presque toutes habillées en gardes nationaux ; quelques-unes avaient pour ainsi dire changé de sexe : on eût dit des hommes ou des gamins.

Il en survint pourtant une qui était restée femme sous son habit militaire, elle portait la capote et le pantalon d'un soldat de la ligne, flottant là-dedans comme dans un manteau ou dans une robe.

Elle arriva carrément, sans doute décidée à tout, même à mourir; elle était si jolie que nous la regardions tout étonnés de voir une pareille figure égarée en telle tragédie. Une vraie figure faite pour rire : des yeux noirs très vifs, une bouche empourprée, des dents de loup.

« Eh bien ! me voilà, dit-elle, en se campant devant nous et en regardant face à face le colonel. — Cette femme a été prise, les armes à la main, sur une barricade? demanda le colonel aux soldats. — Oui, mon colonel; elle nous a tué trois hommes et elle m'a blessé moi-même. Il n'y avait plus qu'elle seule à la barricade des Amandiers. Elle travaillait comme quatre, cette citoyenne-là. Quand je l'ai saisie, j'ai cru désarmer un tigre. Voyez, j'en porte les marques. » Le soldat montra son bras tout ensanglanté.

La combattante toisa de haut celui qui parlait ainsi.

« Eh bien, ne fallait-il pas qu'on te présente les armes? Si j'avais eu une cartouche de plus, je te l'aurais présentée, et tu ne serais pas là ! »

Le soldat, encore tout surexcité, lui montra le poing.

« On n'en aura donc jamais fini avec toute cette racaille?

— Va toujours, reprit la jeune fille, nous n'avons pas dit notre dernier mot. La Commune aura sa revanche. Je vous cambronne tous.

— C'est le mot de la fin, dit le colonel; cette femme ne veut pas qu'on la sauve; eh bien ! qu'on la juge.

Cela voulait dire conduisez-la parmi les prisonniers qu'on juge à Versailles.

« Oh ! je suis toute jugée : frappez là, » reprit-elle en montrant sa poitrine. .

— A genoux, crièrent les soldats.

La combattante se révolta.

— A genoux? Je ne crois ni à Dieu ni au diable.

— A genoux! crièrent encore les soldats.

— A genoux? Est-ce que j'ai fait mettre vos camarades à genoux pour les tuer? Allons-y gaiement. Collez-moi ça là!

— Non! dit le colonel pour la défendre des soldats. Elle ira jusqu'à Versailles.

— Je ne veux pas être fusillée par ces cochons de Versaillais. Vous êtes des lâches si vous n'avez pas le courage de me « foutre » une balle dans le cœur!

La coquine était superbe.

Elle se frappa une seconde fois la poitrine.

« *Collez-moi ça là* ». Ce fut son dernier mot.

Le colonel voulait la sauver quand même. Nous le voulions aussi et nous parlâmes pour elle; mais la jeune fille tomba sous deux coups de revolver avant qu'il eût donné des ordres. Le soldat qu'elle avait insulté s'était fait justice.

Elle n'avait pas voulu s'agenouiller, mais elle tomba à genoux *.

* Et quand on pense que si les députés radicaux qui étaient à Versailles, comme Louis Blanc, si Gambetta, qui était à Saint-Sébastien, avaient eu le courage de revenir à Paris, diriger, en la maitrisant par leur présence, cette révolte de la Commune, il ne fallait que vingt-quatre heures pour pacifier Paris et Versailles!



X

Mademoiselle Putiphar

On discutait, un soir, dans le salon académique d'une jolie duchesse, sur ces mots: Galant homme et homme galant. Chacun forçait les textes : Mérimée, Lavalette, du Sommerard, Saint-Beuve, Théo et Saint-Victor. La duchesse voulut avoir mon opinion. On avait à peu près dit jusque-là qu'il y avait toujours un galant homme dans un homme galant ou un homme galant dans un galant homme. Je contai cette histoire toute personnelle :

« Il n'y a pas longtemps qu'une très jolie fille de dix-huit ans, brune, grande, svelte, tomba chez moi comme un aérolithe.

— Je ne vous connais pas, me dit-elle, mais je vous reconnais. J'ai lu deux romans de vous, *Mlle Cléopâtre* *Mlle Mariani;* voilà des livres que j'aime, parce qu'ils

me parlent de moi et parce que j'y retrouve mon cœur.

— Vous avez le cœur bien romanesque, Madame.

— Dites Mademoiselle, s'il vous plaît ; il est vrai que ma belle-mère veut me marier.

— Tant mieux, puisque vous quitterez votre belle-mère.

— Je voudrais la quitter sans me marier ; d'ailleurs, en me mariant, n'aurai-je pas une autre belle-mère ?

La demoiselle me conta rapidement qu'elle était petite-fille d'un maréchal de l'Empire, mais que son père, tout duc qu'il fût, n'avait pas eu l'art de laisser une fortune à ses enfans. A peine pouvait-on lui donner à elle une dot de cent mille francs; moins que rien aujourd'hui, si bien qu'il lui fallait épouser un bourgeois enrichi. Horrible extrémité pour une fille qui rêvait dans le bleu; aussi était-elle résolue à toutes les folies plutôt que de passer par la porte de la raison. Et pour commencer, elle venait bien moins pour me demander un conseil que pour faire une fin, c'est-à-dire, pour se jeter la tête la première dans l'abyme de l'imprévu. Quand on voit une belle pêche qui va tomber de l'espalier, tout épanouie sous son duvet virginal, on a bien envie de la cueillir. Eh bien ! j'eus la vertu de ne pas cueillir la pêche. La belle créature fut pourtant aussi éloquente par tout ce qu'elle me dit que par tout ce qu'elle ne me dit pas. Jusque-là elle n'avait aimé aucun des beaux fils qui papillonnaient autour d'elle. Je lui avais tourné la tête, parce qu'elle ne m'avait jamais vu. Il me fallut jeter beaucoup d'eau sur le feu pour éteindre un pareil incendie. Jamais prédicateur ne trouva plus d'onction pour remettre une pécheresse future dans son chemin ; elle s'en alla furieuse, en me jetant ces mots : « Prenez garde que je ne vous

laisse mon manteau. » Ce à quoi je répondis : « Adieu, mademoiselle Putiphar. » Étais-je un galant homme? » On vota pour et contre à chiffre égal.

Un malin qui savait toute l'histoire me demanda s'il n'y avait pas eu un lendemain. « Je ne me souviens plus bien, lui répondis-je. Mais supposons que je me sois risqué dans l'aventure, diriez-vous encore que je suis un galant homme? »

On vota encore trois contre trois.

La maîtresse de la maison prit la parole : « J'ai voté pour, dit-elle, parce qu'il ne faut jamais que Mme ou Mlle Putiphar laissent leur manteau dans les mains de Joseph. »

XI

La marguerite des marguerites

La République ni une ni indivisible de 1870 commença par s'indigner des mœurs du second Empire, mais elle donna naturellement dans les mêmes travers; bien plus, elle accentua le gâchis des salons. Ce fut ainsi qu'on vit les mondaines et les demi-mondaines se rencontrer dans les premières fêtes après la Commune. Un soir, chez une grande dame étrangère, à un dîner d'apparat, on me plaça entre une princesse sérieuse et une princesse de la rampe. Je les présentai l'une à l'autre en disant à la princesse qui était à ma main droite : « Je vous présente une princesse de la main gauche. » Pendant toute la soirée elles furent les meilleures amies du monde, je crois même qu'elles s'embrassèrent au cotillon.

Ce n'était pas, d'ailleurs, la seule curiosité de cette fête mémorable : je me demandais à tout instant si j'étais au

château des Fleurs ou au château des Tuileries. Depuis, on tria sur le volet, mais du côté du bon grain, le seigneur de Brantôme eût rencontré encore plus d'une de ses honnestes dames. J'avoue que je n'ai jamais mis le pied dans un salon, — je ne parle pas ici des salons de la finance étrangère, où je ne daigne pas aller, — mais des vrais salons du faubourg Saint-Germain et des Champs-Élysées, sans reconnaître du premier coup d'œil une de ces très honnestes dames. L'une d'elles me disait : « N'est ce pas que je porte une robe blanche idéale ? » Ce à quoi je répondais : « Il n'y a que les couturières pour refaire des virginités. » Une autre : « N'allez pas dire que vous m'avez rencontrée ailleurs. — Pourquoi pas ? Ne vous ai-je pas vue aux sermons du P. Monsabré ? »

Quand Paris fut bien rentré chez lui après la Commune, quelques jolies étrangères vinrent y donner des fêtes en attendant que les vraies Parisiennes fussent de la partie. C'est ainsi que la marquise Anforti, dans son hôtel de la rue des Vignes, reçut à sa table de hauts personnages de la politique, de la diplomatie et de la littérature, sans compter Carolus Duran, son portraitiste ordinaire, qui l'a peinte en pied, le plus joli pied du monde. C'est ainsi que Mme Massart, cette savoureuse Flamande, reçut ce qui restait de la cour et de la ville dans son appartement des Champs-Élysées. C'est ainsi que la vicomtesse de Rugy, cette Viennoise toute couronnée de cheveux blonds enflammés, ouvrit ses salons de la rue François-Premier. Là, dans ce monde de tous les mondes, c'était fulgurant. On jetait l'or par les fenêtres. Un musicien très connu arrivait avec quinze musiciens habillés à la Watteau, qu'on masquait dans des bosquets de camélias.

A la première fête, je reçus une lettre d'invitation pour le dîner, qui n'en était que la préface. Je n'ai pas l'habitude d'aller dîner là où je ne connais pas la maîtresse de céans; mais le petit billet joint à la carte imprimée était si joliment tourné, que je ne fis pas de manières; d'ailleurs c'était l'imprévu, et j'aime l'imprévu.

Oui, l'imprévu ! La vicomtesse se plaça à table entre un ministre de M. Thiers et un ambassadeur de la République. A côté de l'ambassadeur je lus sur une coupe de cristal : « Princesse Rattazzi ». C'était ma voisine. De l'autre côté je lus le nom de milady Coulbak. « J'ai deux voisines, dis-je à la vicomtesse; seulement elles ne sont pas venues. — Oh ! elles viendront. — Je ne vous demande pas si Mme Ratazzi est jolie; mais qu'est-ce que milady Coulbak ? — Vous êtes trop curieux ! vous allez voir. »

On s'était décidé à se mettre à table sans ces deux dames. J'avais conduit à sa place une très jolie Espagnole dont j'aurais voulu être le voisin ; mais tout était réglé comme à la cour. Il fallut me résigner à me placer entre deux absentes.

Mais au même instant milady Coulbak fit son entrée. La maîtresse de la maison ne la connaissait pas, mais elle la devina. Après l'avoir saluée, elle lui dit : « Venez vous asseoir à droite de M. Arsène Houssaye. »

Milady Coulbak vint à moi. Je fis un pas vers elle pour lui tendre la main :

« C'est vous ! — C'est vous ! — On se retrouve toujours. — Oui, mais on ne se reconnaît plus après de pareilles révolutions. — Vous êtes plus belle que jamais. — Vous n'en pensez pas un mot. — Pourquoi diable vous appelez-vous milady Coulbak ? — Ah, c'est toute une his-

toire que je vous conterai ; mais ne vous inquiétez pas de milord Coulbak : je l'ai embarqué pour les grandes Indes. — Ah ! les grandes Indes ! quelle belle institution pour faire bon ménage en Angleterre !... A propos, donnez-moi donc des nouvelles de celui que vous appeliez votre seigneur. — Je ne l'ai pas revu, le pauvre empereur, qui a toujours été avec moi un si galant homme. »

On a compris que la nouvelle venue était Marguerite Bellanger.

Nous en étions encore aux préliminaires, quand la belle Mme Rattazzi fit son entrée. Il était huit heures. La maîtresse de la maison lui dit : « Princesse, je ne vous attendais que pour huit heures et demie. Nous nous étions promis de vous faire une ovation après les hors-d'œuvre. — J'aime mieux les hors-d'œuvre que les chefs-d'œuvre. — Vous en parlez bien à votre aise, vous qui en faites. »

Marguerite Bellanger me dit à l'oreille : « La princesse est une femme d'esprit : elle ne s'est pas inclinée sur ce dernier mot. Mais, dites-moi, mon voisin, vous allez ne plus causer avec moi. — Rassurez-vous ; ma voisine, Mme Rattazzi aime trop les grands de ce monde pour ne pas s'acoquiner avec l'ambassadeur. — On dit qu'elle est sourde ? — Ni sourde ni muette. Dites-lui un peu qu'elle est jolie, vous verrez si elle ne vous entend pas. — On le lui a dit tant de fois ! — Les complimens, c'est comme l'argent, on n'en a jamais assez. — En avez-vous beaucoup ? — Oui et non. Voyez-vous, il n'y a que l'argent comptant qui compte. »

Cependant Mme Rattazzi s'était assise à ma gauche.

Nous sommes des amis de 1850, ce qui ne l'empêche pas d'être toujours belle et jeune. Je lui dis quelques

tendresses et je lui présentai l'ambassadeur, qui lui fit mille m'amours. « Nous voilà seuls, dis-je à Margot. Elle va conquérir l'ambassadeur, et elle ne se retournera plus de notre côté. »

Mais à peine avais-je dit ces mots que Mme Rattazzi me demanda le nom de ma belle voisine. « Vous ne l'avez donc jamais vue ? — Si, mais j'ai perdu son nom. — Vous avez été adorées toutes les deux par le même potentat. Voulez-vous que je vous présente Marguerite Bellanger ? »

Je n'eus pas plus tôt prononcé ce nom que Mme Rattazzi se jeta devant moi pour tendre la main à Margot, laquelle, confuse de tant de bonne grâce, se jeta pareillement devant moi, si bien que nous nous embrassâmes tous les trois. Sans doute à la table d'une impératrice, on y eût mis moins de sans-façon. La vicomtesse n'était pas bégueule; elle voulait que l'on s'amusât chez elle ; l'entrain le plus endiablé courait sur la nappe. L'ambassadeur, homme de beaucoup d'esprit, avait déjà raconté que M. Thiers, son ami, ne devenait éloquent à sa table qu'en frappant tour à tour les bras de la duchesse Colonna et de la princesse Troubetskoï : honni soit qui mal y pense ! Des bourgeoises se fussent offensées de cette familiarité pittoresque ; mais de vraies grandes dames passaient cette fantaisie au chef du pouvoir. Pareillement, nul ne s'offensait de voir une princesse Bonaparte tendre la main à une maîtresse de Napoléon III. N'était-ce pas un monument historique ? Du moins c'était ainsi que Mme Rattazzi envisageait Marguerite Bellanger.

Marguerite demanda à Mme Rattazzi des nouvelles du comte de Solms. « Quel fils charmant vous avez là, princesse ! Et le vôtre ? — Moi ! est-ce que j'ai un

fils? — On m'a dit qu'il ressemblait à l'impératrice. — Des contes, des contes! »

Après un dîner somptueux, le bal commença. Tout le monde en fut, vaille que vaille.

Palsembleu! je fis un tour de valse avec la vice-impératrice, qui n'eut jamais tant d'adorateurs que ce soir-là. Je crois qu'elle eût trouvé plus d'un second mari si milord Coulbak y eût donné la main. Là, d'ailleurs, on coudoyait des mirliflors aspirant à la fortune, qui ne demandaient qu'à redorer leur blason avec cette vertu en similor.

Marguerite Bellanger, cette belle créature inconsciente, est morte en Dieu en son château de Villeneuve. Elle s'appelait de son vrai nom Julie Lebœuf. Ses amans éconduits l'appelaient *Julie la Vache*, mais rien ne l'empêcha d'arriver triomphante à l'empereur des Français. On a dit que c'était bien naturel, puisqu'elle avait commencé par être marchande de plaisirs — ces petites gaufrettes si minces qu'il n'y en a pas.

J'ai conservé de cette étoile filée quelques lettres curieuses sur celui qu'elle appelait: « Cher seigneur ».

Je dois dire tout de suite que Marguerite Bellanger est morte avec toutes les consolations de la religion, elle qui ne s'était jamais consolée de rien.

Depuis la mort de l'empereur, elle s'était mariée par distraction à un gentleman de la marine anglaise qui a bien voulu mettre son nom sur les lettres de faire part. Ces demoiselles-là ne se refusent rien! Elle s'était même payé un fils qu'elle a galamment attribué à Napoléon III. Où est ce fils? Jusqu'ici il n'a pas fait acte de prétendant. Peut-être conserve-t-il l'anonyme pour ne pas être exilé!



XII

Une nuit parisienne

J'ai vécu dons tous les mondes, ne fuyant jamais les coups de théâtre, les affolemens, les abymes, les risquons-tout de ces gentilhommes étrangers qui viennent à Paris comme ils iraient dans l'enfer des passions.

Le prince Radziwill me dit un jour, sur le boulevard des Italiens, qu'il me rencontrait fort à propos, puisqu'il voulait m'inviter à dîner le soir même au restaurant russe de la rue Favart, à la condition, toutefois, que j'aurais une femme à mon bras, comme tous les convives. Une femme, pour dîner, ça se trouve. Tout justement, une jolie comédienne, Mlle de la Colombe, pour ne pas dire son nom, vint à nous. Celle-là sait dîner, car elle a bec et ongles. Elle a le droit d'opiner du bonnet, puisqu'elle est souvent la jolie amphitryonne des meilleurs dîners parisiens.

A huit heures précises, je faisais mon entrée avec elle dans une société de seigneurs russes et de femmes de tous les pays: femmes divorcées, femmes séparées de leurs maris sans le divorce, héroïnes des deux mondes, coureuses d'aventures : au demeurant, la plus joyeuse société de Paris.

Celui qui donnait le dîner eut un accueil charmant, me faisant des phrases avec les titres de tous mes livres, me disant, par exemple, qu'il allait m'offrir la meilleure place, en m'offrant *le 41e fauteuil* de la fête. C'était en effet la meilleure place, puisqu'il me mit à côté de la maîtresse d'un absent, une admirable créature, surnommée la Perle du nouveau monde, après avoir pris son nom de guerre dans un célèbre roman anglais — Clarisse — si vous voulez bien.

L'absent, le duc de ***, ne devait venir qu'au dessert, forcé qu'il était de dîner à l'ambassade italienne.

Ma belle voisine avait lu *Mademoiselle Cléopâtre;* elle s'imagina que je connaissais les femmes, c'est-à-dire que je m'en moquais. Aussi, pour me mettre au défi, elle dit, dès que je fus à table : — Vous êtes venu avec cette colombe qui est en face de nous : je vous défends de la regarder, ou bien vous ne serez jamais mon amant. — Être votre amant? c'est mon rêve. Aussi, je vous jure que si vous voulez être ma maîtresse pendant une heure, je serai une semaine sans regarder cette femme, que je trouve très agréable. — Frappez dans ma main, le pacte est signé.

Je faillis répliquer par le mot du prince de Joinville : « Où? quand? combien ? » mais, ma voisine avait de trop beaux diamans pour me permettre la dernière question. Elle alla au-devant de mes deux premiers points

d'interrogation. — Quand tous ces gens-là, qui ne sont venus ici que pour dîner et pour jouer, seront au dessert, nous irons croquer la pomme chez vous. Je veux voir votre galerie aux flambeaux.

Le dîner fut bruyant, même avant le dessert. Tout à coup ma voisine me demanda mon bras. — Fantasio, vous allez me conduire cinq minutes dehors, pour que je respire un peu. J'ai déjà trop bu de vin de Champagne. »

On ne parut pas s'inquiéter de cette sortie quelque peu étrange. Nous sautâmes dans une des voitures de cercle qui stationnaient sur la place de l'Opéra-Comique. Douze minutes après, nous arrivions devant ma porte. Naturellement, je fis à la belle les honneurs de ma galerie aux flambeaux, une galerie qui commence à la salle à manger, qui se continue par les salons et qui finit à la chambre à coucher. Je crois même que nous commençâmes par la fin. Le plus beau tableau, le plus beau pastel, le plus beau marbre, c'était toujours elle. Aussi, élevée dans les principes de la princesse Borghèse, elle ne fit pas la bégueule pour se montrer dans toute la splendeur du nu, voulant rivaliser avec toutes les déesses peintes, crayonnées et sculptées.

Quand nous reparûmes au restaurant russe, le front haut comme des gens qui viennent de commettre une bonne action, le duc de *** était arrivé, ne s'étonnant pas trop de l'absence de sa maîtrese. Il était déjà tout au jeu en face du comte Kazikoff. Vous allez voir quel jeu. Ah ! ce n'était pas pour amuser les cartes.

Celui que tout le monde a connu à Paris sous le nom du *Cacique*, — le comte de Kazikoff — n'avait pas voulu débuter à moins de cent louis ; on était passé de cent louis à mille louis. Il perdait et demandait toujours sa

revanche. Or la belle Américaine, pressentant que la soirée serait bonne pour elle, me tourna le dos prestement et alla embrasser son amant en lui disant : « Duc, puisque je suis de moitié dans votre vie, je veux être de moitié dans votre jeu. »

Quand le Cacique eut perdu tout son argent comptant en bank-notes, plus cent mille francs sur parole, il proposa au vainqueur de lui jouer son hôtel du parc des Princes contre deux cent mille francs. C'était le prix.

— Comme il vous plaira, dit le duc. Ici l'émotion fut grande. Les plus endurcis eurent des battemens de cœur. Clarisse murmura : « L'hôtel sera pour moi. »

Je me rappelai alors un autre grand coup de cartes entre Walewski, fils de Napoléon Ier, et Thibaudeau, fils du Conventionnel, partie qui avait pour enjeu 300,000 francs, que Thibaudeau laissa sur la table. Singulier jeu de la fortune, Walewski n'avait pas le sou ; le lendemain Thibaudeau n'avait plus le sou.

J'étais furieux contre le Cacique, car je connaissais sa femme, la plus douce des créatures, qui souffrait beaucoup de cette passion pour le jeu.

Le Cacique marqua trois, puis quatre. On respira, car, après tout, il allait sans doute regagner son argent. Les cartes ne le voulaient pas ! Le duc marqua comme lui trois, puis quatre.

— N'allez pas retourner le roi ! dit le Cacique.

Le duc retourna le roi.

Pour cacher son dépit, le Cacique murmura :

— Je n'ai jamais aimé les rois.

Il avait été surpris dans une révolte à Wilna, d'où on l'avait expédié sur Kazan, sous le coup d'une con-

damnation à mort. Alexandre II lui avait fait grâce, mais le Cacique n'avait pas fait grâce à Alexandre II.

— Je veux vaincre la déveine, dit-il d'un air décidé. Duc, je vous joue le mobilier de l'hôtel.

— Je croyais avoir gagné le mobilier avec l'hôtel, dit le duc. Mais je n'insiste pas. Jouons le mobilier.

On estima, pour être agréable au Cacique, le mobilier à 75,000 francs.

Ce fut le même jeu que pour l'hôtel. Le prince gagna encore en retournant le roi. Ce n'était pourtant pas un roi d'occasion.

— Eh bien! dit le Cacique, puisqu'il me faut jouer mon va-tout, je mets dans le dernier coup de cartes les tapisseries et les tableaux de mon hôtel. Il y en a bien aussi pour 75,000 francs : deux Boucher, deux Van Loo, deux Delacroix, deux Diaz, plus quatre tapisseries du seizième siècle.

Le duc, effrayé et confus de sa veine, dit qu'il prenait les tapisseries et les tableaux pour 100,000 francs.

Nous ne respirions plus. La belle Américaine seule était riante, sachant bien que l'hôtel, le mobilier, les tapisseries et les tableaux seraient pour elle. Or, comme dans la vie elle gagnait à tout coup, elle ne doutait pas que le Cacique ne fût roulé jusqu'au fond de la ruine.

Elle ne se trompait pas. On joua lentement ce dernier coup. Le Cacique alla encore jusqu'à trois. Mais, au cinquième coup, quoique le roi fût dans son jeu, il perdit le point.

On pourrait supposer que ce joueur effréné, qui n'avait plus rien, que sa maîtresse, proposa alors au duc de la jouer contre tout ce qu'il avait perdu, mais la figure de sa maîtresse s'effaça sous celle de sa femme.

Il avait été héroïque jusque-là. La pâleur le prit. Il se leva, salua et sortit en murmurant : « Ma femme! »

En effet, qu'allait-il dire à sa femme qui arrivait tout exprès de Wilna pour passer trois mois dans l'hôtel du parc des Princes?

— Clarisse, dis-je à l'Américaine, puisque tout cela est à vous, vous ne pouvez pas moins faire que de laisser Mme de Kazikoff passer la saison dans son hôtel, — je veux dire dans votre hôtel.

— De tout mon cœur, dit l'Américaine, mais pour vous faire plaisir et pour me venger de la vertu. — Toutes les femmes ont leur vertu. — Par exemple, son mari m'eût offert tout ce qu'il vient de perdre contre ma vertu à moi, que j'aurais crânement refusé.

On s'était promis une vraie partie de baccarat. Mais après ce coup de théâtre, on déclara qu'on ne pouvait pas jouer la petite pièce après la grande.

La belle Clarisse prit le bras du duc de *** et me dit à l'oreille : « Tu me conduiras demain au bal de Rosalie Léon. »

Je connaissais la dame : une dilettante en art, mais surtout en ameublement. Tout le monde sait qu'elle avait son hôtel presque en face de celui de Girardin. C'était un petit musée où le baron Double marchait sur la pointe des pieds, comme s'il eût craint d'inquiéter tant de merveilles du XVIIIe siècle.

Rosalie Léon ne donnait des bals que de loin en loin, dans la peur qu'on ne lui brisât pour 50,000 francs de saxe ou de sèvres. Oh le joli nid pour cette amoureuse qui devait mourir avec un million de rente de par son amant!

Le lendemain nous allâmes donc nous affoler pour

une heure dans ce nid-là; je pourrais dire pour une nuit, car le bal ne finit qu'au grand jour.

Naturellement, Tout-Paris était là. Ce qui veut dire le Tout-Paris qui n'est pas de Paris, mais le dessus du panier de toutes les nations. Vous comprenez que la belle Américaine y fut la fête des yeux. Tout le monde lui voulait faire la cour; mais, comme elle m'avait dit la veille, je lui disais : « Je te défends d'écouter une parole d'or ou d'argent de celui-ci, ou de regarder le col cassé de celui-là. »

Pour faire comme tout le monde, nous fîmes un tour de valse.

Mais voilà qu'un de ses vingt amoureux, qu'elle tenait à distance par son haut dédain, vint à moi et me dit devant elle ces paroles charentonnesques : « Monsieur, je suppose que vous êtes un galant homme. — Pas un mot de plus, Monsieur, ou bien retirez votre mot « je suppose ». — Eh bien, Monsieur, vous êtes un galant homme. Aussi je viens à vous en toute confiance. Madame ici présente est ma fiancée. Je veux bien qu'elle dialogue avec vous, mais je ne veux plus que vous valsiez avec elle. — Nous éclatâmes de rire, Clarisse et moi. — Monsieur, lui dis-je, le roi et Madame disent : « Nous voulons. » — Je vous déclare, Monsieur, continua-t-il en le prenant de plus haut, que j'épouserai Madame à la fin du mois. — On dit « fin courant », Monsieur, car j'imagine que c'est pour payer une échéance.

Il prit une carte et me la présenta : — Monsieur, je ne ris pas. Madame sait bien que je l'épouserai avant quinze jours parce que je l'aime et qu'elle veut être princesse. « Comment ! encore un prince ! dis-je en regar-

dant Clarisse. — Je n'ai pas vu autre chose en Russie.
— Alors c'est « un prince sans rire »?

Je trouvais à la dame un air quelque peu singulier, où il y avait du sérieux et de la raillerie.

C'était bien vrai qu'elle devait l'épouser pour porter son titre. Elle ne voulait donc dire ni oui ni non.

Le prince devint plus provocateur. Ce que voyant, je lui dis, avec une gravité britannique : « Monsieur, vous épouserez Madame ces jours-ci ; c'est très bien. Mais j'ai le droit de valser avec elle par une bonne raison : c'est que je l'ai épousée hier. »

Un silence.

Je savais bien où j'allais; mais il faut savoir, dans la vie, passer par toutes les portes.

Après avoir regardé Clarisse, qui ne me démentit pas : « Monsieur, me dit-il, vous allez recevoir mes témoins.
— Monsieur, j'y compte bien. »

Séance tenante, voilà le mari futur qui court les salons pour trouver deux témoins. Ce fut bientôt fait.

— Si nous dansions? me dit Clarisse.

— Oui, ma belle amie, à une condition, c'est que notre vis-à-vis sera un de mes témoins. L'autre est au fumoir.

Une Française eût jeté les hauts cris, puisqu'elle pouvait perdre un amant ou un fiancé. Mais les Américaines sont plus pratiques et ne prennent jamais l'envers des choses. Clarisse se mit à danser gaiement, déployant ses grâces comme l'oiseau de Junon déploie sa queue.

Un peu plus, les témoins du prince entraient dans le quadrille. Mais ils respectèrent notre gaieté.

. Après la dernière figure, ils m'abordèrent tous les deux comme un seul homme. Je leur indiquai mes témoins. Le prince avait dit : « Un duel à mort! » croyant que s'il me couchait dans le tombeau, il aurait raison du même coup de tous les amoureux de la dame, surtout du duc de ***. Mais je n'ai pas l'habitude de me laisser coucher dans le tombeau. Mes témoins refusèrent un duel au pistolet à cinq pas, puis à dix pas. Ils proposèrent l'épée; mais le prince avait eu le bras cassé. Ils offrirent de me faire tuer à vingt-cinq pas, soutenant d'ailleurs que j'étais l'offensé, puisque le prince était venu « m'embêter au milieu d'une fête où j'étais venu pour m'amuser ».

Cet original daigna consentir à me tuer à vingt-cinq pas.

Je n'aime pas beaucoup aller voir l'aurore entr'ouvrant les portes du soleil et les portes du tombeau. Mais en ces sortes d'affaires il faut prendre tout de suite son parti et y aller gaiement.

La même chose m'était arrivée au bal de l'Hôtel de Ville avec le député Lherbette. On ne dut quitter le bal que pour s'entre-tuer. Or, la fin ne fut plus tragique qu'avec le prince. On devait se battre à Bagatelle. Les témoins avaient réveillé, aux Champs-Élysées, Gastine Renette pour avoir des pistolets de combat.

On se retrouva au rendez-vous.

Quand je dis « on se retrouva », je me trompe : il manquait quelqu'un.

Ce quelqu'un c'était le prince, qui avait dépêché un ambassadeur. Maintenant il savait mon nom et il ne voulait plus me tuer; d'ailleurs il me vouait une éternelle reconnaissance pour l'empêcher ainsi de faire une bê-

tise en épousant, fin courant, une femme que j'avais endossée la veille.

On s'en revint fort mécontent d'avoir été sur le pré pour rien. Ce n'était pas le Pré-aux-Clercs, et pourtant nous venions de faire un pas de clerc.

Pour me consoler, je continuai à épouser la dame pendant quelques jours. Elle est devenue depuis une très « honneste femme » mariée à un joli prince espagnol. Vous lui donneriez le bon Dieu, même après ces Confessions.





XIII

*Une toute petite royauté de six semaines**

Août 1875

Je viens de traverser une infiniment petite royauté qui a duré six semaines. Ce qu'il y a eu de beau en cette affaire, c'est que j'étais roi sans royaume ; je n'en avais pas moins mes courtisans, je pourrais dire mes courtisanes si je n'étais retenu dans la haute dignité de mon sacer-

* *Le Figaro*, qui a les yeux ouverts sur les deux mondes sans compter les demi-mondes, a traduit de *La Tribune* de New-York, une des lettres du dimanche que je donnais à ce grand journal. C'est donc une traduction de l'anglais que *Le Figaro* a faite. J'ai télégraphié à New-York pour avoir le texte original que je publie ici.

doce. N'est pas roi qui veut, par ce tems de république ; et pourtant j'ai abdiqué aux premiers jours de règne, car je suis revenu des vanités de la terre. Voici ce qui s'est passé : il y a quelques mois, des députés mélomanes, désolés de n'avoir pas en France un opéra qui fît du nouveau, me décidèrent à donner mon nom pour que l'Assemblée nationale votât une subvention à un nouveau théâtre lyrique. On reconnaissait que depuis longtemps l'Opéra ni l'Opéra-Comique n'avaient rien joué. Ils s'étaient peut-être endormis dans leur gloire ou dans leur métamorphose. Les jeunes compositeurs mouraient sur pied ; on ne fauchait ni les bleuets ni les épis d'or ; on se rappelait le beau tems où Carvalho mangeait deux millions pour mettre au monde quelques chefs-d'œuvre comme le *Faust* de Gounod. On était convaincu que nous avions en France beaucoup de grands musiciens qui jetaient le chant du cygne avant d'avoir modulé le chant du rossignol.

La subvention votée, à peu près 200,000 francs, le ministre m'appela. Ma nomination était toute prête, mais je lui dis du plus loin que je l'aperçus : « Monsieur le ministre, ne signez pas. »

Le ministre des beaux-arts, c'était M. Wallon, l'auteur de notre République, puisque c'est lui qui l'a fait proclamer par son célèbre amendement. — République Wallon jusqu'à ce qu'elle devienne République Montagne. M. Wallon a tous les titres pour être ministre des beaux-arts et de l'instruction publique. Il a vécu dans les écoles, dans les livres, dans les musées. Il a professé le bien, il aime le beau. C'est l'historien de saint Louis et de Jeanne d'Arc — deux légendes. — Il est pénétré à un haut degré du sentiment national. Je devais

donc n'être que très flatté de toutes ses bonnes grâces pour moi. Entre une vingtaine de candidats, c'était moi qu'il choisissait pour la régénérescence de la musique française. On savait que je n'étais ni Allemand ni Italien, en cette belle période qui nous a mis au monde Hérold, Berlioz, Halévy, Auber, Gounod, Massenet, Saint-Saëns, Olivier Métra, Bizet et tant d'autres. Mais, par malheur, je ne crois pas beaucoup aux chefs-d'œuvre méconnus; j'avais peur de mettre au monde des opéras qui ne chanteraient pas, comme il y en a trop en France. L'opéra a tué l'opéra, et l'opéra-comique s'est tué lui-même, parce qu'il n'a plus voulu être comique. De même qu'il y a beaucoup de poëtes sans poésie, il y a beaucoup de musiciens sans musique.

Toutefois, j'ai accepté cette royauté en priant le ministre de ne pas dire tout haut que j'étais nommé. Mais nous avons en France des reporters qui sont mieux renseignés sur les nouvelles que ceux qui font les nouvelles : le jour même, dans les journaux du soir, on annonçait que j'étais directeur du Théâtre lyrique, salle Ventadour.

Le lendemain, dès la première aurore, ma royauté commença : ces dames de la halle, quatre gaillardes qui auraient pu jouer chez moi les basses et les contraltos, me vinrent apporter des brassées de roses. Je payai royalement la bienvenue, en souvenir de toutes les bienvenues que j'avais déjà payées.

Le même jour, ce fut une procession de cantatrices éperdues, chanteuses légères en tête. Depuis la fête vénitienne de cet hiver, la galerie de tableaux n'avait pas été à pareil concert, car les cantatrices ne parlaient pas, elles chantaient. Elles me demandaient de les en-

gager sur tous les airs connus. C'était adorable. Il me fallut en inviter quatre à déjeuner. Je me hâte de dire qu'aucune des quatre ne fut engagée si ce n'est à se mettre à table. D'autres vinrent au dessert, accompagnées de ténors, de barytons et de basses. Nous déjeunions dans mon jardin devant une source d'eau vive de l'ancien château Beaujon. Or, le jardin n'est pas grand. J'avais déjà autour de moi tout un personnel : Fervacques, mon secrétaire général des relations extérieures ; Roger de Beauvoir, secrétaire général des affaires intérieures ; Moreau-Sainti, directeur de la scène ; Henri Littolff, chef d'orchestre ; Justamant, maître de ballets.

Je ne voulais pas perdre une heure, j'étais décidé à entendre tous les jours une partition et une demi-douzaine de chanteurs.

Mais que de tems perdu par les lettres de recommandation signées des meilleurs noms du monde politique et littéraire ! L'homme le plus sérieux du monde me recommandait Mlle Azélia, première danseuse du théâtre d'Odessa, et Mlle Ophélie, seconde danseuse arrivant de New-York à toute vapeur. Et tout en décachetant les lettres, j'admirais des monstres barbouillés de poudre de riz.

Le timbre de la porte résonnait cent fois par jour. Croiriez-vous qu'au bout de deux jours, treize médecins étaient venus me supplier de les nommer médecins du théâtre ? « Ah ! Monsieur, dis-je au treizième médecin, mon théâtre est donc déjà bien malade ? — C'est un un mot, murmura-t-il en riant. Vous me nommerez en souvenir de ce mot-là. »

Je ne riais pas du tout, je pensais sérieusement à ins-

tituer mon théâtre sur les fondations les plus solides. Je voulais ouvrir par *Armide* de Gluck, qui a fait dire il y a près de cent ans à son rival Piccinni : « Gluck est le Corneille de l'Opéra. » Rien n'est grandiose, profond et mélancolique comme cette musique d'*Armide*, qui garde l'éternelle jeunesse des chefs-d'œuvre de l'antiquité. C'était un frontispice digne de ce beau livre vivant qui devait s'appeler l'*Opéra Parisien*. Nous avions dessiné les décors, car il faut, à l'opéra, que tout chante aux yeux comme aux oreilles. J'avais imaginé les jardins d'Armide qui auraient fait le tour du monde avec leurs nymphes, leurs danses et leurs divertissemens : les merveilles de la nature. Tout justement, Roger m'amena un matin à déjeuner la plus belle Armide qui fût au monde. C'était une grande dame russe plus ou moins princesse qui avait quelque peu vécu parmi les petites dames étrangères après un mariage fâcheux. Fort belle voix, encore un peu sauvage, mais avec des accents souverains. J'avais été fortement amoureux d'Armide en lisant vers ma douzième année le poème du Tasse, mais je le devins plus fortement encore dans les yeux de cette belle créature.

J'avais déjà choisi pour les autres rôles de jeunes chanteuses plus ou moins jolies, mais toutes charmantes. Justamant, mon maître de ballets, m'avait juré qu'aucune de ces affreuses figures qui déshonorent l'Académie nationale de musique ne défigurerait son corps de ballet. Il m'avait amené trois douzaines de danseuses très protégées par la nature, le dessus du panier du Conservatoire.

Le monde politique était déjà content, car je ne sais pas si c'est en Amérique comme en France : sachez que chez nous le corps politique ne va pas sans le corps de ballet.

Tout était pour le mieux dans le meilleur des opéras possibles. Je portais pacifiquement ma couronne de carton, j'étais salué roi tous les matins par les journaux et par mes gens, que dis-je, par les librettistes et les compositeurs. Plus d'une étoile célèbre se fixait déjà à mon ciel. J'avais les promesses les plus cordiales des illustres ténors et des illustres cantatrices retour de Russie. Les reporters venaient tous les matins demander si Sa Majesté allait bientôt ouvrir ses Tuileries au public impatient qui n'attendait que l'heure des bravos. Mais heureusement, j'étais toujours directeur de théâtre *in partibus :* il ne me manquait rien, sinon un monument. Je voulais ouvrir à Ventadour et y frapper un grand coup, sauf à aller ailleurs au bout de six mois, puisque le théâtre devait appartenir aux Italiens dans six mois. Mais le ministre craignait — je le craignais bien un peu aussi — que le Théâtre-Lyrique par ses promenades ne rappelât la charrette du Roman comique. Or tous les autres théâtres qu'on m'indiquait étaient en mains — ou en faillite. Il fallait perdre trois mois à discourir au lieu de chanter. Je pensai à bâtir une salle, rue Royale, ce vrai centre du monde parisien international, mais les compositeurs étaient impatients, surtout ceux-là qui ne seront jamais joués. Il fallait donc ouvrir à tout prix.

Ma couronne ne me tenait pas fort à la tête. J'avais trouvé vingt amis qui prenaient avec moi les hasards de l'aventure, je n'avais donc pas grand'chose à craindre pour le budget de mon royaume. Mais ma vive inquiétude était dans les opéras à donner. Il est si difficile de faire un bon opéra, et il est si facile d'en faire un mauvais!

Ce n'est pas tout : quand le bon opéra est fait, il est encore très difficile de lui faire un succès, parce qu'au-

jourd'hui le goût est à l'opérette. Tout s'émiette en France, tout se dissout, tout tombe, surtout la pièce de théâtre. Le maestro Offenbach s'est créé roi lui-même, il a voulu trôner à l'avant-scène de la Gaîté pour y faire jouer ses opéras-bouffes. La féerie de sa royauté n'a pas duré longtems, il ne lui a fallu que deux saisons pour manger un million. Je ne voulais pas jouer le jeu d'Offenbach.

Mon autre ami, Nestor Roqueplan, cet homme si gai, est mort de chagrin pour avoir voulu reprendre, au théâtre du Châtelet, son ancienne royauté de l'Opéra. Il a fermé les yeux pour ne pas voir la ruine sur son seuil. Je connais bien le théâtre, ses grandeurs et ses décadences, ses bonnes fortunes et ses ruines. J'ai gouverné le Théâtre-Français dans les tems les plus difficiles, acceptant un million de dettes, mais je tenais Rachel par la main. Quand j'ai donné ma démission, les dettes étaient payées et les sociétaires s'étaient partagé plus d'un million de bénéfices, au bout de sept années de jeu pas mal joué. Mais au Théâtre-Lyrique, outre que je n'avais pas Rachel avec moi, je ne me sentais pas de bonnes cartes sous la main. Parmi tous les opéras que j'ai entendus il y en a un ou deux qui seront acclamés, les autres sont destinés à paraître et à disparaître dans le *De profundis* qui entraîne aujourd'hui tant d'œuvres sans lendemain. Les vrais maîtres sont partis ou ne travaillent plus. Combien faut-il de jeunes maîtres pour faire un maître ? Non pas que je désespère de l'avenir musical : on chantera toujours, mais quand chantera-t-on bien ? Et puis il ne suffit pas de faire un bon opéra pour réussir, il faut encore un bon libretto. Et quand le libretto est bon, il faut encore

un bon chanteur, après quoi il faut une bonne chanteuse. Et si ce jour-là ils sont enrhumés? Et si ce jour-là le ténor a affaire à un mari jaloux! Et si ce jour-là la première chanteuse a rencontré sa rivale dans un huit-ressorts qui l'a éclaboussée!

Et le droit des pauvres! ce droit qui fait des pauvres, pour nourrir des pauvres — administrateurs du droit des pauvres.

Ce n'est pas tout : il faut encore un bon public. Or le public est un animal fort variable, surtout par ce tems de révolutions permanentes. Le public met partout de la politique, il ne veut pas que les chanteurs et les chanteuses aient d'autres opinions que les siennes.

Vous voyez que rien n'est plus facile que de gouverner un opéra français.

Du reste, j'aime ce qui est difficile, et l'impossible m'a souvent tenté. Tous mes amis me disaient : « Pouvez-vous, à l'heure de la sagesse, faire une pareille folie? » Ainsi parlaient Thiers, Girardin, Nigra, Victor Hugo, Scholl, Saint-Victor, Théodore de Banville et vingt autres moins sages. J'ai failli leur donner tort, mais j'ai mieux aimé leur donner raison. J'ai prié le ministre de vouloir bien agréer ma démission. Ce qui aussi m'a déterminé à me croiser les bras, ce sont les nuages qui masquent l'horizon politique. Nous avons devant nous les élections qui vont refaire ou défaire le pays; nous avons aussi la Prusse, qui a toujours un pied sur la France. Il n'est donc pas question de chanter, si ce n'est: *Ote donc ton pied de là!* J'ai abdiqué et j'ai jeté ma couronne aux orties.

Ainsi finissait ma lettre à la *Tribune* de New-York. Quand le *Figaro* la traduisit, il y eut un vrai caquetage

dans tous les journaux qui pour me donner tort, qui pour me donner raison de n'avoir pas tenté l'aventure.

Le Gaulois résuma ainsi l'histoire :

« Un directeur d'Opéra voulait jouer *Armide*.

« Armide. qui était fort jolie, joua Renaud. On dit même « qu'elle l'enleva.

« Voilà pourquoi la royauté de *l'Opéra parisien* ne dura « que six semaines. »

XIV

Cabarrus

On sait que Cabarrus, fils de Mme Tallien, n'avait pas un état civil de la plus austère régularité. Il était selon la loi fils de Tallien, mais il se pouvait qu'il fût le fils du prince de Chimay, peut-être du marquis de Fontenay, peut-être d'Ouvrard, sans vouloir le moins du monde porter atteinte aux hautes vertus de l'héroïne du Neuf Thermidor. Que celle qui n'ait point péché sous le Directoire lui jette la première pierre.

En fin de compte Cabarrus portait le nom de sa mère, parce qu'il était bien sûr d'être le fils de sa mère. L'empereur Napoléon III, quelque peu son cousin par l'impératrice, lui demanda un jour pourquoi il ne portait pas le nom de Tallien. Cabarrus n'était jamais embarrassé : il répondit que c'était la faute du divorce. Mais quelques jours après l'empereur donna tort à son cousin. Voici comment :

Le fils de Cabarrus, consul je ne sais où, avait une audience de l'empereur, il donne sa carte à l'officier de service, « Cabarrus ». L'empereur prit la carte et dit tout haut devant son monde, car il avait retenu deux amis et deux ministres à déjeuner : « *Annoncez M. Tallien.* »

Et pendant l'audience, l'empereur dit plusieurs fois : Monsieur Tallien, vous ferez ceci, vous ferez cela.

Comme tous les mortels, quoique l'empereur, vers 1865, après son *Histoire de César*, fût passé à l'état de dieu, il avait ses médecins de la main droite et de la main gauche; quand il n'était pas content des médecins officiels, il appelait Cabarrus en secret et se soumettait à l'homœopathie dont plus d'une fois il a chanté les miracles.

Quand Ponsard fit représenter *le Lion amoureux* au Théâtre-Français, Cabarrus fut appelé pour la mise en scène et donna des conseils aux décorateurs comme aux costumiers.

Roqueplan et Cabarrus, deux amis du même temps, du même esprit, sont morts à quelques jours l'un de l'autre, comme s'ils se fussent entendus pour faire le voyage ensemble.

Le docteur Cabarrus est mort en sage, puisque son dernier mot a été celui-ci : « Cela va bien. »

Le jour même de sa mort, Faure se présentait chez Cabarrus, à midi, pour le consulter ; il demeura atterré en apprenant qu'il avait cessé de vivre. On rappela Faure. « Monsieur Faure, le docteur vous attendait : avant de mourir il a voulu écrire votre ordonnance. »

Girardin, qui fut son meilleur ami — ami de tous les jours et de tous les dîners — disait en mourant : « Cabarrus m'avait pourtant promis de vivre plus que moi pour m'empêcher de mourir. »

Cabarrus était un habitué fervent de l'Opéra, dont il ne manquait pour ainsi dire aucune représentation. Le spectacle fini, il allait s'installer au café Riche, où on était sûr de le rencontrer tous les soirs après minuit, en

compagnie de quelques amis. Très lié autrefois avec Méry, ils prétendaient tous deux être seuls à comprendre les profondeurs babyloniennes de la *Sémiramis* de Rossini. Il était très ami des Rothschild; on le rencontrait souvent dans le cabinet du vieux baron James, qui aimait mieux sa conversation que ses ordonnances.

J'étais très lié avec Cabarrus; sans lui je n'aurais pas écrit *Notre-Dame de Thermidor*, car c'est à lui que j'ai dû tous mes documens : récits, lettres, portraits. Il a lui-même revu les épreuves en historien, qui avait vu les choses par ses yeux ou par les yeux de ses vieux amis.

XV

Les deux extravagantes

Une jolie extravagante jetant sa vie à tous les vens et à toutes les mers, m'offrit, un jour qu'elle s'ennuyait, l'hospitalité chez elle à Trouville. Jolie maisonnette sur le rivage, « avec tout ce qu'il faut pour ne pas écrire ». Femme étrange entre toutes, elle se croyait amoureuse de moi et elle s'imaginait que je me jetterais à ses pieds, comme les vagues de la Manche. Elle avait des amis et des amies qui passaient la saison avec elle. On m'improvisa une chambre dans un des salons, si bien que je n'étais séparé de la dame que par son cabinet de toilette, à deux pas de toutes les joies. Mais jugez des folies du cœur : j'étais amoureux moi-même d'une jolie dame, qui m'avait suivi malgré moi à Trouville et qui était descendue à l'hôtel des Roches-Noires.

Dès le premier jour elle menaça de venir me surprendre la nuit, à l'abordage, du côté de la mer, elle en barque, moi sur le rivage. C'est-à-dire au bout d'un

petit jardinet, où je pouvais descendre par la fenêtre. C'était Juliette allant chez Roméo. Naturellement je devais cacher mon jeu à la maîtresse de la maison. Je fis tout au monde pour repousser mon amoureuse en pleine mer; mais elle débarqua hardiment sur la terre ferme du jardinet. On devisa au clair de la lune; il était passé minuit; je croyais que tout le monde dormait; survint une averse. Comment refuser l'hospitalité à une femme qui n'a sur les épaules qu'un fichu de dentelles, et une robe presque transparente? Elle passa gaillardement par ma fenêtre, et alla tout droit se nicher dans le lit. Singulière idée, direz-vous, mais elle était tout aussi extravagante que l'autre extravagante. C'est ici que commence la comédie. A peine avais-je apaisé la jalousie de cette nymphe aquatique, que la maîtresse de la maison frappa à la porte donnant sur le cabinet de toilette.

— Mon voisin, puisque vous ne dormez pas, venez donc nouer un brin de causerie, car la pluie qui tombe m'a réveillée.

Juliette leva les bras au ciel : — Comme j'ai bien fait de venir! murmura-t-elle.

— Et tu vas t'en aller, lui dis-je, riant de travers.

— M'en aller? jamais!

Cependant il fallait répondre à la dame du logis.

-- Attendez-moi, je vais à vous.

— Non, tu n'iras pas, dit l'autre, ou bien j'irai aussi.

— Tais-toi, ou je te jette à la mer.

— Non; je ferai du bruit si tu ne viens pas avec moi. Tu aimes Watteau, c'est l'embarquement pour Cythère.

J'allai tirer le verrou dans la peur que la voisine n'entrât, mais au lieu de passer par cette porte, elle était descendue dans le jardinet pour venir chez moi. Je

n'avais qu'un parti à prendre : courir à la fenêtre et descendre dans le jardinet.

— Ah ! vous voilà, mon voisin?

— Pourquoi cette insomnie, ma belle voisine?

— Je n'en sais rien ; je suis ce soir comme une somnambule qui ne sait pas où elle va. Un peu plus je me jetterais à la mer.

La pluie avait cessé.

— Voulez-vous faire une promenade avec moi? Voici tout à propos une barque attachée sur la grève.

Et j'entraîne la dame ; nous montons dans la barque. A peine avons-nous pris mer que la belle éclate de rire.

— Vous savez, me dit-elle, que vous ne rentrerez pas dans votre chambre. Au point du jour je donnerai l'ordre à un serrurier d'emprisonner par des grilles de fer la Juliette qui est venue trouver Roméo.

J'ai beau dire qu'il n'y a pas de Juliette : la dame avait tout entendu par les miracles du téléphone.

— N'est-ce pas, me dit-elle, que j'ai bien le droit de me loger dans sa barque quand elle s'est logée dans vos bras ?

— Pur platonisme, répondis-je

Un peu plus l'aventure devenait tragique, mais tout finit par un éclat de rire.

Quand nous rentrâmes une heure après il n'y avait plus d'amoureuse au gîte. La dame lui écrivit le matin pour l'inviter à déjeuner.

« C'est bien le moins, disait-elle, dans sa lettre, que venant la nuit chez moi, vous y veniez le jour. »

La dame à la barque ne fit pas de façons pour venir déjeuner. Elle dit gaiement à l'oreille de sa rivale : « Il y en a pour deux, puisqu'il y a le jour et la nuit. »



UN BAL CHEZ MADAME MUSARD

XVI

Figures disparues

Tout fuit dans le passé comme dans un tombeau, tant nous avons hâte d'aborder au xx[e] siècle. Naguère on donnait aux figures mortes le temps de s'effacer peu à peu comme les pastels que dévore le soleil. On les voyait sourire encore dans la pénombre. Elles réveillaient en nous des sentiments trop tôt évanouis. Aujourd'hui on ne prend plus le tems de lire leur épitaphe. Et pourtant les nouvelles figures n'ont ni la couleur ni le caractère des anciennes. On dirait des images d'occasion qu'on ne daigne même plus accrocher aux murs. Comparez la nouvelle génération à celle d'il y a cent ans, à celle de beaucoup de fins de siècle, vous serez attristés de votre comparaison. Tout s'en va, les

dieux, les héros, les hommes de génie ; heureusement qu'il y a encore des femmes.

Il faut que les historiographes des mœurs soulèvent ce sombre voile qui s'appelle l'oubli pour ranimer çà et là quelques personnalités qui ont fait leur tems, mais qui méritent un souvenir. D'ailleurs chaque génération doit imposer ses figures à la chronique et à la légende. Je parle des figures qui ne méritent pas le coup de pinceau de l'histoire.

Il y a dix ans — il me semble qu'il y a déjà cent ans. — je vivais dans un rayonnement de personnages bien vivans que la mort a couchés pour jamais. Qui m'eût dit qu'après une si courte période il ne resterait que moi debout de tant d'amis d'une heure, d'un jour ou d'un demi-siècle ?

Voilà pourquoi je remets en scène quelques acteurs de la comédie humaine qui ne me semblaient pas destinés à disparaître si tôt.

On n'a pas oublié le nom de Mme Musard, qui fit un si grand tapage sous le second Empire et sous la troisième République. Traversons rapidement cette vie immorale qui a sa moralité.

Un dimanche de 1877 à 7 heures et demie, je montais le petit perron de l'hôtel Musard, avenue d'Iéna, en compagnie d'Albéric Second.

« Est-ce qu'on est à table ? demandai-je au valet de chambre. — Non, Monsieur, on attend Mme la Marquise de Ricci. » Un second valet de chambre avait pris mon pardessus, le premier m'annonça malgré moi.

« Cela ne se fait plus, » lui dis-je pour couvrir sa voix.

J'étais dans le salon : don José Guëll y Rente, qui avait épousé une infante d'Espagne vint à ma ren-

contre. — La maîtresse de la maison n'est pas encore-là? « Elle inaugure sans doute une nouvelle robe, » dit Alberic Second. — Non, j'ai noué le dernier ruban d'une robe que tu connais: la robe à trois mille perles qu'elle a mise au dernier dîner pour le prince de Chimay. — Pourquoi ne descend-elle pas? — Elle est descendue. — Où est elle! — Elle est à l'écurie. » Je me rappelai que la déesse, quand elle se trouvait belle, voulait donner à ses chevaux le spectacle de sa beauté.

Ziem entra. « Je vous croyais à Venise? lui dit du Sommerard. — J'arrive à l'instant de Constantinople. — Élisa sera contente, dit l'amphitryon. Quand me faites-vous un tableau? — Demain. Je vous amène la comtesse Nina Zatti.

On annonça le prince de Villafranca, le général Fleury et Edmond About. On n'attendait plus que la marquise de Ricci.

Guëll s'impatientait :

« On attend tout le monde. Si cela continue, dans dix ans le dîner s'appellera le souper. »

Survint Chaplin, qui se mira dans ses peintures, car le salon était tout éblouissant par ses femmes roses et bleues. « On en mangerait, » dit le prince de Villafranca.

La maîtresse de la maison entra, retour de l'écurie. Tout le monde l'embrassa un peu, le premier sur la main, le second au bras, celui-ci sur les cheveux, celui-là à l'oreille pour lui dire qu'il l'aimait.

« Ah ! dit-elle comme mes chevaux sont contens de m'avoir vue! Il me faut un peintre hippique. Je lui donnerai autant d'argent que mes chevaux m'ont coûté s'il me peint toute l'écurie.

Chacun de nous admirait plus ou moins la beauté tout américaine de cette sportswoman qui portait haut la tête pour mieux accuser ses seins. Tête fière et fine à la Diane chasseresse dessinée par un maître et peinte par elle-même, un chef-d'œuvre au pastel !

Deux autres figures apparurent alors. Celle de la marquise de Ricci et celle de sa nièce, dont j'ai oublié le nom. C'était un tout autre caractère de femmes, ces deux nouvelles venues. Plus brunes que la blonde Américaine n'était blonde, des yeux d'enfer, un teint bistré et pas peintes du tout.

Guëll y Rente offrit le bras à la maîtresse de la maison. Je me chargeai de celui de la marquise ; le mot chargé n'est pas de trop, car c'était un bras rond, bien en chair, avec une main surchargée de pierres plus ou moins précieuses. Nous fûmes bientôt douze à table dans une salle à manger où les yeux dévorèrent encore des femmes de Chaplin. — lesquelles n'étaient vêtues que de l'air du tems. Ce qui achevait la décoration, c'étaient trois nègres et trois blancs alternant comme la strophe et l'antistrophe pour le service de la table : culottes courtes, bas de soie, boucles de cailloux du Rhin sur les souliers, avec des perruques à faire sortir Louis XIV de son tombeau.

La déesse était à un bout de la table sur un fauteuil qui ressemblait fort à un trône. Guëll y Rente et moi nous faisions à la déesse l'honneur d'être à ses côtés. — Pourquoi ? parce que nous l'avions connue avant ses grandeurs.

Et puis, disons-le tout haut, quand on n'avait pas dans sa poche un billet de mille francs pour secourir une grande infortune, on n'avait qu'un mot à dire pour

que la dame se métamorphosât en sœur de charité *.

Après quelques secondes de silence pour la mise en scène d'une table bien entourée, la gaieté et l'esprit commencèrent à courir sur la nappe. — Arsène Houssaye, me dit Guëll y Rente, n'oublie pas que c'est aujourd'hui la sainte Élisa.

— Oh ! s'écria Mme Musard ; pas de fleurs ! pas même de fleurs de rhétorique.

Voulait-elle faire oublier qu'elle avait été marchande de fleurs ?

* * *

Singulière destinée que celle de cette femme. Musard, second du nom, violoniste comme Musard premier, ne trouvant pas son chemin en Europe Musard, partit pour

* Elle n'hésitait pas à gravir les mansardes les plus sombres. Elle entrait les mains pleines, le sourire sur les lèvres, rayonnante de toute sa beauté, et, quand tous ces pauvres qu'elle secourait et dont elle soulageait la misère, lui demandaient son nom pour le bénir, elle répondait simplement ces mots : « Une envoyée de la Providence. » Et elle partait, toute joyeuse du bien qu'elle venait de faire, retrouver ce luxe qui lui permettait d'être bonne. Un jour Louis Énault vint la trouver pour une souscription charitable. « Quelle est la plus grosse somme que vous avez reçue jusqu'ici,lui demanda-t-elle ? — Mille francs. — Voici quatre mille francs, lui dit-elle avec un gracieux sourire, mais vous ne mettrez que *mille francs* à mon nom ; les trois autres mille francs seront pour Mme Anonyme. »

Quand elle se levait de bonne heure, c'est qu'elle voulait coudre pour les pauvres.

Coudre pour les pauvres, peindre des bouquets et des paysages, conduire des chevaux anglais avec une main d'acier. Voilà qui est bien, quand on n'a rien à faire.

l'Amérique, rêvant la fortune des pianistes, car jusqu'ici le violon n'a pas fait fortune comme le piano. C'était bon au temps d'Orphée !

A peine débarqué à New-York, Musard rencontre Élisa Parker. Elle dansait et jouait du violon. Le voilà pris d'un fol amour. Il lui propose de l'enlever à Paris. Elle est si enthousiaste que c'est elle qui l'enlève avec sa sœur par-dessus le marché. Deux anges de beauté, ou plutôt deux diables à figure d'ange. Elles sont à peine arrivées à Paris qu'elles font tourner toutes les têtes. Musard prend la direction des concerts du bois de Boulogne. Le Tout-Paris y vient pour les beaux yeux des deux sœurs. Mme Musard est douce au pauvre monde, mais la jeune Mlle Parker s'enveloppe dans sa vertu. C'est alors que Musard fonde aux Champs-Élysées le concert qui a pris son nom. Grand succès. Toutes les belles mondaines y viennent, parce que Musard en a banni les filles galantes. Les demi-mondaines elles-mêmes n'y entrent que si elles sont accompagnées d'un cavalier qui a son état civil; c'est à peine si on y laisse pénétrer Mme Musard. Et toujours les deux sœurs errent çà et là protégées par la musique de Musard. Un peu plus elles valseraient quand on joue des valses, mais elles se contiennent et prennent des airs de duchesse. Musard les conduit à Bade. Un roi septentrional passe par là. Le bruit se répand que la belle Élisa est partie avec lui pour la Haye sous prétexte d'y admirer les tableaux. Musard est très inquiet. Pourquoi le roi ne lui a-t-il pas dit à lui qui est un amateur : « Vous êtes du voyage? » Dans ses angoisses, il part lui-même pour la Haye avec la plus jeune sœur. Ici l'historien ne peut pas mettre les points sur les *i* : il aurait peur d'y mettre des trémas. Ce qui est hors de

doute, c'est qu'il retrouva la dame admirant Rubens et Rembrandt, mais devenue plus ou moins dame du palais. Ce qui est hors de doute aussi, c'est que Musard la ramena à Paris et qu'il envoya à tous ses amis des lettres de faire part annonçant son mariage avec Élisa Parker.

*
* *

Ce n'était pas le moment. Ceux qui étaient les amis de la mariée continuèrent à la voir. Je fus de ceux-là. Ceux qui étaient les amis de M. Musard, car on cessa de dire Musard tout court, cessèrent de le voir, parce que Mme Musard avait trop admiré les Rembrandt, et les Rubens. Alors on mena la grande vie. Non seulement on fit bâtir un hôtel aux Champs-Élysées, mais on fit bâtir une écurie dans le haut style du sport, où Mme Musard donnait à déjeuner au milieu de vingt chevaux illustres. Ces déjeuners furent célèbres. Il fut même du bel air d'y être invité. On vanta les menus tout égayés par des portraits de chevaux. On se disait au Champ de courses : « Déjeunes-tu à l'écurie ? »

Mme Musard n'avait plus sa sœur avec elle, mais elle s'entourait de quelques marquises exotiques qui illuminaient encore sa beauté. On exilait Musard au bout de la table, ce qui était bien naturel, puisque Élisa tenait l'autre bout. C'était le bon bout.

Si on déjeunait à l'écurie, on dînait dans l'hôtel entre princes et artistes. Car la dame ne se refusait rien. Nous avons dîné là, gaiement, avec le prince de Chimay, Théophile Gautier, Ziem, le prince de Villafranca, Charles

Chaplin, le prince de Monaco, Albéric Second, le prince de Polignac, Paul de Saint-Victor, des grands d'Espagne et des chevaliers de la Jarretière — de sa jarretière — disait-on.

Un beau jour on apporta au dessert une très jolie fillette aux cheveux d'or. Mme Musard ne voulut pas dire si elle était sa fille, ou la fille de son mari, ou la fille de sa sœur. « C'est la fille des fées », dit-elle en l'embrassant.

Nanine fut élevée comme l'enfant de la maison. Jusqu'ici tout est joie et fête, mais les nuages noirs émergent à l'horizon. Élisa prend des leçons de peinture; à force de fixer les roses et les pêches, la lumière tombe de ses yeux; elle en perd un ou à peu près. Pourra-t-elle encore d'un seul œil admirer les Rubens et les Rembrandt? Que va devenir cette fortune dont on sait bien l'origine, mais dont on ignore le chiffre? Tout s'attriste dans la maison. Élisa veut lutter encore par les fureurs du luxe pour prouver aux jaloux qu'elle n'a jamais été plus aimée. Pour accentuer sa fortune, elle achète le château de Villequier, un château royal, puisque François Ier y a beaucoup chassé. Aussi toutes les portes sont illustrées des plus beaux bois de cerf, cornes par-ci, cornes par-là; ce sont les armes sur fond d'or de M. et Mme Musard.

* * *

A quelque tems de là, nous allions passer huit jours au Havre, Guëll y Rente, Ziem, Paul de Saint-Victor et moi. Nous avions promis à Mme Musard de lui serrer la main en passant à Villequier. Elle nous attendait à la

gare prochaine, guides et fouet en main, juchée sur le siège d'un landau traîné par quatre chevaux anglais.

Elle prenait ses maris en France, ses amans en Hollande et ses chevaux en Angleterre. Elle fut si enjôleuse que nous nous décidâmes à passer deux jours chez elle ; d'ailleurs nous voulions saluer la tombe de Mme Victor Hugo. Pendant le trajet, Guëll y Rente raconta sa vie à Ziem — je la connaissais déjà, — pour lui prouver que les aventures de Mme Musard n'étaient rien en face des siennes. La voici en quatre mots, telle qu'il la débita :

« Ze suis le dernier des sauvages, ce qui m'a appris à connaître les hommes. » Il se tourna vers moi : — N'est-ce pas que ze les connais bien ? Ze t'ai présenté un coquin célèbre; ne t'ai-ze pas dit qu'il mourrait sur l'échafaud ou ministre des finances ? Ze ne me suis pas trompé. Il est à Mazas, sur le chemin de la guillotine ou des honneurs. » (Nous étions en 1878.) C'était vrai : ce coquin a failli être ministre, il n'y a pas bien longtems.

Guëll y Rente continua :

« Né à Cuba, ze m'enfumais trop par là, ze suis venu à Madrid. A première vue, ze tombai amoureux de la reine Christine. Comment arriver zusqu'à cette mazesté ? Ze me zetai devant les sevaux de son carrosse, qui prirent le mors aux dents, mais ze me suis fait rouer pour sauver la reine. C'était une belle présentation : elle me donna son cœur et sa fille. Voilà comment z'épouzai une infante et comment ze devins grand d'Espagne. L'infante a mis au monde des fils qui sont dignes de moi, tous grands d'Espagne. Z'écris des livres comme Cervantès, n'est-ce pas, Arsène Houssaye ? Ze fais tous les zours zémir la presse française et espagnole, ze fais la pluie

et le beau tems à Madrid et à Cuba. Ze tiens dans ma main toutes les révolutions espagnoles, car ze domine tous les hommes dÉ'tat. »

Mme Musard, qui se penchait vers nous, tout en conduisant notre char, dit à ce dernier sauvage si parisien : Il n'y a qu'une volonté au monde qu'on ne domine pas, c'est celle d'Élisa. « Tais-toi, lui dit-il, ze te domine comme tout le reste, parce que ze ne t'aime pas. » Ce que Guëll y Rente ne dit pas à Ziem c'est qu'il était le plus aimable et le plus fin des civilisés, ce sauvage qui n'avait pas eu besoin de passer par la cour de Madrid pour être grand seigneur.

Mais nous arrivons au château de Villequier. Nous voilà les hôtes de la maison avec le comte Gabrielli et je ne sais plus quel prince russe. Au dîner, ce qui nous frappe le plus, c'est la gentille Nanine, qui est devenue une jeune fille adorable par toutes les beautés. Elle est simple, elle est chaste, elle est naïve; elle ne comprend rien ou elle ne veut rien comprendre quand la causerie s'égare. Par malheur, Mme Musard ne l'aime pas; elle lui parle avec hauteur et l'envoie se coucher avant le dessert. Nous sommes indignés, Ziem, Saint-Victor et moi. Après le dîner on joue du piano et on chante; Musard prend son violon et dit qu'il va appeler sa fille, parce qu'il lui a appris à jouer du violon. Mme Musard crie avec fureur que sa fille ne viendra pas. Elle a seize ans, mais il faut continuer à la traiter en gamine.

* * *

Le lendemain nous allons au cimetière de Villequier saluer la tombe de Mme Victor Hugo, car Villequier est

le pays des deux Vacquerie, le poëte si heureusement hugolâtre et son frère qui est mort fatalement et héroïquement pour sauver sa femme, la fille de Victor Hugo, dans une promenade sur la Seine. Devant cette tombe, Mme Musard s'écrie : — Vous voyez bien qu'il y a de la place à côté? Eh bien, mon mari dit qu'il m'enterrera là ! Et M. Musard, tout souriant, ajoute : — Est-ce que l'endroit n'est pas bien choisi? Voyez le beau soleil qui vient ici. — Oui, continue Mme Musard, mais le soleil ne va pas à six pieds sous terre. » Et elle poignarde le musicien d'un regard de Tolède.

Le soir, Guëll y Rente et Ziem viennent dans ma chambre. Guëll y Rente me dit en prenant une figure de sibylle : — Sais-tu, mon cher ami, qu'un drame terrible se prépare ici? Mme Musard, sa fille et son mari finiront mal. — Je n'ai pas dormi la nuit passée, dit Ziem, en accentuant la terreur.

Quoique je ne fusse pas inquiet comme mes deux amis, j'avais aussi quelques vagues pressentimens.

Nous cherchâmes ce qui pourrait bien arriver. « Il arrivera ceci, reprit Guëll y Rente : Mme Musard va perdre un œil, elle le pleure déjà des deux yeux. Elle se tirera un coup de revolver pour ne pas survivre à sa beauté. — Oui, dit Ziem, et sa fille mourra de chagrin, et son mari désespéré... — Reprendra son violon ? dis-je. — Non, reprit Guëll y Rente. Il retournera en Amérique pour épouser la sœur de sa femme, car qui vous dit que cette sœur n'est pas la vraie mère de cette jeune fille adorable que Mme Musard ne peut voir de face ni de profil ? »

Nous cherchâmes d'autres dénouemens.

Comme Ziem prenait trop la chose au sérieux, j'es-

sayai de lui prouver que tout cela finirait gaiement, parce que la vertu est toujours récompensée.

J'oubliais de dire que, ce jour-là, Mme Musard, jugeant que ce brave Gabrielli, qui porte bonheur, lui portait malheur, avait fait atteler à quatre chevaux pour le reconduire à la gare. « Il a le mauvais œil, » disait-elle sans penser au sien. Mais Gabrielli, furieux, finit par lui dire : — C'est vous qui avez le mauvais œil !

Et il s'en alla à pied à la gare, ce qui était digne d'un comte napolitain.

* * *

Très peu de temps après, le jour de l'ouverture de l'Exposition de 1878, je vis venir à moi, à la porte du palais du Trocadéro, M. et Mme Musard tout de noir habillés. « Pourquoi êtes-vous si noirs ? — Vous ne savez donc pas ? dit Mme Musard, d'un air dégagé ; ma fille est morte ! »

J'étais plus pâle que la mère. « Comment ! elle est morte ? Où ? quand ? Vous m'avez frappé au cœur ! — Elle est morte au château il y a huit jours. — Elle est morte ! il y a huit jours ? Et vous venez ici ! — Voyez-vous, mon ami, me dit Mme Musard avec un sourire étrange, c'est que je fais primer mes vaches. — Primer des vaches ? vous êtes folle ! »

Elle avait pris mon bras, mais je laissai tomber sa main en lui disant : « De grâce, ne vous montrez pas ici après un tel malheur ; on dirait que vous n'avez ni cœur ni âme. »

M. Musard, qui ne contrariait jamais sa femme, me dit : — Que voulez-vous, il lui faut des distractions dans son malheur...

J'étais renversé ! Un de mes amis passa : j'allai à lui pour quitter ce couple étrange.

A quelques jours de là, M. Musard vint chez moi « Vous savez le malheur qui m'est arrivé ? — Oui, votre fille est morte ! Vous n'imaginez pas comme la mort de cette adorable enfant m'a attristé... — Ce n'est pas tout, reprit M. Musard, la mère est folle. — Elle est folle ? Pauvre femme ! elle a toujours été folle. — Une folie furieuse ! Elle est chez le docteur Blanche ; elle veut vous voir, ma voiture vous attend. »

Je fis ce triste pèlerinage vers ce qui avait été l'idole parisienne pendant trois ou quatre saisons.

Ce fut à peine si elle me reconnut. Elle lançait la foudre et elle grinçait les dents. Moi-même je la reconnaissais à peine, car elle avait vieilli de dix ans. Elle eut pourtant un moment de raison : « Vous vous souviendrez de moi, n'est-ce pas ? Vous direz que tout cela n'était qu'un songe. »

Puis tout à coup elle cria : « C'est la faute de Chaplin, qui m'a appris à peindre * ! » Alors ce fut vers Chaplin qu'elle jeta ses imprécations et qu'elle lança la foudre. Puis elle demanda ses bijoux. M. Musard me

* J'ai deux petits tableaux d'elle, signés *Élisa*, qui réjouissent mes yeux par la gaieté de la lumière et le velouté du pinceau. Ces tableaux, en vente publique, ne s'étaient pas vendus bien cher : de cinq à dix louis, ce qui est déjà quelque chose pour des tableaux de femme à la mode.

On disait dans la salle des ventes, en voyant que les tableaux se vendaient mal : « Il paraît que le roi de Hollande n'est pas là ! »

dit : — Je lui ai apporté hier un collier de fausses perles qu'elle a égrenées et piétinées. »

Et sans autre transition, il ajouta : « Voulez-vous être curateur à sa folie ? — Curateur à la folie ! »

Je ne compris pas. Je refusai sans vouloir comprendre.

*
* *

La grande coquette ne survécut que peu de jours au renversement de sa raison. Avant de mourir, elle demanda une plume pour écrire au roi de Hollande.

Elle jouait aux cartes toute seule, ou plutôt elle se tirait les cartes. Quand elle expira, on trouva dans sa main le roi de trèfle et la dame de carreau.

M. Musard avait dit : « Ce n'est pas tout. » Eh bien, non, ce n'était pas tout ! Après la mort de sa femme, il revint chez moi et me confia qu'il n'était pas son mari. « Insensé ! lui dis-je, comment n'avez-vous pas toujours crié cela, et par-dessus les toits ! » J'achevai ma pensée par mon regard. On peut être l'amant de Mme Musard, on ne peut pas être son mari. — Je vous comprends, dit-il ; mais la pauvre femme voulait un mari à tout prix. — A tout prix ? Et qu'allez-vous faire de sa fortune ? — Oh ! je ne garderai que ce qui m'appartient, tout le reste sera pour sa sœur. » Cette fois, je serrai la main de bon cœur à Musard. — Si vous n'étiez pas son mari, pourquoi restait-elle avec vous ? Jouons cartes sur table. — Elle restait avec moi parce que... elle m'aimait. — Et le roi de trèfle ? »

Je n'osai lui demander si la pauvre petite morte était la fille de sa femme.

* * *

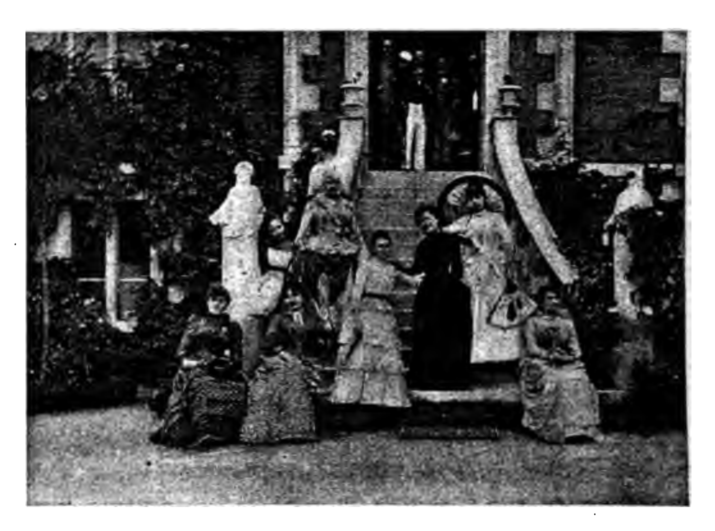
On fit bientôt la vente du mobilier et des tableaux. J'y achetai la *Jeune fille aux fleurs*, de Chaplin, qui était le portrait de la jolie Nanine que nous avions tant admirée au château de Villequier. Tout le charme des seize ans, toute la douceur souriante d'une beauté qui s'éveille !

On vendit aussi le château comme on vendit l'hôtel, parce que Musard ne voulait rien garder de cette fortune trop facile. Il répéta à ses amis qu'il ne lui restait que ce qu'il avait gagné dans ses concerts.

La comtesse de Loynes acheta l'hôtel et eut peur de l'habiter. Le duc d'Alta-Villa acheta le château et eut peur d'y chasser, tant le drame eschylien ou plutôt shakspearien tombait comme la nuit sur cette demeure seigneuriale.

Musard partit pour l'Algérie, voulant voyager pour oublier. Il trouva bientôt l'oubli éternel, car il mourut en pleine mer. A cette nouvelle, je me rappelais les prédictions de Ziem. Savez-vous rien de plus tragique que ce drame si rapide? Les braves gens qui vivent dans le devoir et la religion de la famille ne manqueront pas de dire que ce drame pourrait s'appeler la Vengeance des dieux. Et pourtant de quoi la pauvre fille de seize ans était-elle coupable devant Dieu?





AU CHATEAU DE PARISIS.

XVII

Châteaux bâtis sur le sable

Un de mes ascendans portait le titre de marquis de Trychâteau. Est-ce par la loi fatale des chiffres que je me suis trouvé un jour, comme Lamartine, à la tête de trois châteaux? C'était trois de trop pour ma fortune. J'ai commencé par le château de la Folie-Riancourt en Breuil. Le pavillon, du temps de Henri IV, était resté debout ; je l'avais vendu à M. Lemaître, un bibliophile de race, qui promet de publier un volume curieux sur l'histoire du Livre d'Amour de Sainte-Beuve. Le château de la Folie-Riancourt que j'ai rebâti dans un style composite, est un vrai château pour la chasse, car la forêt de Lavergny y attenant est très féconde en san-

gliers et en chevreuils. Je m'y suis plu beaucoup de 1860 à 1873. Comme ma fortune a toujours été fort variable, j'ai vendu ce premier château dans un jour de crise et de désenchantement.

Et pourtant, combien de jours heureux dans cette solitude quasi-forestière ! Ce fut là que je donnai cette fête antique, cette kermesse flamande, où s'amusa le Tout-Paris, où sept ou huit mille rustiques vinrent danser et pantagruéliser. Cette fête où rôtissaient en plein vent, sur une broche à perte de vue, des bœufs, des vaches, des veaux, des moutons, des chevreuils, des lièvres, des oies, des faisans, des volatiles de tout plumage, jusqu'à l'ortolan.

Trois ans après, je bâtissais le petit château de Valbon dans une vallée voisine de Bruyères, vallée célèbre jusqu'à la Révolution par un pèlerinage à la chapelle de la Reine-Blanche, où on but tout autant d'eau miraculeuse qu'on en a bu à Lourdes et autres sources consacrées.

Je ne fis que passer au château de Valbon en une période ondoyante et diverse. Alors je réédifiai un château Louis XIII à une portée de fusil du jeu de paume de Bruyères. Saint-Victor et Albéric Second le baptisèrent du nom de Parisis, le héros des *Grandes dames*, me faisant ainsi l'honneur de me confondre avec ce personnage un instant glorieux. Les habitants de Bruyères qui, naturellement, n'avaient pas lu mon roman, baptisèrent ce château du nom de Château de Par-Ici. Beaucoup de mes amis me firent la grâce de venir jusque-là, sachant bien que ma porte est toujours ouverte. C'est à Parisis que j'écrivis *Mes Confessions* et quelques autres volumes dont je ne me souviens plus.

A propos de ces trois châteaux qui continuaient mes sept châteaux du roi de Beaujon et mes sept mille châteaux en Espagne, on a bien voulu dire que j'avais le sentiment du style architectural, il faudrait dire plutôt du paysage architectural. Si j'ai été un jour architecte, ç'a été pour mon hôtel à double façade de l'avenue Friedland, où j'ai marié le style de la Renaissance au style vénitien.

Châteaux ou chaumières, jours de plaisir et jours de deuil, quoi qu'on bâtisse, hélas ! c'est toujours le tombeau des visions adorées, châteaux des fées! chaumière de Philémon et de Baucis.

On m'a dit que j'étais né avec le diable au corps; mais qui n'a son démon ? Le mien a plus d'une fois dominé ma sagesse et m'a jeté dans beaucoup d'aventures périlleuses. C'est ce diable-là qui m'a fait signer un premier engagement en 1831, qui m'a jeté dans l'insurrection de juin 1832, qui, en 1848, avec Thoré et Esquiros, m'a mis du côté de ce qu'on appelait la vraie république. Je ne saurais dire toutes les autres frasques qui prenaient ma raison; mais est-on un poëte ou un artiste en suivant la grande route du sens commun ? M. Prudhomme est irréprochable, mais il n'a pas bâti le Parthénon, il n'a pas signé l'*Iliade*. Ni moi non plus, direz-vous. Je le reconnais trop, mais du moins j'ai vécu par l'enthousiasme et l'illusion, quand je ne tombais pas dans le scepticisme amer, quand je ne m'enivrais pas au vin pur de la gaieté française ou à la coupe des passions amoureuses.

En 1848, j'écrivis cent pages sur la république de Platon pour ouvrir des horizons à la république de Lamartine. Je sentais encore deux hommes en moi, celui qui

croit se promener sous le portique et celui qui rêve des horizons entrevus.

Et à toute époque de ma vie j'ai senti la même lutte. Socrate avait son démon ; Musset ne parlait-il pas d'un sombre inconnu qui lui ressemblait comme un frère? Racine n'a-t-il pas chanté ce dualisme dans ses cantiques de Port-Royal? La moitié de moi-même était attirée par ici quand l'autre moitié était attirée par là.

J'ai cherché souvent la raison de cet éparpillement fatal: est-ce la prédestination du poëte d'aller toujours où vont les nuages? faut-il rechercher ce secret dans le livre familial?

Fut-ce parce que mon grand-père paternel et mon grand-père maternel, qui étaient deux caractères, le premier fidèle aux idées et aux coutumes de la vieille France, l'autre tout entier à la France moderne, me donnèrent chacun une goutte de leur sang?

Je me trouve ainsi la proie de deux autres aspirations, la vie de Paris et la vie rustique. C'est que je suis d'origine parisienne et que j'ai passé toute mon enfance au milieu des bois, des prairies et des champs de blé d'or. Aussi, je me trouve chez moi à Paris comme à Bruyères où je suis né ; je me sens un peu dépaysé devant la mer, devant les Alpes et devant le désert, car Bruyères est une oasis incomparable, abritée par ses montagnes boisées ou plantées de vignes.

Tous les esprits qui ont l'émotion des grandes époques de l'histoire ne peuvent se retrouver partout; mais en parcourant les siècles, ils croient reconnaître des tems où ils ont déjà vécu. Qui donc fera un beau livre sur les existences antérieures, qui donc tracera cette géographie où les hommes retrouveront leur chemin

dans le passé comme le comte de Saint-Germain? Je me souviens. Oui, à travers je ne sais combien de voiles funéraires, je retrouve ma figure à certaines périodes des histoires anciennes jusque dans le monde préhistorique. Cherchez bien, et vous vous retrouverez vous-même; mais, comme les chats, il faut savoir percer la nuit par les étincelles des yeux. Je ne doute pas d'avoir vécu au tems de la Régence, au tems de la Renaissance, tantôt dans les Décaméron de Boccace, tantôt dans la pléiade de Ronsard. J'ai vu Rome, j'ai vu Athènes, j'ai vu Carthage. Quand j'ai traversé ce qui reste de Thèbes aux cent portes, j'ai dit à Lesseps: « Vous souvenez-vous comme moi que nous avons vécu là? » Il m'a répondu par une multitude de souvenirs. Mais nous sommes sur le sable mouvant des hypothèses; retournons sur la terre ferme.

XVIII

Les trois rosières.

Il y a deux manières de vivre : vivre pour soi, vivre pour les autres. Je m'explique : Vivre pour soi, c'est-à-dire vivre selon son cœur, selon sa fantaisie, braver l'opinion si c'est celle des imbéciles; n'avoir qu'un souci, celui des belles femmes, des beaux chevaux, des beaux paysages, de toutes les belles choses. Ne jamais se soumettre à la bêtise officielle qui vous enchaîne dans ses mille réseaux, qui vous opprime à tout propos, qui vous casse le cou sur tous les chemins de l'idéal.

Vivre pour les autres, c'est-à-dire ne hanter que les prisons de la sagesse patentée par tous les gouvernements, depuis l'Élysée jusqu'à l'Institut: n'avoir que des

demi-passions, mais surtout les cacher; ne hanter que ceux qui font profession de sagesse; se montrer souvent aux séances de l'Académie, mais jamais dans les coulisses de l'Opéra; étouffer son luxe et cacher son or même pour une œuvre de charité; inspirer l'estime, jamais l'enthousiasme; débuter en littérature comme en art, par des thèmes grecs et romains; n'être pas trop Français, n'être jamais Gaulois; si on travaille en philosophie, prouver qu'on est philosophe, mais ne pas créer une philosophie; fuir toujours le paradoxe comme la mort; donner de loin en loin un petit dîner d'amis, mais se bien garder d'avoir un salon où l'on s'amuse et prouver ainsi que pour arriver à l'estime publique, il faut être du coin où l'on s'ennuie.

On m'a toujours reproché de n'être pas de ce coin-là. C'est que je voyais plus haut et plus loin ; même en mes jours d'idées noires, j'ai toujours voulu que ma maison fût gaie, tout en n'oubliant pas qu'une maison doit porter le deuil en soi de ceux qui sont partis avant l'âge. Il faut que le soleil rayonne autour des poëtes.

Le hasard du reste a mis souvent la gaieté et la jeunesse dans ma maison. C'était la maison du bon Dieu, quand j'avais pas mal d'argent. Tout le monde y gouvernait hormis moi-même ; pour être le maître chez soi, il faut n'avoir que la maison de Socrate. Je voyais sans cesse autour de moi des figures nouvelles que je n'avais pas appelées, mais qui s'étaient élues elles-mêmes. C'est ainsi qu'un jour trois sœurs de mon voisinage, filles de mon jardinier, qui avait une boutique aux Champs-Élysées, s'implantèrent chez moi. Le soir, j'avais quelques amis à dîner, elles firent leur entrée l'une avec des fleurs, l'autre avec la soupière, la troisième avec une amphore à vin de Cham-

pagne. Tout le monde applaudit à cette entrée en scène. C'était Mme de Saint-Amé, une amie de ma sœur, qui les avait enrôlées et stylées pour la circonstance. Elles étaient souriantes comme des roses et modestes comme des violettes, un vrai bouquet de jeunesse, car la moins jeune n'avait guère que dix-huit ans. Je croyais que, le soir, ces trois grâces sans le savoir allaient retourner chez elles pour faire des bouquets; point du tout, elles se trouvaient mieux à la maison, elles y restèrent. Cette prise de possession dura deux ou trois ans, ce qui donna un air de fête du haut en bas. Il faut bien dire qu'il y avait d'autres figures tout aussi souriantes. Un beau matin ces trois demoiselles Dallé vinrent me prier, non pas de leur donner un certificat, mais une lettre pour le directeur de l'Opéra afin qu'il les prît dans son personnel en qualité de bouquetières. Ce qui fut demandé fut accordé : les voilà nommées officiellement marchandes de fleurs de l'Académie de musique. Là comme chez moi, n'en doutez pas, elles furent impeccables. La première est morte dans un magnifique lit de lilas blanc encore en son printemps; la seconde s'est mariée, un mariage riche qui lui a donné un hôtel et des chevaux; la troisième trône sous l'auréole de ses cheveux blonds dans sa boutique des Champs-Élysées.

L'amour des fleurs pour les fleurs.



CHATEAU DE PARISIS



XIX

L'esprit et le cœur

Paul de Saint-Victor qui, après tout, était une âme religieuse aimant mieux croire à tous les dieux que de ne croire à aucun, affectait au dîner des athées comme au dîner des Spartiates, l'athéisme de bonne compagnie, si on peut réunir ces deux mots des philosophes du XVIII[e] siècle. Il parlait volontiers du sommeil éternel que rêvent les Indiens comme la récompense d'une vie de sacrifices. Sainte-Beuve ne disait pas plus crânement que lui « Rien en haut, rien en bas ». Or, un matin, le jour de l'Ascension, je vais sonner à la porte de Saint-Victor pour l'enmener déjeuner au café d'Orsay. Une vieille sorcière vient ouvrir : « M. de Saint-Victor est sorti. — Où donc est-il allé si matin ? — A la messe. — Que diable va-t-il faire à la messe ? — Prier Dieu, Monsieur. »

La gouvernante était choquée, je la calmai en lui disant : « Après tout il a peut-être raison. — Et à quelle église? — Naturellement à sa paroisse, à Saint-Germain-des-Prés. »

Me voilà en route pour Saint-Germain-des-Prés. Il n'y avait pas loin. Je surprends mon ami Saint-Victor, dans un des bas-côtés de l'église, agenouillé la tête appuyée sur ses mains, en proie à la contemplation religieuse. Il m'aperçoit pourtant, il se lève, il me prend le bras et veut, si je puis dire, remettre son masque d'athée. « Savez-vous pourquoi je viens ici? C'est parce que mon père et ma mère s'y sont agenouillés. Il ne se passe pas une seule grande fête que je ne les salue dans cette église où ils sont venus prier pour moi. — Voilà qui est bien, mon ami. Vous n'imaginez pas, j'espère, que je veuille vous faire un crime de vous agenouiller devant le grand Invisible. N'oublions pas que Théophile Gautier tout en jetant des fleurs de rhétorique à l'athéisme, portait religieusement sur son cœur une médaille de la Vierge Marie que sa mère lui mit au cou à sa naissance. » Saint-Victor, qui pensait à sa fille, me dit : « S'il y a une religion, c'est celle de la famille. »

Je n'avais jamais eu plus de plaisir à rencontrer Saint-Victor, qui me sembla illuminé par ce beau sentiment chrétien, surtout à cette heure où l'église, toute parfumée d'encens, retentissait sous les chants de l'orgue emportant le *Credo* par delà l'autel. Or, hier, ce sentiment familial m'a ressaisi en pleine nature, cette autre église vivante qui a aussi ses encens et ses orgues, ses alléluia et ses *sursum corda;* c'est que je venais de retrouver en me promenant dans la montagne un sentier perdu où mille et une fois je m'étais rencontré avec quelques souriantes

figures des miens, mon aïeul et mon aïeule, mon père et ma mère, puis des tantes, des cousines, toute la smala des Houssaye et des Mailfer. Ce fut une réapparition qui me donna une violente secousse. Toutes les images de ma jeunesse erraient autour de moi peuplant la solitude de la montagne. C'est que le théâtre était toujours le même. Sans doute les arbres, les taillis, les buissons d'autrefois avaient été taillés et fagotés, mais les pousses nouvelles ressemblaient aux anciennes, je croyais cueillir encore, aux mêmes touffes et aux mêmes buissons, des noisettes et des mûres; je croyais qu'on chantait les mêmes chansons dans les chênes feuillus, les bouleaux aux troncs argentés, les cerisiers sauvages rougis par l'automne. Quelques oiseaux attristés venaient becqueter aux baies pourpres des sorbiers; les derniers papillons se brisaient les ailes aux fruits des églantiers. Je respirais les mêmes senteurs forestières. La petite fontaine murmurait, toujours source claire à travers les grandes herbes. Je ne saurais dire combien j'étais heureux de me retrouver ainsi dans le cortège aimé de mes souvenirs.

Le soleil pâlissant d'octobre me rappelait aux mélancolies des dernières heures, quand ce n'est plus le jour, quand ce n'est pas encore la nuit. Il est des momens suprêmes où l'âme se recueille pour mieux pénétrer le mystère de ses destinées. Qui nous dit qu'à ces momens-là, les âmes des morts aimés ne passent pas invisibles et frémissantes autour de nous?

L'année où mourut un de mes chers amis, Albéric Second, je me promenais avec Léon Tyssandier dans le parc de Parisis vers dix heures du soir; je lui racontai que, peu de tems auparavant, quand nous voyagions

en Flandre sous prétexte de conférencier, Albéric inquiet du noir lendemain, me promit, s'il mourait le premier, de me prouver par je ne sais quel bruit ou quelle apparition l'immortalité de son âme. Tout justement à ce moment-là, une flamme traversa le ciel. « C'est l'âme d'Albéric, » me dit mon ami. Je secouais la tête en sceptique. Mais tout aussitôt l'émotion me prit, quoique je fusse loin encore d'être convaincu. Nouvelle flamme au ciel « Albéric! dis-je tout haut dans la solennité de la nuit silencieuse, si c'est ton âme, montre-toi encore. » Une troisième flamme passa dans le ciel.

Nous commencions à nous regarder sans rire. Des amis vinrent à nous, mais ils nous raillèrent dès que nous parlâmes des flammes qui apparaissaient à notre évocation. Le plus savant, qui descendait tout droit de l'Observatoire, nous dit d'un ton dogmatique : « Vous ne savez donc pas que tous les ans dans les premiers jours d'août, le ciel est ébloui de flammes pareilles ? »

Mais j'interrompis le savant : « Ce que vous ne savez pas vous-même, c'est que les âmes se manifestent aux vivans par tous les effets inattendus des forces de la nature. Les âmes ne peuvent rien changer aux lois immuables, mais qui les empêche de se révéler à nos yeux par les phénomènes célestes? »

XX

Vision du passé

Quoique Victor Hugo fraternisât avec les hommes de la fin du siècle, il ne se cachait pas pour se retourner avec regret vers la belle période de 1820 à 1850. C'était

d'ailleurs se retourner vers sa jeunesse et vers le triomphe de sa renommée. Il avait beau dire avec tant d'autres qu'il est glorieux de marcher en avant, il se demandait secrètement si le passé ne renfermait pas plus de souveraine poésie que l'avenir scientifique noyé dans les brumes de la démocratie. Il voyait de trop haut pour se méprendre sur les destinées plus ou moins accomplies de celui qui travaille et qui souffre. En quelque tems que ce fût, le peuple a travaillé et a souffert; il n'a jamais manqué de vaillance pour traverser gaiement, peut-être plus gaiement qu'aujourd'hui, les périodes douloureuses de l'histoire du monde. Victor Hugo avait beau dire avec Voltaire : « Tout est mal, tout sera bien, » il croyait que de tout tems Dieu a répandu d'une main prodigue le bien et le mal, loi fatale qui impose à l'humanité le devoir de ne se point croiser les bras.

Victor Hugo, tout en voyant sa renommée acclamée par les nouveaux venus de la fin du siècle, sentait que son tems était passé, le beau tems où son cœur jaillissait en vers sublimes, le beau tems où son esprit éclatait sous les rayonnements de la génération si poétique et si enthousiaste.

En vain il proclamait les victoires de la science, il s'avouait que la lumière électrique répandait moins de lumière que le grand art, que le soleil de cet olympe radieux où il avait joué le rôle de Jupiter quand Lamartine jouait le rôle d'Apollon. Tout en ayant foi en la patrie, il ne croyait pas que le vingtième siècle retrouverait un autre Napoléon bientôt suivi d'une pléiade de grands poëtes et de grands artistes. Il disait tout haut qu'il y aurait beaucoup plus de poëtes et beaucoup plus d'artistes,

mais il croyait qu'on enterrerait avec lui le symbole du génie français.

Et d'ailleurs, descendant des hauteurs, il étudiait le monde nouveau qui s'agitait autour de lui. Député et sénateur, avait-il entendu à la tribune les grandes voix de la Révolution? Tous ceux qui se disaient ses amis l'aimaient-ils pour lui-même comme il avait été aimé par les romantiques, dans leur généreux enthousiasme? Très entouré, il se sentait seul. Un soir, pendant le dîner, il regarda les convives, presque tous des amis politiques et de la dernière heure. Ce n'était que des courtisans de Victor Hugo, homme politique. Mais j'étais là. Combien peu qui avaient lu ses chefs-d'œuvre! « Tout à coup Victor Hugo, comme le conte si bien Champsaur, se lève gravement et silencieusement; il va droit à Arsène Houssaye, qui se retourne tout ému. Victor Hugo le prend dans ses bras, il l'embrasse et s'en va lentement dans sa chambre pour cacher ses larmes. Personne ne comprenait, sinon Arsène Houssaye, qui avait deviné ce mouvement de l'âme. Le grand maître avait eu la vision plus nette de tant de visages nouveaux dans sa vie, et alors, ne pouvant dominer son émotion, il avait embrassé un peu de sa jeunesse en embrassant son ami des beaux jours. »

Et tristement Champsaur poursuit ainsi : « Mais on ne parle plus de Hugo aujourd'hui, à ce qu'il paraît; on délaisse ce Charlemagne dans sa tombe au Panthéon, et les capitaines se partagent son empire. » De très petits capitaines si on descend à étudier toutes les écoles plus ou moins naturalistes et décadentes, qui ne trompent que les esprits éphémères et les appétits malséans.

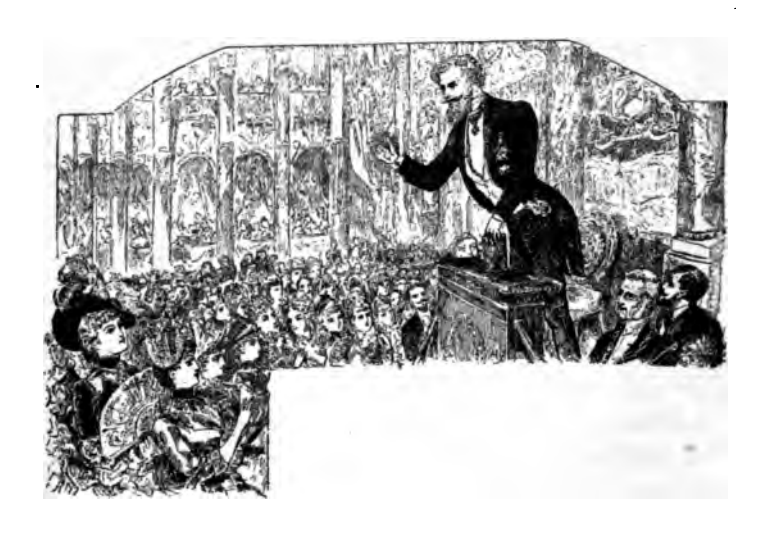
Victor Hugo aimait ses contemporains, mais il ne les lisait pas. C'est à peine s'il lisait ses fils et Vacquerie. Il n'a lu les autres que le jour où ils parlaient de lui. Ne lui en voulons pas: quiconque lit trop n'écrit pas. Hugo a lu les anciens et les modernes jusqu'au sortir du collège. Il n'a connu les contemporains que par cette diffusion des idées qui bruissent autour de nous. Il lui suffisait, pour connaître le style de ses amis, de lire une page de prose ou une page de vers. On ne s'y trompe pas : c'est de l'or ou du cuivre. Tous les esprits doués ont la pierre de touche. Je savais cela quand j'ai envoyé à Hugo mon premier volume de vers, avec un sonnet autographe dont voici le début :

O toi qui chantes l'hymne, accueille la chanson.
Je suis la fraîche églogue aux pieds parfumés d'herbe.
Je glane. Que glaner au champ de ta moisson?
Un épi d'or tombé de ta splendide gerbe.

J'ai perdu la fin du sonnet, mais ce sonnet, sans doute, plut à Hugo, puisqu'il m'écrivit une lettre fabuleuse d'où je détache ces lignes :

« Votre sonnet vaut un volume, mon cher Houssaye, votre volume vaut une bibliothèque. Je rouvre, en vous lisant, Théocrite et Virgile. »

Un autre eût été ébloui et fasciné ; pour moi, je ne pus m'empêcher de rire à la seconde lecture, mais je n'en fus pas moins reconnaissant à Hugo d'avoir voulu me faire croire à moi-même. Les railleurs diront qu'il écrivait ainsi pour se moquer. Oui et non; mais dans sa fortune apollonienne il ne pouvait pas parler comme un simple mortel.



XXI

De quelques conférences

1886

Les grands cercles de la Belgique m'ont dépêché cette année un de leurs présidens pour me prier de faire des conférences devant leurs habitués. Mon ami Albéric Second était avec moi. Comme je ne répondais pas, il a dit que j'acceptais, tout en demandant lui-même à monter à la tribune.

En la compagnie d'Albéric Second ce n'était plus un travail, mais un plaisir. Je donnai ma parole. Si ce fut un plaisir, ce fut une rude besogne. En effet, monter tous les soirs à la tribune pendant huit ou dix jours, c'est un travail à la Sarah Bernhardt. Les comédiens respirent pendant la réplique, mais un conférencier parle pendant plus d'une heure sans une minute d'arrêt.

Je veux remercier ici les journaux français et flamands

qui nous ont été si sympathiques à mon compagnon et à moi en cette aventure.

Mon fils Albert, jeune chasseur d'Afrique, arriva de son régiment juste la veille de notre départ pour être des nôtres. Nous voilà en route. Ce fut le plus gai de tous mes voyages. Nous allâmes d'abord droit à Anvers. En passant à Bruxelles, nous nous arrêtâmes trop au buffet, si bien que ne retrouvant plus notre compartiment, nous nous jetâmes en aveugles dans le compartiment voisin, qui portait le mot *Réservé* où le roi Léopold venait d'entrer avec un aide de camp. Nous ne le reconnûmes pas. Son droit était de nous prier de descendre, il fut bon prince et répondit par un sourire à notre salut. Et plus d'une fois, de Bruxelles à Anvers, nous causâmes presque gaiement avec le petit-fils du roi-citoyen sans nous douter que nous parlions à une Majesté. Sa distinction et sa courtoisie auraient dû nous le révéler. Comme nous devisions des curiosités d'Anvers, Léopold II voulut bien nous dire qu'entre autres curiosités nous aurions une représentation de Mlle Nilsson et une conférence de M. Arsène Houssaye. « Je le savais, dis-je, car M. Albéric Second a lui-même quitté Paris pour venir conférencier. » Le roi voulut bien ajouter gracieusement que ces conférences-là ne seraient pas ennuyeuses comme tant d'autres.

On se salua à l'arrivée, naturellement sans se donner sa carte, si bien que nous n'eûmes pas à nous excuser d'avoir forcé l'hospitalité.

Vie très gaie à Anvers ; bonne table et bon gîte ; beaucoup de visites cordiales des membres du cercle ; beaucoup de courses à l'aventure à travers le musée, les églises, les cabinets d'amateurs.

Un directeur de théâtre me vint dire : « Vous allez paraître en scène pour un billet de cinq cents francs. Si vous voulez monter sur le théâtre, je vous offre un cachet de cinq mille francs. » Un galant homme n'a que sa parole, nous étions venus au théâtre du cercle, nous ne voulions pas jouer notre jeu sur un théâtre de la ville. « Ce serait pourtant une bonne fortune, dit Albéric. — Mais nous ne serions plus que des comédiens sans en avoir toutes les prérogatives. »

Au fond, un conférencier est tout simplement un comédien, il en a les émotions, les pâleurs et les joies. Ainsi, quand je fus accueilli par trois salves d'applaudissemens, je ressentis un beau mouvement d'orgueil que je n'avais jamais ressenti jusque-là. Ce fut d'ailleurs Albéric Second qui ouvrit les conférences par le récit tout plein de verve de son premier voyage à Anvers. Il avait une peur bleue quand nous le conduisîmes à l'estrade. Il nous dit : « Je suis comme Jésus entre ses deux larrons, la peur me crucifie. » Cette terreur du début m'aguerrit pour le lendemain. Ma première conférence fut un discours sur la Destinée et la Volonté. Je fus bien plus applaudi que je ne le méritais. Parmi ces applaudissemens beaucoup de jolies mains bien gantées. On me jeta même quelques bouquets mignons, de ceux qu'on porte au corsage. Il est vrai que j'avais parlé avec admiration des belles Anversoises de Rubens et de Van Dyck.

Un membre du cercle nous avait invités à dîner, un autre membre du cercle nous emmena souper chez lui. Et quel dîner et quel souper ! Les victuailles les plus délicates et les vins de France les plus rares. Anvers

fait bien les choses ; on devrait dire aussi : l'hospitalité anversoise.

D'ailleurs, il en fut ainsi à Bruxelles, à Gand, à Liège, partout enfin, car nous fûmes toujours accueillis avec une grâce athénienne et une cordialité flamande. Maintenant, dirai-je qu'après dix jours de conférences je me sentis tout dépaysé de ne plus paraître en scène. Les trois salves d'applaudissemens qui m'accueillaient chaque soir à neuf heures me manquèrent absolument, je me croyais partout dans le désert et dans la nuit. J'ai compris ce jour-là toutes les joies du comédien et tous ses regrets quand il quitte le théâtre.

L'historien et le romancier ne reçoivent que bien vaguement les contre-coups du succès ; les comédiens doivent une part de leurs triomphes à l'auteur de la pièce, tandis que le conférencier, comme le tribun, reçoit le succès en pleine poitrine. Le succès est même plus doux que celui du tribun, puisqu'en ces conférences la femme tient la moitié des places, mais dans notre existence studieuse et tourmentée, ne prenons ces succès-là que comme une brise parfumée qui nous caresse la figure à travers l'orage.





XXII

Albert Houssaye

Je ne voulais pas réveiller le souvenir de nos conférences en Belgique parce que je ne puis y penser sans qu'une grande douleur saisisse mon âme. Nous étions partis trois en allègre gaieté. A peine étions-nous revenus que je perdais Albéric Second, un de mes plus chers amis.

Et bien peu de tems après, la mort m'a tué à moitié en me prenant mon fils Albert. La cruelle qu'elle est, comme a dit Malherbe, était donc du voyage !

J'ai dit que ce tour en Flandre fut le plus gai de tous mes voyages. Hélas! je n'y puis penser sans un brisement de cœur! Nous n'avons donc pas la prescience du lendemain, quoi qu'en disent les prophètes. C'est que la vie est faite d'imprévu et d'illogisme.

J'aime à parler des absens que la mort a transfigurés. Quand Dieu nous frappe et nous prend avant l'heure un enfant très cher, une mère bien-aimée, une femme qui

est votre âme, on voudrait mourir pour retrouver ces figures adorées. Mais on a peur que la nuit du tombeau ne se fasse autour de nous et nous empêche à jamais de revoir les Invisibles. C'est alors que, nous retournant vers la vie, nous voulons vivre encore, parce que la vie nous redonnera tous les pieux et doux souvenirs de ceux qui sont partis. Nous les reverrons par leur portrait, nous les ressaisirons par les yeux de l'âme dans toutes les attitudes que notre mémoire a gardées. A chaque idée un souvenir, à chaque pas un écho plaintif, à chaque buisson un parfum respiré à deux.

C'est déjà une douceur dans le désespoir de prendre dans ses bras ceux qui vont partir pour le pays de la mort. Dieu au moins ne m'a pas refusé cette grâce. C'est dans mes bras mêmes que la mort les a pris ceux qui me furent les plus chers. J'ai pu recueillir leur adieu, leurs dernières paroles, je ne sais quoi de leur âme qui s'envolait.

Mon fils s'est pour ainsi dire réveillé du sommeil de la mort pour me dire : « *Mon père, je vais mourir; promets-moi que tu m'habilleras de mon dolman et que tu mettras dans le cercueil mon sabre à ma main. Quand j'entendrai les grands cris de la guerre, je sortirai du tombeau et je monterai à cheval pour courir à l'ennemi.* »

Et quelques minutes après, il me serra la main en murmurant : « *Voilà donc le grand mystère !* »

Et ce fut tout.

Et si j'entends les *grands cris de guerre*, je subirai cette grande douleur de n'y voir qu'un de mes fils.

Vivre du passé c'est vivre du présent. La blessure profonde est toujours au cœur, l'arbre a été frappé en

pleine sève par le coup mortel de la hache, mais le feuillage est vert encore. Non seulement on revit avec les absens d'une existence déjà vécue, mais encore on s'évertue à vivre avec eux des jours de leur existence qu'ils ont passés sans nous.

Ainsi, quand j'ai perdu mon fils Albert, ce vaillant soldat que je croyais appelé à une belle destinée, j'ai repassé anxieusement tous les chapitres de sa jeunesse, que je savais par cœur, mais j'ai voulu aussi le retrouver les jours mêmes où je ne le voyais pas. Que de points d'interrogation posés devant ses amis, ses camarades de collège, ses camarades de régiment! Combien j'ai regretté de n'être pas allé vivre avec lui en Algérie, à Oran, à Tlemcen, à Aïn-Sefra, à Géryville, jusque dans le désert!

Son colonel a bien touché mon cœur en m'écrivant de longues lettres sur sa vie au camp. J'ai compris alors l'Impératrice allant jusque chez les Zoulous pour voir la terre même qui avait bu le sang de son fils *.

* Un camarade de régiment, voyant qu'il y avait en Albert Houssaye un homme et une âme, jugea qu'il méritait un souvenir; il écrivit donc sur son ami un tout petit volume digne de survivre, tant l'amitié y est éloquente. Pourquoi n'en pas détacher un chapitre?

« Albert Houssaye ne parlait jamais de lui; me pardonnera-t-il d'en parler? Je veux pourtant dédier à sa mémoire quelques pages, moi qui ne suis pas familier à la plume, pour rappeler ce noble caractère, ce cœur vaillant, cette âme virile et tendre.

« Albert Houssaye est mort à vingt-quatre ans. Il entra dans la vie par la porte des deuils, sa mère mourut en le mettant au monde. Sa grand'mère ne survécut guère à sa fille; aussi Arsène Houssaye éleva-t-il son fils maternellement.

« Il en a fait un homme pour la patrie et pour la famille, Albert s'engageait en même temps que moi. Devenu bien vite

maréchal des logis, mais frappé par les fièvres d'Afrique, il lui fallut revenir. Combien de lettres de vrai soldat il m'écrivit de Paris, regrettant de ne plus être avec nous! Aussi il s'était réengagé il y a un an pour pouvoir entrer à l'école de Saumur. Mais en Afrique, la fièvre typhoïde, si périlleuse dans les casernes, le surprit à Tlemcen et le tua à moitié. Il se vit encore forcé de regagner la France par ordonnance des médecins de l'hôpital militaire.

« A Paris comme au château de Parisis, où je suis allé le voir, il ne voulait pas s'avouer vaincu, quoiqu'il se sentît atteint mortellement. Il fit toujours bon visage à la vie et à la mort, toujours gai devant sa famille et devant ses amis, mais profondément triste dès qu'il se trouvait en face de lui-même, caressant pourtant ses rêves de soldat, écrivant un mémoire sur le rôle futur de la cavalerie dans la guerre promise.

« Il s'est couché dans son manteau militaire comme un preux la veille d'une bataille! Ce ne sont pas les chants mortuaires qui auront la puissance de l'éveiller. Non; chez ceux-là, voyez-vous, il faut autre chose pour les faire remuer dans leur cercueil que des sons plaintifs. La voix lointaine du clairon seule a le pouvoir de troubler le sommeil de ces jeunes morts.

« C'est surtout dans le Sud Oranais qu'il se distingua en plusieurs escarmouches contre les Arabes faucheurs de nos moissons et incendiaires de nos baraquements; une fois même, il alla plus vite que les violons du régiment, entraînant quelques camarades aussi endiablés que lui. Les jeunes sous-officiers furent punis de plusieurs jours de garde du camp. Mais le général se ravisa, comprenant bien que les soldats qui vont trop loin sont plutôt à encourager que ceux qui restent en arrière: l'escadron fut mis à l'ordre du jour.

« L'Afrique a cela de particulier, d'étrange même, qu'en nous prenant notre ardente jeunesse française, elle en fait presque tout de suite des héros. On dirait que le sang gronde sous la peau de nos chasseurs en se mesurant avec les cavaliers numides, avec ces fils du désert dont les chevaux semblent défier le vent, dont l'adresse dépasse celle des Indiens. Les souvenirs classiques viennent hanter, malgré tout, ces jeunes têtes à peine échappées des enceintes collégiales. Albert Houssaye, qui avait commencé déjà un important travail sur la cavalerie, était certainement sous l'empire de ses dernières études, les guerres de Jugurtha et les campagnes d'Annibal. Mais c'était surtout l'action qui l'emportait, l'arrachait au repos obligatoire

et le jetait avec toutes ses vaillances au-devant des dangers.

« On peut dire de ce vaillant Albert qu'il s'est endormi dans son rêve de guerre. En son dernier jour, il était midi, n'y voyant plus, il voulut qu'on apportât une lampe. Hélas ! il allait cesser d'être nuit pour lui ! Les clartés augustes du grand lendemain allait succéder aux ténèbres terrestres. Enfin la terrible messagère apparut. Visionnaire de la mort, il entendait l'appel lointain des armes ; il voyait encore la France dans les funèbres obscurités qui l'envahissaient. Et lui, le père désespéré, dont le survivant amour le disputait aux rites sacrés du trépas, l'appelait une dernière fois. Mon pauvre ami ouvrit les bras et murmura : « *Voilà donc le grand mystère* .. » Les assistans fondirent en larmes. Il avait cessé de vivre.

« Je ne puis recueillir ici tous les noms illustres ou aimés qui ont voulu marquer leur expression sympathique dans la cérémonie des funérailles, soit à la maison mortuaire, soit à l'église, soit au cimetière.

« Quelques amis trop éloignés, comme ceux de son régiment, ont voulu y être de cœur, par des couronnes de fleurs et des télégrammes éloquents. Et parmi les assistans : Lord Lytton. — L'archevêque de Cambrai. — Alexandre Dumas. — Le maréchal Canrobert. — Ferdinand de Lesseps — Charles Floquet. — Alphonse de Rothschild. — Duc de Broglie. — Beaucoup d'artistes, entre autres Gérôme, Meissonier, Henner. — Mme Brohan et beaucoup d'artistes de la Comédie-Française avaient envoyé une superbe couronne. — Andrieux. — Princesse Mathilde. — Princesse Dolgorowski. — Princesse Labanoff. — Le prince de Bourbon. — Leconte de l'Isle. — Georges Hugo. — Général Schmith, etc., etc.

« Pourquoi cette cruelle fatalité qui prend un fils à Arsène Houssaye, un défenseur au pays ?

« Et quel entraîneur d'hommes nous aurions vu en lui ! Mais ceux-là qui, de même qu'Albert Houssaye, partent maintenant, qui disparaissent avant la première fauchée de la moisson sanglante, n'en font pas moins partie des apothéoses de l'avenir. Ils sont allés devant, guettant l'envahisseur germain !

« Sentinelle muette du grand sommeil, dans le cercueil, sous son dolman, son sabre à la main, j'ai cru voir un blessé sur un champ de bataille. Saluons, c'est un soldat qui tombe !

« *Un camarade de régiment.* »





XXIII

Albéric Second

Juin 1887

Albéric, cette belle architecture humaine, a subi sans résistance le dernier coup de foudre.

Il devait venir passer quelque temps dans mes bois, où il venait tous les ans, quand il fut mortellement atteint. Il m'appela près de lui à l'heure suprême. Il ne voyait pourtant pas la mort, quoiqu'elle fût devant lui. Mais quand je lui parlais de son avant-dernier article du *Figaro* qui avait paru le matin, il me dit avec un sourire railleur : « J'ai peur que ce ne soit le chant du cygne. »

Il s'intéressait encore aux choses de ce monde, quoique n'en étant déjà plus. Il n'oublia aucun de ses amis.

Et, tout à coup, il parut s'endormir : c'était le sommeil éternel. Sa mort fut douce comme sa vie ; il eut tout de suite cette transfiguration que donne la pâleur suprême et qui éclaire la figure d'un rayon d'immortalité.

Mort, il était plus beau que vivant. Avec son expression ironique et vaillante, on eût dit de Charlemagne ou de Henri IV. Vous verrez son portrait d'hier par notre ami et contemporain Nadar.

On sait qu'il ressemblait à un maréchal de France bien connu, si bien qu'un soir, aux Tuileries, l'Impératrice, le voyant venir vers elle, lui dit : « Monsieur le maréchal, vous êtes encore mieux en civil qu'en militaire. »

Il est des esprits qui sont contemporains de tous les siècles et de tous les mondes. Albéric Second était un esprit au jour le jour, qui n'avait pas de racine dans l'antiquité. Il oubliait toutes ses études sérieuses pour ne voir que les tableaux vivans du monde où l'on s'amuse et du monde où l'on s'ennuie. Mais comme il voyait juste et comme il voyait bien ! Comme il répandait son ironie toujours vaillante quoiqu'elle fût toujours sans amertume !

La destinée, en lui donnant Angoulême pour berceau, l'avait créé Parisien du Tout-Paris. Mais il avait teté à la vigne bordelaise, comme Montaigne et Montesquieu, ces grands maîtres de l'esprit français. Nous étions des amis de première date, amis à ce point qu'il se voyait en moi et que je me voyais en lui.

On peut dire qu'il a été un des trois ou quatre chroniqueurs par excellence. Si on recueillait toutes les pages qu'il a jetées au vent, on y retrouverait mille et un tableaux quelque peu effacés de la vie intime et familière au dix-neuvième siècle. Plus d'une fois il a voulu réunir toutes ses pages volantes en un volume, mais il a dit comme le poëte grec : « *Ci-gît le bruit du vent.* »

Eh bien ! tout ne s'envolera pas si vite : on relira bien

longtems, sinon toujours, ce petit chef-d'œuvre qui s'appelle *la Semaine des quatre jeudis ;* on feuilletera souvent *le Tiroir aux Souvenirs*, où il a évoqué tant d'illustres figures disparues. Et, tout en lisant Albéric Second, on se souviendra que le meilleur de ses livres, c'était lui-même.

Il voyait de trop haut pour jamais tomber dans les criailleries de la vie publique ; d'ailleurs, il était né souverainement bon. Dédaignant de jouer au démocrate, il avait l'amour de l'humanité, jusqu'à s'oublier soi-même dans les jours de crise, pour donner sa pièce de cent sous, ou son louis d'or, quoiqu'il n'eût jamais que de l'argent de poche. Après tout, il a vécu riche, puisqu'il a vécu sans souci du lendemain !

* * *

Albéric donnait son obole à toutes les loteries, mais aussi à toutes les bonnes œuvres, tantôt rêvant la fortune ici-bas, tantôt croyant se payer une stalle dans le ciel. L'église du Sacré-Cœur de Montmartre lui doit un beau cierge. Il n'a jamais rien gagné dans les loteries, ni dans les valeurs à lots ; mais Dieu lui donnera sa stalle parmi les Chamfort, les Rivarol et les Roqueplan.

Quand il avait pris des billets de loterie, ou quand il jouait au baccara, il n'oubliait jamais son fétiche ; c'est ainsi qu'à la fête de la Presse je le rencontrai dans une grande loge toute pavoisée de femmes et de fleurs, tenant à la main une petite pantoufle turque qui avait chaussé le plus joli pied du monde — naturellement le pied d'une femme qui avait de la veine. — La pantoufle le trahit ce soir-là comme tous les autres fétiches l'avaient trahi.

Il s'était figuré qu'il faut tenter la fortune en lui faisant des avances. Voilà pourquoi il avait acheté un coffre-fort, tout petit pour ne pas faire peur à « l'aveugle déesse ». O ironie ! elle ne vint jamais frapper à sa porte ; elle avait trop à faire en face chez Mᵉ Segond, le notaire.

Ce fut sans préméditation qu'il alla, il y a bien longtems, prendre pied rue Laffitte, nº 5, dans la maison de ce très aimable notaire, son homonyme.

Il aurait pourtant pu mettre une fortune de lettré dans le petit coffre-fort, car il fit plus d'un héritage, sans compter que pour sa part dans le *Grand Journal* Villemessant lui donna une part du *Figaro*, qui représente aujourd'hui vingt-cinq mille francs de rentes. Mais je l'ai dit déjà : Albéric Second n'avait pas le souci du lendemain.

On sait que c'était un maître en l'art de parler. A table nul ne jetait le mot sur la nappe avec plus de brio et d'imprévu. Et comme il gardait son sérieux en débitant les choses les plus comiques, ce qui donnait plus de sel encore à sa verve !

Il n'y avait pas de cœur plus familial. Sur un signe de sa mère il courait à Angoulême et il s'en revenait en disant qu'il avait retrempé son esprit dans la maison natale.

Un matin, il quitte sa mère, rappelé à Paris par un directeur de théâtre qui l'attendait pour mettre une de ses pièces en répétition ; sur le seuil de la porte il voit sa mère pleurer, il l'embrasse encore et va sauter dans l'express. Arrivé à Poitiers, il se promène sur le quai en fumant un cigare ; tout à coup le train de Paris à Bordeaux annonce le départ ; Albéric était tout soucieux, il ouvre une portière et se jette dans un compartiment :

« Monsieur ! Monsieur ! lui dit le sous-chef de gare qui l'avait vu descendre du train de Bordeaux à Paris, vous vous trompez.— Je ne me trompe pas, dit Albéric gravement. — Mais, Monsieur, vous allez à Paris, et vous prenez le train de Bordeaux ? — Je le sais bien. »

Et il termine la conversation par un mot de soldat,— car il était toujours un peu « maréchal de France. »

Un coup de sifflet a couru sur la voie ; le train est parti, emportant Albéric, qui s'était reproché d'avoir quitté trop tôt sa mère pour sa comédie.

Il se la rappelait tout en larmes, lui disant : « Je ne te reverrai peut-être pas. » Il voulait lui donner un jour de plus. « Pourquoi es-tu revenu ? lui demanda sa mère. — Parce que j'avais oublié mon parapluie. »

Et voilà pourquoi ce fils qui aimait tant sa mère s'en retourna à Angoulême, dans le tombeau de sa famille, lui que ses amis voudraient saluer au Père-Lachaise tout à côté de son ami Balzac.

XXIV

Venise

Figaro, avril 1889

Un deuil qui prend mon cœur et mon esprit, toute mon âme, m'a ramené à Venise, la seule ville au monde qui semble pleurer nos larmes.

Venise inspire le recueillement, l'oubliance et l'effacement*.

* Je ne sais pas si don Carlos est dans ces idées. Je ne le crois pas. La jeunesse, cette altière coureuse d'aventures, garde jusqu'à son couchant les aspirations de l'orgueil humain. Pour-

Il y a deux Venise : la morte et la vivante. La morte est une de ces belles figures de Carpaccio, pâle sous ses habits éclatans de rouge et d'or. Elle nous montre toutes les choses du passé : les fiers doges, les hautes signoras, les illustres artistes. Elle nous arrête à tous les monumens qui témoignent du génie de Palladio et qui rouvrent les livres de l'histoire vénitienne.

L'autre Venise, la vivante, est une de ces belles filles de Véronèse que l'Adriatique et le soleil italien ont perpétuées jusqu'aujourd'hui, qui n'ont pas la foi profonde, ni le sentiment évangélique des martyrs de Carpaccio, et qui vivent pour vivre, sans aucun souci du sacrifice. C'est la Venise en gondole, chantant la chanson amoureuse. C'est la Venise au soleil, tout à la fête et tout au rire. Elle a eu ses jours de mélancolie, quand l'aigle à deux têtes vint battre des ailes sur le lion de Saint-Marc; mais ce nuage passé, le ciel a retrouvé ses belles aurores blondes et ses gaietés rouges du couchant.

Qui n'aimerait Venise ! Venise aux deux ciêls, un en haut, un en bas. L'Adriatique n'est-elle pas un beau miroir qui a son soleil et sa lune? Et puis, quelle admirable ville monumentale, toujours prodigue de marbre et d'art radieux! Quand le voyageur vient à Venise,

tant, je me suis promené ce soir avec le duc de Madrid sur la Piazzetta. Nous avons parlé de Venise et de Paris, sans que le moindre mot de politique vînt troubler nos admirations pour ces deux villes sans pareilles.

Il est vrai que ce sceptique charmant, le prince Gerdroye, qui causait avec nous, ne permet pas qu'on ait d'autres illusions que celles de la femme. La destinée a pourtant placé don Carlos devant deux fières tentatrices : la France et l'Espagne, dont il croit pouvoir revendiquer les royautés, tout en se disant le dernier Bourbon d'Espagne et de France.

c'est surtout pour parler à la ville morte; mais, peu à peu, il se prend à vivre de la vie vénitienne. Tout fatigue, même les chefs-d'œuvre les plus éloquens. On se réveille à la musique des concerts en gondole ou à l'opéra de la *Fenice* et du *théâtre Malibran*. Tout justement, le directeur de la *Fenice*, sans songer à donner une leçon aux directeurs de l'Académie nationale de musique, a tenté la résurrection du chef-d'œuvre de Gluck. Belle et noble tentative. Il me sait à Venise : gracieusement il m'envoie une loge. Je vais donc réentendre en Italie ce beau cri de douleur qui, depuis plus d'un siècle, a retenti dans les âmes françaises.

* * *

A la Fenice — le phénix des théâtres — comme à l'Opéra de Paris, il y a un public, même quand il n'y a qu'un fantôme de spectacle. Les Vénitiens et les Vénitiennes ont fait leurs humanités en musique plus que la plupart des artistes eux-mêmes. S'il n'y a pas toujours sur la scène des talens hors ligne et des voix d'or, ce n'est pas faute d'argent. Le directeur possède des millions ; mais, n'eût-il pas un sou, qu'il pourrait puiser à deux mains dans la fortune des dilettanti vénitiens. C'est une furia pour le grand art des Mozart, des Gluck et des Wagner. A Venise, la passion de la musique a remplacé depuis longtemps la passion pour la peinture. Aussi il fallait entendre les conversations dans les couloirs et dans le foyer! On se croirait quelque peu à l'Académie des beaux-arts. On a surtout discuté sur deux noms, le musicien allemand et la cantatrice américaine ·

Gluck et Mme Hastreiter. On admirait Gluck, mais on aurait voulu qu'il sautât par-dessus la vieille grammaire musicale et qu'il brisât les règles qui enchaînaient sa superbe hardiesse. Les Vénitiens n'aiment pas la *musique silencieuse*, ou plutôt ils n'admettent pas les somnolences rêveuses dans la musique.

* * *

Je ne sais rien de plus joli ni de plus pittoresque que la sortie en gondole du théâtre de la Fenice. *Conversazione* à la fois brusque et caressante. Toutes les opinions traversent le péristyle comme des stylets vénitiens. On réfléchit peut-être en parlant, mais les répliques ne se font pas attendre. Tudieu ! quel cliquetis de phrases sonores ! Et des œillades, et des sourires, et des saluts ! Je serre la main à deux jolies contessine que j'ai connues à Paris ; mais les gondoles attendent ; chaque gondolier jette un appel. On se précipite à son tour en toute désinvolture, car la gondole n'attend pas plus que les voitures à l'Opéra ; moins encore, tant les gondoliers veulent monter les uns sur les autres — et ils montent les uns sur les autres. Et il y a beaucoup de gondoles à deux rameurs, comme il y a des coupés à deux chevaux. La signora descend du pied le plus leste et le plus hardi, tout en tournant encore la tête pour saluer. Un pas de travers, elle tomberait dans le grand canal ; mais elle a des ailes aux talons.

Voilà quatre signoras qui mettent le pied prestement dans la même gondole ; elles se nichent avec une grâce savante ou plutôt naturelle sous le *felze*. Ce mouvement

de dos n'est pas si facile qu'on le croit; car, sur la gondole qui vacille, il faut se baisser à mi-corps pour passer la tête la croupe en avant : une femme lente et maladroite y laisserait son chignon. Mais, avec une admirable précision, les Vénitiennes entrent chez elles, car, là, elles sont bien chez elles. Bonsoir la compagnie ! les voilà toutes qui fuient à droite, à gauche, par-ci, par-là, vers leur palais, où les attend la *collazione*. On y mangera bien un peu son prochain; heureusement je n'ai vu que de belles dents en cette fête, où on avait mis dehors tous ses diamans et toutes ses perles.

Mais ce que je n'ai pas vu, ce sont les chevelures blondes. Toutes ces jolies contesse et contessine sont brunes comme des Napolitaines ou comme des Transtévérines.

*
* *

Il y a longtemps que j'ai salué les Vénitiennes pour la première fois. Nous étions venus ici avec Roger de Beauvoir, qui avait la passion des blondes. Nous en vîmes beaucoup, des patriciennes comme des porteuses d'eau. Or, à cette heure, il n'y en a plus du tout. Les brunes tiennent le haut des gondoles, mais les belles dorées de Giorgione et de Titien ont disparu peu à peu. Venise s'est mésalliée avec l'Orient et avec le Sud, à moins qu'elle n'ait perdu l'art de dorer sa chevelure — cet art que les Parisiennes ont retrouvé plus ou moins, car on y reconnaît trop les brunes d'occasion. Les héroïnes de l'Arioste et du Tasse étaient blondes naturellement, si

j'en crois les cheveux de Lucrèce Borgia, que je voyais encore ces jours-ci à la bibliothèque Ambroisienne, sur un autographe de la célèbre héroïne de Victor Hugo. Il est vrai qu'il faut avoir la foi pour reconnaître en cette torsade les cheveux de la dame. On dirait des cheveux coupés hier, tant ils sont encore vivans; tandis que, si j'ai bonne mémoire, les cheveux que j'ai vus là autrefois n'étaient ni si longs ni si brillans; le temps les avait séchés et, si je puis dire, émiettés. Je crois bien me rappeler aussi qu'ils me paraissaient alors dorés — je ne dirai pas au procédé ruolz, mais au procédé vénitien — car, pendant toute la Renaissance, la mode voulait que les patriciennes fussent dorées comme les amoureuses de Véronèse et comme la *Violante* de Titien. Aujourd'hui beaucoup de patriciennes se contentent d'être jolies et brunes, sans s'inquiéter de la dorure; mais c'est surtout parmi les plébéiennes qu'on cherche en vain des blondes. Je me rappelle une saison où Meissonier, Théophile et moi nous admirions à tous les puits et à toutes les fontaines les porteuses d'eau qui avaient les cheveux couleur de leurs seaux de cuivre.

Je doute qu'on puisse dire encore longtemps des Vénitiennes ce que disait Gozzi : « *Biondo e bianco* », à moins que les Vénitiennes ne se hasardent plus qu'à courir l'aventure avec les Vénitiens de race, sans changer d'atmosphère ni de mirage. Qu'elles retournent aussi à l'école des vierges primitives qui leur réapprendront le charme idéal du sourire.

On a dit que le type autrichien a dû modifier le type vénitien, quoique les mariages fussent rares, à cause de aversion naturelle des deux races. Mais, depuis que

l'Autriche n'a plus le pied sur Venise, elle y a la main. On n'a jamais vu plus d'Autrichiens à Venise qu'à partir du jour où l'Autriche ne régna plus en Lombardie. Selon Théophile Gautier, on retrouvait encore il y a quarante ans « les modèles de Bellini, de Giorgone et de Véronèse ». Déjà le croisement des races lui donne tort. O Venise! Venise! vas-tu t'ensevelir dans les bras des Visigoths? O Vénitiens et Vénitiennes, faites donc des Vénitiens et des Vénitiennes!

* * *

A Venise, l'histoire parle à chaque porte des palais. La ville est tout un Panthéon. On ne peut pas aller à pied ou en gondole sans qu'un nom célèbre sonne à l'oreille. Ainsi je descends dans une *albergo*, sur le Grand-Canal, à deux pas de la place de Saint-Marc. L'hôtelier, qui a la figure d'un patricien, me conte bien vite l'histoire de son palais, devenu l'hôtel de l'Europe. C'est l'ancien palais Giustiani, ce Giustiani, dont un des descendans fut le beau-père de Tiepolo que la postérité a salué comme un des derniers grands peintres. Ce palais Giustiani fut choisi pour la fête qu'on donna, le 18 septembre 1515, en commémoration de la victoire de l'armée franco-vénitienne à Marignan.

Quelques années après, Jean de Médicis vint habiter ce palais pour y « boire le soleil de Venise ». Il y avait encore des Giustiani, mais ils en étaient déjà à louer leur palais. Le dernier de la famille se traîna jusqu'en 1792, jetant un regard de regret sur le palais de ses ancêtres, qui était devenu l'ambassade d'Espagne. Mais le palais n'avait pas dit son dernier mot ni chanté sa dernière chanson. Au premier étage, en 1798, on y signa la ces-

sion de la Vénétie à la France, et en 1866 les Français y signèrent la cession de Venise à l'Italie. Ce fut alors le tour des musiciens. Au second et au troisième étages, on y vit tour à tour Meyerbeer, Verdi et Wagner. Meyerbeer y a travaillé à l'*Étoile du Nord ;* Verdi y a composé toute la *Traviata* et *Rigoletto*. Wagner, tantôt au second, tantôt au troisième étage, y a composé les *Niebelungen* et le premier acte de *Parsifal*.

Voici ce que nous a conté l'hôtelier, et ceci n'est pas un conte : ces trois grands compositeurs lui ont laissé des souvenirs. Il a ajouté : « Ma maison est l'hôtel de toutes les têtes couronnées qui viennent à Venise. » Nous n'avions pour toute couronne qu'un chapeau mou, mais l'hôtelier nous fit la grâce de nous recevoir et nous donna un des trois salons-galerie sur le Grand-Canal.

J'écris donc ces quelques lignes au hasard de la plume, à l'hôtel de l'Europe dans une atmosphère musicale. J'ai, comme les maitres vénitiens, l'enchantement d'un panorama inouï, avec le Lido pour horizon. Quelle merveilleuse perspective que toutes ces églises et tous ces palais qui sont le poëme du marbre, et qui semblent voir passer avec un sourire de fête les siècles, les mouettes blanches, les gondoles noires !

L'hôtelier me raconte cette histoire : Pendant que Wagner composait la première journée de *Parsifal*. On lui apprit que c'était là même et sur le même piano que Verdi avait composé *Aïda*. Wagner bondit, rejeta son crayon, donna un coup de poing sur le piano et s'écria : « Qu'on se dépêche de me donner un autre salon. »

Dans cet autre salon il eut un meilleur mouvement : tout près de lui, une voyageuse française jouait la *Sérénade* de Métra. Il écouta et sonna. « Quel est le coquin qui a fait cette valse ? » On lui répondit : « Olivier Métra. — C'est charmant; où a-t-il trouvé cela ? »

Venise a sa poésie jusque dans le Ghetto : Verdi, Meissonier et Ziem se rencontrent la cherchant encore dans la ville du moyen âge.

Autrefois on enfermait, au coucher du soleil, les juifs au Ghetto, sans se douter qu'un jour les juifs seraient quelque peu maîtres de Venise, puisque l'argent est aujourd'hui le vrai *souverain*. Qu'en dit Law dans son tombeau à San Mosé? car c'est à Venise qu'il est venu jouer avec la mort sa dernière partie de lansquenet.

Quoique les Vénitiens prêchent d'exemple la sainte économie, comme disait Turgot, ils vivent bon jeu, bon argent, sans trop se préoccuper de thésauriser. L'or, pour eux, c'est le soleil, c'est l'amour, c'est la chanson. Tous les soirs, nous étions émerveillés par la gaieté chantante de toute une gondole pavoisée de Vénitiens et de Vénitiennes du peuple, qui donnaient leur concert sur le Grand-Canal, sous la lumière de la lune et de quelques lanternes « vénitiennes ».

Il y avait là de vrais maîtres chanteurs et de vraies cantatrices. On ne redisait pas les chansons du Tasse, parce que Byron n'est plus à Venise ; mais on chantait la *canzone* italienne, avec accompagnement de harpes, de violes et — le croira-t-on ? — de pianos. Tout le monde y joue sa partie dans la plus cordiale harmonie : hommes, femmes, enfans, sur la vague bleue, qui a aussi son éloquence en se brisant aux murs des vieux palais.

C'est l'éternel *Miserere* de la Venise morte.

J'ai donc, dans mon deuil, passé quelque temps à Venise sous son poétique voile de tristesse qui a doucement enseveli ma *disperazione*. C'est là qu'il faut aller quand souffre le cœur ou l'esprit.

XXV

Le violon d'Orphée

Métra m'avait promis de me violoner sa *Sérénade* le jour de ma mort, mais il est parti avant moi.

Ce n'est pas sans raison que les anciens ont armé la Mort d'une faux, puisqu'elle ne coupe jamais un seul épi à la fois. C'est par gerbes qu'elle procède, même dans les plus hautes régions. Augier, Ricord, Métra, fauchés du même coup!

J'ai rêvé cette nuit que je les voyais prendre le train express à destination inconnue. Ils m'ont fait un signe d'adieu et m'ont laissé sur le quai du départ en me disant « Tu as manqué le train ! »

Nous passons tous notre vie à manquer le train pour toutes choses, hormis pour l'amour. Et encore il y en a beaucoup qui restent dans la salle d'attente.

Olivier Métra fut mon ami dès sa dix-huitième année. Je le surpris un soir encore imberbe, conduisant un orchestre invraisemblable dans un arrière-cabaret. Dès le lendemain je le présentai au poëte Victor Mabille, l'auteur des *Cigarettes*, lequel il ne faut pas confondre avec son frère, qui lui a longtems survécu. Victor Mabille gouvernait le *Château des fleurs*, le Château des jeunes filles qui ont brûlé la politesse aux vertus domestiques.

En ce jardin féerique, on rencontrait les demoiselles comme Cora Pearl, la marquise de Chabrillan, Anna Delion et autres petites dames de qualité. Pour toute

recommandation, je priai Métra de se mettre au piano de Victor Mabille. Il lui joua la *Valse des Roses* que j'avais entendue la veille au cabaret-chantant. Victor Mabille décida, séance tenante, qu'il renverrait son chef d'orchestre le jour même, pour donner le bâton à Olivier Métra.

Ce fut dans ces tems-là que le musicien composa toutes les adorables valses qui lui font un cortège pour l'autre monde. Et ce mot-là ne sonne pas trop haut pour ceux qui mettent la mélodie au-dessus de la science.

Alors, tout le monde allait au Château des Fleurs : Augier, Madrazzo, Kalil pacha, le prince d'Orange, Roqueplan, le duc de Morny, Paul de Saint-Victor, Albéric Second, Sainte-Beuve, La Guéronnière, Meissonier, Baudry, vingt autres pris dans tous les mondes où l'on s'amusait.

Je revis donc souvent Métra, qui était le plus charmant causeur du monde avec beaucoup de verve et d'humour, mais d'une fantaisie trop abracadabrante. Par exemple, un jour je le rencontrai à Bougival, faisant la planche sur la Seine, vêtu d'une chemise de femme presque toute en dentelle. Un autre jour il vint me demander de lui servir de témoin. Je croyais que c'était un duel — un duel en effet : une très jolie cantatrice, retour d'Amérique, lui avait demandé sa main.

Je n'aime pas beaucoup être témoin de ces duels-là, parce que, si on n'apporte pas le bonheur aux mariés, on croit leur avoir porté malheur ; mais je ne pouvais rien refuser à Olivier Métra, ami de cœur et ami d'esprit, poëte comme pas un dans sa musique tour à tour joyeuse, profonde, imprévue, où le cœur éclate dans ses

battemens et ses tempêtes, où le sourire se mouille d'une larme, où la gaieté couvre des cris déchirans.

Me voilà donc son premier témoin; la fête est très gaie, malgré l'écharpe de M. le maire, malgré le sermon de M. le curé. Après un dîner somptueux, les convives laissent les mariés à leur bonheur et vont se perdre par la grande ville, qui pour l'argent, qui pour l'amour.

A huit jours de là Mme Olivier Métra m'avait invité à prendre le thé ; naturellement j'y allai. J'étais curieux de voir de très près ces gens heureux; mais voilà qu'en entrant dans leur joli appartement de l'avenue de Wagram, un vrai nid d'amoureux, je vois la jeune femme tout éplorée. « Que s'est-il donc passé, grand Dieu? »

Elle me tend la main : « Ce qui s'est passé? Asseyez-vous et écoutez : les premiers jours, il a été charmant et charmeur ; hier encore, le déjeuner a été fort gai ; l'après-midi, toute de musique et de passion; pendant le dîner il devint soucieux, il ne tenait pas en place; deux fois il ouvrit la croisée, deux fois j'allai la fermer, lui demandant s'il voulait s'envoler par la fenêtre. « Oui, me dit-il, rien que pour aller chercher le journal du soir... »

Mme Olivier Métra se tut : « Eh bien? — Eh bien, il est descendu quatre à quatre, sans prendre son chapeau, et... »

Un silence. La mariée fondit en larmes. « Et il n'est pas revenu !... il n'est pas revenu ! »

Et il ne revint pas.

Il avait trouvé la vraie femme de ses rêves, mais ce grand fantaisiste avait en ce tems-là trop de femmes

dans son jeu. Je le rencontrai quelques jours après. « J'espère que tu es retourné chez ta femme ? — Non ; j'ai oublié son numéro. — Tu ne sais donc pas qu'elle pleure ? — Oui, mais les autres aussi. Après tout, ajouta-t-il, avec un sourire mélancolique, ç'a été un mariage heureux. Nous nous sommes adorés et nous nous sommes quittés sur la bonne bouche. Je ne voulais pas que cette belle aventure se terminât par la romance *Monsieur et madame Denis.* »

Je ne crois pas trahir l'histoire en disant que madame Olivier Métra a fini par se consoler.

Elle porta le deuil du bonheur rêvé, mais elle tenta un autre bonheur en épousant le marquis de Saint-Pierre, qui mourut en pleine lune de miel. Je suppose que la marquise se consola encore dans le château somptueux dont elle a hérité du marquis ; mais c'est Métra qui hante son souvenir ; aussi a-t-elle à Paris pour pied-à-terre l'appartement où elle fut pendant quelques jours si heureuse avec le compositeur de la *Valse des Roses* et du *Tour du Monde.* Le tour du monde ! elle l'avait fait en cantatrice toute rayonnante de beauté, au temps ou le très aimable Gustave Claudin lui lisait Bossuet du soir au matin.

Métra trouvait avec son archet l'ensorcellement des harmonies amoureuses. Les femmes qui ont aimé buvaient l'ivresse dans le tournoiement extatique de la valse des *Roses* ou des *Faunes.* Celles que les passions n'ont fait qu'effleurer y ont trouvé encore la volupté, car elles y respiraient des parfums troublans, comme dans une promenade sur un fleuve on respire les senteurs lointaines des rivages où l'on abordera jamais.

C'était beau de voir Métra gouverner l'orchestre, quel

que fût l'orchestre, avec sa baguette de fée; mais c'était mieux encore de le voir faire vibrer le piano à toutes les passions comme Listz et comme Chopin.

Un jour qu'il jouait chez moi après dîner, Persigny, qui certes ne passait pas pour un mélomane, fut transporté à ce point qu'il alla lui serrer les deux mains avec une effusion toute fraternelle. « Monsieur, lui dit-il, c'est le seul jour où je regrette de n'être plus ministre, car je serais bien heureux de vous donner la croix; mais demain je parlerai de vous à l'empereur. »

On était en 1870. Le lendemain il était trop tard.

Et quand on pense que les ministres, depuis 1870 ont refusé de décorer Métra sous prétexte qu'il ne composait pas de la musique sérieuse! L'empereur de Russie et le roi d'Espagne n'étaient pas si bêtes. Ils recevaient Métra à leur table, et ils lui donnaient la croix de Saint-Stanislas et la croix de Charles III.

A la dernière distribution de croix par le ministre des beaux-arts, il y en eut une pour un compositeur « sérieux », dont la musique ferait aboyer tous les chiens de Paris — si on la chantait; — mais grâce à Dieu, on ne la chante pas. Métra disait gaiement à ce propos: « On avait déjà décoré les trois locataires de la maison. Pour ne pas faire de jaloux, le ministre vient de décorer le concierge. »

Après avoir valsé sur un air de Métra, une grande dame disait : « Voyez-vous, je commettrais un crime en valsant *La Sérénade* ou *La Vague.* »

XXVI

Évocation

6 septembre 1890

Le soir, un dimanche. Je ne sais où aller. J'écrirais bien un sonnet, mais j'en ai tant rimé! Il fait un tems, en cet été diluvien, à ne pas mettre un poëte à la porte. Il a grêlé ce matin, il pleut ce soir. Je sors pourtant pour respirer et pour rencontrer un ami. Hélas! j'oublie que tous mes amis sont partis pour le pays des morts.

Ma pauvre montagne de Beaujon est bien dépoétisée. Un ancien a dit que chaque coin de terre avait son heure. Cette heure, pour Beaujon, carillonne gaiement de 1840 à 1870, vingt années où le cœur de Paris battait à triple sonnnerie. Lord Byron et Chateaubriand avaient passé par Beaujon comme pour y répandre le parfum de jeunesse éternelle. Quand je bâtis là mon nid, il n'y avait que sept ou huit habitations, mais quels habitans! Rue Lord-Byron, Théophile Gautier et Rosa Bonheur. Au pied de la montagne, sur les Champs-Élysées, M. et Mme de Girardin; rue de Balzac, Balzac lui-même; rue Chateaubriand, Béranger et Lisette. Tout à côté Lamennais. Quelle moisson de souvenirs!

Je demeurais moi-même rue Chateaubriand. Plus d'une fois, le matin, j'allai déjeuner chez Béranger avec Lamennais. Ce pauvre Béranger, qui n'avait que deux mille livres de rente, accueillait chaque jour je ne sais combien de solliciteurs, qui pour être sénateur, qui pour

être bibliothécaire, qui pour avoir cent sous, car Béranger était infatigable pour les autres. Et comme on abusait de cette bonté d'âme!

Rue de Beaujon, il y avait aussi le peintre Gudin, surnommé l'Amiral pour ses marines. Il était fastueux et recevait tout Paris au château de Beaujon, aujourd'hui à Mme Salomon de Rothschild. Ce fut dans les jardins du château que Nieuwerkerke tua à moitié d'un coup de poing un coquin qui avait frappé une femme. Lui-même avait son atelier à Beaujon contre la maison de Morny, lequel n'en conservait pas moins au bas des Champs-Élysées, sa *Niche à Fidèle*, cet infidèle! Un peu plus loin, la comtesse d'Agout allumait la lampe de Daniel Sterne pour écrire ses pages plus ou moins philosophiques, plus ou moins romanesques, au clair de lune de la baronne de Staël. On s'ennuyait chez elle. Là aussi vivait la comtesse de L..k, surnommée l'as de pique, dont Émile de Girardin était l'amant de cœur. Grâce à sa taille, on pouvait le cacher dans les armoires à robes. Une nuit qu'il s'attardait, le mari sonna contre son habitude, car il avait ailleurs un as de cœur : « O mon Dieu, s'écria Girardin tout désespéré, je suis sûr qu'on vient me chercher parce que les machines ont sauté! » Ce qui peint bien le fameux publiciste, toujours plus préoccupé de son journal que de sa femme et de sa maîtresse.

Rue de Beaujon, il y avait aussi le prince de Brunswick, célèbre à plus d'un titre par son hôtel rose, ses maîtresses brunes ou rousses et son voyage en ballon. Il avait été si malade à son premier voyage à Londres que, ne voulant pas reprendre la mer, il était revenu d'Angleterre dans le ballon de Nadar. Je pourrais parler

des jolies vendangeuses qui, en 1852, vendangèrent mon arpent de vignes qui allait de la rue Chateaubriand à la rue Lord-Byron. Rachel dominait ce groupe de belles comédiennes qui ne s'étaient jamais trouvées à de pareilles vendanges.

Nous avions encore à Beaujon : Dickens, qui y passa deux hivers ; la belle Norwégienne qui institua l'hôtel du *Plaisir, Mesdames*, Anna Delion, la Barruchi, Juliette Beau, Esther Guimond. Ces quatre dames du jeu de cartes de la haute fashion recevaient la meilleure société — côté des hommes, — des princes du sang, comme Jérôme Bonaparte, des ambassadeurs, comme le prince de Metternich ou le commandeur Nigra.

M. de Balzac n'a pas vécu longtemps dans sa jolie maisonnette de jardinier, mais Mme de Balzac y a vécu plus d'un quart de siècle. Pourquoi Mme Salomon de Rothschild a-t-elle abattu ce joli nid dans les arbres pour planter deux peupliers de plus dans son jardin ? Ç'a été un crime devant l'histoire. C'était d'ailleurs tout ce qui restait du temps de M. Beaujon, dont elle a rebâti le château. La maisonnette de Balzac fût demeurée dans le parc une des plus rares curiosités de Paris. O marteau sacrilège ! Lehmann, qui demeurait en face, en avait gardé un joli croquis. Les trois peintres Giraud, qui étaient du voisinage, en avaient eux-mêmes dessiné le profil ; mais cela se retrouvera-t-il ?

Où sont toutes ces figures ? c'est vainement que je les évoque. Je ne vois plus même leurs ombres. Mais un passant me serre la main, un obstiné habitant de Beaujon ; c'est Jean Gigoux, qui porte gaiement ses quatre-vingt-huit ans. « Eh bien, me dit-il, c'est aujourd'hui dimanche, on se croise les bras. » Il ajoute gaiement :

« Quand il fait nuit, car j'ai peint jusqu'au soir, tu viendras voir ça un jour ou l'autre, un portrait de femme, haut en couleur, une pénétration de sentiment, des yeux qui sont des éclairs, quoique la dame soit belle ; j'ouvre le matin la porte à quelques jolis modèles pour me mettre en train. C'est bien naturel, n'est-ce pas? Voilà soixante-dix ans que je fais de la peinture; mon maître Titien est mort de la peste à cent ans, moi j'ai bravé l'an passé l'influenza, j'espère bien peindre encore une douzaine d'années; viens donc déjeuner dimanche, tu retrouveras chez moi un autre bon diable qui ne s'embête pas dans l'existence. » Gigoux voulait parler d'Étienne Arago, né comme lui au commencement du siècle : « Je mourrai avant eux, parce que j'ai plus vécu. »

Je suis rentré chez moi sans autre rencontre, regrettant le tems où j'entendais le violon de Métra au château des Fleurs. Métra ! si gai et si vivant, encore un fantôme !

Combien d'autres personnalités, à Beaujon, qui continuaient la haute vie et la vie de bohême! De tous ces habitans célèbres, que reste-t-il en mon voisinage ? Augustine Brohan qui, le jeudi, donne à dîner à d'anciens amis, témoin Camille Rogier qui n'a que quatre fois vingt ans, à des auteurs dramatiques comme celui qui a écrit : *Je dîne chez ma mère.*

La princesse Mathilde est demeurée fidèle à sa première oasis dans un parc enchanté. De la rue de Courcelle à la rue de Berry, il n'y eut qu'un pas et une révolution.

Et tant d'autres figures glorieuses qui ont passé là, mais qui n'y passent plus! Lord Byron y a laissé son buste, une tête superbe. Le prince de Capoue et le comte

d'Orsay y ont peint et sculpté. Combien d'artistes, combien de poëtes sont venus planter là leurs lauriers! combien de femmes s'y sont épanouies au rayonnement de leur beauté, dans ce paradis des Champs-Élysées!

On ne refait pas le passé, quelle que soit la magie du souvenir. Je vais me consoler de tant de tableaux effacés sous mon marronnier rose qui date des anciens tems et qui murmure tout autour de moi je ne sais quelle symphonie des jours évanouis.

XXVII

Mea culpa

En ces *Confessions,* je pourrais dire beaucoup de mal de moi; mais, outre que ceci me serait désagréable, vous pourriez ne pas me croire, comme ce confesseur qui disait à une de ses pénitentes : « Tout ce que vous voudrez, mon enfant, mais je ne croirai jamais ce que vous me dites aujourd'hui. » Le cœur humain ou plutôt l'esprit humain est ainsi fait que s'il est coupable sept fois par jour, c'est que les législateurs chrétiens ont institué sept péchés capitaux. J'aime mieux tout de suite me confesser de ces péchés mortels, moins toutefois de celui de la noire Envie, n'ayant jamais trouvé que ce fût la peine d'envier quelqu'un.

Sommes-nous réellement coupables de ne pas étouffer en nous toutes les semences du mal? C'est à peu près comme si on accusait la nature de produire la ciguë et l'ortie. Pas un d'entre nous qui ne s'efforce d'arracher les mauvaises herbes pour que la moisson soit meilleure. Mais celui qui ne récolte dans sa gerbe que

bluets et coquelicots ne sera-t-il pas pardonné de n'avoir moissonné que l'ivraie?

Tout en accusant la Fatalité, je reconnais que souvent j'ai suivi lâchement les passions. Non seulement je ne me contentais pas de me faire entraîner par elles, mais je fouettais allègrement les quatre chevaux du char des folies humaines. Ce dont je dois m'accuser le plus, ç'a été d'avoir quelquefois profané la religion du souvenir, en m'asseyant trop tôt, après un deuil profond, au gai festin de la vie au jour le jour, oubliant hier pour ne penser qu'à demain. C'est ainsi qu'ayant perdu des femmes bien-aimées, on m'a revu trop vite en la compagnie d'autres femmes, mais ce n'était pas pour oublier. Dieu m'est témoin que nul n'a mieux gardé dans son cœur l'image des chères disparues. Le prince de Metternich, qui s'était marié trois fois, disait en mourant cette parole toute diplomatiqee : « Je vais revoir ma femme. — Laquelle? lui demanda-t-on. — Celle qui m'attend. » A cette question, moi qui ne suis pas diplomate, je répondrais dans l'esprit de Jésus-Christ : « Celles qui m'attendent. » Aussi, dans ma foi vers la vie future, j'entrevois sans trouble le moment où je retrouverai les âmes qui ont été la joie de la mienne et qui seront jusqu'au dernier jour les lumières de mon cœur.

Les roses rient sur les tombeaux. La vie rit dans les bras de la mort. Combien de tombeaux dans le cœur et combien de sourires sur les lèvres! C'est que le cœur, cette parcelle divinisée de la nature, refleurit toujours après la mauvaise saison, comme refleurit la vallée après les neiges de l'hyver. Le rayon brûle le linceul. . . . .
. . . .



LIVRE XLVIII

LE XXe SIÈCLE

I

Louis XIV, qui était un roi et un homme, disait, quelques années avant sa mort, avec beaucoup de sens : *Du tems que j'étais roi.* Je me contente de dire : *Du tems que j'étais.*

Je puis donc déjà parler du xxe siècle en toute impersonnalité.

On demandait à un homme s'il savait jouer de la flûte.

« Je n'en sais rien, répondit-il, car je n'ai jamais essayé. »

C'est l'histoire de tous ceux qui, en France, font de la politique. Ils n'ont pas appris à en faire, mais ils en font. Ils n'ont jamais joué de la flûte, mais ils en jouent.

Voilà pourquoi le charivari est si beau. Voilà pourquoi c'est un devoir, pour quiconque croit à son pays, de jeter une note grave dans le concert, même s'il ne sait pas jouer de la flûte.

Quiconque a une vérité sur les lèvres doit la dire à haute voix, même s'il la dit mal.

Je suis le voyageur qui s'embarque pour un autre monde; il a déjà le pied sur la passerelle, il jette un dernier regard sur la patrie et serre les mains de ses amis en pensant qu'il ne reviendra pas.

Je partirai donc aujourd'hui, peut-être demain, si Dieu le veut, pour le « nouveau monde », quand déjà tous les compagnons de ma jeunesse sont partis.

Je l'ai dit ailleurs : « Un mort est un voyageur qui part en avant. » Je remercie Dieu à l'heure suprême pour les joies et les douleurs que j'ai traversées. Je remercie le monde où j'ai vécu, puisque je n'y ai trouvé que des sympathies. Il me reste quelques minutes avant la cloche du départ, je ne les veux pas perdre : je vais dire à ceux qui m'écoutent mes aspirations et mes vœux pour l'humanité future.

II

Les dieux jaloux n'ont pas voulu que l'homme escaladât le ciel ; ils ont créé pour lui la terre promise, mais ils ne lui ont pas permis d'y aborder. Le Ciel et la Terre promise ne sont pour nous que des aspirations vers le Beau et vers le Bien, mais ces aspirations sont déjà le Chant du départ vers les stations rêvées. C'est un souffle divin sur les misères de l'humanité, c'est un mirage rayonnant qui nous appelle et nous console, mais ce n'est toujours qu'un mirage. Un philosophe hindou ou plutôt un poëte, car là-bas il n'y a pas eu de philosophes, rêvait au bord de la mer, à l'heure du flux, con-

duisant son enfant par la main. « Mon père, demanda l'enfant, pourquoi la mer vient-elle à nous? — Mon fils, elle n'en sait rien, ni moi non plus; les dieux l'ont condamnée à toujours marcher sans avancer d'un pas, elle obéit aux lois du mouvement et de la vie. C'est l'histoire de l'homme; l'homme n'est qu'une vague toujours agitée qui vient saluer le rivage et qui s'en retourne pour se perdre bientôt dans les profondeurs mystérieuses de l'Infini. »

Depuis que le poëte hindou parlait à l'enfant, combien d'hommes ont salué le rivage et se sont perdus dans les siècles après avoir un instant espéré marcher sur la terre ferme à la conquête définitive de ce qu'on appelait il y a cent ans les Droits de l'Homme!

Les Droits de l'Homme grevés des Droits de Dieu, qu'est-ce autre chose que la lutte pour la vie, surtout depuis que l'homme a renié sa part du ciel sans espoir du lendemain?

Tous les siècles se sont remués pour enfanter une humanité plus humaine, mais ç'a toujours été l'œuvre du néant Vainement les religions, filles des dieux, se sont mises dans le mouvement; mais les religionnaires ont-ils jamais été dignes du sentiment divin qui enflammait les religions? Cet axiome : « Sois mon frère, ou je te tue » a toujours été le mot fraternel des peuples. Certes, la science a émerveillé les hommes par ses trouvailles, mais a-t-elle fait l'homme meilleur? Que nous a appris l'imprimerie? Le néant des choses. A quoi bon la vapeur, si c'est pour aller au Tonkin? Pourquoi la tour Eiffel, si ce n'est pour nous montrer l'homme plus petit et le ciel plus loin?

Le xxe siècle ménage-t-il aux hommes des révélations

miraculeuses ? Il est hors de doute que le sentiment de l'humanité touche plus fortement le cœur qu'aux siècles passés. La Charité n'a jamais monté sur son piédestal de marbre blanc pour montrer une figure plus souriante et des seins plus abondans. Qu'elle soit la bienvenue au XXe siècle comme le fut sous les Égyptiens la belle Isis aux quatre mamelles.

Ce qui est fait est bien fait. Arrangeons-nous sur la terre telle qu'elle est, en nous faisant meilleurs les uns les autres. C'est notre patrie : aimons notre patrie. La science fait des miracles, mais elle ne changera ni Dieu ni l'homme ; Dieu dans sa force, l'homme dans sa destinée.

Le mal ne sera jamais étouffé ; mais plus nous allons, plus il se cache, tant la lumière du bien frappe le mal. Le mal sera désarmé. En attendant les jours espérés, il faut que toute âme soit la sentinelle avancée de son corps, mais sans se retourner pour tirer sur lui. Conduisons gaiement nos passions et n'oublions pas que « les vallées se réjouissent sous les hyménées, que les collines sont revêtues d'allégresse et que les montagnes chantent l'hymne de la vie ».

III

Les nations sont comme les femmes, je pourrais dire les honnêtes femmes dont parle La Rochefoucauld, celles-là qui sont souvent lasses de leur métier. Les nations ont leurs jours de crise, leurs nuits de névrose, où elles ne croient plus à rien, pas même en leur vertu. C'est l'heure où l'on demande un homme pour dompter les rébellions. C'est l'heure où l'amant prend

la place du mari, c'est l'heure où la lionne se roule toute éperdue sous les yeux du dompteur, c'est l'heure où la France ouvre ses bras tantôt à la tyrannie, tantôt au peuple, ivre de sang français ou d'aspirations généreuses.

Depuis longtemps, on appelle ces crises-là des révolutions, mais au fond ce ne sont que des coups d'État ; qu'ils viennent d'en haut, qu'ils viennent d'en bas, c'est toujours le même principe. De quelque côté qu'ils arrivent, ils sont acclamés parce qu'ils apportent l'empire du nouveau, parce qu'ils rejettent dédaigneusement sur le fumier du passé un régime dont le tort irréparable est celui de durer trop longtems.

Qu'est-ce que la vie, sinon un spectacle ? Que diriez-vous d'un théâtre qui jouerait toujours la même pièce, à moins qu'elle ne fût renouvelée comme les féeries ou comme le *Couteau de Jeannot?* C'est surtout en France, le pays des hardiesses et des nouveautés, depuis cent ans surtout, qu'il faut souvent changer l'affiche ou brûler le théâtre.

Aux jours de crise les nations appartiennent à ceux qui veulent les prendre ; mais le Lovelace politique est toujours rare qui ose se jeter violemment sur la société pour l'étreindre et la dompter, car il y va de sa tête. En vain a-t-il voulu sauver la nation de ses déchéances et lui redonner la santé; s'il manque son coup, on le jette aux gémonies, on lui casse la tête sur la roche tarpéienne ; tandis que s'il réussit, il pourra dire le mot de César tombant sous les poignards : « Je sens que je deviens dieu. » Presque tous les hommes de la génération lui font cortège, toutes les femmes — même Mme de Rémusat, même Mme de Staël et leurs pareilles — lui jettent des fleurs et

lui permettent de leur jeter le mouchoir, comme a dit un homme d'esprit. Si c'est Napoléon Ier, il devient par ses actions le héros, le législateur, le poëte de son règne. Qui donc a fait une pareille Iliade depuis le siège de Toulon jusqu'à l'abdication de Fontainebleau? Qui donc une pareille Odyssée de l'Élysée à Sainte-Hélène? Si c'est Napoléon III, il brouille quelque peu la liberté avec le socialisme; il meurt par la guerre parce qu'il est l'empereur de la paix; s'il chasse les poëtes de la République, Lamartine et Victor Hugo, du moins il les arrache à la politique, il inspire *les Dernières Méditations* de Lamartine, il inspire à Victor Hugo *les Châtimens* et *la Légende des siècles*. Le coup d'État de 1830 crée le roi-citoyen, comme le coup d'État de 1848 crée la reine Anarchie, comme le coup d'État du 4 septembre crée la République des fonctionnaires, jusqu'au jour prochain où quelque coup d'État nous donnera la République autoritaire.

IV

Il y a encore de bonnes gens qui croient que nous marchons en pleine lumière vers la Terre promise. Quelle terre promise? Il serait bien difficile à cette heure de s'entendre la-dessus. Toutes les opinions se disputent la France, sans bien dire d'où elles viennent et où elles vont. Autrefois, il y avait trois partis : la République, l'Empire, la Royauté; aujourd'hui, il y a, par delà, les communistes, les nihilistes, les anarchistes. Mais ce sont les anarchistes qui triomphent, puisque l'anarchie est partout, au Corps législatif comme au Conseil municipal,

dans les finances de l'État comme dans celles du citoyen, dans le ministère présent, dans le ministère passé, dans le ministère futur dans toutes les actions et dans toutes les idées, chez les travailleurs et chez les penseurs, dans le gouvernement et à la Sorbonne. Il n'y a guère qu'à Charenton qu'on puisse trouver un peu de suite dans les idées. La marée révolutionnaire monte, monte, monte, tandis que les personnalités, qui sont en tout tems la la suprême ressource, descendent, descendent, descendent. Naguère encore, l'opinion venait d'en haut, par l'éloquence parlementaire, par les philosophes, par les publicistes. Aujourd'hui, elle vient d'en bas, puisque c'est surtout le cabaret qui vote. Mais l'engrenage fatal a raison de toutes les bêtises humaines, il est toujours un tems où tout le monde est remis à sa place.

Dieu a créé le monde du premier coup, mais il a voulu y semer tous les germes de l'avenir. L'homme ne connaît pas la pensée de Dieu, c'est seulement après avoir observé pendant des siècles à la lumière de l'expérience les faits et les idées qu'il dégage la raison supérieure de ce qui fut. Et même, si l'homme était assez puissant pour formuler, d'après les événemens, la loi de l'histoire comme un Newton et un Kepler formulant les lois de l'astronomie, il pourrait connaître la marche future de l'humanité.

Comme on prévoit les éclipses et les conjonctions d'astres, il se ferait l'oracle des nations de l'avenir ; car, étant donné ce qui a été et ce qui est, l'avenir est une conséquence inévitable, nous dirions fatale si ce mot n'était susceptible de mille interprétations.

La destinée des peuples obéit donc à l'esprit de Dieu, mais non à son caprice. C'est un syllogisme dont la dé-

duction est absolue ; c'est le corollaire d'un divin théorème dont la démonstration est là-haut dans les régions de la vérité.

Les événemens marchent sous le vent plus ou moins orageux de la Fatalité. Nous avons beau faire, nous obéissons à notre destinée comme les comédiens qui jouent un drame ; l'auteur est dans la coulisse, mais c'est lui qui dicte les mots. Les petits esprits s'imaginent créer de grandes choses ; ceux-là jouent à peine les utilités, mais les premiers rôles eux-mêmes comptent bien peu quand la toile tombe. Je ne dis pas cela pour empêcher ceux qui sont nés héros de jouer de l'héroïsme, ceux qui sont nés aventureux de courir les aventures, ceux qui sont nés enthousiastes de faire des poèmes ou des tragédies, des tableaux ou des statues : à chacun selon son œuvre. C'est la loi de Dieu, c'est la loi des hommes ; mais pour quiconque regarde de haut et de loin, il y a des destinées. Si la volonté humaine était une force invincible, elle triompherait du lendemain. Or, le lendemain est à Dieu. — Je dois vous paraître bien démodé en parlant de Dieu, mais ma mère croyait en lui. — Quand on étudie la vie des grands capitaines, des grands poëtes, des grands législateurs, des grands hommes d'État, on se convainc bientôt que tous ont obéi aux desseins impénétrables d'un maître absolu qui nous a fait jouer à perpétuité la comédie du Bien et du Mal. C'est vainement que Dieu s'est fait homme, ou que l'homme s'est fait Dieu pour vaincre le mal. Jésus-Christ est venu révéler la divinité de l'âme en face des voluptés toutes corporelles du monde païen ; mais les beautés des Évangiles n'ont pas triomphé des orgies de l'esprit et de la chair. Le flambeau radieux a passé vainement

de main en main : la torche des bacchantes ne s'éteindra pas, regardez plutôt dans tous les mondes! Et combien de larmes et de sanglots, de convulsions et de délires, de bûchers et d'échafauds pour que ceci ait raison de cela ! La vérité a deux armées foudroyantes toujours en guerre, ensanglantant tous les drapeaux sans que jamais le mot *pax* y soit inscrit. Les guerres de religions et les guerres de révolutions nous ont entraînés à travers tous les martyres sans que jamais les ténèbres se fussent évanouies. C'est dans la nuit profonde que nous courons à nos espérances. Quand vient le matin, c'est à peine si nous voyons le ciel, parce que déjà les nuées de l'orage nous envahissent, bourreaux et victimes. C'est l'histoire éternelle : il n'y a point de triomphe sans défaite; il n'y a point de victoires sans hécatombes.

On a dit que le passé enseignait l'avenir : on s'est trompé, sinon pour les actions du cœur humain, du moins pour la figure des événemens. César n'est pas Alexandre, Charlemagne n'est pas César, Napoléon n'est pas Charlemagne. Chaque révolution du cœur humain a son caractère original. Qui soulèvera le mystère ? Il n'est pas un philosophe ou un historien qui puisse saisir la vérité corps à corps. C'est que la vérité est une ombre qui passe. On a dit souvent : « La science écrira le dernier mot. » Mais la science est un autre labyrinthe où Ariane disparaît dès qu'on l'entrevoit. Il n'y a que les demi-savans qui croient à l'omniscience. A chaque génération, il y a des imbéciles patentés qui s'imaginent escalader les cieux; mais ils retombent sur la terre la tête brisée. George Sand, revenue de toutes ses illusions, après avoir heurté son front à tous les nuages, m'écrivait à propos de *Notre-Dame de Thermidor :* « Les voies de

la vérité s'embranchent à tant de chemins étranges et abruptes, les ténèbres se répandent si fréquentes et si noires sur ce pèlerinage éternel, que nous ne saurons jamais notre chemin. » Il ne faut donc pas jouer au rôle de Titans. Le monde se renouvelle comme la nature. Il a ses jours de sève généreuse, comme il a ses jours de déchéance. Les grandes époques sont faites par les grands hommes; mais ils obéissent à une inspiration inconnue qui bientôt nous rejette dans la nuit. Le bien ne tuera pas le mal, cela est écrit au seuil de la terre, comme la parole du Dante aux portes de l'Enfer. Prométhée a montré le néant de la grandeur de l'homme. Dieu nous a donné la volonté, mais en nous emprisonnant dans un cercle fatal où nous obéissons aux lois de l'Infini. Chacun de nous donne sa note, bon gré, mal gré, dans le concert, sans pouvoir juger l'harmonie universelle, sans mieux voir son œuvre que les ouvriers des Gobe lins ne voient l'œuvre du maître, parce qu'ils font la tapisserie à l'envers.

Voilà les idées qui m'ont empêché d'être apôtre en politique et de prêcher dans le désert. J'ai laissé faire ceux qui ne croient pas à l'action mystérieuse de Dieu, ou qui se croient plus forts que Dieu.

Les esprits qui ne doutent de rien ou plutôt qui doutent de tout, disent en se réjouissant : « Enfin le xx[e] siècle est sans Dieu, ce qui sera le comble de la perfection humaine, puisque ce sera la liberté de l'esprit. » Selon moi, ce sera le dernier des esclavages. Dieu laissera faire sans lui, sa main ne se montrera plus ni de près ni de loin. Les églises seront des monumens historiques où les derniers prêtres prêcheront dans le désert à l'heure même où les passions ne seront plus que

les bêtes féroces dont parle saint Paul. Les réformateurs contemporains qui déjà ne se contiennent plus de joie, les écoliers qui ont banni leur maître ne tiendront pas compte des dernières paroles d'un croyant.

V

Et pourtant il n'y a pas d'athées, puisque, selon la parole d'un philosophe, l'homme est un animal religieux. Et à ce propos Henry Fouquier a dit avec son esprit philosophique : « Beaucoup de grands esprits, de plus en plus nombreux en notre siècle, sont dégagés ou ennemis de toute religion. Mais, là encore, il y a plus d'apparence que de réalité. Les matérialistes purs, ceux qui tiennnent pour assuré que la matière est éternelle et que ce qu'on appelle l'âme ou l'esprit ne vit pas en dehors d'elle et autrement que par elle, n'en sont pas moins préoccupés des questions d'origine et de fin de l'humanité, ce qui est une préoccupation antérieure et postérieure à la vie, par conséquent une religion. Imaginez que ces opinions soient devenues universelles : je défie qu'elles échappent à la nécessité de se formuler en dogmes, de se traduire, pour l'imagination populaire, en un culte. On aurait, comme on les a eus dans certains mystères helléniques ou syriens, les prêtres et les fêtes de la Matière et de la Nature, c'est-à-dire un culte. »

Je ne croirais pas à Dieu, que je croirais aux fatalités de la nature, même en m'appuyant sur la science, parce

que la force des choses est la loi inviolable de la Création ou de la Vie universelle. Le Ciel a ses destinées écrites. La Terre a les siennes. Quel est donc le Josué de l'Académie des sciences qui pourrait allumer une étoile ou créer une rose? Plus le philosophe est grand, plus il se voit petit dans sa volonté en face des mondes connus et inconnus.

A force de vivre, on apprend la vie, et l'on s'étonne de voir des réformateurs du monde, qui, la plume à la main, décident vaillamment que Dieu n'a aucune action sur la terre et que le Hasard donne le pouvoir les yeux fermés. Si les enseignemens de l'histoire n'étaient pas marqués du sceau divin, même aux jours nocturnes des cataclysmes, l'amour du beau et du juste aurait-il son action fécondante? Soyons justes et nous serons logiques; nous reconnaîtrons que la « domination » des « êtres privilégiés » est une manifestation providentielle; domination pour domination, puisqu'il faut que le monde soit dominé, j'aime mieux celle-là.

Victor Hugo croyait à son âme sans Dieu, je suis plus hardi ou plus humble, je crois à mon âme et à Dieu. Voilà pourquoi je crois aux hommes prédestinés. Je crois qu'il en naîtra trois ou quatre, peut-être sont-ils nés, pour mettre à la raison, au xxe siècle, ceux qui, sans âme et sans Dieu, se proclament les grands prêtres de la raison humaine.

Quand on voit trois souverains — le premier se croit le grand Frédéric, — le second descend des Césars, — le troisième est roi de Rome, — se donner la main par dessus les peuples ahuris pour avoir raison de la France — dernière patrie de la Civilisation, — on ne doit plus s'étonner de rien. Qu'est-ce que le peuple euro-

péen sinon un bétail qu'on chasse devant soi à coups de crosse de fusil.

Et quand on pense qu'il y a, chez tous les peuples, des sociétés protectrices des animaux! Si les grandes assemblées qui sont nommées pour protéger les peuples comprenaient leur mission, elles ne discourraient pas pour les opprimer, car font-elles autre chose en contresignant les budgets homicides?

Qui donc oserait dire que l'intelligence gouverne le monde? Illusion des illusions! On ouvrirait aujourd'hui un congrès de tous les esprits supérieurs du globe pour prouver que les souverains européens sont les revenans d'un autre monde, que ces grands enfans couronnés n'en fondraient pas un canon de moins. Serons-nous donc toujours sous le règne de la bêtise humaine? Oh l'admirable xxe siècle qui montrera des arsenaux comme musées, et, comme champs de bataille, des moissons d'hommes!

Le xxe siècle ouvrira ses portes de fer dans la brume si la politiquaille continue à rejeter avec mépris l'idée de Dieu dans la future histoire du monde. L'âme humaine refermera ses ailes radieuses dans la solitude en attendant que Dieu se montre. Et il se montrera à l'heure où on reconnaîtra que sans l'idée de Dieu il n'y a plus, en France ni ailleurs, de gouvernement possible.

Mais ne désespérons pas.

Le monde est une petite hostellerie où nous nous arrêtons un instant dans notre voyage perpétuel. Nous arrivons de loin dans le passé, mais nous repartons pour aller plus loin dans l'avenir.

Alors pourquoi tant de voyageurs tombent-ils sur la route? C'est qu'ils n'ont pas fait leur philosophie avec

les Évangélistes. C'est que Dieu n'appelle que les vaillantes créatures, c'est qu'il rejette au limon tous ceux qui ont refusé de voir sa lumière.

Le drapeau de la science flotte victorieusement sur les chemins de fer, sur les navires, sur les palais de l'électricité, sur le dôme de l'École de médecine (où pourtant le plus savant me disait hier : « Il y a une médecine, mais il n'y a pas de médecins, ou bien, s'il y a des médecins, il n'y a pas de médecine. ») Le drapeau flotte aussi sur la coupole de l'Académie des sciences ; mais où il devrait flotter, c'est sur la coupole de la Sorbonne. Au lieu d'y cultiver les pâles fleurs de rhétorique, pourquoi n'y formule-t-on pas les lois d'une instruction humanitaire ? Quand on pense qu'un bachelier ès lettres, s'il sait lire plus ou moins le grec et le latin, ne sait pas lire la première page du livre de la vie ! Les professeurs lui ont à peine entr'ouvert la géographie du ciel ; s'il avait quelque peu parcouru le pays des étoiles, il saurait mieux que le monde où il va vivre n'est qu'une infiniment petite province de l'univers. Il s'acharnerait moins à y disputer son grain de poussière. Il reconnaîtrait que ce n'est pas la peine de faire la guerre à ses voisins. Cette forte éducation lui révélerait le rôle de l'homme, lequel ne doit marquer sa traversée que par les grandes vertus de la fraternité. Ce qui serait le bonheur pour tout le monde, puisqu'en supprimant les frontières et les armées on supprimerait la misère des peuples, tout en glorifiant le caractère de l'homme.

V

Au xxe siècle, pour arriver au Bien et au Vrai, il faudra ne pas méconnaître les aspirations de l'humanité : le corps ne sera plus sacrifié à l'âme ; l'âme ne sera plus sacrifiée au corps.

En s'indignant du cilice jeté sur la nature, on s'est vautré si profondément dans le matérialisme qu'on a perdu le sentiment de la lumière. Les horizons se sont rapprochés, on étouffe dans une atmosphère malsaine.

Là est la maladie du jour, maladie mortelle s'il en fut. Aussi il faut voir avec quel dédain les savants parlent de la joie de vivre, qu'ils traduisent par la douleur d'exister !

Les saints-simoniens, qui avaient pris pour devise : « Tout est dans tout, » rêvaient un panthéisme rayonnant. Ils n'avaient pas, comme les matérialistes, supprimé l'âme, ils l'avaient mariée plus intimement avec le corps pour que l'amour fût tout à la fois la rêverie et la volupté. C'était traduire éloquemment l'idée de la création. Pendant dix-huit siècles, on avait malmené la matière ; le jour de la revanche était venu, selon les nouveaux apôtres, qui publiaient une autre traduction de l'Évangile. Mais il est toujours dangereux de se proclamer dieu. Enfantin et ses fils, puisque ses apôtres l'appelaient le Père, furent traduits en police correctionnelle pour avoir dit que la Madeleine était aussi sainte par ses amours terrestres que par ses amours divines. Le vieux monde étouffa encore le nouveau, ne se doutant pas qu'en condamnant le mariage de l'âme et de la

nature il allait créer le matérialisme devant l'autel du néant.

Mais le matérialisme aura beau invoquer la science, il sera fauché dans son ivraie; car le matérialisme n'aura pas le verbe assez haut pour inquiéter la vérité.

Tout est bien, parce que tout sera mieux. C'est l'aspiration de l'humanité.

En attendant les destinées entrevues dans la profondeur de l'infini, pourquoi ne pas marier plus gaiement et plus intimement le ciel et la terre? C'est là « l'institution divine du mariage ».

Toutes les philosophies se sont égarées à la recherche du souverain bien. Or, le souverain bien n'est-il pas souvent à notre porte, comme la fortune de La Fontaine? De tous les rêveurs, Épicure est peut-être le plus sage, parce que, tout en embrassant la nue, il n'a pas perdu pied. Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère.

Molière, élevé dans la philosophie d'Épicure, ne croyait pas pour cela s'enfoncer dans le bourbier des voluptés terrestres. Fut-il plus grande âme que la sienne?

Pascal, qui au tems de Molière donnait la comédie des *Provinciales*, n'a-t-il pas dit : « L'homme n'est ni ange ni bête, et qui veut faire l'ange fait la bête. »

Pourquoi perpétuer le duel entre l'âme et le corps? Dieu, en nous créant idée et matière, rayon et poussière, n'a pas voulu emprisonner l'âme dans le corps; donc le corps n'est pas une prison qui doive humilier l'âme, c'est la maison : on doit aimer sa maison. Que deviendrait l'âme si elle n'avait pas ce refuge où elle se repose de ses ascensions?

Tout le génie humain doit donc s'évertuer au mariage temporaire de l'âme et du corps. Mariage d'amour et de raison qu'il faut poétiser par les conquêtes de nos ascendans, sans oublier que tout homme travaille pour l'avenir.

VII

Un soir que nous prophétisions entre amis, au dîner des Spartiates, Théophile Gautier niait le progrès, parce que l'Égypte du temps des Pharaons était sa vraie patrie. Je jetai cette prophétie entre deux coupes de vin de Champagne :

« Nous sommes en l'an 2000. Grâce à la rapidité vertigineuse qui nous emporte à toute électricité, le xxe siècle a été une période de prodiges inespérés.

« L'épreuve qu'attendaient les habitans de toutes les planètes a victorieusement abouti. Paris était hier et sera pour mille ans l'auberge de tous les vivans, le foyer central de tous les arts. A ce septième jour de notre genèse, nous avons le droit de nous arrêter en face du monument des six jours et de juger que cela est bien. Les hôtes qui nous viennent de Saturne et Mars oublient en débarquant ici les horizons de la planète maternelle. Paris est désormais la métropole de la création, avec la mer qui vient battre ses murs, avec des navires aériens pour voisiner avec le monde d'à côté !

« Paris a trente lieues de tour ; Versailles et Fontainebleau, quartiers égarés entre tant d'autres, projettent sur des arrondissements moins pacifiques les rafraîchissantes senteurs de leurs arbres séculaires. Sèvres, devenu le marché permanent des Chinois,

étale, à quelques kilomètres de la rue de Rivoli, ses pagodes aux clochettes retentissantes, au milieu desquelles existe encore la manufacture d'autrefois, reconstruite en porcelaine à la reine. Où êtes-vous, ombrages jadis trop célèbres de Fontenay et et de Saint-Maur, de Ville-d'Avray et de Bellevue? Maintenant, c'est dans ces faubourgs que s'agitent les industries bruyantes, c'est là que sont les usines où les fondeurs durcissent leurs rails sous-marins et les délicats réseaux d'acier qui sont les ailes sur lesquelles les promeneurs vont tenter tous les courants de l'atmosphère. Où êtes-vous, Champs-Élysées, thème favori des nouvellistes de l'an 1860?

« Villas urbaines, cirques, abris des clowns, sanctuaires de Polichinelle, où êtes-vous? Dans cette allée, pavée en fer, couverte l'hyver de toitures de cristal, bourdonnent les abeilles et les frelons de la finance. Les capitalistes de la Grande-Ourse discutent avec les agioteurs de Mercure! On vient de mettre aujourd'hui même en actions les débris de Vénus à moitié incendiée par ses propres flammes! Quel conflit de Pactoles! quel tapage de milliards!

« Qu'était-ce donc que ce prétendu palais Mazarin, cet Institut à présent en ruines, où un de nos coiffeurs à la mode a établi un magasin de perruques à l'enseigne des Mondes-Réunis? Notre Institut occupe tout l'espace qui s'étend du Champ-de-Mars, ce magnifique restaurant de nos écoliers, jusqu'au Jardin des Plantes, prolongé jusqu'à Sceaux. Dans cette voie sacrée de nos Académies, les portiques conduisent à des écoles bâties sur les modèles d'Athènes, de Rome, de Thèbes, de Babylone, de New-York et de Pékin.

« Et maintenant que le ciel baigne de son rayon perpétuel la cité où le grand œuvre est accompli, maintenant que l'humanité, réconciliée avec Dieu par l'effort indéfini de son travail, peut se reposer le long de ses sillons généreux et renouveler incessamment un cantique d'allégresse; maintenant que dans ces murs faits de marbre et d'or tous les fléaux sensibles, la maladie, la misère, la mort même, sont vaincus par la science ; maintenant qu'on se souvient à peine des époques mythologiques où le monde a vécu de haine; maintenant que la discorde des esprits est domptée comme les flots de l'Océan ; maintenant que la femme, maîtresse de sa destinée, a désappris le mensonge qui convenait jadis aux esclaves; maintenant que pour Paris, capitale des univers, tout est sérénité, lumière et joie : qui donc oserait encore nier Dieu ? Qui donc ne plaindrait pas nos ancêtres du dix-neuvième siècle si déplorablement dénués, si étrangers à tous ces biens dont nous jouissons par droit de conquête, nous les Parisiens de l'an 2000 ? »

J'avais fini. Des éclats de rire jaillirent tout autour de la table où il n'y avait que des railleurs. Théophile Gautier s'écria : « Messieurs, que reste-t-il de Golconde, de Babylone, d'Athènes, de Carthage, de Thèbes aux cent portes, de Rome aux cent ruines : six grains de sable; Paris sera le septième. »

Prenons garde! Quand les colères de la Commune ont éclaté en flammes furieuses, beaucoup de graves esprits ont cru un instant à la fin d'un monde, puisqu'ils voyaient déjà la fin de Paris!



Parisis

Le dernier Sonnet

Acteur et spectateur du théâtre du monde,
J'ai tout vu. J'ai joué mon rôle avec gaîté
D'esprit, sinon de cœur, en toute liberté,
Courant la passion, seule muse féconde.

William Shakspeare a dit : Perfide comme l'onde !
La femme me fut douce et bonne en sa beauté,
Fleur de vie et de mort, vigne de volupté
Où j'ai trop vendangé d'une main vagabonde.

Mais la vendange est faite : adieu la vigne, adieu !
Le drame de la vie aboutit à la tombe :
Quittons la scène avant que la toile ne tombe.

L'auteur de cette pièce est le poëte DIEU,
Un poëte inouï dont l'œuvre est mes délices ;
Et je vais l'applaudir jusque dans les coulisses.

FIN

APPENDICE

DE QUELQUES PORTRAITS

Quand on écrit un roman, c'est peut-être un tort d'y vouloir des gravures. Il faut laisser à chaque lecteur le plaisir de peindre lui-même, selon ses aspirations et ses sentimens, les figures que le romancier évoque sous ses yeux. Tout lecteur a son idéal. Si l'héroïne est belle, si elle est passionnée ou sentimentale, rêveuse ou ironique, impeccable ou voluptueuse, c'est à lui de chercher sur la palette de son imagination toute la gamme des couleurs et des expressions. Il n'en est pas de même des historiens ni du mémorialiste, puisqu'il doit frapper par la vérité. Le lecteur serait mal venu, s'il veut connaître l'histoire, à y dessiner lui-même des figures de fantaisie. Je me suis donc évertué à donner à ces six volumes les physionomies des personnages de mon siècle. Chaque portrait est à la fois l'esprit de l'homme et le caractère de l'époque. J'ai dit ailleurs que chaque époque créait des types à son image.

J'ai recherché pour la gravure les portraitures les plus vraies ; les dernières que j'ai retrouvées m'arrivent un peu tard, je ne puis les donner qu'à la fin de ce sixième volume, un peu à l'aventure. Je commencerai par Théophile Gautier tout jeune, au temps où il était fou de Julia Grisi. Je les place en regard l'un de l'autre.



THÉOPHILE GAUTIER EN 1838



JULIA GRISI EN 1838

On sait que Julia Grisi le renvoya à Carlotta Grisi, qui le renvoya à Ernesta Grisi, fort à propos, car c'était la meilleure. Avec elle, il eut deux filles, dont l'une a la beauté junonienne, l'autre le profil affiné d'une nymphe de la Renaissance.

Le hasard m'a permis d'acheter le portrait d'un de



nos maîtres du romantisme. Ne reconnaissez-vous pas lord Byron ? Lui aussi est là dans sa première jeunesse.

N'est-ce pas à côté de lord Byron qu'il faut accrocher à un clou d'or le portrait d'Eugène Delacroix à ses premiers chefs-d'œuvre, quand il traduisait lord Byron par

des peintures fulgurantes, car Eugène Delacroix est encore le meilleur traducteur de lord Byron.



Sur la page destinée à Eugène Delacroix, Corot ne peut faire que très bonne figure, car il a été le poëte du paysage, comme Eugène Delacroix a été le peintre des poëtes.



SUR LES AUTOGRAPHES

DES

CONFESSIONS*

Les lecteurs des premières éditions auraient désiré quelques explications sur les autographes qui accompagnent chacun des quatre volumes. Nous dirons encore qu'on les a pris un peu trop au hasard, parce qu'ils étaient pêle-mêle dans un autographile où il y en a des milliers. Quand on publiera la correspondance d'Arsène Houssaye,

* C'est Édouard Dentu, éditeur des *Confessions* qui avait choisi parmi quelques milliers d'autographes amoncelés dans la bibliothèque d'Arsène Houssaye depuis un demi-siècle les lettres qui ont paru aux volumes I, II, III et IV, des *Confessions*. Aujourd'hui, les éditeurs qui ont succédé à Édouard Dentu ont dû faire le même travail pour ces cinquième et sixième volumes. Ils n'ont eu qu'une préoccupation : photograver surtout les lettres qui appartiennent à l'histoire. L'auteur ne voulait pas qu'on publiât les lettres élogieuses à son adresse ; mais toutes les lettres qu'on écrit à un poète ne renferment-elles pas des complimens? Qu'importe! puisque là il y a des documens et des modes de style qui marquent leur date dans le siècle?

La critique a très bien compris pourquoi on a publié ces autographes plus ou moins indiscrets : il fallait bien un peu donner la preuve que l'auteur des CONFESSIONS était en intimité ou en amitié avec les célébrités dont il parle à chaque page.

on y trouvera beaucoup d'autres lettres curieusement historiques de ses contemporains. Pour aujourd'hui jetons quelque lumière sur les autographes publiés.

* * *

Tome I. — Lettre d'Alfred de Vigny, c'est à propos de la *Poésie dans les bois*, second recueil d'Arsène Houssaye. Vigny poussa la bonté jusqu'à lui offrir l'exemplaire qu'il avait annoté. La lettre qui suit est de Lamartine, qui exprime le désir de Mme Lamartine de recevoir dans son salon le modèle du buste de Jouffroy, c'est-à-dire Mme Arsène Houssaye. La page se termine par une lettre humoriste de Philarète Chasles qui, comme membre du comité de lecture du Théâtre-Français, se plaint d'être traité comme un nègre. Vient ensuite une lettre de Corot, où le grand paysagiste dit au poëte qu'il va lui peindre un printems comme il les aime. La lettre de Camille Rogier, un ami de la bohême romantique, s'explique d'elle-même. Page IV, poétique lettre de Sainte-Beuve, qui souhaite la bienvenue au premier enfant de son ami. Page VI, une lettre de Salvandy, ministre de l'instruction publique, sur le 41me *Fauteuil*. Tout à côté, une lettre d'un autre ministre, Jules Simon, à propos de la présidence d'Arsène Houssaye à la Société des gens de lettres, dont il fut lui-même président. A la suite, une lettre charmante de Mme de Lamartine à Mme Arsène Houssaye. Sur la même page, lettre du ministre Achille Fould offrant un tableau au directeur de la Comédie-Française. Page VII, une belle lettre du duc d'Aumale sur le Régent, à propos des *Portraits du XVIIIe siècle* d'Arsène Houssaye. Faut-il parler de la lettre de Gérard, où il écrit : « Je suis fol... Celui qui fut Gérard. » Très curieuse page d'un fou de génie. Viennent en face les trois cochons porte-bonheur de Théophile

Gautier. Puis le farouche Buloz, du tems où Arsène Houssaye écrivait à la *Revue des Deux Mondes*. Sur la même page, un ami de jeunesse, le comte Clément de Ris, rappelle les beaux jours. La page XII est consacrée à quelques lettres de femmes, entre autres, la charmeuse, héroïne du livre Ier des *Confessions*. Une curieuse lettre de Jules Janin tient les pages XIII et XIV. Lettre difficile à lire et à comprendre. Il y parle de *Marie de Joysel*, un petit roman d'Arsène Houssaye, publié par la *Revue de Paris*, traduit sans nom d'auteur en Angleterre, et republié en France comme roman taduit de l'anglais. Voici une lettre de George Sand, écrite pendant les répétitions de *Comme il vous plaira*. Tout à côté Jules Sandeau, revenu des passions, chante *alleluia* pour la naissance de son fils. Page XVI, autographe inappréciable de Théophile Gautier, puisque tout le poëte est là. Plus loin, deux lettres d'Alfred de Musset, la première, une réponse à une invitation à dîner : la seconde, où il rappelle un commencement de duel parce qu'il avait malmené une femme de théâtre devant son ami Houssaye. La page XVIII est prise par Madeleine Brohan et le portrait de Sarah Bernhardt dessiné par Abbéma. En face, Théodore Barrière injurie à sa manière l'auteur du 41e *Fauteuil*, parce qu'il ne lui a pas trouvé « un trou en sa Babylone moderne pour trois pauvres hirondelles : lui, sa femme et sa belle-mère. » Page XX, la sœur d'Arsène Houssaye dessine son mari portant sa croix. Très ressemblans le mari et la femme. Puis curieuse lettre de Baudelaire, jolie lettre de Claretie, vers d'Hégésippe Moreau et de Méry, fragmens d'une lettre d'Édouard Ourliac, ami de la bohême romantique. Puis une lettre d'un autre ami de la bohême, Henri Murger, qui n'est pas content. Et pour finir, deux précieux autographes — dessins à la plume — de Victor Hugo et de Théophile Gautier.

* * *

TOME II. — C'est M. Émile de Girardin qui con
mence cette série. Le ministre avait interdit le théâtı
de Victor Hugo; Arsène Houssaye afficha *Marion De
lorme*, tout prêt à donner sa démission si on lui dé
fendait de jouer la pièce. Toutes les lettres de Broha
sont spirituelles, il n'y avait pas à choisir. La lettre d
Gozlan indique un article d'Arsène Houssaye qui le pré
sentait aux *Quarante*. Au-dessus, Leconte de Lisle e
Flaubert remercient le directeur de la Comédie-Française
La lettre de Mérimée n'est pas l'expression de sa pensée
car il voulait être joué et nommé. Au-dessous M. d
Rémusat annonce à Arsène Houssaye sa nomination d
chevalier de la Légion d'honneur. Page v, deux lettre
de Mocquart, porte-plume de Napoléon III. Au revers
belle fin de lettre de Balzac: « Pendant dix ans j'ai ét
non pas critiqué, mais outragé. » Après lui Mme de Balza
s'indigne que Dumas parle d'un monument au gran
romancier, ce qui ne l'a pas empêchée d'oublier le monu
ment de son glorieux mari. Fragment d'une belle lettr
d'Octave Feuillet. Les trois lettres qui suivent: Baroche
Rachel, Dumas, sont imprimées au tome III. C'est à pro
pos de la nomination du directeur du Théâtre-Français
Rachel dit au ministre qu'elle se met à ses pieds pou
le remercier et qu'elle se jette dans les bras d'Arsèn
Houssaye pour le féliciter. Page x, deux lettres d'amis
Morny et Paul Baudry. Baudry appelle Houssaye Protée
« Mais ton esprit et ta bonté sont des étoiles fixes.
Autre belle lettre d'ami, signée Meissonier. Les Gon
court à leur début. Belle lettre de Janin sur la maternit
à la page XII. Vient ensuite Haussmann à propos d'u
vase antique trouvé par Houssaye à Beaujon. Pui
une lettre de Guizot sur son fils. Girardin tient l

page XIV : billet pour inviter Houssaye à dîner avec le prince N... et deux grandes comédiennes. Deux autres billets à propos des fêtes masquées. En face, comme opposition, Louis Veuillot, qui prend les bains de mer, parle des Galatées à faux chignon. Au revers, la fille et le fils de Dumas. Aux pages suivantes, des lettres de Persigny, de d'Orsay, d'Auber, de Ponsard. Vient ensuite une lettre illustrée d'un peintre flamand de beaucoup de talent, Franz Verhas, qui peint un plafond pour Arsène Houssaye. Au-dessous, Merle, mari de Mme Dorval, offre à Houssaye une loge pour lui et la célèbre comtesse Guccioli. Autres lettres de théâtre : Déjazet, Lauzanne, Duvert ; puis deux billets de Romieu sur sa maîtresse, Mlle de Saint-Hilaire : il prie Houssaye de venir avec Célimène à un festin du sous-préfet de Sceaux. Puis Meilhac. Puis Nigra, qui a soif de poésie et qui viendra se désaltérer à la source de la maison du poëte. Un peu plus tard il envoie son portrait de chasseur d'ours. La page XXIV contient huit lettres qu'il faut lire à la loupe, parce qu'elles sont en réduction : le marquis de la Valette, Esther Guimont, Girardin, qui pleure son ancienne amie par ces mots : *Soignez-vous, soignons-nous !* Lettre de Béranger, qui remercie Mme Houssaye de lui donner une place dans sa loge pour voir Rachel. Lettre de Louise Abbéma ; lettre de Sarah Bernhardt ; fin de lettre de Cuvillier-Fleury à propos de son article sur *Mademoiselle Cléopâtre*. Enfin une lettre de Samson, qui prouve que le doyen et le directeur de la Comédie étaient souvent en amitié.

* * *

Tome III. — C'est d'abord une lettre de Venise, où Ziem, qui croit tenir la plume de Théophile Gautier, peint un paysage sur les lagunes. Après quoi une lettre

d'About le jour de son élection à l'Académie. A la page III, vient une lettre de son ami Sarcey, qui veut que Houssaye porte au convoi d'About un des cordons du poêle. Cabanel indique qu'il peindra une Muse pour les *Onze mille Vierges*. Henri Meilhac appelle Houssaye son *inventeur*, tout en lui annonçant qu'ils dîneront à deux ou à quatre. La princesse Mathilde le prend au mot pour qu'il aille la voir peindre. Une fin de lettre d'Andrieux. Un joli mot de Labiche. Un autre de Mme de Païva. Fin de lettre du maréchal Vaillant à propos d'un article sur les Beaux-Arts. La page IV renferme toute une série de signatures, pour aller plus vite. Shakespeare est là par son arrière-descendant. C'est le contraste des contrastes. On y trouve le maréchal Canrobert et Léonide Leblanc, la duchesse de Grammont et Marie Roze. Page V, lettre d'un ami, Eugène Delacroix, à propos d'un article de Houssaye sur le musée de Bordeaux. Sur les mêmes pages, lettre à Mme Arsène Houssaye de Gérôme, qui signe *artiste culinaire*. Page VI, autre cuisine : la cuisine du siège de Paris, estampillée par une lettre de Monselet. Page VII, Carolus Duran et Clésinger, deux maîtres qui n'ont pas passé par l'école de Rome. Page VIII, une lettre à Houssaye comme Victor Hugo savait les écrire aux poëtes. Page IX, une calligraphie, d'un haut dessin, de la princesse de Metternich. Puis une lettre où Chaplin a dessiné son portrait pour se bien rappeler à son ami. Page X, une lettre en trois couleurs où d'Aurévilly est tout entier. Puis Louis Blanc, une tout autre chanson beaucoup moins amusante. Page XI, Mlle Georges, le duc de Broglie, la reine Isabelle attendant l'hirondelle qui lui apportera des nouvelles de son ami Houssaye. Page XII, belle lettre de Zola, qui dit à l'auteur du *41me Fauteuil* : « En ces temps « de prose brutale, vous êtes sur l'Olympe et vous ten- « dez la main à tous les cœurs de vingt ans. Vous êtes

« à la fois Apollon et Mécène. » Page XIII, jolie lettre de Métra, la veille de son mariage : « Ma future vaut bien une messe ! » Puis beaucoup de lettres curieuses ou de signatures jetées çà et là : Blanche d'Antigny, Scribe, Arnould Plessy, Malibran, la comtesse de Molènes, prince Louis de Bourbon, Roqueplan, Scholl, la duchesse de Castiglione, Blanche Pierson. A la page XVII, c'est le vice-roi des Indes, lord Lytton, qui du haut d'un éléphant écrit à Houssaye, président des Spartiates, cette célèbre compagnie dont il est un des membres. Page XVIII, c'est Caro, c'est Pontmartin. Jolies lettres. Pontmartin rappelle les joies d'Ems en 1865. Puis Geffroy, puis Delaunay, qui appelle toujours Houssaye mon cher directeur. La page XX est des mieux remplies avec Corot, Mignet et autres célèbres. Puis l'ambassadeur espagnol Silvela : belle lettre sur les *Destinées de l'âme*. Page XXII, vingt noms célèbres pas trop étonnés de se trouver ensemble. A la page XIII, Dumas dit à son cher Arsène qu'il a traité au Vaudeville d'une pièce en trois actes faite avec lui. Enfin, à la dernière page du volume, c'est Napoléon III qui un jour, aux Tuileries, où on parlait de ceux qui sont aimés pour eux-mêmes, écrivit sous une pièce de cent sous à son effigie : « Je suis aimé pour moi-même. » Houssaye prit l'autographe. Sur la même page, Morny à propos de théâtre, et le fils de Morny, quand il remit sur le piédestal la statue de son père.

* * *

Le tome IV. — Une lettre des membres du comité du Théâtre-Français exprimant leurs regrets à leur directeur sur la mort de Mme Arsène Houssaye. A la suite, une lettre de Regnier qui voulait toujours remettre au lendemain la première représentation d'une pièce où il jouait un rôle. Dans sa lettre, Béranger explique pour-

quoi il ne peut pas faire *la chanson de Béranger à l'Académie*. Chose étrange ! Perrotin lui a défendu, sous peine de perdre sa bien petite pension, de faire un seul vers nouveau. La lettre de Saint-Victor est écrite l'avant-veille d'un voyage en Italie avec les deux Houssaye et Ziem; il y parle de son habit noir pour voir le pape. A la page VI, des lettres de femmes; en face, une lettre de Cassagnac, où il dit qu'au bal masqué il n'a pas peur des loups. Page VIII, lettre et dessin d'Albert Housaye en chasseur d'Afrique. Le cavalier regrette que son cheval ne puisse l'emporter au Tonkin. Au-dessous, ce pauvre Albert Glatigny parle du pays bleu où il est allé trop jeune. La lettre illustrée en deux pages de Roger de Beauvoir le montre dans toute sa verve familière. Puis des signatures, faute de place pour lettres. Puis un sonnet de Coligny — autre Glatigny — sur l'hôtel d'Arsène Houssaye. Page XII, lettre du duc de Montpensier, qui reparle de ses célèbres réunions de Vincennes. En face, une page de Sandeau, tachée du sang jaloux de Dorval, parce qu'il y parle de George Sand, « une femme belle parmi les femmes et grande parmi les hommes ». Les taches noires indiquent les taches de sang, Mme Dorval s'étant donné un coup de poignard en lisant ce portrait destiné aux *Belles femmes de Paris*. Puis une superbe lettre de Victor Hugo, qui parle de sa fille morte et de la fille morte d'Arsène Houssaye. En regard, fin d'un article de Henri Rochefort, dans le même sentiment, sur un autre malheur du poëte. Puis un dessin d'Arsène Houssaye, puis Henry de Pène, puis Louis Veuillot à propos de son portrait. Très curieuse lettre à un ennemi devenu un ami. A la page XIX, très jolie lettre du comte de Paris, qui avait assisté à une fête vénitienne et qui regrette de ne pas assister à la fête suivante. Ensuite Charles Blanc, qui voudrait prouver qu'il n'a pas trahi l'amitié, mais qui en est à sa troisième trahison.

Heureusement nous retrouvons l'ami à toute épreuve, Victor Hugo, dans une des dernières lettres qu'il ait écrites (1885) à propos de douze petits vers que Houssaye lui avait envoyés dans un panier de fraises. C'est tout un petit chef-d'œuvre que cette lettre parfumée de poésie et de bonté. A la même page une lettre de Henri Houssaye datée d'Athènes. La page XXI, du marquis d'Azelio, est écrite à propos de l'*Histoire de Léonard de Vinci*, qui d'ailleurs a valu à l'auteur les félicitations de tous les personnages d'Italie, y compris Victor-Emmanuel. Viennent ensuite Blowitz, Henckell et une invitation à dîner de M. Thiers, qu'on a donnée par curiosité, car il écrivait lui-même ses invitations. Puis Jules Janin, la veille de ses noces, qui écrit : « Houssaye, venez signer à mon contrat. » Puis les vers de Jules Janin à Henry Houssaye. Puis une lettre de Chanzy, brave dans l'amitié comme sur le champ de bataille. Enfin un mot de Jules Simon, un mot du comte d'Hérisson, sous un beau dessin que Meissonier envoyait à son ami Houssaye comme en-tête de lettre. Il n'y a que les millionnaires de génie qui font de ces prodigalités.

* * *

Et maintenant nous donnons le sommaire rapide des tomes V et VI.

Au cinquième volume comme dans les quatre autres, on verra par les amitiés de l'auteur qu'il a toujours aimé les personnalités, quelle que soit leur opinion. Il a donc des amis parmi les royalistes, les républicains et les impérialistes, sans pour cela qu'il s'écarte de sa politique à lui, qui est l'humanitarisme.

En tête, Nieuwerkerke, qui vit trop loin de nous, mais qui vit toujours de l'esprit parisien, témoigne dans sa lettre que les quatre premiers volumes des *Confessions*

le font revivre au milieu des personnes qu'il a aimées, parce que la vérité y parle haut. Ensuite deux lettres de deux poètes, Alfred de Musset et Lassailly; les deux lettres de la page IV sont de Clésinger et de Mme de Girardin, Clésinger, un grand sculpteur toujours en fièvre de génie. Voici Barbey d'Aurévilly, qui dit à Houssaye : « Nous sommes les derniers Romains. » Voici Mlle Judith, qui fut en son tems une grande comédienne de sentiment. Page VI, beau portrait de Baudelaire sur une lettre où il prend plaisir à se faire bouc pour tous les grands esprits que l'Académie ne connaît pas. Page VII, jolie lettre d'Alexandre Dumas. Page VIII, toute petite lettre de Rachel, où elle dit à son directeur : « Je ne serai jamais une Célimène, vous ne serez jamais un Alceste. » A côté, cri de douleur de Jules Sandeau, qui va perdre son fils. Puis un mot de Meissonier, puis un mot de Daudet. Page IX, vous reconnaissez la belle écriture de Lamartine. Page X, nouvelle de la guerre de 1870 par Henry Houssaye, puis un mot de Mme Tallien, princesse de Chimay, que Houssaye a connue à une représentation de la Gaîté où on jouait M. de Robespierre et où Mme Tallien était venue tout exprès de Chimay pour se voir en scène. Page XI, Léon Gozlan et Feuillet de Conches. Page XII, deux noms illustres, lord Lytton et George Sand. Après quoi, Eugène Delacroix, qui se présente à l'Académie et qui dit que si les journaux parlent bien de lui, l'Académie ne le nommera pas. Après lui Charles Chaplin. A la page XV Victor Hugo passe chez Houssaye et invite le roi Voltaire en sa personne à dîner chez lui. Page XVI, contraste des contrastes, voici le comte de Paris en exil. Voici Sardou par son portrait et par son style : c'est de l'histoire à propos de *Thermidor*. Une jolie lettre de la comtesse de Castellane sur son théâtre. Page XXI, Lettre d'Henry Fouquier, qui est spirituel malgré lui. Lettre de Scholl,

comme lui seul sait les écrire. Page XXII, le général Boulanger et Ziem. Page XXIII, Houssaye écrivant à Nieuwerkerke qu'il a enfin retrouvé le tombeau de Léonard de Vinci. Et il en donne le dessin. Puis un billet de Flaubert. A la dernière page, bien jolie lettre de Sarcey sur les *Confessions*.

* * *

En ce dernier volume, nous lisons une belle lettre du prince Napoléon : *Ma personne est exilée, mais mon cœur est resté dans ma patrie.* La seconde lettre est de l'évêque d'Orléans Mgr Dupanloup, qui batailla souvent avec Arsène Houssaye. La page qui suit est une jolie lettre de Banville sur *les Grandes Dames*. A la page III, une lettre d'Albéric Second sur *les Confessions*, à propos d'un article du *Figaro;* sous cette lettre un billet d'Achille Fould, ministre d'État. A côté du ministre, voici le comédien : jolie lettre d'impressions de voyage d'Edmond Got, qui fait un tour d'Europe avec Gérôme. Page V, deux lettres des Dumas : la première à propos de *Romulus,* qu'il veut lire comme la pièce d'un de ses amis et non comme la sienne. La lettre de Dumas II est une gracieuse expression d'amitié. En la page VI, Stevens s'indigne contre les sifflets qui ont accueilli le troisième acte de *Mlle Trente-six vertus*. Après quoi une lettre de Goncourt, très touché des éloges donnés à son frère. A la page VII, deux hommes d'État, Rémusat et Floquet. La page VIII est toute à Mlle Rachel. Ensuite à la page IX, Napoléon, Émile Zola, puis Auguste Maquet, qui donne à dîner à la Comédie-Française. Page X, Théophile Gautier et Caro. Page XI, lettre de Marcelin, fondateur de la *Vie parisienne*. Lettre de cette grande princesse, seconde femme d'Alexandre II, puis de jolis vers de

Camille Doucet sur Mme Allan. Félix Pyat prend la page XII. A la page suivante, Jules Claretie, qui dit à Houssaye : « Tu crois que c'est mon portrait, je n'en sais rien, car je ne me connais pas. » Puis deux dessins d'Armand Silvestre ; vient ensuite Mlle Soubise, et la comtesse de Trégaïn, puis Alphonse Karr avec une belle pensée sur la mort d'Albert Houssaye. Page XV : Étincelle, après une lecture de la *Comédienne* (Mlle Rachel.) Des signatures célèbres ; après quoi, un dessin de Théophile Gautier, couronnant une lettre à sa façon, où il traite Reyer en camarade. Page XVI, portrait de Banville portant sa croix, qu'Arsène Houssaye avait demandé pour lui au ministre Rouland. A la Page XVII, Paul de Saint-Victor. Page XVIII, la vicomtesse Victor Hugo. Vient ensuite Alexandre Dumas, très beau portrait peint dans sa glorieuse jeunesse. Au-dessous, Eugène Scribe : singulier contraste, mais deux hommes de beaucoup d'esprit. La page XX est prise par Janin, toujours charmant. Vient ensuite Charles Hugo, qui date sa lettre de la Conciergerie. Près de lui Augier et Régnier. Puis Camille Doucet à propos d'un chef-d'œuvre : la *Pandore* de Jean Cousin, dont Houssaye avait offert 25,000 francs. Buloz sous Doucet. Revient Rachel en la compagnie d'un des Quarante et de sa sœur Sarah. A la dernière page, une des célèbres redoutes, reproduite d'après l'aquarelle d'une grande dame avec un joli mot de Mme Edmond Adam, rappelant que sous le masque la beauté est de rigueur.

Et si on avait voulu continuer à reproduire ici des autographes de cette collection, combien de lettres curieuses, depuis le tiroir des souverains jusqu'au tiroir des comédiennes !

LES ÉDITEURS.

TABLE

LIVRE XLVI

LIVRE XLVII



GRAVURES DU TOME VI

LIVRE XLIII

Madeleine Brohan.
Edmond Got.
Delaunay.
Geffroy.
Samson.
Mlle Georges.

LIVRE XLIV

Les Parisiennes en 1850.
Cora Pearl.
La Dame aux Camélias.

LIVRE XLV

Béranger.
Le duc d'Aumale.
Sribe.
Au Château des Fleurs.
Mise en scène du Misanthrope.
Théophile Gautier. — Jules Janin. — Arsène Houssaye.
Armand Silvestre. — Alphonse Karr. — Arsène Houssaye.
Alexandre Dumas en 1852.

LIVRE XLVI

A la fenêtre.
Une gaminerie de Rachel.
Adélina Patti.
Edmond About.
Marie Garcia.
Soubise.

LIVRE XLVII

Deux curieuses.
Dans les coulisses de l'Opera.
Auber.
Veuillot.
Mademoiselle Putiphar.
Une nuit parisienne.
Un bal chez Mme Musard.
Au château de Parisis.
Paul de Saint-Victor.
Une conférence.
Albert Houssaye.
Albéric Second.

LIVRE XLVIII

La Création du monde.
Le château de Parisis.

DANS LES AUTOGRAPHES DES VOLUMES V ET VI.

Charles Baudelaire.
Victorien Sardou.
Théodore de Banville.
Alexandre Dumas.
Une fête masquee.

DANS L'APPENDICE

Portraits de Theophile Gautier, Julia Grisi, lord Byron, Eugène Delacroix, Corot.

AUTOGRAPHES DU TOME

AUTOGRAPHES DU TOME VI

PARIS. — SOC. D'IMP. PAUL DUPONT (Cl.), 60.1.01.

Je serre la main que vous me tendez de l'autre côté des Alpes; ma personne est exilé mon cœur est resté dans ma patrie et travaille avec vous et mes amis, il y a bien des années que j'aime à vous compter parmi eux.

Recevez mon cher Monsieur Houssaye l'assurance de mes meilleurs sentiments. Votre affectionné

Napoléon

Je vous livre donc, Monsieur, un littérateur, qui ne peut être besoin du Ste Ouvrier qui s'est prêté, pour demeurer plus impartial devant les séductions de l'Esthétique.

Veuillez agréer, Monsieur, tous mes bien dévoués hommages.

+ F. Ch. d'Orléans

Cher ami,

Vous m'avez traité comme un roi en m'envoyant ce magnifique exemplaire des Grandes Dames, et cependant vous n'avez pas eu tort, car personne n'aimera votre livre plus que je ne l'aime. Je l'ai lu avec ravissement, et avec un bonheur d'amitié infini, car c'est pour moi une immense joie de voir que votre talent, au lieu de diminuer, grandit encore et se renouvelle. Votre Monsieur Don Juan vivra, car il est: c'est la première fois qu'on aura fait des romans d'après la vie moderne vue et observée, car Balzac faisait de la vie moderne imaginée et devinée. Avec cela, votre livre est épique dans le vrai sens du mot, car vous avez su généraliser et caractériser par de grandes lignes simples des personnages qui représentent chacun une face de notre époque. Enfin vous avez créé des femmes! – Vous avez trouvé un drame fort, saisissant et tout cela est égayé par le ragoût d'une peinture brillante et amusante.

Th. de Banville

Cher ami,

Je n'avais eu garde d'oublier le jugement porté par Castagnac sur la reine d'Espagne. Je ne l'ai pas nommé, préférant m'en donner les gants et m'en attribuer l'honneur.

Le mot de la fin est pour Henry.

J'ai mêlé deux petits grains de sel à toutes mes [illegible]. J'espère que tu me les pardonneras; l'un est à propos de l'Impératrice (tu connais mon culte pour cette femme méconnue.) L'autre est relatif à Bache.

L'article paraîtra demain, en tête du journal. Je te l'adresserai. Magnard en est content. Je serai bien heureux si tu en es satisfait.

à toi

[illegible]

Cher Monsieur Houssaye

Je serais bien heureux de vous voir.

Croyez moi

Votre bien dévoué

[illegible]

Mon cher Directeur,

Je vous écris cette lettre de Galatz, en vue de la Mer noire, sur un bateau à vapeur qui s'est engravé dans le Danube. Le retard qui va s'en suivre me fera naturellement manquer le bateau du 15 à Constantinople, et me forcera à ne prendre que celui du 25 août. — Les départs n'ayant lieu pour Marseille

N'allez pas croire au moins que ce soit de ma part un expédient, par trop peu sûr en m'aff- ou que je sois en représentation sur le théâtre de la Guerre. - Non! — Je vous avouerai même entre nous que ce retard imprévu menace un peu de mettre en défaut la justesse de ma balance financière. Mais ne craignez rien pourtant, la Russie ne vous attendra pas pour qu'il ait votre connaissance en gage, et je vous rapporterai ma chétive personne saine et sauve de tout Shylock Moldave. —

Ne croyez pas qu'en finissant j'aille vous donner des nouvelles de la question turco Russe, — je tiens à ce que ma lettre passe, — et d'ailleurs ce n'est vraiment qu'à Paris qu'on sait bien fabriquer tout cela.

Edmond About

— Gérôme vous serre la main en post scriptum. —

Mon cher Houssaye

la pièce est finie – tâchez de nous demander demain pour la fin de la semaine une lecture hors tour – Je voudrais bien, que mon impression, eut le droit de voir le jour le plutot possible

A vous

Al. Dumas

Donnez moi votre voix mais ne dites pas que la pièce est de moi –

Ah bien ! comme on dit, vous n'êtes pas près de mourir avec ces esprits chez ceux-là !

J'ai lu les contes des femmes. Je voulais vous en écrire depuis j'ai remis ça à quand nous nous verrons.

Ça se fera plus vite au mieux. En attendant, je vous remercie de ce que vous dites

A. Dumas fils.

Bien à vous, [illegible] ami en [illegible] mieux de [illegible]

A. Dumas fils.

Cher maître,

Il me semble que la presse et le public ne sont pas d'accord sur le succès de « Mademoiselle 36 vertus ? » — Quant à moi, il serait mal avisé celui qui me prétendrait que cette pièce n'est pas une étude profonde des mœurs contemporaines, et par dessus tout une œuvre vivante.

Alfred Stevens

Mon cher Houssaye.

Merci, mille fois merci de la prose tendre, émue, que vous avez bien voulu consacrer aux deux frères. Je vous en suis bien reconnaissant, et serais heureux de vous l'exprimer cette reconnaissance, en vous serrant bien affectueusement les deux mains à notre prochain dîner.

Mes amitiés.

Edmond de Goncourt

Je vous remercie de
ne m'avoir pas oublié.
ne doutez pas de l'intérêt
que je porte au poste
que vous voulez bien me
recommander. Vif désir
de mettre d'accord
vos vœux et vos
suffrages. Sentiments
distingués d'estime
et de considération.

[illegible]

Trop tardif mais bien
sincère remerciement à
notre cher maître parisien
de la part de son tout
dévoué

C. Fleury

III.

Mon cher Directeur

Je ne connais point d'administra-
teur plus habile d'homme
plus aimable de plus gracieux
ami que vous. Donc, je
tiens ~~fort~~ à votre direc-
tion à la comédie française et s'il
était question de votre retraite
je ferai tout pour empêcher
notre ruine. Ne ~~faites~~-vous
un moment la ~~fortune~~
pour notre ~~théâtre~~.
de
votre ~~toute~~ dévouée

Rachel

Mon cher ex-Directeur,

Les autres ne seront jamais pour moi
que des administrateurs.

Venez donc un dimanche,
ou un lundi, ou tout autre jour
me serrer la main à Meulan,
où je me trouve si bien que je
ne souhaite pas en sortir.

à revoir, à bientôt, j'y compte

Rachel

Nos anciennes relations me la rendent précieuse.

Recevez, mon cher monsieur Houssaye, l'expression de tous mes sentiments.

Votre affectionné Napoléon

mon quatrième acte !

Grâce à vous, je vais pouvoir aller m'entendre applaudir, — ou siffler. Je souhaite que le souvenir de votre bienveillance soit mêlé au souvenir de mon premier succès dramatique.

Mille fois merci encore une fois, et veuillez me croire votre tout dévoué,

Émile Zola

Mon cher ami, Rachel viendra souper avec nous Mercredi. Je compte sur vous. Nous ferons orgie — on dira du mal de la Comédie française.

à vous de tout cœur

A. Meyer

La belle Argiene

Il faut que tu donnes des contrées à Boulay Paty un des vieux de la vieille notre ami ancien celui d'Hugo qui a du t'écrire à ce sujet ce de toute la clique. Tu peux faire valoir aux yeux de tes muffles qui est un lauréat de l'académie ce qu'il a eu la première position à propos de l'éloge de Molière ce sont des titres pour cette vieille ex classique cassine où il désire entrer le soir pour se chauffer longuement au foyer et passer dans les stalles vides

à toi
[illegible]

Fais ceci pour moi qui fais cela pour toi.
Je envoie lui la chose quai Billy 26. ou demeure cet être solitaire
je tiens

Mille fois merci pour avoir donné à quelques pages d'une philosophie sévère l'hospitalité splendide et mondaine de la Revue du XIXe siècle, en introduisant l'auteur avec une bonne grâce toute particulière dans ces brillants salons de la haute fantaisie poétique et littéraire, où vous régnez.

J'ai été singulièrement touché de cette courtoisie et je vous prie de croire à tous les sentiments d'affectueuse considération

E. Caro

désir de voir nos relations plus suivies, soit par une connexion qui unisse les deux journaux, soit par quelques envois de votre part de choses dont il avait été question entre nous et que je n'avais pas encore osé vous rappeler.

Veuillez agréer mes affectueuses civilités

Marcelin

Cher Monsieur Houssaye.

Je serai très contente de serrer la main à votre fils et de l'accepter comme introducteur auprès de la Princesse M— Je me trouverai chez elle à 2 h. précises.

sentiments bien sincères

Catherine Yourievsky.

Qu'elle pleure ou sourie, à la fois fine et tendre,
Le parterre s'émeut sous son charme vainqueur;
c'est Contat qu'il croit voir, c'est Mars qu'il croit entendre,
tout son cœur a d'esprit, et son esprit de cœur!

Camille Doucet

Cher ami

de votre bonne petite lettre, multum in parvo,
je vous en réponds une plus longue, paulum in
multis, pardon du latin ! il suffirait d'une
langue pour m'expliquer et vous expliquer que
je passerai mes vacances avec vous... mais tout
d'abord et à la Revue de Paris, la tribune qui
me plaît plus que l'autre, puisque j'y parle
avec vous. Âge, temps, distance, différence même
d'opinion, rien n'y fait ; nous nous retrouvons
toujours et quand même, — barbes blanches,
dans notre jeune amitié ! Pourquoi ? Sans
autre raison que celle de l'amitié de
Montaigne et de La Boétie... parva licet
pardon encore du latin et de notre comparaison
aux grands ! Je vous aime donc parce que vous
êtes [illegible] [illegible] et que je suis [illegible] d'âge.
À vrai dire, j'ai craint un moment que cette
liaison ne nuisît à votre œuvre, mais
s'il n'en est rien, continuons ! j'emploierai
donc mon loisir à mon plaisir, et après mon
troisième et dernier souvenir [illegible], je commencerai
comme vous le voulez, mes souvenirs politiques. Tout à vous

Félix [illegible]

Il n'y avait pas une seule ~~auberge,~~ ~~[illegible]~~ village autrefois
Qui n'eût son auberge avec cette enseigne :

A la femme
sans tête.

S'il s'était agi, non pas du temple du vrai, mais de celui de l'erreur j'aurais compris à merveille.
En erreur, la Femme sans tête est le véritable idéal.

Armand Silvestre



Eh crois que c'est mon portrait ? Je n'en sais rien car je ne me connais pas

Jules Claretie



Mon cher [illegible]

Avant mon départ pour
Londres je ne pourrai
le venir dîner chez vous
Demain j'ai une de
deux amies, venez-le
être des miens [illegible]
me ferez le plus
grand plaisir

Soulary

[illegible]

Mon cher [illegible], mon vieil ami
J'apprends par un journal le
malheur qui vous frappe — je
ne vous écris pas de consolations, je
n'en sais pas — et d'ailleurs on
ne veut pas être consolé —
les douleurs ordinaires laissent un
moment le chemin à la vie qui
suspendue un instant les reprend
ensuite et les entraîne —
les grandes douleurs sont plus hautes
la vie coule par dessous sans les
atteindre — Je vous embrasse
de cœur A. Karr

J'ai lu la *Comédienne* avec enchantement. Que vous êtes heureux de l'avoir vue, entendue aimée, peut-être! J'aurais voulu vous adresser bien des questions à ce sujet. Cette inconnue et disparue, je l'admire à travers sa gloire et vos souvenirs

Etincelle

J. Ugalde

C. de Brunetière
frère Célestin





6 Mouflaye Directeur nommé par le Gouvernement donne à Reyer l'auteur du Sélam cinq places pour Charlotte Corday — j'ai spécifié le drôle afin de te montrer que ce n'est pas une demande vague pour me débarrasser d'un importun à toi [illegible]

[illegible]



Je suis heureux de pouvoir vous
annoncer que sur la proposition
du Ministre de l'Instruction
Publique, l'Empereur a bien
voulu nommer M. Théodore
de Banville chevalier de la
Légion d'honneur. Votre intérêt,
quand un poète l'inspire, est
une autorité, à laquelle le
Ministre s'est félicité d'avoir
une occasion de faire honneur.

Rouland

Je ne souviens trop de
cette redoute de Arsène Houssaye
que je viens de peindre à l'aquarelle
Le divino Gris Perle



Marly — sept. 90.

Mon cher ami

J'ai bien tardé à vous répondre. Thermidor en est la cause. C'est assez dire que j'ai pensé à vous bien souvent. Depuis un an votre souvenir et celui de votre fils hantent mon travail. Lui, avec Cleopatre ; vous avec Tallien. Toutefois vous ne verrez pas votre héroïne à la Comédie. Elle ne joue aucun rôle dans ma pièce, et son nom n'y est même pas prononcé, [illegible] [illegible] considérable. Et [illegible] de ce portrait [illegible] que Hamel s'obstine à considérer comme un grand homme. — [illegible] comme [illegible], dit Taine, ce Robespierre [illegible] encore du [illegible] ! — Vous ne verrez d'ailleurs dans Thermidor, ni Robespierre, ni S. Just, ni Collot, ni Billaud, ni Fouquier ; tous ces [illegible] de ce grand drame ! Vous voilà bien surpris, je pense, [illegible] d'apprendre le secret comme vous. ~~[illegible]~~ Dans les [illegible] l'originalité de ma pièce, [illegible]

moyen la vérité même, il y a
je crois un grand inconvénient, ce
lui d'être presque un contempo-
rain, & les mêler à une fable ro-
manesque, [illegible] leur prêter des
sentiments et des propos [illegible]-
bles. C'est ainsi qu'on en viendra
tôt ou tard à faire Marat trop
galant avec Charlotte Corday, et
Robespierre amoureux de la [illegible]-
lantine. [illegible] inconvé-
nient; [illegible] tout [illegible].
Même les vrais historiques, l'a-
mour en jeu; comme il [illegible]
[illegible] pour Tallien, qui a [illegible]
[illegible], grâce à lui, [illegible] la [illegible]-
[illegible] d'un grand homme, il y
a trop d'entraînement [illegible]
cette [illegible] des idées
modernes, et [illegible] une
[illegible] dans le développe-
ment historique de l'œuvre. Enfin
la [illegible] est [illegible], et
l'événement [illegible] à [illegible]
[illegible] sa raison

[illegible] de défaut; mais c'est
de [illegible] que j'ai laissé tous ces
personnages dans la coulisse. Il y
[illegible]
de cette grande lutte du [illegible], et
[illegible] l'action est subordonnée aux
incidents du combat; mais les com-
battants ne sont pas en vue. Il en [illegible]
[illegible] un [illegible] [illegible] à

la fable dramatique. J'y trouve de grands avantages. Ainsi on voit ils sont plus redoutables. Je ne crois pas rien dire ni faire, qu'ils n'aient été ou faits. Je ne pense pas à l'une d'entre une seule 'pièce', une seule œuvre dont je ne puisse fournir la preuve [illegible], et que la ma pièce est historique au premier chef, — scientifiquement historique. C'est la première fois, je crois, qu'il y a procédé de la sorte [illegible] dans [illegible] ? — c'est une autre affaire ! Mais s'il est bien heureux de [illegible] un [illegible] et de faire agir et parler tous ces gens-là, qui nous soient familiers en même temps que neufs.

Quant à ma pièce, que R. [illegible] dit-on vous, n'aurait [illegible]. Non ! — Il ne me l'aurait pas prise car avant j'aurais cassé la [illegible] ! Je ne sais, en vérité, qu'est [illegible] le plus dans cette [illegible], de la férocité des Romains, de la longanimité des victimes. Tous ces gens là qui mènent à l'abattoir et qui se laissent faire justifiant presque leurs supplices. Quand on pense qu'il ne s'en est pas trouvé un seul pour assommer ceux qui venaient l'arrêter ou tout au moins [illegible] je me demande si l'un [illegible] ! Que pouvait-il leur arriver de pire que l'échafaud ? — Mais je m'égare. C'est vous qui voulez une pièce ! — la voilà. Mais priez à la lumière, [illegible]

pour bien satisfaisante à mon avis. Je
n'ai que cette lettre sous la main. Il y en a
bien une autre, faite il y a dix-six, dix-sept
ans, mais il faudrait la retrouver. Vous
n'y donnez plus jamais, il est vrai, mais
pas tant que vous, qui êtes si étonnamment
jeune, à la grande joie de tous ceux
qui vous aiment, et dont je suis, vous
le savez, et depuis longtemps.

Votre

V. Sardou

[illegible]

CHAMBRE

DES DÉPUTÉS

Mon cher maître et ami,

Vous m'avez demandé si on pouvait obtenir quelque chose pour M. X, en faisant valoir qu'il avait été toujours modéré, juste et discret ? Ce sont les vraies conditions. Permettez-moi deux axiomes :

En amour, les femmes ne veulent pas des dévouements dont elles sont sûres par avance.

En politique, pour avoir une place de gendarme, le mieux est de commencer par se faire brigand.

À vous

H. Fouquier

A. M.

Cher maître et ami, Il n'y a encore que toi pour lever les princesses ! Celle « dont tu nous honores » est la belle des belles, et je suis flatté de n'être pas, grâce à toi, un inconnu pour elle.

Je salue ton auréole !

Aurélien Scholl

dit que l'exil mûrit, et je me prépare de mon mieux au rôle que je jouerais j'en ai la conviction soit dans un chaos révolutionnaire, soit dans un cataclysme européen. —

Au revoir, à bientôt, j'espère sur le sol français.

Votre dévoué,

Gal Boulanger

Cher ami.

Venez donc déjeuner au Costa Electrique tout le monde sera sous les armes pour vous recevoir.

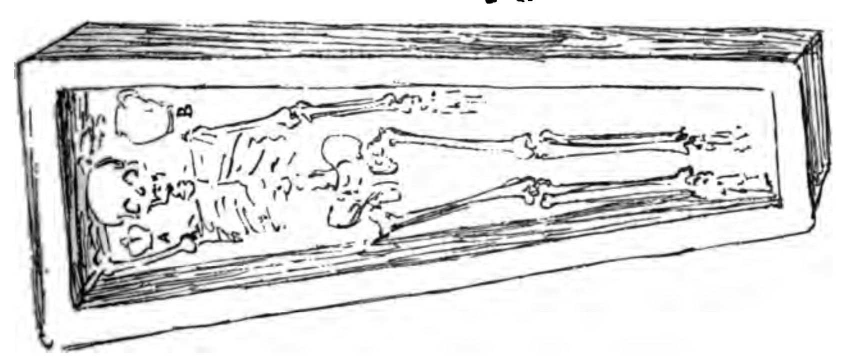
Bien à Vous

Ziem

Mon cher [illegible]

Voici le grand spectacle que j'ai vu tout à l'heure : Léonard de Vinci !
J'ai enfin retrouvé son tombeau.
Écrivez à l'Empereur et au Roi d'Italie.
Amitiés

Arsène Houssaye



Je profite de l'occasion pr vous remercier & vous complimenter de votre soirée, il y a huit jours.

mille poignées de main de votre

GFlaubert

Cher maître et ami

Vos souvenirs resteront comme un des documents les plus curieux de notre époque. Vous pensez bien que les chapitres qui m'ont le plus charmé sont ceux où vous contez votre passage à la Comédie française. Il est impossible d'être plus léger, plus fin, plus spirituel et de meilleur ton dans l'ironie. Ce sont les pages exquises, où la vérité de couleur [illegible] pleinement les jeux de votre charmante imagination.

Vous avez eu le bonheur, vous, de connaître la grande Rachel et d'être son ami. Tout ce que vous en dites est de l'histoire et la fait mieux connaître que toutes les dissertations des critiques.

J'attends, avec impatience vos derniers volumes. C'est un régal de lettré que ces Confessions.

Je serre affectueusement la main qui les a écrites.

Francisque Sarcey

